This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L. 1.
pag. 73.
Belles Leon.
Chap. IX
§. 3
28 to,
S. D. T

Note des pièces contenues
dans ce second volume

L'Amant Bourru C. 3. act
L'Amant femme de Chambre
Com. 1. act. pr.
L'Amant Statue C. 1. act
L'Amante Statue C. 1. act
Amelie, ou le Duc de Foix. T
Les Amis à l'epreuve C. 1. ac
L'Amitié à l'epreuve C. 3. ac
L'Amour de la Folie Op. 3. a
Les Amours de Chérubin C.
3. act pr.

Boutet de Monvel, Jacques Marie

L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES;

Représentée par les Comédiens Français Ordinaires du Roi, le Mercredi 14 Août 1777.

DÉDIÉE A LA REINE.

PAR M. DE MONVEL.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

Réserve
9-L-36 32771

A LA REINE.

MADAME.

Je dois l'accueil favorable que VOTRE MAJESTÉ *a daigné faire à cet Ouvrage, plutôt sans doute aux difficultés de l'entreprise qu'au mérite de l'exécution. Protectrice déclarée*

PERSONNAGES. ACTEURS.

LA COMTESSE de Sancerre, jeune Veuve. *Mlle Doligni.*

LA MARQUISE de Martigue, ſon Amie. *Mme Bellecourt.*

CHARLES DE MORINZER. *M. Molé.*

Le Marquis de MONTALAIS, Amant de la Comteſſe. *M. de Monvel.*

Le Comte de PIENNE, Amant de la Marquiſe. *M. de la Rive.*

SAINT-GERMAIN, Domeſtique de la Comteſſe. *M. Préville.*

Un LAQUAIS. *M. Marchand.*

Pluſieurs DOMESTIQUES.

La Scène eſt à Paris dans la Maiſon de la Comteſſe.

L'AMANT

L'AMANT BOURRU, COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente le Salon de Compagnie de la Comteſſe de Sancerre, où l'on voit pluſieurs fauteuils, au fond eſt la porte de ſon cabinet, & à droite celle par où l'on entre de dehors.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MORINZER, SAINT-GERMAIN & pluſieurs DOMESTIQUES, *avec leſquels Morinzer ſe débat en entrant, & qui veulent s'oppoſer à ſon paſſage.*

MORINZER.

MORBLEU, je veux la voir.....

SAINT-GERMAIN.

Mais, Monſieur, ſur mon âme.....

MORINZER.

Et pourquoi m'empêcher ?.....

SAINT-GERMAIN.

Vous demandez Madame ?

MORINZER.

Oui, Madame... Eh bien ?... Quoi ?... Vous êtes étourdis !...

SAINT-GERMAIN.

Mais elle n'eſt point au logis.

MORINZER.

Elle y doit être..... Oui.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monſieur.

MORINZER.

Bagatelle !

Il faut qu'en ce moment Madame ſoit chez elle ;—
Et je prétens entrer..... J'entrerai, je vous dis.

SAINT-GERMAIN, *aux autres Domeſtiques*.

Cet homme a perdu la cervelle.

MORINZER.

Comment ? Quoi, maraut ? Que dis-tu ?
Tu me crois fou, ſi j'ai bien entendu !
Ecoutes, mon ami, vas m'annoncer, te dis-je.....
Non, non, le plus court eſt d'entrer.
Je vais.....

SAINT-GERMAIN, *aux Domeſtiques*.

Il a quelque vertige !

MORINZER.

Oh, la maudite femme !

SAINT-GERMAIN.

Il faut nous retirer ;

Il devient furieux.

MORINZER.

Si je n'en perds la tête !....

Entrons.

SAINT-GERMAIN, *s'oppoſant à ſon paſſage.*

Encor un coup, vous ne la verrez pas :
Le Suiſſe vous l'a dit en bas ;
Et le plus humblement, Monſieur, je le répète :
Madame la Comteſſe eſt ſortie.

MORINZER.

En ce cas. ...
Mais, non..... je veux la voir... Mon ami, je t'en prie
Si tu ſavois tout mon malheur.....
(*Il leur donne de l'argent à pleines mains.*)
Prenez cela, je vous ſupplie.....
Allons, raſſurez-vous..... Ayez moins de frayeur :
Je ne vous en veux point du tourment qui m'accable ;
Mais mon égarement va juſqu'à la fureur :
C'eſt un vrai guet-à-pens, c'eſt un tour déteſtable :
Car je venois exprès..... Oui, c'étoit mon deſſein ;
Je venois pour la voir.

SAINT-GERMAIN, *à part,*

D'honneur, il extravague.

MORINZER.

C'eſt avoir un eſprit, un cœur bien inhumain !

Car enfin, je vous dis..... Mon ſtyle n'eſt pas vague :
Que diable ! Je m'explique..... Elle n'eſt pas ici ;
Je ne puis point la voir..... Mais a-t-elle un ami,
Homme ou femme, il n'importe, à qui je me préſente,
A qui je diſe au moins pourquoi je ſuis venu ?
Suis-je dans un pays perdu ?
Ne pourrai-je parler à quelque âme vivante ?

SAINT-GERMAIN.

Madame de Martigue eſt là-dedans.

MORINZER.

Eh bien ?
Avec elle ne puis-je avoir un entretien ?
Madame de Martigue, une autre..... Il ne m'importe.
Dites-lui donc que je ſuis à la porte,
Et que je veux parler à quelqu'un.

SAINT-GERMAIN.

Oh, j'y vais.

(*Il ſort avec les autres Domeſtiques.*)

SCENE II.

MORINZER, *ſeul.*

LE Démon a formé ce minois tout exprès
Pour le malheur, le tourment de ma vie.
Ventrebleu ! Qu'eſt-ce donc qu'une femme jolie ?
Oh ! je n'en reviens pas, je ſuis enſorcelé.
Quel cœur à ſon aſpect ne ſeroit point troublé ?

Ses deux yeux grands & noirs, ce fripon de viſage,
Le pied, la main, les cheveux, le corſage;
(*En ſe frappant le front.*)
Tout eſt là, tout: mais gardons mes ſecrets.
Ne devons point ſa main à la crainte importune
D'être réduite à l'infortune.
Je flétrirois ſon âme, & je m'avilirois:
Commençons par lui plaire, & nommons-nous après.

SCENE III.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, SAINT-GERMAIN, MORINZER.

SAINT-GERMAIN.

MADAME, le voilà... C'eſt Monſieur qui demande....
(*Il ſort.*)

SCENE IV.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, MORINZER.

MORINZER.

OUI, Madame, c'eſt moi qui...

LA MARQUISE, *ſans le regarder, ni l'écouter, & parlant à M. de Pienne avec vivacité.*

Je vous parle net.

M. DE PIENNE.

Quel crime ?...

LA MARQUISE.

Pénétrer juſqu'à mon cabinet !
Monſieur, l'impudence eſt trop grande.

MORINZER.

Madame, je venois....

M. DE PIENNE.

Croyois-je vous troubler ?

LA MARQUISE.

Quand il me plaît de ne vous point parler,
J'ai des raiſons pour être ſeule.

MORINZER, *commençant à s'impatienter.*

Pourrai-je ?...

LA MARQUISE.

Eſt-il beſoin de vous les révéler ?

MORINZER, *avec humeur.*

Madame !

M. DE PIENNE, *montrant Morinzer.*

En vérité....

LA MARQUISE, *à M. de Pienne.*

Plaît-il ?

MORINZER, *à part.*

Oh ! la Bégueule !

(*Durement & la tirant par le bras.*)

Madame, au nom de Dieu, tournez-vous un moment
De mon côté.

LA MARQUISE.

Monſieur, que puis-je faire ?

Mais ſur-tout parlez promptement.
Quel eſt Monſieur ?

MORINZER.

Mon nom ne fait rien à l'affaire.
J'étois tout-à-l'heure agité
D'un trouble bien involontaire,
Mais à préſent, puiſqu'il ne faut rien taire,
Je ſuis fort impatienté,
Fort étonné, fort en colère,
De votre ton de folle & de l'air éventé....

M. DE PIENNE, *vivement.*

Monſieur !...

LA MARQUISE, *ſur le même ton.*

Quoi ! m'inſulter ?....
(*Elle s'arrête & regarde Morinzer, comme quelqu'un qu'on cherche à reconnoître.*)
Mais que je me rappelle....
Eh, oui ; je l'ai vu quelque part.
Oh ! c'eſt mon homme.... Oui, ſa figure eſt telle :
Voilà ſes yeux ardens & ſon maintien hagard.
(*Elle part d'un grand éclat de rire.*)
C'eſt lui !

MORINZER.

Morbleu, Madame, eſt-ce plaiſanterie ?
Parlez-vous ſérieuſement ?

LA MARQUISE, *riant à gorge déployée.*

Je n'en reviendrai de ma vie....
Oui, c'eſt mon homme aſſûrément !

MORINZER.

Mais je ne croyois pas mon abord ſi plaiſant.

PERSONNAGES. ACTEURS.

LA COMTESSE de Sancerre, jeune Veuve. *Mlle Doligni.*

LA MARQUISE de Martigue, ſon Amie. *Mme Bellecourt.*

CHARLES DE MORINZER. *M. Molé.*

Le Marquis de MONTALAIS, Amant de la Comteſſe. *M. de Monvèl.*

Le Comte de PIENNE, Amant de la Marquiſe. *M. de la Rive.*

SAINT-GERMAIN, Domeſtique de la Comteſſe. *M. Préville.*

Un LAQUAIS. *M. Marchand.*

Pluſieurs DOMESTIQUES.

La Scène eſt à Paris dans la Maiſon de la Comteſſe.

L'AMANT

L'AMANT BOURRU, COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente le Salon de Compagnie de la Comteſſe de Sancerre, où l'on voit pluſieurs fauteuils, au fond eſt la porte de ſon cabinet, & à droite celle par où l'on entre de dehors.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MORINZER, SAINT-GERMAIN & pluſieurs DOMESTIQUES, *avec leſquels Morinzer ſe débat en entrant, & qui veulent s'oppoſer à ſon paſſage.*

MORINZER.

MORBLEU, je veux la voir.....

SAINT-GERMAIN.

Mais, Monſieur, ſur mon âme.....

MORINZER.

Et pourquoi m'empêcher ?.....

SAINT-GERMAIN.

Vous demandez Madame ?

MORINZER.

Oui, Madame... Eh bien ?... Quoi ?... Vous êtes étourdis !...

SAINT-GERMAIN.

Mais elle n'eſt point au logis.

MORINZER.

Elle y doit être..... Oui.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monſieur.

MORINZER.

Bagatelle !

Il faut qu'en ce moment Madame ſoit chez elle ;
Et je prétens entrer..... J'entrerai, je vous dis.

SAINT-GERMAIN, *aux autres Domeſtiques*.

Cet homme a perdu la cervelle.

MORINZER.

Comment ? Quoi, maraut ? Que dis-tu ?
Tu me crois fou, ſi j'ai bien entendu !
Ecoutes, mon ami, vas m'annoncer, te dis-je.....
Non, non, le plus court eſt d'entrer.
Je vais.....

SAINT-GERMAIN, *aux Domeſtiques*.

Il a quelque vertige !

MORINZER.

Oh, la maudite femme !

SAINT-GERMAIN.

Il faut nous retirer ;

Il devient furieux.

MORINZER.

Si je n'en perds la tête !....

Entrons.

SAINT-GERMAIN, *s'oppoſant à ſon paſſage.*

Encor un coup, vous ne la verrez pas :
Le Suiſſe vous l'a dit en bas ;
Et le plus humblement, Monſieur, je le répète :
Madame la Comteſſe eſt ſortie.

MORINZER.

En ce cas. ...
Mais, non..... je veux la voir... Mon ami, je t'en prie
Si tu ſavois tout mon malheur.....
(*Il leur donne de l'argent à pleines mains.*)
Prenez cela, je vous ſupplie.....
Allons, raſſurez-vous..... Ayez moins de frayeur :
Je ne vous en veux point du tourment qui m'accable ;
Mais mon égarement va juſqu'à la fureur :
C'eſt un vrai guet-à-pens, c'eſt un tour déteſtable :
Car je venois exprès..... Oui, c'étoit mon deſſein ;
Je venois pour la voir.

SAINT-GERMAIN, *à part,*

D'honneur, il extravague.

MORINZER.

C'eſt avoir un eſprit, un cœur bien inhumain !

Car enfin, je vous dis..... Mon ſtyle n'eſt pas vague :
Que diable ! Je m'explique..... Elle n'eſt pas ici ;
Je ne puis point la voir..... Mais a-t-elle un ami,
Homme ou femme, il n'importe, à qui je me préſente,
A qui je diſe au moins pourquoi je ſuis venu ?
Suis-je dans un pays perdu ?
Ne pourrai-je parler à quelque âme vivante ?

SAINT-GERMAIN.

Madame de Martigue eſt là-dedans.

MORINZER.

Eh bien ?
Avec elle ne puis-je avoir un entretien ?
Madame de Martigue, une autre..... Il ne m'importe ;
Dites-lui donc que je ſuis à la porte,
Et que je veux parler à quelqu'un.

SAINT-GERMAIN.

Oh, j'y vais.

(*Il ſort avec les autres Domeſtiques.*)

SCENE II.

MORINZER, *ſeul.*

LE Démon a formé ce minois tout exprès
Pour le malheur, le tourment de ma vie.
Ventrebleu ! Qu'eſt-ce donc qu'une femme jolie ?
Oh ! je n'en reviens pas, je ſuis enſorcelé.
Quel cœur à ſon aſpect ne ſeroit point troublé ?

Ses deux yeux grands & noirs, ce fripon de viſage,
Le pied, la main, les cheveux, le corſage;
(*En ſe frappant le front.*)
Tout eſt là, tout: mais gardons mes ſecrets.
Ne devons point ſa main à la crainte importune
D'être réduite à l'infortune.
Je flétrirois ſon âme, & je m'avilirois:
Commençons par lui plaire, & nommons-nous après.

SCENE III.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, SAINT-GERMAIN, MORINZER.

SAINT-GERMAIN.

MADAME, le voilà... C'eſt Monſieur qui demande....
(*Il ſort.*)

SCENE IV.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, MORINZER.

MORINZER.

OUI, Madame, c'eſt moi qui...

LA MARQUISE, *ſans le regarder, ni l'écouter, & parlant à M. de Pienne avec vivacité.*

Je vous parle net.

M. DE PIENNE.

Quel crime ?...

LA MARQUISE.

Pénétrer juſqu'à mon cabinet !
Monſieur, l'impudence eſt trop grande.

MORINZER.

Madame, je venois....

M. DE PIENNE.

Croyois-je vous troubler ?

LA MARQUISE.

Quand il me plaît de ne vous point parler,
J'ai des raiſons pour être ſeule.

MORINZER, *commençant à s'impatienter.*

Pourrai-je ?...

LA MARQUISE.

Eſt-il beſoin de vous les révéler ?

MORINZER, *avec humeur.*

Madame !

M. DE PIENNE, *montrant Morinzer.*

En vérité....

LA MARQUISE, *à M. de Pienne.*

Plaît-il ?

MORINZER, *à part.*

Oh ! la Bégueule !

(*Durement & la tirant par le bras.*)

Madame, au nom de Dieu, tournez-vous un moment
De mon côté.

LA MARQUISE.

Monſieur, que puis-je faire ?

Mais ſur-tout parlez promptement.
Quel eſt Monſieur ?

MORINZER.

Mon nom ne fait rien à l'affaire.
J'étois tout-à-l'heure agité
D'un trouble bien involontaire,
Mais à préſent, puiſqu'il ne faut rien taire,
Je ſuis fort impatienté,
Fort étonné, fort en colère,
De votre ton de folle & de l'air éventé....

M. DE PIENNE, *vivement.*

Monſieur !...

LA MARQUISE, *ſur le même ton.*

Quoi ! m'inſulter ?....
(*Elle s'arrête & regarde Morinzer, comme quelqu'un qu'on cherche à reconnoître.*)
Mais que je me rappelle....
Eh, oui ; je l'ai vu quelque part.
Oh ! c'eſt mon homme.... Oui, ſa figure eſt telle :
Voilà ſes yeux ardens & ſon maintien hagard.
(*Elle part d'un grand éclat de rire.*)
C'eſt lui !

MORINZER.

Morbleu, Madame, eſt-ce plaiſanterie ?
Parlez-vous ſérieuſement ?

LA MARQUISE, *riant à gorge déployée.*

Je n'en reviendrai de ma vie....
Oui, c'eſt mon homme aſſûrément !

MORINZER.

Mais je ne croyois pas mon abord ſi plaiſant.

M. DE PIENNE.

Qu'avez-vous donc ? Qui peut vous faire rire ?

LA MARQUISE, *riant ſi fort qu'elle peut à peine parler.*

Attendez, je vais vous le dire.

MORINZER.

O ma raiſon, j'ai grand beſoin de toi !
(*A la Marquiſe.*)
Riez.... Allons, riez, puiſqu'il faut que j'attende
Que votre accès vous paſſe.

M. DE PIENNE.

En effet ; & pourquoi ?...

LA MARQUISE, *d'une voix coupée par les éclats de rire.*

Monſieur, vous ſouvient-il ?... Chez certaine Marchande ?...

MORINZER, *la fixant & s'écriant :*

Plaît-il ? ah, la voilà !.. C'eſt elle... Oui, ventrebleu,
Voilà la maligne femelle
Dont les ris indiſcrets... Adieu, Madame, adieu.

LA MARQUISE.

Ah ! ſouffrez que je vous rappelle.
Pouvons-nous nous quitter, Monſieur, comme cela ?
De vieux amis !

MORINZER.

Moi, l'ami d'une folle !

LA MARQUISE.

Et c'eſt préciſément par là
Que vous devez m'aimer, croyez-en ma parole.

MORINZER.

Non, je choiſis mieux mes amis :
D'ailleurs, j'ai contre vous vos ſarcaſmes, vos ris.
Ah ! je vous remets bien ! ... C'eſt vous... Adieu, Madame ;
Ce n'étoit pas vous, ſur mon âme,
Que je venois chercher ici.
Je venois voir Madame de Sancerre ;
Je n'ai point oublié ce minois ſi joli,
Qui doit peindre ſon caractère,
Si la bonté du cœur donne aux traits un air doux.
Je reviendrai lui faire ma viſite.
Pour vous, Madame, adieu ; ſerviteur, je vous quitte ;
Je n'ai jamais aimé les fous.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mais il s'en va, je crois... L'aventure eſt unique !
C'eſt bien le coup le plus heureux.

M. DE PIENNE.

Il n'eſt rien moins que politique
Ce Monſieur là. Sans détour il s'explique.
Vous vous connoiſſez bien tous deux.

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

Le perſonnage !... Ah ! ſouffrez que je rie....

Je croyois ne plus le revoir,
Et j'en étois au déſeſpoir;
Je crois d'honneur qu'il m'égale en folie.

M. DE PIENNE.

Je ne ſuis plus ſurpris de ce tranſport joyeux,
Et cet aveu change la thèſe.
Mais où s'eſt offert à vos yeux ?...

LA MARQUISE.

Puiſqu'il faut contenter votre eſprit curieux,
Vous étiez en campagne, & nous, par parenthèſe;
Seules dans cet Hôtel, bâillant tout à notre aiſe,
Après avoir écrit, travaillé, lu, jaſé;
Après avoir tout épuiſé....
« Que faiſons-nous ici, Madame de Sancerre ?
» Sortons, lui dis-je; allons. » Mon projet accepté;
Nous partons, ſans avoir de plan prémédité,
Ni la moindre viſite à faire.

M. DE PIENNE.

Ah! je reconnois bien mes gens.

LA MARQUISE.

Le Boulevard m'ennuie, & je hais la Campagne;
Ainſi, ſans conſulter mon aimable Compagne,
Je fais courir de Marchands en Marchands;
Nous deſcendons enfin, par fantaiſie,
Chez cette femme honnête & ſi jolie,
Qui me fournit toujours & que vous aimez tant.
Elle avoit là dans cet inſtant
Mille charmantes bagatelles,
D'un goût exquis, toutes nouvelles:
Nous regardions, & dans le Magaſin,

A quelques pas de nous, assis près d'une table,
Étoit l'animal remarquable,
Qu'avec tant de plaisir j'ai revu ce matin.
Il marchandoit d'un ton brusque & comique;
Renversoit toute la Boutique,
Et, qui pis est, n'achetoit rien.

M. DE PIENNE.

Continuez; j'écoute. Eh bien?

LA MARQUISE.

La Marchande impatientée,
S'adresse à nous, & dit: « Pardon;
» Mesdames, vous voyez que je suis arrêtée
» Par Monsieur qui chez moi ne trouve rien de bon;
» Je serai plus heureuse avec vous, je l'espere.
» Que souhaite, que veut Madame de Sancerre? »
A ce mot, mon original,
Comme frappé d'un soudain mal,
S'écrie: » O Ciel! est-il bien véritable?
» Madame de Sancerre! » Il renverse la table,
Et tout ces jolis riens ensemble confondus;
Avec transport s'élance par-dessus;
Accourt vers la Comtesse, & la bouche béante;
L'œil sur elle attaché d'un air particulier,
Il s'adosse contre un pilier,
Et de cette façon plaisante
La regarde un quart-d'heure entier.

M. DE PIENNE.

Bon!

LA MARQUISE.

Nous formions une scène admirable;

Moi, je riois juſqu'aux éclats ;
Sancerre étoit d'un trouble inconcevable ;
La Marchande grondant tout bas,
Ramaſſoit ſes bijoux & relevoit ſa table,
Et notre Original, vers nous tendant les bras,
A ſon pilier inébranlable,
Attaché comme par un cable,
Regardoit & ne bougeoit pas.

M. DE PIENNE.

A merveille !

LA MARQUISE.

Sancerre enfin toute interdite,
Au lendemain remettoit ſa viſite,
Et, malgré moi, m'entraînoit pour ſortir,
Quand le comique Perſonnage,
Comme un éclair, s'élançant au paſſage,
Et ne pouvant nous retenir,
S'eſt écrié : « Souffrez.... je vous conjure ;
» Prenez ma main juſqu'à votre voiture »,
Après ces mots, dits d'un ton ſingulier,
Il a ſaiſi la main de la Comteſſe,
Qui ne ſavoit, dans ſa détreſſe,
Que répliquer à ſon fol Ecuyer ;
Mais lui, ſans lui donner le loiſir de répondre ;
En mots preſque inarticulés,
A dit rapidement : « Tous mes vœux ſont comblés.
» Ah ! Madame, enchanté !... Que je me ſens confondre ;
» Qui me l'eut dit ? Grand Dieu ! tout eſt changé !
» J'aurai l'honneur.... Vous voudrez bien permettre....
» Ah ! quel bonheur, ſi vous daigniez promettre !...
» Oui ; je l'eſpere, & tout eſt arrangé ».....

Comme il continuoit ſon plaiſant bredouillage,
Nous avons joint notre équipage,
Et nos chevaux propices à nos vœux,
Ont ſu nous délivrer d'embarras toutes deux.

M. DE PIENNE.

Et vous ne ſavez pas quel homme ce peut être?

LA MARQUISE.

Non.

M. DE PIENNE.

Ce Monſieur pourtant eſt fort bon à connoître;
C'eſt une liaiſon qu'il faudroit cultiver;
De tels originaux ſont rares à trouver.
J'aurois voulu vous voir: vous étiez bien contente,
Car plus la ſcène étoit extravagante,
Plus elle a dû vous amuſer.

LA MARQUISE.

Oui, je ne cherche pas à vous le déguiſer,
J'étois-là dans mon centre.

DE PIENNE.

Oh! je le crois ſans peine,
N'eſt-il pas vrai qu'un doux penchant
Vers ce Monſieur tant ſoit peu vous entraîne?

LA MARQUISE.

Vous êtes un impertinent.

DE PIENNE.

Ce n'eſt pas là le mot, c'eſt véridique.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous munis de mon conſentement;

Arrangez notre hymen, cela ſera charmant
Et nous ferons un couple unique.

M. DE PIENNE.

Mais, non, je ne ſuis pas preſſé;
Qu'il ſe paſſe de mon office;
Et tout compté, tout balancé,
Vrai, ce ſeroit une injuſtice.
Pour obtenir le don de votre foi,
S'il faut de ſa raiſon faire le ſacrifice,
Depuis aſſez long-tems, je croi,
J'extravague à votre ſervice.

LA MARQUISE.

Oh, pour cela, c eſt vainement;
Je vous le dis, & du fond de mon âme;
Je vous aime trop tendrement
Pour être jamais votre femme.

M. DE PIENNE.

Le paradoxe eſt excellent.
Vous m'aimez?....

LA MARQUISE.

Ecoutez, écoutez, je raiſonne:
A préſent, je le crois, notre commerce eſt doux;
Si j'ai quelques ſecrets, je vous les abandonne;
N'en ayant pas pour moi, je n'en ai point pour vous.
Me paroiſſez-vous triſte, un ſeul mot de ma bouche
Diſſipe les ſoucis qu'on a pu vous donner:
Et quelque revers qui me touche,
J'oublie en vous parlant qu'il faut me chagriner:
Nos petits différens ſont querelles badines:
Chaque jour qui ſe leve eſt pour nous un beau jour;

Nous reſpirons..... de loin les roſes de l'Amour ;
Mais c'eſt pour éviter d'en ſentir les épines.
Comme nous ſommes diſpenſés
D'accorder par devoir mon goût avec le vôtre ;
On nous voit toujours empreſſés
De ſentir, de penſer, d'agir l'un comme l'autre.
Mais ſi l'Hymen, d'un mot dit ſans retour,
Venoit donner un air de conſiſtence
Aux propos légers de l'Amour ;
Mon cher de Pienne..... Ah, quelle différence
Je ferois ſerment d'obéir ;
Et je ſens mon inſuffiſance ;
Je ne pourrois pas le tenir.
Il me prendroit quelque lubie,
Ma pauvre tête en eſt remplie :
Le premier mois, & vû la nouveauté ;
» Ma chere, ma plus tendre amie,
Me diriez-vous avec aménité ;
» Convenez avec moi, que votre fantaiſie
» N'eſt qu'un léger trait de folie.
» Mais vous vous amuſez, je vous connois trop bien ;
» Vous êtes raiſonnable, & vous n'en ferez rien.
Je recidiverois, car je ſuis très-fautive :
Alors, & c'eſt le ſecond mois,
Avec une inſtance plus vive,
Vous me diriez, en élevant la voix :
» Ma femme, je vous en conjure ;
» Abjurez un projet inſenſé de tout point ;
» C'eſt une extravagance pure,
» Que vous ne vous permettrez point.
Juſqu'à préſent la requête eſt polie ;
Mais le troiſieme mois, à la fin du quartier ;

Ce n'eſt plus, » ma plus tendre amie,
» Je vous conjure, je vous prie;
C'eſt un bon mari, tout entier,
Qui, d'un air ſec, me dit: » Madame,
» Je ne veux point, je n'entens pas
» Que de-ce que je dis on ne faſſe aucun cas;
» Obéiſſez, c'eſt le lot d'une femme.
Non, mon ami, jamais: non, je n'obéirai:
Et, pour le bonheur de votre ame,
Jamais je ne me marierai.

M. DE PIENNE.

Jamais? ô ciel! Mais du moins que j'obtienne.....

SCENE VI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

M. DE PIENNE, *à la Comteſſe.*

AH, Madame! venez, j'ai grand beſoin de vous.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur de Pienne?
La Marquiſe eſt-elle en courroux?
Quelle diſpute a-t-elle?.....

LA MARQUISE.

Oh! diſpute, entre nous,
C'eſt du plus loin qu'il me ſouvienne;

Non

Non pas ; c'eſt que Monſieur veut que je me marie.

LA COMTESSE.

A qui donc ?

LA MARQUISE.

Mais à lui.

LA COMTESSE.

Comment ! c'eſt pour cela ?

LA MARQUISE.

Oh ! jamais il n'en rabattra ;
Le mariage eſt ſa folie.

LA COMTESSE.

Elle eſt louable.

M. DE PIENNE.

Eh bien, j'ai beau repréſenter
Qu'il y va du bonheur, du ſort de notre vie ;
On ne veut rien, rien écouter.

LA COMTESSE.

Allez, nous ſçaurons la réduire ;
Monſieur de Montalais ſur elle a quelque empire.....

LA MARQUISE.

Ah, je l'attens !

LA COMTESSE.

En vain vous voulez réſiſter ;
Gageons que, devant lui, vous n'oſez vous dédire.

LA MARQUISE.

Ne m'en défiez pas.

LA COMTESSE.

Et que riſquai-je ? Rien.
De Pienne eſt trop aimable, & vous le ſavez bien.

LA MARQUISE.

Paix donc ! falloit-il le lui dire ?

M. DE RIENNE.

Oui, de ce joli compliment
Je ſais diſcerner humblement
Tout ce qui n'eſt que politeſſe.....
Mais pardonnez à mon ivreſſe,
Avec tranſport j'accepte comme Amant
Tout ce qui flatte ma tendreſſe.

LA MARQUISE.

Comment ſe fâcher contre lui ?
Mais à propos, il faut que je vous conte.....
Il eſt venu.

LA COMTESSE.

Qui ?

LA MARQUISE.

Notre Ami.

LA COMTESSE.

Lequel ?

LA MARQUISE.

L'extravagant, l'homme au pilier.

LA COMTESSE.

Quel conte ?

LA MARQUISE.

Tout à l'heure il étoit ici.

LA COMTESSE.

Mais vous plaiſantez, j'en ſuis ſûre.

LA MARQUISE.

Non. Demandez. Non, d'honneur, je vous jure.
J'en ai bien ri... Cet homme eſt vraiment fou !
Il eſt venu, ſortant je ne ſais d'où,
Criant toujours, comme à ſon ordinaire,
Qu'il vouloit voir Madame de Sancerre.
Je l'ai trouvé dans cet appartement,
Peſtant ſur ſa méſaventure,
Et réuniſſant plaiſamment
La douceur au courroux, la prière à l'injure.
A la première vue, oh ! du premier abord,
J'ai reconnu le perſonnage.
Il s'eſt rappellé mon viſage,
Et nous avons tous les deux pris l'eſſor.
J'ai cru que je mourrois de rire.
Lui, ſur qui la gaité ſans doute a peu d'empire,
S'eſt aviſé de ſe fâcher.
Son courroux, loin de me toucher,
A redoublé mes ris & mon joyeux délire.
Enfin le cœur gros & navré,
Me maudiſſant de votre abſence,
Après avoir peſté, crié, juré,
Le déloyal s'eſt retiré
Sans nous faire la révérence.

LA COMTESSE.

Mais d'où me connoît-il ? Quel eſt-il ?

LA MARQUISE.

Je ne ſais.

LA COMTESSE.

J'eſpère que voilà ſa dernière viſite.

LA MARQUISE.

Oh ! non pas, s'il vous plait. Vous n'en êtes pas quitte.
Il reviendra, Madame, & ſes vœux empreſſés...

M. DE PIENNE.

Mais, ſi facilement vous pouvez l'éconduire !...
Si c'eſt l'amour qui près de vous l'attire,
Votre hymen avec Montalais
Doit renverſer tous ſes projets.
Accordez-lui ce ſoir une audience,
Ce ſera celle de congé.

LA MARQUISE.

Pour votre hymen tout eſt-il arrangé ?
Autant que vous je meurs d'impatience.

LA COMTESSE.

Oui, nous terminerons ce ſoir.

LA MARQUISE.

O ce cher Montalais ! je brûle de le voir.
Mais qu'il a dû s'ennuyer en campagne,
Loin de ſa chère & fidelle compagne,
Et loin de moi qu'il aime avec excès !

LA COMTESSE.

Ah ! nous éprouvions tous la même impatience:
Mais il fuit à grands pas de ſes triſtes forêts.
C'eſt aujourd'hui qu'on juge ſon procès.
L'affaire eſt de grande importance,
Tous ſes biens à venir dépendent du ſuccès.
Autant que nous, d'ailleurs, il ſouffre de l'abſence.
Ce que je ſens, ſon cœur l'éprouve auſſi.
Croyez qu'il fera diligence ;

Il ſait bien qu'avec moi l'amour l'attend ici.

LA MARQUISE.

L'Hymen, l'Amour & la Juſtice,
Voilà de l'occupation.

M. DE PIENNE.

Et tous les trois, dans un accord propice,
Vont du ſceau du bonheur marquer votre union.

LA COMTESSE.

Je réponds de l'amour. J'aime & je ſuis aimée;
L'Amour & la Raiſon nous uniſſent tous deux.
Oui, Montalais eſt l'objet de mes vœux,
Et je ſuis tout pour ſon ame enflammée.
La fortune de Montalais
Eſt attachée au gain de ſon procès.
Mais s'il le perd, ſon ſort ne ſera point funeſte;
Je ſuis riche & mon cœur lui reſte.
Par l'amour le plus tendre unis dès le berceau,
Il s'accrût en nous avec l'âge:
Mais au mépris d'un feu ſi beau,
Sancerre à mes parens parla de mariage;
Et forcée à ſubir cet horrible eſclavage,
De l'Hymen, en pleurant, j'allumai le flambeau.
Montalais perdit tout, juſques à l'eſpérance.
D'une fille de qualité
Qui, ſans compter une fortune immenſe,
A l'eſprit, aux vertus, uniſſoit la beauté,
On lui propoſa l'alliance:
« Non, non, répondit-il, mon ſort eſt arrêté;
» Je ne ſerai jamais, puiſque le Ciel l'ordonne,
» Au tendre objet qui m'avoit enchanté,

» Mais ma main, ni mon cœur, ne ſeront à perſonne ».
O mon cher Montalais ! A ta fidélité
Je dois l'heureux eſpoir où mon cœur s'abandonne :
J'ai retrouvé ma liberté ;
Tu fis tout pour l'amour, & l'amour te couronne.

M. DE PIENNE.

Qu'il eſt doux d'inſpirer de pareils ſentimens !

LA COMTESSE.

Il eſt plus doux encor de ſe les reconnoître.
Le ſort de votre ami, balancé ſi long-tems,
Par moi ſera fixé peut-être.
Pourquoi mes biens ne ſont-ils pas plus grands,
Puiſqu'il en doit être le Maître ?
Je les lui cède tous, je n'ai plus rien à moi.
Qu'il ſoutienne le nom d'une famille illuſtre :
Je ne prétends, je ne veux d'autre luſtre
Que ſon amour & le don de ſa foi.

LA MARQUISE.

Ah ! que cet Oncle & ſi bon, & ſi ſage,
Qui vous légua ſon bien dans ſes derniers momens,
S'applaudiroit de ſon ouvrage,
S'il pouvoit voir le bon uſage
Que vous faites de ſes préſens !

LA COMTESSE.

Au Comte d'Eſtelan, peu riche par moi-même,
Je dois tout mon bonheur & l'aiſance où je ſuis ;
Mais je n'acceptai point, ſans une peine extrême,
Ce qui de droit revenoit à ſon fils.
Si l'amour, de ce fils égara la jeuneſſe,
Si, ſans l'aveu d'un père, il contracta des nœuds

Que de ſon ſang réprouvoit la nobleſſe,
Il fut toujours excuſable à mes yeux.
Un père peut, dans ſa colère,
Déshériter ſon fils par un arrêt ſévère,
Mais c'eſt un châtiment toujours trop rigoureux,
Et ce n'eſt point à des parens avares
D'engloutir de leurs mains barbares
Les dépouilles d'un malheureux.
Je n'acceptai ces biens qu'on me forçoit de prendre,
Que pour les conſerver à celui que la loi
N'en devoit point priver pour moi;
Et j'étois prête à les lui rendre;
Je l'avois découvert enfin, lorſque la mort
Légitima mes droits en terminant ſon ſort.
Qu'au moins cet héritage immenſe,
Que je n'attendois pas, qui ne m'étoit point dû,
Serve en mes mains de récompenſe
A la pauvreté noble, ainſi qu'à la vertu.

M. DE PIENNE.

Je vous reconnois-là, ce trait de bienfaiſance...

LA COMTESSE.

Ne louez pas ce qui n'eſt qu'un devoir.

SCENE VI.

M. DE PIENNE, SAINT-GERMAIN, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *à la Comteſſe.*

UN Négre fort bien mis m'a donné cette Lettre,
Qu'entre vos mains je dois expreſſément remettre.

LA COMTESSE.

De quelle part?

SAINT-GERMAIN.

Je n'ai pû le ſavoir;
Il ne m'en a rien dit.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

VOULEZ-vous bien permettre?

LA MARQUISE.

Des façons avec vos amis!

LA COMTESSE, *après avoir lu les premieres lignes tout bas.*

Eſt-ce un ſonge ?... Ecoutez ; vous ſerez bien ſurpris !

(*Elle lit.*)

« MADAME,

» ON prend ici de longs détours pour s'expliquer ; au » bout d'une heure on n'a rien dit ; moi, je parle pour » être entendu. Voici le fait. Je vous aime de tout mon » cœur. J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai vu » des femmes de toutes les contrées & de toutes les » couleurs ; mais d'un Pôle à l'autre on chercheroit en » vain votre égale.

» J'ai été ce matin chez vous ; vous n'y étiez pas, » & j'en ai été bien fâché, car j'avois grande envie de » vous voir ; je n'ai trouvé que cette Dame qui vous » accompagnoit l'autre jour chez la Marchande de » Bijoux ; elle eſt jolie auſſi cette Dame-là, & elle rit » beaucoup ; mais elle rira tant qu'il lui plaira, ſur ma » parole, elle ne vous vaut pas. Venons à nos affaires.

» J'ai de la naiſſance, je n'en ſuis pas fâché ; je » poſſéde une grande fortune, j'en fais cas. Le par- » tage de ſix millions, des pierreries tant que vous vou- » drez ; cent Eſclaves pour vous ſervir ; de ſuperbes ha- » bitations dans le plus beau pays du monde ; un Mari, » jeune encore, franc, bon, honnête, vaillant ; cela vous » convient-il, Madame ? Il faut me répondre très-vîte, » s'il vous plaît, car je dois bientôt repaſſer les mers. » Parlez vrai, je m'arrangerai en conſéquence. Nous » nous connoiſſons beaucoup, quoique nous ne nous » ſoyons vus qu'une fois. Une affaire importante m'a

» conduit ici ; elle vous regardoit d'une façon, à pré-
» ſent elle vous regarde d'une autre. Ceci n'eſt pas clair,
» je vous l'expliquerai.

» J'ai l'honneur d'être, Madame, avec un profond
» reſpect, la paſſion la plus vive & la plus ardente,

Votre très-humble & très-
obéiſſant Serviteur,
CHARLES MORINZER.

Et par apoſtille.

» Votre réponſe au plutôt : me voulez-vous ? Ne me
» voulez-vous pas ? Dites oui ou non.

LA MARQUISE.

Oh ! l'admirable ; oh ! la bonne aventure !
Il eſt parfait l'original !
Son ſtyle eſt comme ſa figure...
Mais le moindre délai pourroit être fatal....
Eh vîte, eh vîte !...

M. DE PIENNE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Du papier, une plume.
(*A la Comteſſe.*)
Je répondrai pour vous ; ce n'eſt pas la coutume ;
Mais il n'importe, & ce ſera bien bon.

LA COMTESSE.

Etes-vous-vous folle ?... Mais que pourrez-vous lui dire ?
Il veut une réponſe.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vais l'écrire.

(*Prenant la Lettre.*)

Voyons... Que dit Monſieur Charles Morinzer?

(*Liſant.*)

« Me voulez-vous? Ne me voulez-vous pas? Dites oui » ou non. »

(*Elle écrit au milieu d'une grande feuille de papier & en gros caractères*: NON.)

LA COMTESSE.

Que faites-vous?

M. DE PIENNE.

Mais c'eſt une folie.

LA MARQUISE.

Je plie & vais cacheter le Billet.
A la réception de ce tendre poulet
Le Morinzer, je le parie,
Extravaguera tout-à-fait.
Il faudra l'enfermer.... Saint-Germain.

SCENE VIII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, ST-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à Saint-Germain.*

VAs remettre.

LA COMTESSE.

Mais arrêtez... Non, je ne puis permettre....

LA MARQUISE.

Je voudrois être là pour entendre ſes cris.

LA COMTESSE.

Saint-Germain....

LA MARQUISE.

Pars, je le veux.

SAINT-GERMAIN.

J'obéis.

M. DE PIENNE.

La plaiſanterie eſt unique.

SAINT-GERMAIN.

Irai-je ?

M. DE PIENNE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Vas donc.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Mais il se fâchera.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Son amour est comique,
Son courroux nous désennuiera.

LA COMTESSE

En vérité, ma chère Amie,
Vous êtes folle.

LA MARQUISE.

Eh mais, j'en conviens bonnement.
O Charles Morinzer, que je vous remercie!
Vous êtes un homme charmant!
Il va crier, jurer, faire un bruit effroyable;
Nous allons le voir revenir
Dans une rage inconcevable.
Cela doit faire une scène admirable!
Apprêtons-nous à nous bien divertir.

LA COMTESSE.

Il eut été beaucoup plus raisonnable
De ne pas prendre garde à cet Original:
Sa lettre au fond ne fait ni bien ni mal,

Et ne méritoit pas votre folle réponſe.

LA MARQUISE.

Vous êtes trop ſenſée; allez, je vous renonce.

SCENE X.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME.....

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE LAQUAIS.

Monſieur d'Elvoir,

Votre Notaire, eſt là.

LA COMTESSE.

Je vais le recevoir.

(*Il ſort.*

SCENE XI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH, mon cher Comte, écoutez, je vous prie...

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous ?

LA COMTESSE.

Ne pourroit-on ſavoir
Ce qu'eſt ce Morinzer, & par quelle manie
Cet homme-là me rend le but de ſa folie ?
Allez, je vous ſupplie, & tâchez de le voir.
Et ſur-tout, s'il vous eſt poſſible,
Détournez-le de revenir.
(*La Marquiſe fait ſigne au Comte de n'y point aller.*)
Cette ſcène pour moi ne ſera pas riſible.
Je ne crois pas devoir ſi fort m'en réjouir.

M. DE PIENNE.

Avec bien du plaiſir je ferai le meſſage,
Vous n'avez pas beſoin de m'en preſſer :
Mais d'un ſemblable perſonnage
Il ſera mal-aiſé de vous débarraſſer.

LA COMTESSE.

Il n'importe, eſſayez. Avec impatience
Nous attendrons votre retour.

M. DE PIENNE.

Je vais vous obéir & ferai diligence.
(*A la Marquiſe.*)
Adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Adieu, Monſieur. Bon jour.
(*Le retenant comme il va pour ſortir.*)
Ecoutez, écoutez : par votre complaiſance,
Vous me taxez d'extravagance,
Mais ſongez que j'aurai mon tour ;
Et gardez-vous, après ce trait d'impertinence,
De me parler jamais de votre amour.

LA COMTESSE.

Autre folie!

M. DE PIENNE.

Oh, oui ; mais rien ne me rebute.
(*A la Marquiſe.*)
Vous l'avez dit cent fois, & je n'y crois jamais.
Un caprice fait la diſpute,
Un caprice fera la paix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

QU'ILS ſont plaiſans tous ces Notaires !
Pour expliquer les choſes les plus claires
Ils ont des mots ſi durs, des termes ſi mal faits,
Un ſi mauvais genre d'écrire,
Qu'on eſt tout étonné lorſqu'on vient à les lire,
De ne pas même entendre le François.

LA COMTESSE.

Ne faut-il pas ſe prêter à l'uſage ?
C'eſt le ſtyle du bon vieux tems.

LA MARQUISE.

On pouvoit parler ce langage
A nos ayeux. C'étoient de bonnes gens
Qui n'en ſavoient pas davantage :
Mais j'ai droit à préſent d'exiger, vu mon âge,

Que l'on me parle au moins la langue que j'entens.

LA COMTESSE.

Vous avez bien raiſon, mais votre plainte eſt vaine.
Eſt-ce le ſeul abus que l'on auroit, ſans peine,
Bien-tôt détruit, ou du moins corrigé,
Et dont nous ſupportons la chaîne
Par pareſſe ou par préjugé?
Mais l'heure approche, je le penſe,
Où Montalais..... je crois que j'entens quelque bruit....

LA MARQUISE.

Ah! votre cœur rempli d'impatience
Vole vers Montalais, le devance ou le ſuit.

LA COMTESSE.

Oui, je l'attens..... je ſuis impatiente.....

LA MARQUISE.

Et c'eſt un tourment que l'attente.
Pour moi, j'attens auſſi, mais c'eſt pour quereller.

LA COMTESSE.

Qui? ce pauvre de Pienne?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le proteſte.

LA COMTESSE.

Un peu de pitié.

LA MARQUISE.

Non, je veux le déſoler
Mais ne le plaignez pas, il n'eſt jamais en reſte.

SCENE II.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

AH, voilà Saint-Germain! Eh bien, notre billet
A-t-il produit un bon effet?
Le Charles Morinzer eſt déſolé, je gage.

SAINT-GERMAIN.

J'ai rempli ma commiſſion:
Mais ne me chargez plus d'un ſemblable meſſage.
Il a penſé m'en coûter bon.

LA MARQUISE.

Comment donc?

SAINT-GERMAIN.

Il entend fort mal le badinage,
Ce Monſieur-là.

LA MARQUISE.

Quoi donc? Que t'eſt-il arrivé?
Mon ſtyle a-t-il fait des merveilles?

SAINT-GERMAIN.

Chez ce diable de réprouvé
J'aurois ma foi laiſſé mes deux oreilles,
Si prudemment je ne m'étois ſauvé.

LA MARQUISE.

Comment, il eſt fâché ? La ſcène eſt admirable!
Contes nous..... contes donc.

SAINT-GERMAIN.

Avec votre billet,
Dont je ne croyois pas, s'il faut vous parler net,
Le contenu ſi redoutable ;
A l'aide d'un maître valet,
Qui me guidoit d'un air capable,
J'ai pénétré juſqu'en un cabinet
Où ſiégeoit ce Monſieur. Là, d'un air agréable,
J'ai fait mon petit compliment,
Sans verbiage, & fort adroitement.
» Voilà, Monſieur, ai-je dit, une lettre
» Que Madame, en vos mains, m'a chargé de remettre.
—» Madame ?—Eh oui, Monſieur.—Maraut, Madame qui ?
—» Eh mais, Monſieur, Madame de Sancerre.
—» Madame de Sancerre ? — Oui, je vous le jure, oui.
—» Que ne parlois-tu donc, coquin ? Pourquoi te taire ?
» Donne donc, pourſuit-il avec vivacité ;
» Un billet d'elle-même ? Oh, l'admirable femme !
» De mes tourmens elle a pitié.
» Le beau viſage ! la belle ame ! »
Tout en diſant ces mots ; il rioit, il chantoit,
Me careſſoit, baiſoit votre lettre, ſautoit.
Mais, ô grand Dieu, quelle métamorphoſe !
A peine le billet eſt-il décacheté.....
Je ſuis de ſa fureur encore épouvanté.
» Non..... ô ciel! Quoi, dit-il, c'eſt un Non? Quoi, l'on oſe!..
» Un Non tout court ! Quoi, ce malin démon
» Par qui, depuis dix jours, j'ai l'eſprit en délire ;

» Ce lutin rit de mon martyre ;
» Et, pour mieux m'inſulter, affecte de n'écrire
» Qu'une ſyllabe, & c'eſt un Non!
» Petit monſtre, que je déteſte.....
» Que j'aime.... que j'adore: oh, je perds la raiſon.
» Et toi, maraut? — Monſieur, je vous proteſte,
» J'ignorois ſon intention.
— » Tu ris, coquin, & veut me faire accroire.....
» Tu n'étois pas au fait d'une trame auſſi noire?
» Tu ris encore? .... Ah, maudit poſtillon!
» Tiens, ſois payé de ta commiſſion ».
A ces mots, un ſoufflet..... Non, homme de ſa vie,
Si bien qu'un ſoufflet ſoit donné,
N'en a jamais reçu, je le parie,
Qui fut mieux conditionné.
» Sors de chez moi, malheureux, ou j'atteſte.....
» Sors, pourſuit-il. — Eh, Monſieur, volontiers. »
Et leſtement, gagnant les eſcaliers,
Je ſuis ſorti ſans demander mon reſte.

LA MARQUISE.

Le trait eſt du dernier plaiſant.
Cette aventure eſt impayable!

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, moi, je me donne au diable
Si je vois là rien d'amuſant.

LA MARQUISE.

N'auriez-vous pas voulu vous y trouver préſente;
Voir la figure extravagante
Du Morinzer geſticulant,
Chantant, riant, jurant, battant?
Il en a fait un tableau qui m'enchante.

LA COMTESSE.

Ce pauvre Saint-Germain ! il eſt tout ſtupéfait.
Votre gaîté l'humilie & l'afflige.
Tiens, mon pauvre garçon, prens cela ; prens, te dis-je :
C'eſt pour te conſoler du malheureux ſoufflet.

(*Elle lui donne de l'argent.*)

LA MARQUISE, *arrêtant Saint-Germain, qui va pour ſortir, & lui donnant auſſi de l'argent.*

Attends... Tout en riant, Germain, je ſuis ſenſible
A ton pitoyable accident.
Tiens, mon ami... Mais cependant,
N'eſt-il pas vrai que le fait eſt riſible ?

SAINT-GERMAIN.

Oui, je commence à le trouver plaiſant.

LA COMTESSE.

Laiſſes-nous.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH bien, quoi ? vous me faites la mine ?

LA COMTESSE.

Vous m'avez compromiſe & je ſuis très-chagrine
D'être pour quelque choſe...

LA MARQUISE.

Eh non, tout va fort bien.

LA COMTESSE.

Ah! j'apperçois de Pienne.

SCENE IV.

LA COMTESSE, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH bien, Monſieur?

LA COMTESSE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Charles de Morinzer? Qu'avez-vous appris?

M. DE PIENNE.

Rien.

On ne ſait dans ſon voiſinage,
Ni ce qu'il fût, ni ce qu'il eſt.
Hors deux Noirs, de ſes Gens aucun ne le connoît.
Ils penſent tous qu'il eſt de haut parage.
Grand Hôtel, beaux chevaux, magnifique équipage,
Un luxe recherché, le train le plus complet.
Inconnu dans Paris, dont il n'a nul uſage;
Il y vient d'arriver, ſelon ce qui paroît,
Après un aſſez long voyage.

J'ai conſulté juſqu'au moindre Valet,
Ils n'en ſavent pas davantage;
Les Nègres ſont inſtruits, mais gardent le ſecret.

LA MARQUISE.

Voilà de quoi me mettre à la torture.
Monſieur, ſi vous avez la moindre humanité,
Il faut ſavoir le mot de cette énigme obſcure;
Ou je deviendrai folle... Oh, oui, je vous le jure,
Folle... Folle n'eſt rien, mon ſort eſt arrêté;
Vous me perdrez, Monſieur, dans trois jours, j'en ſuis ſûre
Et je mourrai de curioſité.

M. DE PIENNE.

Vraiment la maladie eſt des plus ſérieuſes,
Et déja dans vos yeux je vois un feu mutin:
Cela pourroit avoir des ſuites dangereuſes.
Je ſerai votre Médecin.

LA COMTESSE.

Vous plaiſantez, & moi je ne ſuis point tranquile;
Cet homme m'inquiéte, & la Lettre incivile
Que Madame...

M. DE PIENNE.

Pourquoi vous en inquiéter?
Quel ſujet auriez-vous de le tant redouter?

LA MARQUISE,

Ma Lettre incivile!... Et j'endure
De ſang-froid une telle injure!
Incivile! aux dépens des fous
Il n'eſt donc plus permis de rire?
Ah! laiſſez-nous de grace un paſſe-tems ſi doux

Si vous nous retranchez le plaiſir de médire,
Le perſifflage & la ſatyre;
A quoi donc nous réduiſez-vous?

M. DE PIENNE, *à la Comteſſe.*

Mais ſans doute, Madame, ah! ſoyons équitables;
Grace pour les talens aimables.
Médire eſt un amuſement
Honnête & point du tout méchant;
La ſatyre un plaiſir humain & charitable;
Le perſifflage eſt ſi décent,
D'un ſi bon ton, ſi raiſonnable!
Ah! le perſifflage eſt charmant!

LA MARQUISE.

Monſieur de Pienne, en véritable amie,
Je crois devoir vous avertir
Que pour le bonheur de ma vie,
Je ne vous aime point, & n'en ai nulle envie;
Mais que vous finirez par vous faire haïr.
Je raille, & n'entends pas du tout la raillerie.

M. DE PIENNE.

Je ferai mon profit de l'Avertiſſement.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas, la plus vive tendreſſe
Sur vos deux cœurs agit également;
Et vous vous querellez ſans ceſſe?

M. DE PIENNE.

Eh mais, c'eſt par rafinement.
Toujours la paix, à la longue elle ennuie.
On ſe brouille un petit moment;

On ſe boude, l'on s'injurie;
Pour ſauver la monotonie,
Il faut un raccommodement;
Et puis on s'aime à la folie
Juſqu'au premier évènement:
C'eſt ainſi que l'on remédie
A l'uniformité des ſcènes de la vie.

LA MARQUISE.

Vous arrangez tout cela joliment.

M. DE PIENNE.

Mais j'oubliois un fait d'aſſez grande importance,
Et qui doit vous tranquiliſer
Sur Charles Morinzer: malgré ſon opulence;
C'eſt ce que m'en ont dit ceux que j'ai fait jaſer;
Il eſt humain, généreux & ſenſible.
D'un accueil aſſez bruſque & pourtant acceſſible;
Vif, emporté, mais charitable & bon;
Il fait du bien à ce qui l'environne;
Il a bon cœur & mauvais ton:
Enfin ſon ſang, qui pour un rien bouillonne,
Fait que ſouvent il déraiſonne
Avec beaucoup d'eſprit & beaucoup de raiſon.
On vient ainſi de me le peindre.
De tous ceux que j'ai conſultés
Les avis ſe ſont rapportés
Parfaitement; & vous devez peu craindre
Un homme en qui l'on voit toutes ces qualités.

SCENE V.

LA COMTESSE, St-GERMAIN, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *très-effrayé.*

MONSIEUR de Morinzer.....

LA COMTESSE & LA MARQUISE.

Eh bien?

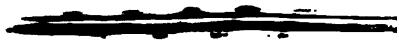
SAINT-GERMAIN.

Avec inſtance
A Madame demande un moment d'audience:
Il a les yeux hagards & le ton du courroux.
Ah! ſi Madame en veut croire mon zèle,
Madame en cet inſtant ne ſera pas chez elle:
Cet homme n'eſt pas ſûr, & pourroit...

LA COMTESSE.

Taiſez-vous,
Faites monter.

(*Il ſort.*



» Q

Nou

M. DE PIENNE.

L'aimable compliment !
En vérité, vous êtes trop polie.

(*Ils ſortent.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, MORINZER.

MORINZER.

ENFIN, Madame, je vous vois !
Enfin je vous trouve une fois !
(*Repouſſant un fauteuil qu'elle lui préſente.*)
Ne vous dérangez pas. Aſſeyez-vous, de grâce.

LA COMTESSE.

Monſieur !...

MORINZER.

Non, non ; je ſuis fort bien debout.
Aſſeyez-vous.

LA COMTESSE.

Quand vous aurez pris place.

MORINZER.

Mon Dieu, point de façons. Je n'en veux pas du tout.
Je vais, je viens, je me promène,
Je m'aſſieds... Qu'avez-vous ? Vous reſpirez à peine.
Vous trouveriez-vous mal ? Quoi donc ? Je vous fais peur !
Juſte Ciel ! J'ai bien du malheur !

Je vous déplais... Oui, mon aſpect vous gêne...
Qu'ai-je donc fait qui vous doive allarmer ?
Si vous ſaviez le ſujet qui m'amène ?...
Ne tremblez point, Madame, & daignez vous calmer.
Je ſuis un fou, moins à blâmer qu'à plaindre ;
Je ſuis un fou, mais qui n'eſt point à craindre.

LA COMTESSE.

Je ne crains rien, Monſieur..... Un peu d'émotion
A votre aſpect m'a rendue interdite.
Si j'avois eu quelqu'appréhenſion,
Je n'aurois pas reçu votre viſite.

MORINZER.

Et dix fois ; oui, dix fois je me ſuis préſenté
A votre porte... Un maudit Suiſſe,
Un gros coquin, que l'enfer engloutiſſe,
Avec ſon baragouin & ſon air empâté,
Moi, ſuppliant, m'a dix fois rejetté.
C'eſt par votre ordre, & ſans cela le traître...

LA COMTESSE.

Je n'avois pas, Monſieur, l'honneur de vous connoître...

MORINZER.

Me connoiſſez-vous mieux ?

LA COMTESSE.

Il ne tiendroit qu'à vous
De vous faire connoître avec un ton plus doux.

MORINZER.

C'eſt vrai, j'ai tort, mais telle eſt ma tournure
Il faut me le paſſer, & je n'ai pas deſſein

De vous faire la moindre injure.
Pardonnez-moi. Je ſuis un franc Marin,
Brave, loyal, honnête au fond de l'ame,
Un peu bruſque, il eſt vrai; dur... Mais j'ai pris mon pli;
Sur la mer on n'a point de femme,
Et l'on eſt honnête homme & point du tout poli.

LA COMTESSE.

J'aime du moins votre franchiſe.
Cela répare tout.

MORINZER.

Oh! pour franc je le ſuis,
C'eſt le naturel du pays.

LA COMTESSE.

Tant mieux, mais permettez, Monſieur, que je vous diſe
Qu'il faudroit prendre un peu l'air, le ton de Paris.

MORINZER.

Je le prendrai.

LA COMTESSE.

Bon!

MORINZER.

S'il faut, pour vous plaire,
Etre galant, je le ſerai.
Aimez-moi ſeulement, voilà la grande affaire:
Enſuite à vos deſirs je me conformerai.

LA COMTESSE.

Que je vous aime?

MORINZER.

Eh oui!

Je vous déplais... Oui, mon aſpect vous gêne...
Qu'ai-je donc fait qui vous doive allarmer ?
Si vous ſaviez le ſujet qui m'amène ?...
Ne tremblez point, Madame, & daignez vous calmer.
Je ſuis un fou, moins à blâmer qu'à plaindre ;
Je ſuis un fou, mais qui n'eſt point à craindre.

LA COMTESSE.

Je ne crains rien, Monſieur..... Un peu d'émotion
A votre aſpect m'a rendue interdite.
Si j'avois eu quelqu'appréhenſion,
Je n'aurois pas reçu votre viſite.

MORINZER.

Et dix fois ; oui, dix fois je me ſuis préſenté
A votre porte... Un maudit Suiſſe,
Un gros coquin, que l'enfer engloutiſſe,
Avec ſon baragouin & ſon air empâté,
Moi, ſuppliant, m'a dix fois rejetté.
C'eſt par votre ordre, & ſans cela le traître...

LA COMTESSE.

Je n'avois pas, Monſieur, l'honneur de vous connoître...

MORINZER.

Me connoiſſez-vous mieux ?

LA COMTESSE.

Il ne tiendroit qu'à vous
De vous faire connoître avec un ton plus doux.

MORINZER.

C'eſt vrai, j'ai tort, mais telle eſt ma tournure
Il faut me le paſſer, & je n'ai pas deſſein

De vous faire la moindre injure.
Pardonnez-moi. Je ſuis un franc Marin,
Brave, loyal, honnête au fond de l'ame,
Un peu bruſque, il eſt vrai; dur... Mais j'ai pris mon pli;
Sur la mer on n'a point de femme,
Et l'on eſt honnête homme & point du tout poli.

LA COMTESSE.

J'aime du moins votre franchiſe.
Cela répare tout.

MORINZER.

Oh! pour franc je le ſuis,
C'eſt le naturel du pays.

LA COMTESSE.

Tant mieux, mais permettez, Monſieur, que je vous diſe
Qu'il faudroit prendre un peu l'air, le ton de Paris.

MORINZER.

Je le prendrai.

LA COMTESSE.

Bon!

MORINZER.

S'il faut, pour vous plaire,
Etre galant, je le ſerai.
Aimez-moi ſeulement, voilà la grande affaire:
Enſuite à vos deſirs je me conformerai.

LA COMTESSE.

Que je vous aime?

MORINZER.

Eh oui!

LA COMTESSE.

J'ai reçu votre Lettre...

MORINZER.

A propos, daignez me permettre,
Vous qui parlez politeſſe, bon ton;
Votre réponſe à mon épitre
Eſt-elle marquée à ce titre ?
Non. Un ſeul mot. Rien qu'un mot : un ſeul *Non*
Madame, en vérité vous êtes laconique :
Je vaux bien pour le moins qu'avec moi l'on s'explique.
Je l'avouerai, ce *Non* là me confond.
Les Françoiſes, dit-on, ſont honnêtes, polies ?
Vous me prouvez qu'elles ſont bien jolies,
Mais honnêtes... Ma foi ce billet là répond.

LA COMTESSE.

Autant que vous, Monſieur, ce trait me mortifie.
Ne me l'imputez point. Une indiſcrette amie,
Et vainement j'ai voulu l'empêcher,
Pour s'amuſer & par plaiſanterie,
S'eſt malgré moi permis une faillie
Qui, vous & moi, Monſieur, a droit de nous fâcher.

MORINZER.

Paſſe quand on ſe juſtifie.
Je gage que ce trait maudit,
Dont vous me ſemblez ſi honteuſe,
Part de la maligne rieuſe
Qui m'a penſé tantôt faire perdre l'eſprit ?
J'ai pu vous en croire coupable !...
Pardon, mille pardons.... Avec des yeux ſi doux,
De la malignité, de la hauteur !... Qui, vous ?...

Et

Et j'ai pu le penſer !... je ſuis trop condamnable.
Vous ne ſauriez rien faire de blâmable.
Vous pouvez bien déranger mon cerveau,
Me déſoler, m'envoyer au tombeau,
Sans avoir d'autre tort que celui d'être aimable.

LA COMTESSE.

Vous me flattez.

MORINZER.

Je dis la vérité.
A préſent que ſur vous, ſur votre honnêteté
Il ne me reſte plus de doute,
Revenons à l'objet qui m'amène en ces lieux;
Je ne prends pas de chemins tortueux,
Je vais au but, & ſuis tout droit ma route.
Je vous aime, ma Lettre a dû vous le prouver;
Oui, je vous aime, & de toute mon ame;
Voulez-vous m'épouſer, Madame?
Vous ne pouvez jamais trouver
D'époux qui ſache aimer plus tendrement ſa femme.
Mon bien eſt plus clair que le jour,
Et je le prouverai. Ma fortune eſt immenſe;
Je la mets à vos pieds, ainſi que mon amour.
Acceptez-les tous deux, ayez cette indulgence.
Je ne veux point marchander votre main,
Elle n'a point de prix, cette main ſi chérie,
Et ſi, pour l'obtenir au gré de mes ſouhaits
Rien qu'un ſeul jour, on demandoit ma vie,
Ah! de bon cœur je vous la donnerois.

LA COMTESSE.

Combien, Monſieur, vous me rendrez confuſe!
D'un procédé ſi beau mon cœur eſt pénétré....

Pour prix de tout l'amour que vous m'avez montré,
Faut-il vous dire, hélas ! que ce cœur....

MORINZER.

Me refuſe ?
Et pourquoi ? Qu'ai-je en moi qui ſoit ſi rebutant ?
Je ne ſuis pas bien beau, mais dans le mariage
Eſt-ce tout qu'un joli viſage,
Le caractère eſt le point important ;
Lui ſeul ſurvit à la jeuneſſe.
Six mois après l'hymen toute illuſion ceſſe,
Et l'on ſe juge à la rigueur.
La beauté perd ſon pouvoir ſéducteur,
On s'accoutume à la figure,
Et l'on ſe fait à la laideur.
Le tems eſt le creuſet où l'amour vrai s'épure.
L'eſprit, le jugement, les qualités du cœur,
Voilà le ſeul charme qui dure.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai, mais....

MORINZER.

Mais... Mais je vous déplais... Pourquoi ?
Oui, oui, pourquoi ? Quel eſt mon crime ?
Eſt-ce de vous aimer ? Hélas ! c'eſt malgré moi.
Un funeſte aſcendant m'opprime,
Je vous le jure ; &, ſur ma foi,
En dépit de mon cœur l'amour me fait la loi.
Je déteſte, à la fois, & j'aime mon Martyre.
Je fuis, mais vainement, l'amour vers vous m'attire ;
Il eſt par-tout, car par-tout je vous vois ;
Pour mon malheur tout eſt amour, je crois,
Juſques à l'air que je reſpire.

LA COMTESSE.

Modérez-vous, Monſieur. Je vois, je plains, je ſens
Le triſte état où je réduis votre ame;
Cependant, pour nourrir cette ſi vive flâme,
Avez-vous conſulté mes ſecrets ſentimens?
Oui, Monſieur, vous m'aimez; mais me ſuis-je obligée
A vous payer du plus léger retour?
En quoi, Monſieur, par votre amour
Envers vous puis-je être engagée?
Daignez écouter la raiſon;
Ne me reprochez pas ce qui n'eſt point mon crime;
Mon cœur qui ſe refuſe à votre paſſion,
Vous offre toute ſon eſtime.
La vôtre m'eſt due... Oui, vous me l'accorderez.
Je ſuis loin d'inſulter aux maux que vous ſouffrez.
Je vois avec horreur ce triomphe biſarre;
Triomphe trop commun dans ce ſiécle inſenſé;
Dont croit jouir une femme barbare,
En déchirant un cœur qu'elle a bleſſé.

MORINZER.

Eh! voilà de tout point ce qui me déſeſpere.
Non, je ne puis vous accuſer de rien.
Il eſt vrai, je vous aime; oui, je vous aime... Eh bien?
C'eſt ma faute à moi ſeul ſi je ne puis vous plaire.
Les volontés ſont libres, j'en convien.
Contre votre rigueur qu'employer? Quelles armes?
De votre côté ſont les charmes,
L'amour, l'amour ſeul eſt du mien.
Mais, dites-moi; répondez-moi, Madame,
Ai-je un Rival? Soyez de bonne-foi;

Ce cœur qui ne peut être à moi,
Brûleroit-il d'une autre flâme ?

LA COMTESSE.

Monſieur....

MORINZER.

Vous héſitez ?... Quel myſtere ?.... Parlez.
Vous êtes veuve, &... Ciel ! vous vous troublez !
Oui, vous aimez, oui, vous êtes aimée !
Je ſuis né bon, naturellement doux ;
Mais dans l'ardeur des mouvemens jaloux
Dont je ſens mon âme enflâmée,
Je ſuis un Diable, au moins, je vous en averti.
Je veux voir mon rival, la choſe eſt réſolue.
Il faut que je le voye, il faut que je le tue,
Ou qu'il me tue & que tout ſoit fini.

LA COMTESSE.

Vous abuſez, Monſieur, de mon trop d'indulgence.
De quel droit venez-vous chez moi
Pénétrer mes ſecrets & m'impoſer la loi ?
De quel droit ?... J'ai pitié d'un excès de démence
Qui vous emporte malgré vous.
Vous n'écoutez qu'un aveugle courroux,
Et j'y veux oppoſer toute ma patience.
Je ne vous ai point dit, je penſe,
Qu'un autre m'inſpira des ſentimens plus doux....
Mais cela fût-il vrai, qu'auriez-vous à me dire ?
Maitreſſe de ma main, ne puis-je diſpoſer
D'un cœur ſur qui, Monſieur, vous n'avez nul empire ?
Parce que vous m'aimez : faut-il vous épouſer ?

MORINZER.

Oui, ſi c'eſt un bonheur pour vous d'être adorée.

LA COMTESSE.

Monſieur, vous m'arrachez un bien cruel aveu ;
Mais je le dois à votre âme égarée.
J'ignore l'art d'entretenir un feu
Dont je ne ſuis point pénétrée.
Je ne vous aime point, & je n'épouſerai
Qu'un homme à qui je plaiſe & que je chérirai.
Ce ſeroit vous faire une offenſe,
Monſieur ce ſeroit vous trahir
Que vous donner la plus foible eſpérance
D'un bonheur incertain, fondé ſur l'avenir.
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre.
Ne vous obſtinez point, par l'amour emporté,
A troubler ma tranquilité ;
Et travaillons tous deux à vous rendre la vôtre.

MORINZER.

Il faut en convenir, je ſuis bien malheureux !
Je viens ici pour perdre l'inhumaine,
Pour la réduire à cet état affreux
Où d'un homme irrité me réduiſit la haine.
Je paſſe les monts & les mers,
Je viens du bout de l'Univers
Dans le deſſein de ruiner l'ingrate,
Mon honneur, mon bon droit, tout le veut, tout m'en flatte
De ce qui fût à moi la cruelle jouit,
Je la déteſte, je l'abhorre ;
Je veux la voir, je la vois, je l'adore,
Et mon projet s'évanouit.

Savez-vous qui je ſuis, femme injuſte & barbare?
Soupçonnez-vous le ſort qu'un ſeul mot vous prépare?
Je ſuis ce malheureux, ce fou ſi déteſté,
Quele pere le plus ſévère,
Dans le tranſport de ſa colère,
Autrefois a déshérité,
Que l'on crut mort, qui vit pour vous déplaire,
Pour vous aimer malgré votre inhumanité....
Je ſuis d'Eſtelan.

LA COMTESSE.

Vous!

D'ESTELAN.

Moi-même.

LA COMTESSE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah! Montalais!... Je me meurs!

D'ESTELAN.

Malheureux!
Belle Sancerre!... Et c'eſt moi; moi, qui l'aime....
Dieu! c'eſt moi qui la plonge en cet état affreux!
(*Il appelle.*)
Au ſecours. Accourez....

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE D'ESTELAN M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquise.*

EH ! venez donc, Madame.

LA MARQUISE.

Quel bruit ? Quels cris ?

M. DE PIENNE.

O Ciel !

D'ESTELAN.

Je conviens de mon tort
Je ſuis trop vif... J'ai dit dans mon premier tranſport....
Mais pourquoi refuſer auſſi d'être ma femme ?

LA MARQUISE.

Quoi, c'eſt là le ſujet ?... Votre brutalité.....

LA COMTESSE.

Ah, mon amie !

D'ESTELAN

Adorable Sancerre,
Oubliez ma vivacité ;
Votre chagrin me déſespere.
(*A la Marquiſe.*)
Obtenez mon pardon..... Madame, en vérité,

Je vous déplais... Oui, mon aſpect vous gêne...
Qu'ai-je donc fait qui vous doive allarmer ?
Si vous ſaviez le ſujet qui m'amène ?...
Ne tremblez point, Madame, & daignez vous calmer.
Je ſuis un fou, moins à blâmer qu'à plaindre ;
Je ſuis un fou, mais qui n'eſt point à craindre.

LA COMTESSE.

Je ne crains rien, Monſieur..... Un peu d'émotion
A votre aſpect m'a rendue interdite.
Si j'avois eu quelqu'appréhenſion,
Je n'aurois pas reçu votre viſite.

MORINZER.

Et dix fois ; oui, dix fois je me ſuis préſenté
A votre porte... Un maudit Suiſſe,
Un gros coquin, que l'enfer engloutiſſe,
Avec ſon baragouin & ſon air empâté,
Moi, ſuppliant, m'a dix fois rejetté.
C'eſt par votre ordre, & ſans cela le traître...

LA COMTESSE.

Je n'avois pas, Monſieur, l'honneur de vous connoître...

MORINZER.

Me connoiſſez-vous mieux ?

LA COMTESSE.

Il ne tiendroit qu'à vous
De vous faire connoître avec un ton plus doux.

MORINZER.

C'eſt vrai, j'ai tort, mais telle eſt ma tournure
Il faut me le paſſer, & je n'ai pas deſſein

De vous faire la moindre injure.
Pardonnez-moi. Je ſuis un franc Marin,
Brave, loyal, honnête au fond de l'ame,
Un peu bruſque, il eſt vrai; dur... Mais j'ai pris mon pli;
Sur la mer on n'a point de femme,
Et l'on eſt honnête homme & point du tout poli.

LA COMTESSE.

J'aime du moins votre franchiſe.
Cela répare tout.

MORINZER.

Oh! pour franc je le ſuis,
C'eſt le naturel du pays.

LA COMTESSE.

Tant mieux, mais permettez, Monſieur, que je vous diſe
Qu'il faudroit prendre un peu l'air, le ton de Paris.

MORINZER.

Je le prendrai.

LA COMTESSE.

Bon!

MORINZER.

S'il faut, pour vous plaire,
Etre galant, je le ſerai.
Aimez-moi ſeulement, voilà la grande affaire:
Enſuite à vos deſirs je me conformerai.

LA COMTESSE.

Que je vous aime?

MORINZER.

Eh oui!

LA COMTESSE.

J'ai reçu votre Lettre...

MORINZER.

A propos, daignez me permettre,
Vous qui parlez politeſſe, bon ton;
Votre réponſe à mon épitre
Eſt-elle marquée à ce titre ?
Non. Un ſeul mot. Rien qu'un mot : un ſeul *Non*
Madame, en vérité vous êtes laconique :
Je vaux bien pour le moins qu'avec moi l'on s'explique.
Je l'avouerai, ce *Non* là me confond.
Les Françoiſes, dit-on, ſont honnêtes, polies ?
Vous me prouvez qu'elles ſont bien jolies,
Mais honnêtes... Ma foi ce billet là répond.

LA COMTESSE.

Autant que vous, Monſieur, ce trait me mortifie.
Ne me l'imputez point. Une indiſcrette amie,
Et vainement j'ai voulu l'empêcher,
Pour s'amuſer & par plaiſanterie,
S'eſt malgré moi permis une faillie
Qui, vous & moi, Monſieur, a droit de nous fâcher.

MORINZER.

Paſſe quand on ſe juſtifie.
Je gage que ce trait maudit,
Dont vous me ſemblez ſi honteuſe,
Part de la maligne rieuſe
Qui m'a penſé tantôt faire perdre l'eſprit ?
J'ai pu vous en croire coupable !...
Pardon, mille pardons.... Avec des yeux ſi doux,
De la malignité, de la hauteur !... Qui, vous ?...

Et

Et j'ai pu le penſer !... je ſuis trop condamnable.
Vous ne ſauriez rien faire de blâmable.
Vous pouvez bien déranger mon cerveau,
Me déſoler, m'envoyer au tombeau,
Sans avoir d'autre tort que celui d'être aimable.

LA COMTESSE.

Vous me flattez.

MORINZER.

Je dis la vérité.
A préſent que ſur vous, ſur votre honnêteté
Il ne me reſte plus de doute,
Revenons à l'objet qui m'amène en ces lieux;
Je ne prends pas de chemins tortueux,
Je vais au but, & ſuis tout droit ma route.
Je vous aime, ma Lettre a dû vous le prouver;
Oui, je vous aime, & de toute mon ame;
Voulez-vous m'épouſer, Madame?
Vous ne pouvez jamais trouver
D'époux qui ſache aimer plus tendrement ſa femme.
Mon bien eſt plus clair que le jour,
Et je le prouverai. Ma fortune eſt immenſe;
Je la mets à vos pieds, ainſi que mon amour.
Acceptez-les tous deux, ayez cette indulgence.
Je ne veux point marchander votre main,
Elle n'a point de prix, cette main ſi chérie,
Et ſi, pour l'obtenir au gré de mes ſouhaits
Rien qu'un ſeul jour, on demandoit ma vie,
Ah! de bon cœur je vous la donnerois.

LA COMTESSE.

Combien, Monſieur, vous me rendrez confuſe!
D'un procédé ſi beau mon cœur eſt pénétré....

Pour prix de tout l'amour que vous m'avez montré,
Faut-il vous dire, hélas ! que ce cœur....

MORINZER.

Me refuſe ?
Et pourquoi ? Qu'ai-je en moi qui ſoit ſi rebutant ?
Je ne ſuis pas bien beau, mais dans le mariage
Eſt-ce tout qu'un joli viſage,
Le caractère eſt le point important ;
Lui ſeul ſurvit à la jeuneſſe.
Six mois après l'hymen toute illuſion ceſſe,
Et l'on ſe juge à la rigueur.
La beauté perd ſon pouvoir ſéducteur,
On s'accoutume à la figure,
Et l'on ſe fait à la laideur.
Le tems eſt le creuſet où l'amour vrai s'épure.
L'eſprit, le jugement, les qualités du cœur,
Voilà le ſeul charme qui dure.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai, mais....

MORINZER.

Mais... Mais je vous déplais... Pourquoi ?
Oui, oui, pourquoi ? Quel eſt mon crime ?
Eſt-ce de vous aimer ? Hélas ! c'eſt malgré moi.
Un funeſte aſcendant m'opprime,
Je vous le jure ; &, ſur ma foi,
En dépit de mon cœur l'amour me fait la loi.
Je déteſte, à la fois, & j'aime mon Martyre.
Je fuis, mais vainement, l'amour vers vous m'attire ;
Il eſt par-tout, car par-tout je vous vois ;
Pour mon malheur tout eſt amour, je crois,
Juſques à l'air que je reſpire.

LA COMTESSE.

Modérez-vous, Monſieur. Je vois, je plains, je ſens
Le triſte état où je réduis votre ame;
Cependant, pour nourrir cette ſi vive flâme,
Avez-vous conſulté mes ſecrets ſentimens?
Oui, Monſieur, vous m'aimez; mais me ſuis-je obligée
A vous payer du plus léger retour?
En quoi, Monſieur, par votre amour
Envers vous puis-je être engagée?
Daignez écouter la raiſon;
Ne me reprochez pas ce qui n'eſt point mon crime;
Mon cœur qui ſe refuſe à votre paſſion,
Vous offre toute ſon eſtime.
La vôtre m'eſt due... Oui, vous me l'accorderez.
Je ſuis loin d'inſulter aux maux que vous ſouffrez.
Je vois avec horreur ce triomphe biſarre;
Triomphe trop commun dans ce ſiécle inſenſé;
Dont croit jouir une femme barbare,
En déchirant un cœur qu'elle a bleſſé.

MORINZER.

Eh! voilà de tout point ce qui me déſeſpere.
Non, je ne puis vous accuſer de rien.
Il eſt vrai, je vous aime; oui, je vous aime... Eh bien?
C'eſt ma faute à moi ſeul ſi je ne puis vous plaire.
Les volontés ſont libres, j'en convien.
Contre votre rigueur qu'employer? Quelles armes?
De votre côté ſont les charmes,
L'amour, l'amour ſeul eſt du mien.
Mais, dites-moi; répondez-moi, Madame,
Ai-je un Rival? Soyez de bonne-foi;

Ce cœur qui ne peut être à moi,
Brûleroit-il d'une autre flâme ?

LA COMTESSE.

Monſieur....

MORINZER.

Vous héſitez ?... Quel myſtere ?... Parlez.
Vous êtes veuve, &... Ciel ! vous vous troublez !
Oui, vous aimez, oui, vous êtes aimée !
Je ſuis né bon, naturellement doux ;
Mais dans l'ardeur des mouvemens jaloux
Dont je ſens mon âme enflâmée,
Je ſuis un Diable, au moins, je vous en averti.
Je veux voir mon rival, la choſe eſt réſolue.
Il faut que je le voye, il faut que je le tue,
Ou qu'il me tue & que tout ſoit fini.

LA COMTESSE.

Vous abuſez, Monſieur, de mon trop d'indulgence.
De quel droit venez-vous chez moi
Pénétrer mes ſecrets & m'impoſer la loi ?
De quel droit ?... J'ai pitié d'un excès de démence
Qui vous emporte malgré vous.
Vous n'écoutez qu'un aveugle courroux,
Et j'y veux oppoſer toute ma patience.
Je ne vous ai point dit, je penſe,
Qu'un autre m'inſpira des ſentimens plus doux....
Mais cela fût-il vrai, qu'auriez-vous à me dire ?
Maitreſſe de ma main, ne puis-je diſpoſer
D'un cœur ſur qui, Monſieur, vous n'avez nul empire ?
Parce que vous m'aimez : faut-il vous épouſer ?

MORINZER.

Oui, ſi c'eſt un bonheur pour vous d'être adorée.

LA COMTESSE.

Monſieur, vous m'arrachez un bien cruel aveu ;
Mais je le dois à votre âme égarée.
J'ignore l'art d'entretenir un feu
Dont je ne ſuis point pénétrée.
Je ne vous aime point, & je n'épouſerai
Qu'un homme à qui je plaiſe & que je chérirai.
Ce ſeroit vous faire une offenſe,
Monſieur ce ſeroit vous trahir
Que vous donner la plus foible eſpérance
D'un bonheur incertain, fondé ſur l'avenir.
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre.
Ne vous obſtinez point, par l'amour emporté,
A troubler ma tranquilité ;
Et travaillons tous deux à vous rendre la vôtre.

MORINZER.

Il faut en convenir, je ſuis bien malheureux !
Je viens ici pour perdre l'inhumaine,
Pour la réduire à cet état affreux
Où d'un homme irrité me réduiſit la haîne.
Je paſſe les monts & les mers,
Je viens du bout de l'Univers
Dans le deſſein de ruiner l'ingrate,
Mon honneur, mon bon droit, tout le veut, tout m'en flatte
De ce qui fût à moi la cruelle jouit,
Je la déteſte, je l'abhorre ;
Je veux la voir, je la vois, je l'adore,
Et mon projet s'évanouit.

Savez-vous qui je ſuis, femme injuſte & barbare ?
Soupçonnez-vous le ſort qu'un ſeul mot vous prépare ?
Je ſuis ce malheureux, ce fou ſi déteſté,
Quele pere le plus ſévère,
Dans le tranſport de ſa colère,
Autrefois a déshérité,
Que l'on crut mort, qui vit pour vous déplaire,
Pour vous aimer malgré votre inhumanité....
Je ſuis d'Eſtelan.

LA COMTESSE.

Vous !

D'ESTELAN.

Moi-même.

LA COMTESSE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah ! Montalais !... Je me meurs !

D'ESTELAN.

Malheureux !
Belle Sancerre !... Et c'eſt moi ; moi, qui l'aime....
Dieu ! c'eſt moi qui la plonge en cet état affreux !
(*Il appelle.*)
Au ſecours. Accourez....

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE D'ESTELAN M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquiſe.*

EH! venez donc, Madame.

LA MARQUISE.

Quel bruit? Quels cris?

M. DE PIENNE.

O Ciel!

D'ESTELAN.

Je conviens de mon tort
Je ſuis trop vif... J'ai dit dans mon premier tranſport....
Mais pourquoi refuſer auſſi d'être ma femme?

LA MARQUISE.

Quoi, c'eſt là le ſujet?... Votre brutalité.....

LA COMTESSE.

Ah, mon amie!

D'ESTELAN

Adorable Sancerre,
Oubliez ma vivacité;
Votre chagrin me déſeſpere.
(*A la Marquiſe.*)
Obtenez mon pardon..... Madame, en vérité,

J'étois troublé par la colere.
(*A M. de Pienne.*)
Monſieur, priez pour moi.... j'aime, je ſuis jaloux ;
J'ai peut-être un rival, un rival redoutable.....
Ah ! vous devez m'excuſer tous.
Je ſuis trop amoureux pour être raiſonnable.

LA MARQUISE.

La folie eſt un mal qui doit ſe pardonner.
Cela peut arriver à la meilleure tête.
Monſieur, on peut déraiſonner,
Mais il faut au moins être honnête.

D'ESTELAN.

Eh, ventre bleu !

M. DE PIENNES.

N'oubliez pas, Monſieur,
Que vous êtes avec des femmes.

D'ESTELAN.

Je reſpecte beaucoup ces Dames ;
J'en aime une de tout mon cœur,
Et quoiqu'on ſoit, Monſieur, d'une rudeſſe extrême ;
N'oubliez pas, tout le premier,
Que quoique marin & groſſier,
Je ne puis pas vouloir offenſer ce que j'aime.

M. DE PIENNE.

Je le veux croire, mais enfin.....

LA COMTESSE.

Si vous ſaviez.....

D'ESTELAN.

Laiſſons-là mes fureurs, & mon extravagance ;

Que mes tranſports jaloux ſoient par vous oubliés.
J'ai, je vous le repete, une fortune immenſe ;
Et je viens la mettre à vos pieds.

LA COMTESSE.

Ah, je vous crois, Monſieur; des biens conſidérables,
Et vous pouvez encor les augmenter.
Oui, je vais, dès ce ſoir.....

D'ESTELAN.

Et veuillez m'écouter !
Sans vous, qu'ont-ils ces biens pour être deſirables ?

LA MARQUISE.

Quelle eſt donc cette énigme ?

M. DE PIENNE.

A quoi tend ce diſcours ?

LA COMTESSE.

Monſieur eſt.....

D'ESTELAN.

Non, Madame, & pourquoi leur apprendre ?
Je ne ſuis rien... Je n'ai d'autre droit qu'un cœur tendre,
Qu'un cœur brûlant des plus vives amours.....
Acceptez-le, par grace.....

LA MARQUISE.

Il a perdu la tête.

DE PIENNES.

Mais, Monſieur, vous vous égarez.....

LA COMTESSE.

Ah ! ſouffrez que je vous arrête,

Et de Monſieur, quand vous le connoîtrez,
Ainſi que moi, vous jugerez:
Il n'eſt point de cœur plus honnête.
Monſieur eſt d'Eſtelan, mon couſin.....

M. DE PIENNE.

Lui?

LA MARQUISE.

Qui, lui?
Comment, il n'eſt pas mort!

D'ESTELAN.

Non, & pour tout vous dire,
Je revenois faire valoir ici
Un droit inconteſtable, & qu'on n'a pu proſcrire.
Je fus jadis un fou..... L'on peut l'être à vingt ans.
Pour une eſclave de mon pere
Je brûlai d'une ardeur legere.
La raiſon l'éteignit plus encor que le tems:
Mon pere, mal inſtruit ſans doute,
(*A la Comteſſe*)
M'exhéréda..... Mon bien enrichit la vertu,
Et la beauté, puiſque vous l'avez eû:
J'y gagne plus qu'il ne m'en coûte,
Mais jamais cet hymen, il eſt vrai, réſolu,
Qui d'un pere abuſé m'attira la colere;
Ce projet fou, d'un âge téméraire,
Ce vil hymen ne fut jamais conclu;
Et je venois pour rendre la juſtice
A mon bon droit, à l'équité propice,
Pour qu'on annulle un teſtament,
Qui, s'il ne me ruine, au moins me deshonnore:

Mais je la vois, mais je l'adore,
Et bannis tout reſſentiment.
Loin de vouloir lui ravir ſa fortune,
Et ma vie & mes biens, je lui viens tout offrir.
Notre félicité commune,
L'équité, mon amour, tout doit nous réunir.
Mes amis, je vous en conjure,
Secondez-moi, tâchons de la fléchir.
Par une agréable impoſture
Je ne ſais point embellir mes diſcours.
Mon langage, mon cœur, mon eſprit, mes amours
Sont ſans apprêts, ainſi que la nature:
Mais mon langage eſt celui d'un bon cœur,
Mais ce cœur aime avec idolâtrie;
Et s'il faut perdre, hélas, l'eſpérance chérie
D'être un jour ſon époux, de faire ſon bonheur,
Soyez aſſez humains pour m'arracher la vie!

LA MARQUISE.

Mais, s'il étoit moins bruſque, il eſt intéreſſant.

LA COMTESSE.

Ah, Monſieur! comment reconnoître
Un procédé ſi noble & ſi touchant?
Après les ſentimens que vous faites paroître,
Lorſque vous inſpirez un intérêt ſi grand,
Faut-il, hélas, pour me confondre
Que mon cœur ſoit contraint.....

LA MARQUISE.

Laiſſez, je vais répondre.
Vous êtes fort émue, & je ſuis de ſang froid;
Je vais diſcuter votre droit.

D'ESTELAN.

Et quel droit, s'il vous plaît?

LA MARQUISE

Mais celui qui ſubſiſte:
Le teſtament.

D'ESTELAN.

Abus.

LA COMTESSE.

Monſieur, je me déſiſte
De tout droit à vos biens. L'acte fut-il meilleur,
Euſſiez-vous encor plus mérité la colere,
Et la punition ſévere
De votre pere & de mon bienfaiteur.....
Vos titres ſont inconteſtables,
Et des miens contre vous je ne veux point m'armer.
Plus les biens ſont conſidérables,
Plus vous devez les réclâmer;
Et moins je dois les garder davantage;
Ils ſont à vous, rentrez dans tous vos droits.
L'exacte probité ne connoît point de loix
Qui puiſſe autoriſer le vol d'un héritage.

LA MARQUISE.

Que faites vous?

D'ESTELAN.

Comment?

LA COMTESSE.

Ecoutez-moi, Monſieur.
Quant à l'hymen que vous avez en vue,
De tous les biens que je vous reſtitue,

Il ne me reſte que mon cœur;
Souffrez que j'en ſois la maîtreſſe.
Je ſens, ainſi que je le dois,
L'honneur que me fait votre choix,
Mais commande-t-on la tendreſſe ?
Plus vous m'aimez, plus je dois de retour
Au ſentiment qui vous anime.
Je ne puis vous offrir que la plus tendre eſtime,
Et l'eſtime eſt trop peu pour payer tant d'amour.
Reprenez tous vos biens. Au bonheur de ma vie
Ils ne contribueroient que médiocrement :
Que l'amitié ſoit le ſeul ſentiment
Qui pour jamais l'un à l'autre nous lie !
Eſt-ce un ſi grand effort ? Vous m'aimiez comme amant,
Aimez-moi comme votre amie.

D'ESTELAN.

Et vous me regardez, cruelle !.... Et vous parlez
Et votre voix enchantereſſe
Dans ce cœur que vous déſolez,
Par les plus doux accens, ajoute à mon yvreſſe;
Et tout en vous, tout eſt fait pour charmer.
Les graces, la beauté, l'eſprit, le caractere ;
Vous uniſſez tout ce qu'il faut pour plaire,
Et vous voulez que je ceſſe d'aimer !
Point d'amitié ! Non, mon ame brûlante
Ne peut ſe contenter d'un ſentiment ſi froid.
A de l'amour c'eſt de l'amour qu'on doit :
Soyez ma femme, mon amante,
Et que rien que la mort ne briſe nos liens.
Moi, j'irois reprendre vos biens !
Je ne ſuis que trop riche, & cela m'importune.

Que me ſeroit, ſans vous, la plus hautefortune ?
C'eſt vous ſeule, c'eſt vous que je veux; oui, vous, vous.
Je veux que vous ſoyez ma femme;
Et, malgré vous; oui, malgré vous, Madame;
Il faut que je ſois votre époux.

LA MARQUISE.

Il eſt fort, celui-là!

M. DE PIENNE

Que pouvez-vous prétendre ?
Eh, quels ſeront vos droits, quand Madame conſent
A renoncer pour vous au teſtament ?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, dès ce ſoir je ſaurai tout vous rendre.

D'ESTELAN.

Et moi, Madame; & moi, je ne veux rien reprendre;
Je veux plaider.

LA COMTESSE.

Plaider! Vous, Monſieur? Et pourquoi?
Je rends tout.

D'ESTELAN.

Il m'importe, & je veux plaider, moi.
Nous plaiderons.

LA MARQUISE.

Si j'étois à ſa place
Je ne vous ferois point de grace,
Homme groſſier, homme entêté!
Vous plaidez par malice; & craintive, elle n'oſe.....
Elle a bon droit & gain de cauſe.
Déshérité!..... Cent fois déshérité.

LA COMTESSE.

Et laiſſez donc.

D'ESTELAN.

Non, non, qu'elle pourſuive,
Contre votre beauté, contre ce ton ſi doux,
Qui me déſarme & me captive;
Ses injures & ſon courroux
Mieux que mon cœur me ſervent contre vous.
Adieu; ſi du procès l'iſſue eſt incertaine;
Si je le perds, du moins, j'aurai ſu me venger.
Vous êtes cruelle, inhumaine;
Mon cœur de vos liens ne peut ſe dégager.
Un procès vous fait de la peine;
Et moi, je veux plaider pour vous faire enrager.
(*Il ſort.*)

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA COMTESSE.

EH! Monſieur, arrêtez...

LA MARQUISE.

Monſieur!

M. DE PIENNE.

Il prend la fuite.

Moitié tendre, moitié brutal;
Cet homme eſt bien original!

LA MARQUISE.

Je croyois m'amuſer un peu de la viſite;
Il m'a prouvé que croyois fort mal.

LA COMTESSE.

A Montalais en mariage,
Je croyois apporter un immenſe héritage;
Je m'en flattois juſqu'à ce jour.
Mes biens ſur ſa Maiſon, non moins pauvre qu'illuſtre,
Alloient répandre un nouveau luſtre;
Et je n'ai plus pour dot que le plus tendre amour!

LA MARQUISE.

Eh! que faut-il de plus à ſa tendreſſe extrême?

M. DE PIENNE.

M. DE PIENNE.

Quel bien plus précieux eſt-il pour un amant ?

LA COMTESSE.

Ah ! renonce-t-on aiſément
Au plaiſir, au bonheur d'enrichir ce qu'on aime ?

LA MARQUISE.

J'entends du bruit.

LA COMTESSE.

C'eſt lui, je le ſens à mon cœur.

M. DE PIENNE.

Madame, c'eſt lui-même.

LA COMTESSE.

Ah ! que va-t-il apprendre ?
Quelle nouvelle !

M. DE PIENNE.

Il aime avec ardeur.
Ses biens ſont votre amour, ſa richeſſe eſt l'honneur ;
Ce coup n'a rien qui puiſſe le ſurprendre.

SCENE X.

LA MARQUISE, MONTALAIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE,

CHER Montalais!

MONTALAIS.

Enfin, je vous revois!
Après trois mois d'une pénible attente;
Ce jour heureux me rend tout à la fois
Et mes amis, & mon amante.....
Mais quels triſtes regards, & quel ſombre maintien!
Sur quel ſujet rouloit votre entretien?
Vous eſt-il arrivé quelque accident funeſte?
Vous ne me dites rien.

LA COMTESSE.

Hélas!

LA MARQUISE.

Ah, Montalais!

M. DE PIENNE.

Nous ne ſommes pas gais.

MONTALAIS.

Cela ſe voit de reſte.
Eſt-ce parce qu'on juge aujourd'hui mon procès?

LA MARQUISE.

Nous étions tous d'une gaîté charmante!

J'ai bien ri ce matin, & nous pleurons ce ſoir.

MONTALAIS.

Vous m'effrayez!

LA COMTESSE.

Je viens de recevoir
Une viſite à coup ſûr étonnante.

MONTALAIS.

Et de qui donc?

LA MARQUISE.

D'un fou.

MONTALAIS.

Quel eſt-il?

LA COMTESSE.

Mon couſin.

MONTALAIS.

Et lequel!

M. DE PIENNE.

D'Eſtelan.

MONTALAIS.

D'Eſtelan!

LA COMTESSE.

Oui, lui-même.

LA MARQUISE.

Il reclame ſes biens.

LA COMTESSE.

Il a des droits.

M. DE PIENNE.

Il l'aime.

LA COMTESSE.

Le teſtament eſt nul.

LA MARQUISE.

Plein d'une ardeur extrême

Il offre, avec ſon cœur, ſa fortune & ſa main.

M. DE PIENNE.

Il s'obſtine à ne rien reprendre.

LA COMTESSE.

Je ne veux point plaider, je veux....

MONTALAIS.

Il faut tout rendre.

LA COMTESSE.

Ah! Montalais, c'eſt mon deſſein,
Mais, en rendant un ſi riche héritage,
La pauvreté devient mon ſeul partage,
Et l'hymen fortuné dont mon cœur ce matin
Se formoit la plus douce image.....

MONTALAIS.

Et cet hymen comblera tous nos vœux.
O mon amie! un peu moins de richeſſe,
Et toujours la même tendreſſe;
Nous n'en ſerons que plus heureux.
Avec de ſi grands biens jouit-on de ſoi-même?
Peut-on jouir de ce qu'on aime?
L'Ambition, ce Démon de la Cour,
Emporte lui ſeul des années.
En cent projets, formés & détruits tour-à-tour,
Combien ſe perdent de journées!
Les heures, malgré nous, s'envolent ſans retour
Par de vains plaiſirs entraînées;
Il reſte à peine un moment pour l'amour.
J'acceptois les bienfaits d'une main auſſi chère,
Je les acceptois ſans rougir;
L'amour ennoblit tout quand l'amour eſt ſincère;

Et c'eſt à moi maintenant de jouir
Du plaiſir qu'eſpéroit Sancerre,
Et du bonheur qu'on vient de lui ravir.
Oui, chère amante, aimable & tendre amie,
Le peu que j'ai, mon amour & ma vie,
Jouiſſez-en comme de vos bienfaits;
Tout eſt à vous. Si ma tendreſſe,
Si les ſoins, ſi le cœur de l'heureux Montalais
Peuvent vous tenir lieu d'une immenſe richeſſe,
Je ne craindrai de vous ni plaintes, ni regrets.

LA COMTESSE.

Ah! vous aviez raiſon, de Pienne!...
J'accepte tout.... Je te donne ma foi,
Je reçois à jamais la tienne.
Ton cœur eſt le ſeul bien, le ſeul qui m'appartienne;
Et ta tendreſſe eſt tout pour moi.
Mais, Montalais, voici l'heure fatale....

MONTALAIS.

Nous allons nous rendre au Palais.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt plus incertain que le ſort d'un procès.
Votre fortune en dépend.... Rien n'égale
Mon effroi, ma perplexité.

MONTALAIS.

Mal à propos votre eſprit ſe tourmente;
Mon Avocat dit ma cauſe excellente;
J'attends l'évènement avec tranquillité.
Venez me voir juger.

LA COMTESSE.

Non; je ſuis trop tremblante.

Il offre, avec ſon cœur, ſa fortune & ſa main.

M. DE PIENNE.

Il s'obſtine à ne rien reprendre.

LA COMTESSE.

Je ne veux point plaider, je veux....

MONTALAIS.

Il faut tout rendre.

LA COMTESSE.

Ah ! Montalais, c'eſt mon deſſein,
Mais, en rendant un ſi riche héritage,
La pauvreté devient mon ſeul partage,
Et l'hymen fortuné dont mon cœur ce matin
Se formoit la plus douce image.....

MONTALAIS.

Et cet hymen comblera tous nos vœux.
O mon amie ! un peu moins de richeſſe,
Et toujours la même tendreſſe ;
Nous n'en ſerons que plus heureux.
Avec de ſi grands biens jouit-on de ſoi-même ?
Peut-on jouir de ce qu'on aime ?
L'Ambition, ce Démon de la Cour,
Emporte lui ſeul des années.
En cent projets, formés & détruits tour-à-tour,
Combien ſe perdent de journées !
Les heures, malgré nous, s'envolent ſans retour
Par de vains plaiſirs entraînées ;
Il reſte à peine un moment pour l'amour.
J'acceptois les bienfaits d'une main auſſi chère,
Je les acceptois ſans rougir ;
L'amour ennoblit tout quand l'amour eſt ſincère ;

Et c'eſt à moi maintenant de jouir
Du plaiſir qu'eſpéroit Sancerre,
Et du bonheur qu'on vient de lui ravir.
Oui, chère amante, aimable & tendre amie,
Le peu que j'ai, mon amour & ma vie,
Jouiſſez-en comme de vos bienfaits;
Tout eſt à vous. Si ma tendreſſe,
Si les ſoins, ſi le cœur de l'heureux Montalais
Peuvent vous tenir lieu d'une immenſe richeſſe,
Je ne craindrai de vous ni plaintes, ni regrets.

LA COMTESSE.

Ah! vous aviez raiſon, de Pienne!...
J'accepte tout.... Je te donne ma foi,
Je reçois à jamais la tienne.
Ton cœur eſt le ſeul bien, le ſeul qui m'appartienne;
Et ta tendreſſe eſt tout pour moi.
Mais, Montalais, voici l'heure fatale....

MONTALAIS.

Nous allons nous rendre au Palais.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt plus incertain que le ſort d'un procès.
Votre fortune en dépend.... Rien n'égale
Mon effroi, ma perplexité.

MONTALAIS.

Mal à propos votre eſprit ſe tourmente;
Mon Avocat dit ma cauſe excellente;
J'attends l'évènement avec tranquillité.
Venez me voir juger.

LA COMTESSE.

Non; je ſuis trop tremblante,

MONTALAIS.

Moi j'ai d'heureux preſſentimens.

LA COMTESSE.

Permettez qu'ici je demeure.
Allez, ne perdez point de tems. . . .
Je ſaurai mon ſort dans une heure.
(*A la Marquiſe.*)
Allez-vous au Palais ?

LA MARQUISE.

Non, je reſte avec vous.
Je ſuis femme, ſans doute, & des plus curieuſes,
J'aime à pouvoir porter des nouvelles heureuſes,
Mais je vous immole mes goûts.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie... Allez... Je vais écrire
A ce fou qui, dans ſon délire,
S'obſtine à refuſer ſon bien ;
Qui veut plaider, quoi qu'on puiſſe lui dire,
Ou s'unir avec moi d'un éternel lien.
Oui, je vais profiter du tems de votre abſence,
S'il daigne m'accorder un moment d'entretien,
Pour le diſſuader de ſon extravagance.
(*A Montalais.*)
De la fortune, hélas ! je n'exige plus rien ;
Je partage la tienne, & le Ciel équitable
Va t'aſſurer un bien qui ſuffit à tous deux.
Si d'une tendre Amante il écoute les vœux,
L'évènement te ſera favorable ;
Le triomphe t'attend, & nous ſommes heureux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, St-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

OUI, Madame, à l'inſtant il doit ici ſe rendre.
Votre billet l'a, dit-il, enchanté.
Il n'eſt plus en colère, il me l'a répété,
Madame, en me forçant de prendre
Des gages évidens de généroſité.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, je vais l'attendre.
(*Il ſort*).

SCENE II.

LA COMTESSE, *ſeule.*

POUR la dernière fois parlons à d'Eſtelan;
C'eſt la Marquiſe qui l'irrite,
En le contrariant elle aigrit, elle excite

Un cœur né vif, & d'ailleurs excellent,
Seule ſur ſon eſprit j'aurai bien plus d'empire,
Il ne pourra me réſiſter.
La douceur ſeule peut ſéduire
Un caractère ardent, prompt à ſe révolter.
Il ignore que l'hymenée
Doit avec Montalais unir ma deſtinée,
Il me croit libre; eh bien, prolongeons ſon erreur.
S'il faut qu'un jour la vérité l'éclaire,
Ah, que ce ſoit du moins ſans faire ſon malheur!
Qu'il ne pénètre enfin ce douloureux myſtère
Qu'après avoir triomphé de ſon cœur.
J'éprouve, par le mien, quelle peine cruelle
Doit reſſentir un cœur tendre & fidele
Qui perd & pour jamais l'objet de ſon amour.....
Ah, Montalais! peut-être à l'inſtant même
Quand tu m'adores, quand je t'aime,
On nous ſépare ſans retour!
Le gain de ton procès décide ta fortune.
Et..... mais chaſſons une idée importune
Qui me pourſuit & qui fait mon tourment...
De mes yeux, malgré moi, je ſens couler des larmes;
Je réfléchis, mais vainement.
Que la raiſon a de fragiles armes,
Et qu'il eſt mal aiſé de vaincre ſes allarmes,
Lorſqu'on tremble pour ſon Amant!
On vient, c'eſt d'Eſtelan..... Renfermons en moi-même
Et mes chagrins & mon déſordre extrême.

SCENE III.

D'ESTELAN, LA COMTESSE.

D'ESTELAN.

ME voilà... Grâce au Ciel, nous ſerons ſans témoins!
Je hais bien fort votre inſigne rieuſe,
Et votre grand Monſieur..... Sa mineſe rieuſe
Me glace & me déplaît..... Si je vous aimois moins
Je ſerois bien honteux de la ſotte colère
Que j'ai fait voir tantôt en vous quittant.
Je me ſuis comporté vraiment comme un enfant;
Mais ce n'eſt pas ma faute..... Un maudit caractère,
Un vice d'éducation.....
Grace, clémence, adorable Sancerre!
J'aime, & c'eſt bien aſſez pour ma punition.
Les fautes de l'amour aiſément ſe pardonnent;
Il n'a pas les yeux bien ouverts,
Il nous mène tout de travers;
Et les paſſions déraiſonnent.

LA COMTESSE.

Je ne me ſouviens plus de rien:
Quand votre faute eſt par vous reconnue;
Je l'oublie, & n'ai d'autre vue
En obtenant de vous cet entretien,
Que d'éclaircir vos doutes ſur un bien
Que l'équité veut que je reſtitue.

D'ESTELAN.

Eh quoi? Toujours me parler de cela!

Par une voix ſi tendre, un ton ſi pénétré,
Que le cœur eſt forcé de vous aimer, traîtreſſe,
Quand pour vous il eſt déchiré.
Je ſuis ſans art, mais je vois votre adreſſe;
Et je vous en ſais bien bon gré.
Il faut donc renoncer à la douce eſpérance
De vous voir à mon ſort unir votre deſtin?
Je ne prétens vous faire aucune violence.....
Sans le cœur qu'eſt-ce que la main?
Et vous ne m'aimez pas. J'en ai la triſte preuve.
Mais, n'aimez-vous perſonne?.... Allons, en bonne foi,
Eſt-il quelqu'un plus fortuné que moi?
Voulez-vous toujours reſter veuve?

LA COMTESSE.

J'ignore quel deſtin me réſerve le Ciel.
Et ce qu'en ce moment ſur mon ſort il prononce;
Je ne puis rien répondre de formel:
Peut-être pour jamais il faut que je renonce
Aux doux plaiſirs d'un amour mutuel.....
Voilà dans cet inſtant ce que mon cœur m'annonce,
Et mon veuvage eſt peut-être éternel.

D'ESTELAN.

Tant mieux! ſi ne pas plaire eſt un chagrin ſenſible,
Si de votre froideur je ſuis déſeſpéré:
Mon mal ſeroit encor mille fois plus horrible
Si quelqu'un m'étoit préféré.
Me voilà plus tranquile!.... Ainſi, ſur l'héritage,
Vos ſcrupules hors de ſaiſon....

LA COMTESSE.

Voici le teſtament, les papiers....

D'ESTELAN.

A quoi bon?

LA COMTESSE.

Je ne puis plus les garder davantage.

D'ESTELAN.

Je n'en veux point, vous dis-je; & je ſuis riche aſſez.
C'eſt en vain que vous me preſſez.

LA COMTESSE.

Prenez, Monſieur; prenez, je ſuis inébranlable.

D'ESTELAN.

Mais réfléchiſſez donc, ô femme inconcevable!
Vous n'aviez rien, & je dois le ſavoir,
Quand Monſieur d'Eſtelan vous fit ſon héritiere;
Sa fortune eſt tout votre eſpoir:
Que vous reſtera-t-il en la perdant entiere?

LA COMTESSE.

L'honneur d'avoir fait mon devoir.

D'ESTELAN.

Qui que tu ſois.... Ange.... Génie....
Car tant de grandeur d'ame, & tant de loyauté
Ne ſont pas d'un mortel, tes vertus t'ont trahie....
Tu n'as rien de l'humanité
Que la forme & que la beauté.
Qui que tu ſois, je t'en ſupplie,
Laiſſes-moi t'adorer, laiſſes-moi t'enrichir.
Reprens tous ces papiers, dont l'aſpect m'importune;
Il n'appartient qu'à toi d'honorer la fortune,
Si la vertu peut l'ennoblir.
Reprens....

SCENE IV.

LA COMTESSE D'ESTELAN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *entrant étourdiment.*

Est-il parti?

D'ESTELAN.

Non, pas encor, Madame.

LA MARQUISE.

Et voulez-vous toujours épouſer ou plaider?

D'ESTELAN.

La choſe en rien ne doit vous regarder.
Ce n'eſt pas vous que je voulois pour femme;
Le Ciel d'un tel malheur m'a bien voulu garder.

LA MARQUISE.

Qu'il eſt galant!

D'ESTELAN.

Je ſuis vrai.

LA COMTESSE.

J'ai la gloire
D'avoir changé Monſieur. J'ai ſû le diſpoſer....

D'ESTELAN.

La raiſon ſur l'amour remporte la victoire.
Je ne m'obſtine plus à vouloir l'épouſer.
Je ſuis bouillant, je ſuis colère,

Mais après tout, quand je ne ſais pas plaire
Je ne ſais pas tyranniſer.

LA MARQUISE.

C'eſt pour moi ſeule, au moins qu'il n'eſt jamais aimable.
Je ſuis charmée au fond de vous voir raiſonnable.
Mais comment vouliez-vous qu'elle pût vous aimer?
Eſt-ce au moment qu'un heureux hyménée
Doit avec Montalais unir ſa deſtinée,
Que vous pouviez prétendre à l'enflammer?

D'ESTELAN.

Quoi?

LA COMTESSE.

Juſte Ciel!... Marquiſe....

LA MARQUISE.

Elle a dû vous le dire.
Oui, Montalais eſt un homme charmant.

D'ESTELAN.

Elle l'aime?

LA COMTESSE.

Arrêtez.... je ſouffre le martyre.

LA MARQUISE.

Vous ſavez bien que pour elle il ſoupire
Depuis ſix ans... Oui, Monſieur, conſtamment.

D'ESTELAN.

Quoi! vous aimez?

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas un myſtère.

D'ESTELAN.

Quoi, vous vous mariez?

LA MARQUISE.

Dès demain, je l'eſpère.

D'ESTELAN.

Vous m'avez trompé ?... Vous !... Adieu, Madame.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH! Ciel!

Qu'avez-vous fait ?

LA MARQUISE.

Mais, une étourderie,
Si ce que je crois eſt réel.
Auſſi de vos deſſeins que n'étois-je avertie ?
C'eſt quelque choſe de cruel,
Il eſt dur d'ignorer les ſecrets d'une amie.
On penſe la ſervir contre un Original,
On veut bien faire & l'on fait mal.

LA COMTESSE.

Mais la diſcrétion étoit ſi naturelle !
Vous connoiſſez le fougueux d'Eſtelan,
Sa bruſquerie & ſon ſang pétillant ;
Vous ne pouvez douter que la moindre étincelle
N'enflamme un eſprit ſi bouillant :
Comment ne pas ſentir que je devois me taire
Sur mon hymen, ſur le nom d'un époux ?

Aux

Aux premiers tranſports d'un jaloux,
Heureux peut-être autant que téméraire,
Ne devois-je donc pas ſouſtraire
L'objet de mes vœux les plus doux?

LA MARQUISE.

Je reconnois ma faute, & j'en ſuis bien honteuſe.
Quoi, d'Eſtelan?... Je ſuis bien malheureuſe.

LA COMTESSE.

Calmez-vous; le danger peut encor s'éviter.
Sur Montalais j'ai quelque empire;
Et quant à d'Eſtelan, le moment du délire
Eſt le ſeul avec lui qui ſoit à redouter.

LA MARQUISE.

En vérité, vous me rendez la vie.

LA COMTESSE.

Mais ils ne viennent point.... J'attends, en frémiſſant,
Un Arrêt bien intéreſſant.

LA MARQUISE.

Dans votre cour j'entends un équipage....
Et votre doute enfin va ſe voir éclairci.
Vous pâliſſez?...

LA COMTESSE.

Moi!

LA MARQUISE.

Reprenez courage:
Le cœur me dit que tout a réuſſi.

LA COMTESSE.

Puiſſe le Ciel accomplir le préſage!
Je ne me ſoutiens plus.... Je tremble.

LA MARQUISE.

Les voici.

SCENE VI.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

EH bien?

LA COMTESSE.

Ciel! vous avez perdu votre cauſe!

MONTALAIS.

Oui.

LA MARQUISE.

On vous condamne?

M. DE PIENNE.

Il n'eſt plus d'eſpérance.
Dépens, dommages, intérêts;
Il perd tout avec ſon procès.

LA MARQUISE.

C'eſt une iniquité, c'eſt une préférence.

MONTALAIS.

Mes Juges ont raiſon & j'étois abuſé.
De l'examen des faits je m'étois repoſé
Sur un homme que l'apparence
A ſans doute ſéduit plus que l'appas du gain.
Je regardois mon droit comme certain,
J'agiſſois avec confiance;
Mais au ſimple expoſé, dès le premier rapport,

J'ai de mes foibles droits ſenti l'inſuffiſance ;
J'ai prévu quel ſeroit mon ſort,
Et me ſuis prononcé moi-même ma Sentence.
Je ſens combien le coup eſt accablant,
Et ne me vante point du faſtueux courage
De voir mon ſort d'un œil indifférent.
Mon malheur eſt d'autant plus grand
Qu'une autre avec moi le partage.
O ! ma plus tendre amie ! Eſt-ce-là le deſtin,
Eſt-ce-là le bonheur dont encor ce matin
Nos yeux entrevoyoient la ſéduiſante image ?
Tout a changé pour nous dans l'eſpace d'un jour,
Et contre un ſi terrible orage
Nous ne pouvons oppoſer que l'amour.
Vous ne me dites rien ! quel ſilence funeſte !
Ah ! je n'ai rien perdu ſi votre cœur me reſte....
Sancerre !... Eh quoi, loin de me conſoler,
Vous détournez la vue, & craignez de parler ?

LA COMTESSE.

Ah ! Montalais !

MONTALAIS.

Eh bien ?

LA COMTESSE, *à part.*

Quel ſacrifice !
Il eſt affreux ; il faut qu'il s'accompliſſe.

MONTALAIS.

Qu'avez-vous donc ; & d'où vient qu'aujourd'hui ?...

LA COMTESSE.

Vous allez tout ſavoir.

MONTALAIS.

Quoi donc ?

Il offre, avec ſon cœur, ſa fortune & ſa main.

M. DE PIENNE.

Il s'obſtine à ne rien reprendre.

LA COMTESSE.

Je ne veux point plaider, je veux....

MONTALAIS.

Il faut tout rendre.

LA COMTESSE.

Ah! Montalais, c'eſt mon deſſein,
Mais, en rendant un ſi riche héritage,
La pauvreté devient mon ſeul partage,
Et l'hymen fortuné dont mon cœur ce matin
Se formoit la plus douce image.....

MONTALAIS.

Et cet hymen comblera tous nos vœux.
O mon amie! un peu moins de richeſſe,
Et toujours la même tendreſſe;
Nous n'en ſerons que plus heureux.
Avec de ſi grands biens jouit-on de ſoi-même?
Peut-on jouir de ce qu'on aime?
L'Ambition, ce Démon de la Cour,
Emporte lui ſeul des années.
En cent projets, formés & détruits tour-à-tour,
Combien ſe perdent de journées!
Les heures, malgré nous, s'envolent ſans retour
Par de vains plaiſirs entraînées;
Il reſte à peine un moment pour l'amour.
J'acceptois les bienfaits d'une main auſſi chère,
Je les acceptois ſans rougir;
L'amour ennoblit tout quand l'amour eſt ſincère;

Et c'eſt à moi maintenant de jouir
Du plaiſir qu'eſpéroit Sancerre,
Et du bonheur qu'on vient de lui ravir.
Oui, chère amante, aimable & tendre amie,
Le peu que j'ai, mon amour & ma vie,
Jouiſſez-en comme de vos bienfaits;
Tout eſt à vous. Si ma tendreſſe,
Si les ſoins, ſi le cœur de l'heureux Montalais
Peuvent vous tenir lieu d'une immenſe richeſſe,
Je ne craindrai de vous ni plaintes, ni regrets.

LA COMTESSE.

Ah! vous aviez raiſon, de Pienne!...
J'accepte tout.... Je te donne ma foi,
Je reçois à jamais la tienne.
Ton cœur eſt le ſeul bien, le ſeul qui m'appartienne;
Et ta tendreſſe eſt tout pour moi.
Mais, Montalais, voici l'heure fatale....

MONTALAIS.

Nous allons nous rendre au Palais.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt plus incertain que le ſort d'un procès.
Votre fortune en dépend.... Rien n'égale
Mon effroi, ma perplexité.

MONTALAIS.

Mal à propos votre eſprit ſe tourmente;
Mon Avocat dit ma cauſe excellente;
J'attends l'évènement avec tranquillité,
Venez me voir juger.

LA COMTESSE.

Non; je ſuis trop tremblante,

MONTALAIS.

Moi j'ai d'heureux preſſentimens.

LA COMTESSE.

Permettez qu'ici je demeure.
Allez, ne perdez point de tems.....
Je ſaurai mon ſort dans une heure.
(*A la Marquiſe.*)
Allez-vous au Palais ?

LA MARQUISE.

Non, je reſte avec vous.
Je ſuis femme, ſans doute, & des plus curieuſes,
J'aime à pouvoir porter des nouvelles heureuſes,
Mais je vous immole mes goûts.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie... Allez... Je vais écrire
A ce fou qui, dans ſon délire,
S'obſtine à refuſer ſon bien ;
Qui veut plaider, quoi qu'on puiſſe lui dire,
Ou s'unir avec moi d'un éternel lien.
Oui, je vais profiter du tems de votre abſence,
S'il daigne m'accorder un moment d'entretien,
Pour le diſſuader de ſon extravagance.
(*A Montalais.*)
De la fortune, hélas ! je n'exige plus rien ;
Je partage la tienne, & le Ciel équitable
Va t'aſſurer un bien qui ſuffit à tous deux.
Si d'une tendre Amante il écoute les vœux,
L'évènement te ſera favorable ;
Le triomphe t'attend, & nous ſommes heureux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, ST-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

OUI, Madame, à l'inſtant il doit ici ſe rendre.
Votre billet l'a, dit-il, enchanté.
Il n'eſt plus en colère, il me l'a répété,
Madame, en me forçant de prendre
Des gages évidens de généroſité.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, je vais l'attendre.
(*Il ſort*).

SCENE II.

LA COMTESSE, *ſeule.*

POUR la dernière fois parlons à d'Eſtelan;
C'eſt la Marquiſe qui l'irrite.
En le contrariant elle aigrit, elle excite

Un cœur né vif, & d'ailleurs excellent,
Seule ſur ſon eſprit j'aurai bien plus d'empire,
Il ne pourra me réſiſter.
La douceur ſeule peut ſéduire
Un caractère ardent, prompt à ſe révolter.
Il ignore que l'hymenée
Doit avec Montalais unir ma deſtinée,
Il me croit libre; eh bien, prolongeons ſon erreur.
S'il faut qu'un jour la vérité l'éclaire,
Ah, que ce ſoit du moins ſans faire ſon malheur!
Qu'il ne pénètre enfin ce douloureux myſtère
Qu'après avoir triomphé de ſon cœur.
J'éprouve, par le mien, quelle peine cruelle
Doit reſſentir un cœur tendre & fidele
Qui perd & pour jamais l'objet de ſon amour.....
Ah, Montalais! peut-être à l'inſtant même
Quand tu m'adores, quand je t'aime,
On nous ſépare ſans retour!
Le gain de ton procès décide ta fortune.
Et..... mais chaſſons une idée importune
Qui me pourſuit & qui fait mon tourment...
De mes yeux, malgré moi, je ſens couler des larmes;
Je réfléchis, mais vainement.
Que la raiſon a de fragiles armes,
Et qu'il eſt mal aiſé de vaincre ſes allarmes,
Lorſqu'on tremble pour ſon Amant!
On vient, c'eſt d'Eſtelan..... Renfermons en moi-même
Et mes chagrins & mon déſordre extrême.

SCENE III.

D'ESTELAN, LA COMTESSE.

D'ESTELAN.

ME voilà... Grâce au Ciel, nous ſerons ſans témoins!
Je hais bien fort votre inſigne rieuſe,
Et votre grand Monſieur..... Sa mineſe rieuſe
Me glace & me déplaît..... Si je vous aimois moins
Je ſerois bien honteux de la ſotte colère
Que j'ai fait voir tantôt en vous quittant.
Je me ſuis comporté vraiment comme un enfant;
Mais ce n'eſt pas ma faute..... Un maudit caractère,
Un vice d'éducation.....
Grace, clémence, adorable Sancerre!
J'aime, & c'eſt bien aſſez pour ma punition.
Les fautes de l'amour aiſément ſe pardonnent;
Il n'a pas les yeux bien ouverts,
Il nous mène tout de travers;
Et les paſſions déraiſonnent.

LA COMTESSE.

Je ne me ſouviens plus de rien:
Quand votre faute eſt par vous reconnue;
Je l'oublie, & n'ai d'autre vue
En obtenant de vous cet entretien,
Que d'éclaircir vos doutes ſur un bien
Que l'équité veut que je reſtitue.

D'ESTELAN.

Eh quoi? Toujours me parler de cela!

Au diable le ſot héritage.
Parlons de mon amour, de mes offres..... Voilà
Ce qui me touche davantage.

LA COMTESSE.

Promettez-moi de m'écouter
Sans vivacité, ſans colère.

D'ESTELAN.

Oui, oui, je me corrige, & mon ſang ſe tempere,
Je vous promets de ne pas m'emporter.

LA COMTESSE.

Tout Paris eſt inſtruit d'où me vient ma fortune.
Vous méritez, à ce qu'on croit, le ſort
Que vous fit éprouver votre pere à ſa mort.
Telle eſt l'opinion commune.
On apprendra bien-tôt que, ſans nul fondement,
On vous traita comme un coupable.
La vérité perce mal aiſément,
Mais elle n'a beſoin que d'un jour favorable,
Et ſon triomphe en eſt plus éclatant.
Plus le Public aujourd'hui vous accable,
Plus il ſera pour vous dans un moment.
Je n'aurai plus en lui qu'un juge inexorable;
Peut-être même il me croira capable
D'avoir dicté le teſtament.
Le monde ne peut ſe réſoudre
A ne porter qu'un jugement certain;
Il veut des preuves pour abſoudre,
Il condamne ſans examen.
S'il faut que de nos cris le barreau retentiſſe,
Quel champ pour la malignité!
On dira que je veux employer la juſtice
A conſacrer l'iniquité.

Si l'hymen nous unit, on dira que certaine
De perdre un bien que la loi m'eut ôté,
J'ai, pour le conſerver, ſacrifié ſans peine
Mon penchant & ma liberté.
Vous ignorez, Monſieur, tout ce que peut l'envie
Pour noircir la plus belle vie.
La médiſance eſt ſon premier ſecret.
Si la vertu l'emporte, & s'il eſt ſans effet
A ſon ſecours ſurvient la calomnie.
On vous mépriſe, l'on vous hait,
Et celui qui ſur vous lança le premier trait,
Eſt le ſeul qui vous juſtifie.
Jugez, après cela, ſi je dois m'expoſer
A des bruits, dont envain je voudrois me défendre;
Si nous devons plaider, quand je veux tout vous rendre,
Et ſi je puis vous épouſer.

D'ESTELAN.

Eh que vous font les propos du vulgaire?
Pour exercer ſa malice ordinaire,
Viendra-t-il chez vous vous chercher?
D'ailleurs ſes traits ne peuvent vous toucher:
Pour les braver, vous avez un aſyle:
C'eſt votre conſcience. On doit être tranquille
Quand un pareil témoin n'a rien à reprocher.
Mais, malgré les détours que vous prenez, Madame;
Je pénétre, je lis juſqu'au fond de votre ame.
Vous êtes généreuſe, & vous avez pitié
D'un malheureux dont la raiſon s'altere;
Vous ne prétendez pas, quand je ne puis vous plaire,
Que par un dur refus je ſois humilié:
Vous ſavez l'adoucir par tant de politeſſe.

Par une voix ſi tendre, un ton ſi pénétré,
Que le cœur eſt forcé de vous aimer, traîtreſſe,
Quand pour vous il eſt déchiré.
Je ſuis ſans art, mais je vois votre adreſſe;
Et je vous en ſais bien bon gré.
Il faut donc renoncer à la douce eſpérance
De vous voir à mon ſort unir votre deſtin?
Je ne prétens vous faire aucune violence.....
Sans le cœur qu'eſt-ce que la main?
Et vous ne m'aimez pas. J'en ai la triſte preuve.
Mais, n'aimez-vous perſonne?.... Allons, en bonne foi,
Eſt-il quelqu'un plus fortuné que moi?
Voulez-vous toujours reſter veuve?

LA COMTESSE.

J'ignore quel deſtin me réſerve le Ciel.
Et ce qu'en ce moment ſur mon ſort il prononce;
Je ne puis rien répondre de formel:
Peut-être pour jamais il faut que je renonce
Aux doux plaiſirs d'un amour mutuel.....
Voilà dans cet inſtant ce que mon cœur m'annonce,
Et mon veuvage eſt peut-être éternel.

D'ESTELAN.

Tant mieux! ſi ne pas plaire eſt un chagrin ſenſible,
Si de votre froideur je ſuis déſeſpéré:
Mon mal ſeroit encor mille fois plus horrible
Si quelqu'un m'étoit préféré.
Me voilà plus tranquile!.... Ainſi, ſur l'héritage,
Vos ſcrupules hors de ſaiſon....

LA COMTESSE.

Voici le teſtament, les papiers....

D'ESTELAN.

A quoi bon?

LA COMTESSE.

Je ne puis plus les garder davantage.

D'ESTELAN.

Je n'en veux point, vous dis-je; & je ſuis riche aſſez.
C'eſt en vain que vous me preſſez.

LA COMTESSE.

Prenez, Monſieur; prenez, je ſuis inébranlable.

D'ESTELAN.

Mais réfléchiſſez donc, ô femme inconcevable!
Vous n'aviez rien, & je dois le ſavoir,
Quand Monſieur d'Eſtelan vous fit ſon héritiere;
Sa fortune eſt tout votre eſpoir:
Que vous reſtera-t-il en la perdant entiere?

LA COMTESSE.

L'honneur d'avoir fait mon devoir.

D'ESTELAN.

Qui que tu ſois.... Ange.... Génie....
Car tant de grandeur d'ame, & tant de loyauté
Ne ſont pas d'un mortel, tes vertus t'ont trahie....
Tu n'as rien de l'humanité
Que la forme & que la beauté.
Qui que tu ſois, je t'en ſupplie,
Laiſſes-moi t'adorer, laiſſes-moi t'enrichir.
Reprens tous ces papiers, dont l'aſpect m'importune;
Il n'appartient qu'à toi d'honorer la fortune,
Si la vertu peut l'ennoblir.
Reprens....

SCENE IV.

LA COMTESSE D'ESTELAN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *entrant étourdiment.*

Est-il parti ?

D'ESTELAN.

Non, pas encor, Madame.

LA MARQUISE.

Et voulez-vous toujours épouſer ou plaider ?

D'ESTELAN.

La choſe en rien ne doit vous regarder.
Ce n'eſt pas vous que je voulois pour femme ;
Le Ciel d'un tel malheur m'a bien voulu garder.

LA MARQUISE.

Qu'il eſt galant !

D'ESTELAN.

Je ſuis vrai.

LA COMTESSE.

J'ai la gloire
D'avoir changé Monſieur. J'ai ſû le diſpoſer....

D'ESTELAN.

La raiſon ſur l'amour remporte la victoire.
Je ne m'obſtine plus à vouloir l'épouſer.
Je ſuis bouillant, je ſuis colère,

Mais après tout, quand je ne ſais pas plaire
Je ne ſais pas tyranniſer.

LA MARQUISE.

C'eſt pour moi ſeule, au moins qu'il n'eſt jamais aimable.
Je ſuis charmée au fond de vous voir raiſonnable.
Mais comment vouliez-vous qu'elle pût vous aimer?
Eſt-ce au moment qu'un heureux hyménée
Doit avec Montalais unir ſa deſtinée,
Que vous pouviez prétendre à l'enflammer?

D'ESTELAN.

Quoi?

LA COMTESSE.

Juſte Ciel!... Marquiſe....

LA MARQUISE.

Elle a dû vous le dire.
Oui, Montalais eſt un homme charmant.

D'ESTELAN.

Elle l'aime?

LA COMTESSE.

Arrêtez.... je ſouffre le martyre.

LA MARQUISE.

Vous ſavez bien que pour elle il ſoupire
Depuis ſix ans... Oui, Monſieur, conſtamment.

D'ESTELAN.

Quoi! vous aimez?

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas un myſtère.

D'ESTELAN.

Quoi, vous vous mariez?

LA MARQUISE.

Dès demain, je l'eſpère.

D'ESTELAN.

Vous m'avez trompé ?... Vous !... Adieu, Madame.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH ! Ciel !

Qu'avez-vous fait ?

LA MARQUISE.

Mais, une étourderie,
Si ce que je crois eſt réel.
Auſſi de vos deſſeins que n'étois-je avertie ?
C'eſt quelque choſe de cruel,
Il eſt dur d'ignorer les ſecrets d'une amie.
On penſe la ſervir contre un Original,
On veut bien faire & l'on fait mal.

LA COMTESSE.

Mais la diſcrétion étoit ſi naturelle !
Vous connoiſſez le fougueux d'Eſtelan,
Sa bruſquerie & ſon ſang pétillant ;
Vous ne pouvez douter que la moindre étincelle
N'enflamme un eſprit ſi bouillant :
Comment ne pas ſentir que je devois me taire
Sur mon hymen, ſur le nom d'un époux ?

Aux

Aux premiers tranſports d'un jaloux,
Heureux peut-être autant que téméraire,
Ne devois-je donc pas ſouſtraire
L'objet de mes vœux les plus doux?

LA MARQUISE.

Je reconnois ma faute, & j'en ſuis bien honteuſe.
Quoi, d'Eſtelan?... Je ſuis bien malheureuſe.

LA COMTESSE.

Calmez-vous; le danger peut encor s'éviter.
Sur Montalais j'ai quelque empire;
Et quant à d'Eſtelan, le moment du délire
Eſt le ſeul avec lui qui ſoit à redouter.

LA MARQUISE.

En vérité, vous me rendez la vie.

LA COMTESSE.

Mais ils ne viennent point.... J'attends, en frémiſſant,
Un Arrêt bien intéreſſant.

LA MARQUISE.

Dans votre cour j'entends un équipage....
Et votre doute enfin va ſe voir éclairci.
Vous pâliſſez?...

LA COMTESSE.

Moi!

LA MARQUISE.

Reprenez courage:
Le cœur me dit que tout a réuſſi.

LA COMTESSE.

Puiſſe le Ciel accomplir le préſage!
Je ne me ſoutiens plus.... Je tremble.

LA MARQUISE.

Les voici.

SCENE VI.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

EH bien?

LA COMTESSE.

Ciel! vous avez perdu votre cauſe!

MONTALAIS.

Oui.

LA MARQUISE.

On vous condamne?

M. DE PIENNE.

Il n'eſt plus d'eſpérance.
Dépens, dommages, intérêts;
Il perd tout avec ſon procès.

LA MARQUISE.

C'eſt une iniquité, c'eſt une préférence.

MONTALAIS.

Mes Juges ont raiſon & j'étois abuſé.
De l'examen des faits je m'étois repoſé
Sur un homme que l'apparence
A ſans doute ſéduit plus que l'appas du gain.
Je regardois mon droit comme certain,
J'agiſſois avec confiance;
Mais au ſimple expoſé, dès le premier rapport,

J'ai de mes foibles droits ſenti l'inſuffiſance ;
J'ai prévu quel ſeroit mon ſort,
Et me ſuis prononcé moi-même ma Sentence.
Je ſens combien le coup eſt accablant,
Et ne me vante point du faſtueux courage
De voir mon ſort d'un œil indifférent.
Mon malheur eſt d'autant plus grand
Qu'une autre avec moi le partage.
O ! ma plus tendre amie ! Eſt-ce-là le deſtin,
Eſt-ce-là le bonheur dont encor ce matin
Nos yeux entrevoyoient la ſéduiſante image ?
Tout a changé pour nous dans l'eſpace d'un jour,
Et contre un ſi terrible orage
Nous ne pouvons oppoſer que l'amour.
Vous ne me dites rien ! quel ſilence funeſte !
Ah ! je n'ai rien perdu ſi votre cœur me reſte....
Sancerre !... Eh quoi, loin de me conſoler,
Vous détournez la vue, & craignez de parler ?

LA COMTESSE.

Ah ! Montalais !

MONTALAIS.

Eh bien ?

LA COMTESSE, *à part.*

Quel ſacrifice !
Il eſt affreux ; il faut qu'il s'accompliſſe.

MONTALAIS.

Qu'avez-vous donc ; & d'où vient qu'aujourd'hui ?...

LA COMTESSE.

Vous allez tout ſavoir.

MONTALAIS.

Quoi donc ?

LA COMTESSE.

Monſieur de Pienne
Et vous, Marquiſe, un moment avec lui
Permettez que je m'entretienne.

LA MARQUISE.

Très-volontiers; mais qu'il me ſoit permis
De vous bien rappeller, à l'un ainſi qu'à l'autre,
Que, quel que ſoit ſon malheur & le vôtre,
Vous avez encor des amis.

LA COMTESSE.

Voilà mon ſeul eſpoir.

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous lui dire ?
Quel eſt votre deſſein ?

LA COMTESSE.

Vous le ſaurez bientôt.

M. DE PIENNE.

Vous m'effrayez, Madame, il faut...

LA COMTESSE.

Ah ! cher Comte !

M. DE PIENNE.

Je me retire.

(*Il ſort avec la Marquiſe.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, MONTALAIS.

MONTALAIS.

JE vous regarde & je frémis.....
Sancerre, qu'allez-vous m'apprendre?
D'un froid mortel tous mes ſens ſont ſaiſis....
Pour la premiere fois je crains de vous entendre.

LA COMTESSE.

Oppoſe à nos malheurs un cœur plus affermi.
Tu m'es bien cher!... Ah! Montalais! mon âme
Ne le ſentit jamais comme aujourd'hui.
Dans ce cœur malheureux rien n'éteindra la flâme
Dont l'embrâſa pour toi le Ciel qui t'a trahi.
Juſqu'au dernier ſoupir je te ſerai fidelle;
Je vivrai pour toi ſeul, & t'en donnes ma foi;
Mais il faut renoncer à moi.

MONTALAIS.

Sancerre!

LA COMTESSE.

Il faut briſer la chaîne la plus belle;
Et pour jamais nous ſéparer.
Plains moi du ſort affreux où je ſuis condamnée;
Mais ne prétendons plus à l'heureux hymenée
Que le plus tendre amour m'avoit fait eſpérer.
Je vais enſevelir au fond d'une retraite
Ma douleur, les combats qu'il faudra ſoutenir;
Je vais ne m'occuper que de ton ſouvenir;

De la perte que j'aurai faite,
Juſqu'à la mort je vais m'entretenir.
Un Cloitre... Déſormais voilà mon ſeul aſyle.
Si je te fais heureux, j'y vivrai plus tranquile.
Tu viens de perdre tout; vis pour tout réparer;
Tu le dois, tu le peux, remplis ta deſtinée;
La mienne eſt d'être infortunée,
Et de vivre pour te pleurer.

MONTALAIS.

Eſt-ce un ſonge effrayant dont l'horreur m'environne?
C'eſt vous; c'eſt vous que mon malheur étonne...
Si quelqu'un me l'eut dit, je ne l'aurois pas cru.
Ah! malheureux! j'ai tout perdu,
Et Sancerre auſſi m'abandonne!

LA COMTESSE.

Quel ſoupçon! Quel reproche! Ingrat, il eſt affreux.
Je te pardonne cet outrage;
Du déſeſpoir c'eſt le langage,
Et tu ſerois plus juſte, étant moins malheureux.
Connois le cœur de ton amante,
Ce cœur que tu viens d'outrager,
Qui t'aime, qui ne peut changer;
Qui voit ton ſort ſans épouvante,
Trop heureux de le partager,
S'il n'aimoit que pour lui, ſi ſa tendreſſe extrême
Ne préféroit ton bonheur au ſien même.
Que veux-tu faire, & quel eſt ton deſſein?
Tu ſers avec honneur, & dans ton ſort funeſte,
A peine il ſuffira de ce peu qui te reſte
Pour ſoutenir ton rang & faire ton chemin.
A tes yeux, que l'amour faſcine,

J'offre une vérité terrible ; mais enfin,
Veux-tu qu'en te donnant la main
J'aide à conſommer ta ruine.
Par le retour de d'Eſtelan
La pauvreté devient mon ſeul partage ;
Irai-je en dot, & pour tout héritage,
Porter à mon époux ce funeſte préſent ?
Songe à ton nom, ſonge à mon ſang,
A ce qu'exigeront de nous en mariage
Et ta naiſſance & notre rang ;
Et conſidere après ſi le ſort qui t'opprime
De nous unir encor nous permet le bonheur.
Pour adoucir un revers plein d'horreur
Tu peux mettre à profit & la publique eſtime,
Et ton ſervice & ta faveur.....
Ah ! laiſſe-moi, dans l'ardeur qui m'anime,
Supporter ſeule, ami, notre commun malheur.
C'eſt bien aſſez d'une victime.

MONTALAIS.

Qui vous, cruelle ; vous m'aimez,
Et votre bouche ôſe ici me preſcrire
De renoncer au ſeul bien où j'aſpire ?
Et vous m'aimez, vous m'eſtimez ?
Grand Dieu ! Je ſaurois mon amante
Plaintive, iſolée & ſouffrante
Dans l'horreur de la pauvreté ;
Et moi, d'une âme indifférente,
Occupé de moi ſeul & de ma vanité,
J'irois flatter la fortune inſolente ;
Solliciter près d'elle un regard de bonté,
Et mendier ſa faveur inconſtante,
Pour briller un moment d'un éclat emprunté ?

Non, ce n'eſt point ainſi qu'on aime,
Que j'aimerai juſqu'à la mort.
Le Ciel vous perſécute, il m'accable de même;
Heureux ou malheureux, je ſubis votre ſort;
Tous deux faiſons tête à l'orage;
Avec un même cœur, ayons même courage;
Oppoſons notre amour & ſon commun effort
Au ſort qui tous deux nous outrage...
Voilà de deux amans; oui, voilà le langage,
Lorſque l'on veut les traverſer.
Ce ſont-là les diſcours que l'amour leur inſpire;
C'eſt-là ce qu'ils doivent penſer;
Et voilà ce qu'il falloit dire.

* LA COMTESSE.

Je l'aurois dit, ingrat, ſi j'aimois foiblement,
Si je brûlois d'une flâme vulgaire.
Ce n'eſt-là que l'effort d'un amour ordinaire;
C'eſt un devoir qu'on remplit aiſément;
Mais pour l'objet d'une tendreſſe extrême,
Détruire ſon propre bonheur,
A ſa félicité ſacrifier ſon cœur,
Tout immoler pour lui juſqu'à ſon amour même;
Voilà d'une héroïque ardeur;
Voilà vraiment l'effort ſuprême;
Voilà ce que je veux, & c'eſt ainſi que j'aime.

MONTALAIS.

Quoi, vous conſentiriez?...

LA COMTESSE.

Ta gloire eſt tout pour moi.
Je veux la ſauver malgré toi,

*Ce qui eſt entre les deux aſtériques ne ſe dit point à la repréſentation.

Du piége dangereux que lui tend ta foibleſſe.
Je te conſerve ma tendreſſe,
Et je te rends & ta main & ta foi;
Mais de tes ſentimens j'exige un dernier gage,
Et mon eſtime eſt à ce prix.
De ma fortune accepte les débris;
Joints au reſte de ton naufrage,
Ils pourront aider ton courage
A triompher des deſtins ennemis.
Si tu m'aimas jamais; ſi tu m'aimes encore,
Pourras-tu refuſer à ce cœur qui t'adore,
Que ton malheur au moins ſoit allégé par lui;
C'eſt une grace que j'implore;
S'il faut te l'ordonner, je le veux, obéi.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, MONTALAIS, D'ESTELAN, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquiſe & à M. de Pienne, qui veulent l'empêcher d'entrer.*

POURQUOI voulez-vous m'interdire
L'accès de cet appartement?
Je veux la voir, lui parler....

M. DE PIENNE.

Un moment.

D'ESTELAN.

Il faut que je la voie à préſent.

LA MARQUISE.

Quel délire !

D'ESTELAN.

Je la verrai, vous dis-je... A la fin, m'y voici.
Parbleu, Madame, on a bien de la peine....
Ah ! vous n'êtes pas ſeule ici ?
Quel eſt ce Monſieur-là ?... Montalais ? Oui, c'eſt lui.
Bon jour, Monſieur. Je ſais quel ſujet vous amene,
Vous aimez ma Couſine... Et moi, je l'aime auſſi ;
Mais elle ne me voit qu'avec indifférence ;
Et vous êtes aimé... C'eſt fort bien fait à vous.
Malgré tout mon amour, malgré ſa violence,
Vous allez donc enfin devenir ſon époux !

MONTALAIS.

Son époux !... Ah !

D'ESTELAN.

Quoi vous verſez des larmes ?
Je ne viens point ici pour vous donner d'allarmes...
Et vous auſſi... Vous pleurez... Et pourquoi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ſavoir ?

D'ESTELAN.

Son chagrin & le vôtre.
Dites-m'en le ſujet : vîte, dites-le-moi.
Pourquoi pleurez-vous l'un & l'autre ?
Eſt-ce encor moi ?... Je ſuis bien malheureux !
Me faites-vous un crime, hélas ! de ma foibleſſe ?
Je ne viens point troubler votre tendreſſe,
L'hymen va vous unir tous deux...
Et moi je pars, je quitte à jamais la contrée
Qui, pour mon déſeſpoir, à moi vous a montrée.
Je vais mettre entre nous l'immenſité des mers...

Puiſſe votre image adorée
Ceſſer de tourmenter mon ame déchirée,
Et ne pas me pourſuivre au bout de l'Univers!
Vous, heureux l'un par l'autre...

MONTALAIS.

Ah! jamais l'hyménée
Ne joindra notre deſtinée!
Du ſort le plus affreux j'éprouve tous les coups...
Je ſuis, Monſieur, plus malheureux que vous.

D'ESTELAN.

Je ne vous comprends point.

MONTALAIS.

Elle renonce au monde.
Dans une obſcurité profonde
L'ingrate court s'enſevelir....
Au fond d'un Cloître....

D'ESTELAN.

Vous!

LA MARQUISE.

O ma chère Sancerre!

D'ESTELAN.

Expliquez-moi donc ce myſtère.

M. DE PIENNE.

Sancerre, vous voulez nous fuir?
De ſon procès perdu vous voulez le punir?

MONTALAIS.

Tout à la fois généreuſe & cruelle,
Elle veut s'immoler, dit-elle, à mon bonheur.
Elle me rend ma liberté, mon cœur,
Et m'ordonne d'aller loin d'elle
M'appuyer des ſecours d'une foible faveur,

Pour rappeller à moi la fortune infidelle.

LA COMTESSE.

Vous le devez & je le veux ;
Soumettons-nous au ſort qui nous ſépare.

D'ESTELAN.

Et c'eſt moi, juſte Ciel, qui les rend malheureux !
Moi, je ſerois aſſez barbare
Pour déſunir deux cœurs ſi généreux !
Vous allez le quitter ? Vous voulez qu'il renonce
Au bonheur d'être votre époux ?
Vous voulez donc ſa mort ? Dites, la voulez-vous ?
C'en eſt l'arrêt qu'ici votre bouche prononce.
Si je ne puis oublier vos attraits,
Lorſque pour moi vous êtes inflexible,
Lui qui, bleſſé des mêmes traits,
A réuſſi du moins à vous rendre ſenſible,
Dites-moi, pourra-t-il vous oublier jamais ?
Et vous, cruelle, oui, vous-même ;
La généroſité vous aveugle aujourd'hui.
Demain vous ſentirez, peut-être autant que lui,
Qu'il faut mourir quand on perd ce qu'on aime.
Vous l'exigez de lui, vous vous ſéparerez,
Mais vous emporterez ſon cœur, & lui le vôtre,
Et tous deux ſeront déchirés.
Après avoir vécu malheureux l'un par l'autre,
En vous aimant encor, tous deux vous périrez....
Je n'y puis conſentir : non, jamais, femme ingrate ;
Et, malgré toi, je ferai ton bonheur.
C'eſt inutilement que ton orgueil ſe flatte
De refuſer mes dons comme mon cœur.....
Le voilà, votre époux, il l'eſt, il le doit être :
Il ne vous eût pas plû, s'il n'étoit vertueux :

Vous vous convenez tous les deux.
A l'égard de vos biens, je vous ferai connoître
Que, ſi de beaux dehors ne parlent point pour moi,
Un cœur droit, un bon cœur eſt du moins mon partage.
(*Lui donnant des Papiers.*)
Tenez, prenez cela.

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

MONTALAIS.

Pourquoi ?...

D'ESTELAN.

Reprenez vos papiers.... Gardez votre héritage ;
Je vous le donne, & mieux que n'avoit fait la loi.
Prenez auſſi cet Acte, il vous atteſte
Qu'à cet héritage funeſte
J'ai ce matin renoncé pour toujours.....
Il m'eſt affreux, je le déteſte ;
Il a troublé le repos de mes jours.
J'étois heureux, vous m'étiez inconnue....
De mon bonheur il a détruit le cours,
Puiſque c'eſt par lui ſeul qu'ici je vous ai vue.
Quoi ! vous baiſſez les yeux ! me refuſeriez-vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! Monſieur !

D'ESTELAN.

Montalais !

MONTALAIS.

Grand Dieu !

D'ESTELAN.

Femme adorable !
(*A la Marquiſe & à M. de Pienne.*)
Mes amis, réuniſſons-nous ;
Venez, embraſſons ſes genoux.
Obtenons d'elle un aveu favorable.

(*Se jettant aux pieds de la Comteſſe.*)

Sancerre, laiſſez-vous fléchir...

LA MARQUISE.

Cédez.

M. DE PIENNE.

Vous le devez.

LA COMTESSE.

Tant de grandeur m'accable.....

Mais accepter.....

D'ESTELAN.

Tu le peux ſans rougir.

Le plus beau droit de l'opulence,

Celui qui peut lui ſeul l'ennoblir à jamais

C'eſt le droit d'enrichir l'honorable indigence

De l'accabler de ſes bienfaits.

LA COMTESSE.

Je me rens.

D'ESTELAN, *ſautant au col de Montalais.*

Montalais!

MONTALAIS.

Ah, je vous dois la vie!

M'acquitter envers vous n'eſt plus en mon pouvoir:

Mais parmi tous les biens, que je vais vous devoir,

Son cœur, votre amitié, ſont les ſeuls que j'envie.

LA MARQUISE, *à d'Eſtelan en l'embraſſant.*

Monſieur, je me réconcilie

Volontiers avec votre humeur.

On peut vous pardonner un peu de bruſquerie;

On n'a point de défauts avec un ſi bon cœur.

M. DE PIENNE.

Cher Montalais!

LA COMTESSE, *à d'Eſtelan.*

Votre ame généreuſe

Lorſque par moi vous êtes offenſé.....

D'ESTELAN, (*prenant Montalais par la main, & lui montrant la Comteſſe*).

Mon ami, qu'elle ſoit heureuſe,
Et je ſuis bien récompenſé.
(*à la Comteſſe*) (*à Montalais*).
Chériſſez-le toujours.... Sois-lui toujours fidele.
(*Joignant la main de Montalais à celle de la Comteſſe*).
Uniſſez-vous d'une chaîne éternelle.....
N'oubliez pas que mon cœur loin d'ici....
Adieu, mon courage me quitte;
Et, malgré moi, des pleurs.... Adieu, je prens la fuite,
N'oubliez jamais votre ami.
(*Il veut ſortir*).

LA COMTESSE.

D'Eſtelan!

MONTALAIS.

Arrêtez.

D'ESTELAN.

Sous un autre hémiſphere,
Je vais ne m'occuper qu'à vaincre mon amour.
Si je puis n'être plus que l'ami de Sancerre,
Comptez tous deux ſur mon retour.
Je reviendrai jouir de ce ſentiment tendre,
Que de vos cœurs j'ai le droit de prétendre....
Oui, mes amis, je reviendrai.....
Mais non, embraſſez-moi.... jamais je n'éteindrai
Ce feu, dont l'ardeur me dévore;
Je l'aimerai toujours autant que je l'adore;
Et jamais, je le ſens, je ne vous reverrai.
(*Il ſort*).

SCENE IX & derniere.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

MONTALAIS.

COURONS chez lui. Je garde un rayon d'eſpérance,
Il ne partira pas. Des peines de ſon cœur,
Par les plus tendres ſoins calmons la violence.
Tâchons de le fixer en France :
Nous lui devons notre bonheur ;
Méritons le bienfait par la reconnoiſſance.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

J'AI lû par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Charles de Morinzer*, Comédie en trois Actes & en vers, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 18 Avril 1777. SUARD.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. A Paris, ce 5 Juillet 1777. LE NOIR.

De l'Imprimerie d'ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, rue Saint-Severin.

L'AMANT

FEMME-DE-CHAMBRE.

Dumaniant, Antoine Jean Bourlin, called

L'AMANT FEMME-DE-CHAMBRE,

COMÉDIE,

EN PROSE ET EN UN ACTE.

PAR M. DUMANIANT.

Repréſentée pour la premiere fois à Paris ſur le Théâtre du Palais-Royal, le Jeudi 8 Novembre 1787.

PRIX 24 ſols.

A PARIS,

Chez GATTEY, Libraire, au Palais Royal, N. 13 & 14.

De l'Imprimerie de P. DE LORMEL, Imprimeur de l'Académie-Royale de Muſique, rue du Foin S. Jacques.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE, *jeune veuve.*	*Madame ſ. Le Forest.*
LE BARON DE LISVAL.	*M. Dumanuant.*
LE MARQUIS DE LISVAL, *neveu du Baron.*	*M. S. Clair.*
MARTON.	*Mademoiſelle Eiet.*
FRONTIN.	*M. Bordier.*
UN NOTAIRE.	*M. Boucher.*

La Séene ſe paſſe à la campagne chez la Comteſſe.

L'AMANT
FEMME-DE-CHAMBRE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN.

EN vérité c'eſt une vie bien agréable que celle de la campagne pour un homme accoutumé au train de la Capitale ! Pas un billard, pas une eſtaminée, pas une académie de jeu, pas le moindre trou honnête où l'on puiſſe décemment paſſer ſes heures de loiſir, & grace au ciel on n'en manque point dans mon quartier. Je ſers une veuve qui a la rage de s'ennuyer pendant tous les jours de ſa vie. Une vivante au printems de ſes jours, d'une inconcevable ridicule

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE, *jeune veuve.*	*Mademoiſelle Foreſt.*
LE BARON DE LISVAL.	*M. Dumaniant.*
LE MARQUIS DE LISVAL, *neveu du Baron.*	*M. S. Clair.*
MARTON.	*Mademoiſelle Fiat.*
FRONTIN.	*M. Bordier.*
UN NOTAIRE.	*M. Boucher.*

La Séene ſe paſſe à la campagne chez la Comteſſe.

L'AMANT
FEMME-DE-CHAMBRE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN.

EN vérité c'eſt une vie bien agréable que celle de la campagne pour un joli homme accoutumé au train de la Capitale ! Pas un billard, pas une eſtaminée, pas une académie de jeu, pas le moindre endroit honnête où l'on puiſſe décemment paſſer ſes heures de loiſir, & grace au ciel on n'en manque point dans mon état. Je ſers une jeune veuve qui a la rage de s'enterrer vivante au printems de ſes jours, & qui a l'inconcevable ridicule

PERSONNAGES

LA COMTESSE, *jeune*

LE BARON DE LISVAL

LE MARQUIS DE LI
neveu du Baron.

MARTON.

FRONTIN.

UN NOTAIRE.

La Séene se pass
Co

SCENE II.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON, *à part.*

C'EST un de ſes gens. Amadouons-le, & mettons-le dans nos intérêts.

FRONTIN, *à part.*

Que veut cette vieille face ? C'eſt quelqu'oncle ſans doute.

LE BARON.

Mon ami, eſt-il jour chez Madame la Comteſſe ?

FRONTIN.

Monſieur, je crois que oui.

LE BARON.

Pourriez-vous, mon cher, me dire ſi elle eſt viſible ?

FRONTIN.

Je ne ſais pas, Monſieur. (*à part.*) Ce n'eſt point un oncle, il eſt trop doucereux. Monſieur veut-il que je l'annonce ?

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE, *jeune veuve.*	*Mademoiſelle Foreſt.*
LE BARON DE LISVAL.	*M. Dumaniant.*
LE MARQUIS DE LISVAL, *neveu du Baron.*	*M. S. Clair.*
MARTON.	*Mademoiſelle Fiat.*
FRONTIN.	*M. Bordier.*
UN NOTAIRE.	*M. Boucher.*

La Séene ſe paſſe à la campagne chez la Comteſſe.

L'AMANT
FEMME-DE-CHAMBRE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN.

EN vérité c'eſt une vie bien agréable que celle de la campagne pour un joli homme accoutumé au train de la Capitale ! Pas un billard, pas une eſtaminée, pas une académie de jeu, pas le moindre endroit honnête où l'on puiſſe décemment paſſer ſes heures de loiſir, & grace au ciel on n'en manque point dans mon état. Je ſers une jeune veuve qui a la rage de s'enterrer vivante au printems de ſes jours, & qui a l'inconcevable ridicule

de fuir les amans. La ſotte maiſon que celle-ci ! j'en ſortirai. Pas d'occupations pour les amours de ma maitreſſe, pas d'amour pour mon compte ? C'eſt trop triſte d'honneur. J'aimerais aſſez Marton, ſa figure me revient ; mais c'eſt une fille ſans goût ; elle n'a pas daigné s'appercevoir de mon mérite. Finette m'en dédommagerait ſans doute ; mais elle n'a pas le don de me plaire : c'eſt malheureux pour elle. Ainſi, tout calculé, puiſque mon eſprit & mon cœur ſont ici ſans occupations, je ferai ſagement de me faire donner mon congé. Je te reverrai divin Paris, ſéjour qui convient ſeul aux talens diſtingués ! Au village, le Laboureur, fier de ſon état, a l'audace de ſe croire au-deſſus de nous ; mais dans la Capitale nous dédaignons l'humble bourgeois. Il eſt notre jouet dans nos anti-chambres ; nous le voyons fuir épouvanté devant les chars de nos maîtres, qui nous entraînent avec fracas. Il n'eſt que deux états priſés dans Paris, les grands Seigneurs & la Livrée. Tout le reſte je le compte pour rien, ou pour bien peu de choſe. Ah ! ah ! un homme céans ! quelle nouveauté !

SCENE II.

LE BARON, FRONTIN.

LE BRRON, *à part.*

C'EST un de ſes gens. Amadouons-le, & mettons-le dans nos intérêts.

FRONTIN, *à part.*

Que veut cette vieille face ? C'eſt quelqu'oncle ſans doute.

LE BARON.

Mon ami, eſt-il jour chez Madame la Comteſſe ?

FRONTIN.

Monſieur, je crois que oui.

LE BARON.

Pourriez-vous, mon cher, me dire ſi elle eſt viſible ?

FRONTIN.

Je ne ſais pas, Monſieur. (*à part.*) Ce n'eſt point un oncle, il eſt trop doucereux. Monſieur veut-il que je l'annonce ?

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE, *jeune veuve.*	*Mademoiſelle Foreſt.*
LE BARON DE LISVAL.	*M. Dumaniant.*
LE MARQUIS DE LISVAL, *neveu du Baron.*	*M. S. Clair.*
MARTON.	*Mademoiſelle Fiat.*
FRONTIN.	*M. Bordier.*
UN NOTAIRE.	*M. Boucher.*

La Séene ſe paſſe à la campagne chez la Comteſſe.

L'AMANT
FEMME-DE-CHAMBRE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN.

EN vérité c'eſt une vie bien agréable que celle de la campagne pour un joli homme accoutumé au train de la Capitale ! Pas un billard, pas une eſtaminée, pas une académie de jeu, pas le moindre endroit honnête où l'on puiſſe décemment paſſer ſes heures de loiſir, & grace au ciel on n'en manque point dans mon état. Je ſers une jeune veuve qui a la rage de s'enterrer vivante au printems de ſes jours, & qui a l'inconcevable ridicule

de fuir les amans. La ſotte maiſon que celle-ci ! j'en ſortirai. Pas d'occupations pour les amours de ma maîtreſſe, pas d'amour pour mon compte ? C'eſt trop triſte d'honneur. J'aimerais aſſez Marton, ſa figure me revient ; mais c'eſt une fille ſans goût ; elle n'a pas daigné s'appercevoir de mon mérite. Finette m'en dédommagerait ſans doute ; mais elle n'a pas le don de me plaire : c'eſt malheureux pour elle. Ainſi, tout calculé, puiſque mon eſprit & mon cœur ſont ici ſans occupations, je ferai ſagement de me faire donner mon congé. Je te reverrai divin Paris, ſéjour qui convient ſeul aux talens diſtingués ! Au village, le Laboureur, fier de ſon état, a l'audace de ſe croire au-deſſus de nous ; mais dans la Capitale nous dédaignons l'humble bourgeois. Il eſt notre jouet dans nos anti-chambres ; nous le voyons fuir épouvanté devant les chars de nos maîtres, qui nous entraînent avec fracas. Il n'eſt que deux états priſés dans Paris, les grands Seigneurs & la Livrée. Tout le reſte je le compte pour rien, ou pour bien peu de choſe. Ah ! ah ! un homme céans ! quelle nouveauté !

SCENE II.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON, *à part.*

C'EST un de ſes gens. Amadouons-le, & mettons-le dans nos intérêts.

FRONTIN, *à part.*

Que veut cette vieille face ? C'eſt quelqu'oncle ſans doute.

LE BARON.

Mon ami, eſt-il jour chez Madame la Comteſſe ?

FRONTIN.

Monſieur, je crois que oui.

LE BARON.

Pourriez-vous, mon cher, me dire ſi elle eſt viſible ?

FRONTIN.

Je ne ſais pas, Monſieur. (*à part.*) Ce n'eſt point un oncle, il eſt trop doucereux. Monſieur veut-il que je l'annonce ?

LE BARON.

Un moment, mon ami.

FRONTIN.

J'écoute. Je ſuis à vos ordres. (*à part*) C'eſt un amoureux.

LE BARON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes à ſon ſervice ?

FRONTIN.

Six mois à-peu-près.

LE BARON.

C'eſt une perſonne bien aimable ?

FRONTIN.

Il ſuffit de la voir pour en être perſuadé.

LE BARON.

Eſt-elle auſſi douce que belle ?

FRONTIN.

Jamais elle n'a d'humeur.

LE BARON.

C'eſt donc un abrégé de toutes les perfections humaines. Heureux qui pourra poſſéder un pareil tréſor.

FRONTIN, *à part.*

Comme il s'échauffe !

LE BARON.

Je l'ai jugée du premier coup-d'œil.

FRONTIN.

Cela fait honneur à votre pénétration.

LE BARON.

Elle a ſans doute beaucoup d'adorateurs ?

FRONTIN.

Du tout.

LE BARON.

Du tout ! Eſt-ce froideur en elle ou haine de l'amour ?

FRONTIN.

Ni l'un ni l'autre, à ce que je préſume.

LE BARON.

Quoi donc, mon ami ?

FRONTIN.

C'eſt qu'elle n'a trouvé perſonne qui

lui convînt. Les jeunes gens d'à-préſent ſont ſi volages, ſi trompeurs !

LE BARON.

Cela eſt vrai.

FRONTIN.

Mais s'il ſe préſentait un galant homme, comme il en eſt encore, je crois qu'elle renoncerait en ſa faveur aux ennuis du veuvage.

LE BARON.

Etes-vous ſûr de ce que vous dites ?

FRONTIN.

Je le parierais.

LE BARON.

Ce galant homme eſt tout trouvé.

FRONTIN.

Faites-nous le connaître.

LE BARON.

Vous ſeriez donc bien aiſe que votre Maîtreſſe changeât d'état ?

FRONTIN.

Sans contredit ; puiſqu'elle en ſerait plus heureuſe.

LE BARON.

Vous m'avez l'air d'un honnête garçon.

FRONTIN.

Vous êtes phyſionomiſte. (*à part.*) Je le vois venir.

LE BARON.

Serviable.

FRONTIN.

C'eſt mon fort.

LE BARON.

J'adore votre Maîtreſſe.

FRONTIN.

Tant mieux.

LE BARON.

Je ſuis Seigneur du chateau voiſin, riche, garçon, & par conſéquent maître de mes volontés.

FRONTIN.

Oui, vous êtes majeur.

LE BARON.

J'ai vu votre maîtreſſe. Un coup-d'œil m'a ravi ma liberté.

FRONTIN, *à part.*

Le petit frippon !

LE BARON.

Je ne ſuis plus à moi. Le ſommeil, le repos, l'appetit, tout m'eſt enlevé.

FRONTIN.

Il faut du remede à cela.

LE BARON.

J'ai deſſein d'épouſer votre maîtreſſe.

FRONTIN, *ſe récriant.*

Ah ! Monſieur !

LE BARON.

Pourquoi ce cri ?

FRONTIN.

C'eſt de plaiſir.

LE BARON.

Tout de bon ?

FRONTIN.

D'honneur.

LE BARON.

Je déshérite en ſa faveur un coquin de neveu.

FRONTIN.

Vous avez un neveu ? à votre âge...

LE BARON, *fâché.*

Comment à mon âge ?

FRONTIN.

C'eſt donc le fils de votre frere aîné, ou ce neveu eſt bien jeune encore.

LE BARON *content.*

Oui, c'eſt le fils de mon aîné. Je l'avais avec moi. Il a diſparu depuis cinq ſemaines. Sa conduite mérite une puniiton. Je me marie pour le punir, & j'uſe d'une vengeance qui ne me laiſſera ni regret, ni retour pour l'ingrat.

FRONTIN.

Vivent les gens d'eſprit.

LE BARON.

J'avais craint d'abord que la diſproportion de nos âges n'effarouchât votre jeune maîtreſſe.

FRONTIN.

Mais quel âge vous croyez-vous donc ?

LE BARON.

Celui que j'ai.

FRONTIN.

[Encore ?

LE BARON.

Dites ?

FRONTIN.

Trente-cinq à quarante ans.

LE BARON.

Et dix avec.

FRONTIN, *le premier mot à part.*

Et vingt avec. — D'honneur ſi vous ne le diſiez pas on ne pourrait le croire.

LE BARON.

C'eſt la vérité.

FRONTIN.

Le teint frais,

LE BARON.

Comme cela, comme cela; mais ſans le chaſſe ? . . .

FRONTIN.

La jambe belle.

LE BARON.

Autrefois.

FRONTIN.

Moulée ; le corps droit.

LE BARON, *ſe redreſſant.*

Je ne dois donc pas craindre de déplaire.

FRONTIN.

Vous plairez, vous plairez, Monſieur.

LE BARON.

Acceptez, je vous prie, ces dix louis d'or.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, je les accepte ; mais vous allez me clore la bouche. Les vérités que je pourais vous dire à préſent auraient l'air de louanges.

LE BARON.

Je ne vous récompenſe que parce que vous m'avez parlé en homme déſintéreſſé.

FRONTIN.

Comme vous me rendez juſtice !

LE BARON.

Cependant j'ai beſoin de votre ſecours.

FRONTIN.

Comptez ſur moi.

LE BARON.

Je viens rendre viſite à la Comteſſe en qualité de voiſin ; quand je ſerai parti, parlez lui de moi.

FRONTIN.

Il ſerait poſſible que quelques-unes de vos qualités lui échappaſſent.

LE BARON,

Vous m'avez compris. Les femmes ont ſouvent beſoin qu'on les aviſe ſur ce qu'elles doivent penſer de telle ou telle perſonne Faites-lui ſentir adroitement qu'un homme tel que moi a tout ce qu'il faut pour faire un bon mari. Que je ne ſuis point jaloux.

FRONTIN.

Vous ſavez vivre.

LE BARON.

Que je ne compte jamais.

FRONTIN.

Vous êtes grand Seigneur.

LE BARON.

Et qu'enfin je n'aurai de volontés que les ſiennes.

FRONTIN.

Je vous garantis ſon époux avant huit

jours. Elle ſerait bien difficile ſi elle allait vous refuſer. Un parti tel que vous ne ſe rencontre pas deux fois.

LE BARON.

Lui parlez-vous familierement !

FRONTIN.

Elle eſt ſi bonne ; & puis à la campagne le défaut de ſociété fait que les maîtres s'humaniſent.

LE BARON.

Etes-vous bien avec ſes femmes ?

FRONTIN.

Là, là.

LE BARON.

Tant pis.

FRONTIN.

Elle en a deux qui ne la quittent point. La derniere venue, qui ſe nomme Finette, eſt fort bien dans les bonnes graces de ma Maîtreſſe ; & comme, amour-propre à part, mon hommage pourra la flatter, je lui ferai la cour pour vous la gagner, & j'eſpere qu'elle ſe fera un plaiſir de m'obliger en vous rendant ſervice.

LE BARON.

Je ne ſerai point ingrat.

FRONTIN.

A l'égard de l'autre, qui ſe nomme Marton, elle ne m'aime pas; mais je la ſoupçonne intéreſſé : gliſſez-lui quelque bijou, & vous en ferez votre protectrice la plus zélée. La voici à propos. Je vous laiſſe avec elle. Du courage, Monſieur, vous réuſſirez, j'en réponds. (*à part en ſortant.*) Ma foi, j'ai bien gagné mes dix louis d'or On ne peut pas flatter un homme avec plus d'effronterie.

SCENE III.

LE BARON, FRONTIN, MARTON.

FRONTIN.

MADEMOISELLE, voici Monſieur qui voudrait parler à Madame la Comteſſe. Il vient ici avec les meilleurs intentions du monde pour elle. Il eſt jour chez Madame, daignez l'introduire. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

LE BARON, MARTON.

FAONTIN.

MADEMOISELLE?

MARTON.

Monſieur.

LE BARON.

Mademoiſelle... j'ai l'honneur de vous ſaluer.

MARTON.

Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante. A quoi puis-je vous être bonne?

LE BARON.

Vous aimez votre maîtreſſe?

MARTON.

J'ai cela de commun avec tous ceux qui la connaiſſent.

LE BARON.

Comme c'eſt bien dit?

MARTON.

Non; mais comme c'eſt vrai.

LE BARON.

Seriez-vous bien aiſe qu'elle ceſſât d'être veuve ?

MARTON.

C'eſt tout mon deſir.

LE BARON.

Le veuvage eſt ſi triſte ?

MARTON.

Après l'état de fille il n'en eſt pas de pire.

LE BARON.

Je connais un homme de mérite qui adore votre maîtreſſe.

MARTON, *les premiers mots à part.*

C'eſt lui, amuſons-nous. — Le connais-je à mon tour ?

LE BARON.

Son nom eſt parvenu juſqu'à vous ſans doute. C'eſt le Seigneur de la terre voiſine.

MARTON.

Qui ? ce vieux garçon ?

LE BARON.

Non, non, ce n'eſt pas du commandeur que je parle.

MARTON.

MARTON.

A la bonne heure. Il a la cinquantaine & ne lui convient pas.

LE BARON.

Sans doute celui dont je vous entretiens ſe nomme Liſval.

MARTON, *à part.*

Liſval ? -- Il ne parle pas pour ſon compte.

LE BARON.

En avez-vous entendu parler ?

MARTON.

Si j'en ai entendu parler ? (*à part & gaiment.*) C'eſt mon protégé.

LE BARON.

Qu'en penſez-vous ?

MARTON.

C'eſt un Seigneur charmant.

LE BARON.

J'en conviens.

MARTON.

Jeune.

LE BARON.

Pas des plus jeunes.

MARTON.

Ce n'eſt pas un écolier.

LE BARON.

Non, non.

MARTON.

Mais il eſt dans la ſaiſon des amours.

LE BARON.

Sans doute.

MARTON.

C'eſt lui que vous voulez propoſer à ma maîtreſſe.

LE BARON.

Si vous penſez qu'il lui convienne.

MARTON.

Il eſt tout fait pour elle.

LE BARON.

Elle eſt toute faite pour lui.

MARTON.

Ce ſera le plus joli couple!

LE BARON, *lui mettant une bague au doigt:*

Acceptez, je vous en prie, cette légere marque de ma reconnoiſſance.

MARTON.

Monſieur, vous vous expliquez.

LE BARON.

Je vais de ce pas rendre mes devoirs à votre belle maîtreſſe.

MARTON.

N'allez pas lui parler de rien. Elle pourrait dans le premier moment être piquée du myſtere que nous lui en avons fait juſqu'à préſent.

LE BARON.

Je n'ai pas oſé m'expliquer plutôt.

MARTON.

Songez qu'elle a preſque juré de renoncer à l'amour, & ſur-tout au mariage, & qu'il faut lui enlever ſon cœur par ſurpriſe pour l'amener où nous voulons.

LE BARON.

Nous ſavons comment il faut nous y prendre. Ma premiere viſite roulera ſur les complimens d'uſage. Je demanderai la permiſſion de revenir; & dans une ſeconde entrevue, j'entamerai la négociation.

MARTON.

L'amour & mes ſoins acheveront le reſte.

MARTON.

Ce n'eſt pas un écolier.

LE BARON.

Non, non.

MARTON.

Mais il eſt dans la ſaiſon des amours.

LE BARON.

Sans doute.

MARTON.

C'eſt lui que vous voulez propoſer à ma maîtreſſe.

LE BARON.

Si vous penſez qu'il lui convienne.

MARTON.

Il eſt tout fait pour elle.

LE BARON.

Elle eſt toute faite pour lui.

MARTON.

Ce ſera le plus joli couple!

LE BARON, *lui mettant une bague au doigt:*

Acceptez, je vous en prie, cette légere marque de ma reconnoiſſance.

MARTON.

Monſieur, vous vous expliquez.

LE BARON.

Je vais de ce pas rendre mes devoirs à votre belle maîtreſſe.

MARTON.

N'allez pas lui parler de rien. Elle pourrait dans le premier moment être piquée du myſtere que nous lui en avons fait juſqu'à préſent.

LE BARON.

Je n'ai pas oſé m'expliquer plutôt.

MARTON.

Songez qu'elle a preſque juré de renoncer à l'amour, & ſur-tout au mariage, & qu'il faut lui enlever ſon cœur par ſurpriſe pour l'amener où nous voulons.

LE BARON.

Nous ſavons comment il faut nous y prendre. Ma premiere viſite roulera ſur les complimens d'uſage. Je demanderai la permiſſion de revenir; & dans une ſeconde entrevue, j'entamerai la négociation.

MARTON.

L'amour & mes ſoins acheveront le reſte.

LE BARON.

Je brûle de la contempler à mon aiſe. Daignez me faire annoncer.

MARTON, *appellant.*

Finette !

SCENE V.

LISVAL, *en femme*, MARTON, LE BARON.

MARTON.

FAITES annoncer Monſieur. Votre nom s'il vous plaît ?

LE BARON.

Vous l'oubliez ſitôt ? Le Baron de Liſval.

LISVAL, *au fond de la Scene.*

Mon oncle !

MARTON.

Le Baron de Liſval ?

LE BARON.

Vous ne me conſeillez donc pas de lui parler de mon amour ?

MARTON.

De votre amour? Non, non, je ne vous le conſeille pas ; vous ſeriez fort mal venu.

LE BARON.

Je remets mes intérêts entre vos mains, & croyez que ma reconnoiſſance ſera auſſi vive, que l'amour que je reſſens pour votre belle maîtreſſe.

SCENE VI.

MARTON.

CE quiproquo n'eſt pas mauvais ; mais il eſt précieux ce bon homme de prendre pour ſon compte tous les éloges que je faiſais de ſon neveu. Ah ! comme l'amour-propre nous aveugle.

SCENE VII.

MARTON, LISVAL.

LISVAL.

AH ! ma chere Marton, je viens d'avoir une belle ſurpriſe. Heureuſement que la reconnaiſſance ne s'en eſt pas ſuivie. Ce vieux Monſieur...

MARTON.

Eſt votre oncle, je ſuis inſtruite.

LISVAL.

S'il m'avait reconnu? je ſuis ſon héritier.

MARTON.

Son héritier ? Ah ! ce n'eſt pas-là tout-à-fait ſon deſſein.

LISVAL.

Comment ?

MARTON.

Il eſt votre rival, il adore Madame, il veut l'épouſer, & je lui ai promis de le ſervir dans ſes amours.

LISVAL.

Tu me trahirais !

MARTON.

Il m'a donné une bague ſuperbe.

LISVAL.

Se peut-il que l'intérêt?

MARTON.

Ah! vous prenez la choſe au ſérieux. Vos ſoupçons m'outragent.

LISVAL.

Tu t'accuſes, & l'apparence...

MARTON.

L'apparence trompe ſouvent, je viens d'en avoir la preuve. Je trouve votre oncle ici. Il me dit que Liſval adore Madame la Comteſſe. Je réponds que Liſval eſt charmant. Mon éloge l'enchante. Je dis tout le bien que je penſe de Liſval; il penſe de ſon côté tout le bien que j'en dis. Il demande mes ſecours pour Liſval; je les lui promets du meilleur de mon ame: je ſuis tout cœur pour Liſval; mais la différence, c'eſt que je parle du neveu & qu'il parle de l'oncle. Eſt-ce ma faute ſi vous portez tous deux le même nom; & ſi cela eût dépendu de moi, j'aurais uni tout de ſuite le vieux Liſval à la jeune Comteſſe, ſans être pour cela ni plus méchante, ni plus coupable.

LISVAL.

Je connais la Comteſſe, & les prétentions de mon oncle ne m'épouvantent pas. Sa rencontre m'a ſurpris. Il m'a regardé ſans me reconnaître. Il me croit à Paris dans le ſein des plaiſirs, & cet acoutrement me change aſſez, joint à la prévention où il eſt pour que je ne craigne pas ſa préſence. Mais, ma chere Marton, ma poſition devient à tout moment plus embarraſſante & plus cruelle.

MARTON.

En quoi donc cruelle?

LISVAL.

Je vois à chaque inſtant celle que j'adore.

MARTON.

C'eſt un bonheur pour un amant.

LISVAL.

C'eſt un tourment pour moi. Elle me dit qu'elle m'aime.

MARTON.

Cet aveu vous afflige?

LISVAL.

Elle m'aime comme amie.

MARTON.

Elle l'imagine.

LISVAL.

Dans une effuſion de cœur, elle m'a embraſſé ce matin, Marton.

MARTON.

Et cela vous fâche ?

LISVAL.

Elle a cru embraſſer une femme.

MARTON.

Et vous en êtes jaloux ?

LISVAL.

Elle me jure à tout moment qu'elle renonce pour jamais à l'amour.

MARTON.

L'amour ſe venge ſans qu'elle s'en doute.

LISVAL.

Tu crois ?

MARTON.

J'en ſuis ſûre. Elle ne voit pas clair dans ſon cœur. Elle ignore ce qui s'y paſſe. Un inſtinct ſecret la trompe, & la conduit malgré elle au but où nous arrivons toutes.

LISVAL.

Ah ! s'il était poſſible ?

MARTON.

Allez, allez, Monſieur, une femme a beau dire, il faut qu'elle paie la dette que la nature nous impoſe en naiſſant. Elle ne nous donne un cœur tendre que pour aimer. Un peu plutôt, un peu plus tard, nous en paſſons toujours par-là; enfin, ou je m'y connois mal, ou le moment de Madame eſt arrivé.

LISVAL.

Je ne puis plus vivre avec elle comme je vis ; éprouver tous les feux de l'amour, & commander à ſa bouche de n'employer que la froide expreſſion de l'amitié ; ſentir tout près de ſoi l'objet que l'on adore, & n'oſer le ſerrer contre ſon cœur, contraindre ſes deſirs lorſque tout les fait naître : voilà mon état. Car enfin je ſerais un monſtre ſi j'abuſais de ſa douce confiance. C'eſt une colombe ſans défenſe qui ſe réfugie dans mon ſein. Elle voulait, Marton, à toute force hier au ſoir que je reſtaſſe dans ſon appartement. Un tremblement univerſel s'empare de mes ſens. Je rougis, je pâlis, mes jambes fléchiſſent ſous moi : elle croit que je ſuis incommodé. Elle paſſe ſes beaux bras autour de mon cou, & en cherchant à me ſoulager d'un

mal que je n'ai pas; elle augmente celui dont je meurs à chaque inſtant.

MARTON.

J'avoue que votre ſituation eſt critique pour un homme de vingt ans.

LISVAL.

Marton, je n'y puis plus réſiſter. Un jour ſans doute elle me ſaura gré des efforts inouis que je fais pour me contraindre.

MARTON.

Ah! ſans contredit celui qui reſpecte ſa maîtreſſe ſait être bon mari, & l'épouſe tendre vous dédommagera des maux que vous fait ſouffrir l'amante qui l'ignore.

LISVAL.

Il faut me découvrir; mais cet aveu eſt difficile.

MARTON.

Il faut qu'il naiſſe d'une circonſtance.

LISVAL.

Elle me montre tant de répugnance pour un nouvel engagement.

MARTON.

Il n'y en aura plus, lorſqu'elle ſaura qui vous êtes.

LISVAL.

Son premier époux l'a rendue malheureuſe.

MARTON.

Pouvait-ce être autrement. Il était vieux, avare & jaloux.

LISVAL.

Ah ! ſi elle ſavait que je ne veux vivre que pour ſon bonheur, que je n'aurai de volontés que les ſiennes, que ſes moindres deſirs ſeront mes loix ; elle ne redouterait pas un lien où je ferai diſparaître les droits de l'époux que pour ne laiſſer voir que les attentions de l'amant le plus paſſionné.

MARTON.

Ils parlent tous de même, & c'eſt avec ce langage qu'ils nous ſéduiſent & nous enchaînent.

LISVAL.

Ah ! je ne changerai jamais.

vous êtes
venir de
plus aimée

CASE.

avec vous,
laiſſiez cette

ON.

quoi? c'eſt moi
quand vous con-
combien elle
ce qu'elle ferait
pour le hâter: vous
avantage d'avoir ſu
vous.

ITESSE.

le plaiſir que
riant ainſi. Il eſt ſi
la concorde au ſein
ne raſſembler autour

MARTON.

Ce n'eſt pas un écolier.

LE BARON.

Non, non.

MARTON.

Mais il eſt dans la ſaiſon des amours.

LE BARON.

Sans doute.

MARTON.

C'eſt lui que vous voulez propoſer à ma maîtreſſe.

LE BARON.

Si vous penſez qu'il lui convienne.

MARTON.

Il eſt tout fait pour elle.

LE BARON.

Elle eſt toute faite pour lui.

MARTON.

Ce ſera le plus joli couple!

LE BARON, *lui mettant une bague au doigt:*

Acceptez, je vous en prie, cette légere marque de ma reconnoiſſance.

MARTON.

Monſieur, vous vous expliquez.

LE BARON.

Je vais de ce pas rendre mes devoirs à votre belle maîtreſſe.

MARTON.

N'allez pas lui parler de rien. Elle pourrait dans le premier moment être piquée du myſtere que nous lui en avons fait juſqu'à préſent.

LE BARON.

Je n'ai pas oſé m'expliquer plutôt.

MARTON.

Songez qu'elle a preſque juré de renoncer à l'amour, & ſur-tout au mariage, & qu'il faut lui enlever ſon cœur par ſurpriſe pour l'amener où nous voulons.

LE BARON.

Nous ſavons comment il faut nous y prendre. Ma premiere viſite roulera ſur les complimens d'uſage. Je demanderai la permiſſion de revenir; & dans une ſeconde entrevue, j'entamerai la négociation.

MARTON.

L'amour & mes ſoins acheveront le reſte.

LE BARON.

Je brûle de la contempler à mon aiſe. Daignez me faire annoncer.

MARTON, *appellant.*

Finette !

SCENE V.

LISVAL, *en femme*, MARTON, LE BARON.

MARTON.

FAITES annoncer Monſieur. Votre nom s'il vous plaît ?

LE BARON.

Vous l'oubliez ſitôt ? Le Baron de Liſval.

LISVAL, *au fond de la Scene.*

Mon oncle !

MARTON.

Le Baron de Liſval ?

LE BARON.

Vous ne me conſeillez donc pas de lui parler de mon amour ?

MARTON.

De votre amour? Non, non, je ne vous le conſeille pas; vous ſeriez fort mal venu.

LE BARON.

Je remets mes intérêts entre vos mains, & croyez que ma reconnoiſſance ſera auſſi vive, que l'amour que je reſſens pour votre belle maîtreſſe.

SCENE VI.

MARTON.

CE quiproquo n'eſt pas mauvais; mais il eſt précieux ce bon homme de prendre pour ſon compte tous les éloges que je faiſais de ſon neveu. Ah! comme l'amour-propre nous aveugle.

SCENE VII.

MARTON, LISVAL.

LISVAL.

AH ! ma chere Marton, je viens d'avoir une belle ſurpriſe. Heureuſement que la reconnaiſſance ne s'en eſt pas ſuivie. Ce vieux Monſieur...

MARTON.

Eſt votre oncle, je ſuis inſtruite.

LISVAL.

S'il m'avait reconnu? je ſuis ſon héritier.

MARTON.

Son héritier ? Ah ! ce n'eſt pas-là tout-à-fait ſon deſſein.

LISVAL.

Comment ?

MARTON.

Il eſt votre rival, il adore Madame, il veut l'épouſer, & je lui ai promis de le ſervir dans ſes amours.

LISVAL.

Tu me trahirais !

MARTON.

Il m'a donné une bague ſuperbe.

LISVAL.

Se peut-il que l'intérêt?

MARTON.

Ah! vous prenez la choſe au ſérieux. Vos ſoupçons m'outragent.

LISVAL.

Tu t'accuſes, & l'apparence...

MARTON.

L'apparence trompe ſouvent, je viens d'en avoir la preuve. Je trouve votre oncle ici. Il me dit que Liſval adore Madame la Comteſſe. Je réponds que Liſval eſt charmant. Mon éloge l'enchante. Je dis tout le bien que je penſe de Liſval; il penſe de ſon côté tout le bien que j'en dis. Il demande mes ſecours pour Liſval; je les lui promets du meilleur de mon ame: je ſuis tout cœur pour Liſval; mais la différence, c'eſt que je parle du neveu & qu'il parle de l'oncle. Eſt-ce ma faute ſi vous portez tous deux le même nom; & ſi cela eût dépendu de moi, j'aurais uni tout de ſuite le vieux Liſval à la jeune Comteſſe, ſans être pour cela ni plus méchante, ni plus coupable.

LISVAL.

Je connais la Comteſſe, & les prétentions de mon oncle ne m'épouvantent pas. Sa rencontre m'a ſurpris. Il m'a regardé ſans me reconnaître. Il me croit à Paris dans le ſein des plaiſirs, & cet acoutrement me change aſſez, joint à la prévention où il eſt pour que je ne craigne pas ſa préſence. Mais, ma chere Marton, ma poſition devient à tout moment plus embarraſſante & plus cruelle.

MARTON.

En quoi donc cruelle?

LISVAL.

Je vois à chaque inſtant celle que j'adore.

MARTON.

C'eſt un bonheur pour un amant.

LISVAL.

C'eſt un tourment pour moi. Elle me dit qu'elle m'aime.

MARTON.

Cet aveu vous afflige?

LISVAL.

Elle m'aime comme amie.

MARTON.

Elle l'imagine.

LISVAL.

Dans une effuſion de cœur, elle m'a embraſſé ce matin, Marton.

MARTON.

Et cela vous fâche ?

LISVAL.

Elle a cru embraſſer une femme.

MARTON.

Et vous en êtes jaloux ?

LISVAL.

Elle me jure à tout moment qu'elle renonce pour jamais à l'amour.

MARTON.

L'amour ſe venge ſans qu'elle s'en doute.

LISVAL.

Tu crois ?

MARTON.

J'en ſuis ſûre. Elle ne voit pas clair dans ſon cœur. Elle ignore ce qui s'y paſſe. Un inſtinct ſecret la trompe, & la conduit malgré elle au but où nous arrivons toutes.

LISVAL.

Ah ! s'il était poſſible ?

MARTON.

Allez, allez, Monſieur, une femme a beau dire, il faut qu'elle paie la dette que la nature nous impoſe en naiſſant. Elle ne nous donne un cœur tendre que pour aimer. Un peu plutôt, un peu plus tard, nous en paſſons toujours par-là; enfin, ou je m'y connois mal, ou le moment de Madame eſt arrivé.

LISVAL.

Je ne puis plus vivre avec elle comme je vis ; éprouver tous les feux de l'amour, & commander à ſa bouche de n'employer que la froide expreſſion de l'amitié ; ſentir tout près de ſoi l'objet que l'on adore, & n'oſer le ſerrer contre ſon cœur, contraindre ſes deſirs lorſque tout les fait naître : voilà mon état. Car enfin je ſerais un monſtre ſi j'abuſais de ſa douce confiance. C'eſt une colombe ſans défenſe qui ſe réfugie dans mon ſein. Elle voulait, Marton, à toute force hier au ſoir que je reſtaſſe dans ſon appartement. Un tremblement univerſel s'empare de mes ſens. Je rougis, je pâlis, mes jambes fléchiſſent ſous moi : elle croit que je ſuis incommodé. Elle paſſe ſes beaux bras autour de mon cou, & en cherchant à me ſoulager d'un

mal que je n'ai pas; elle augmente celui dont je meurs à chaque inſtant.

MARTON.

J'avoue que votre ſituation eſt critique pour un homme de vingt ans.

LISVAL.

Marton, je n'y puis plus réſiſter. Un jour ſans doute elle me ſaura gré des efforts inouis que je fais pour me contraindre.

MARTON.

Ah! ſans contredit celui qui reſpecte ſa maîtreſſe ſait être bon mari, & l'épouſe tendre vous dédommagera des maux que vous fait ſouffrir l'amante qui l'ignore.

LISVAL.

Il faut me découvrir; mais cet aveu eſt difficile.

MARTON.

Il faut qu'il naiſſe d'une circonſtance.

LISVAL.

Elle me montre tant de répugnance pour un nouvel engagement.

MARTON.

Il n'y en aura plus, lorſqu'elle ſaura qui vous êtes.

LISVAL.

Son premier époux l'a rendue malheureuſe.

MARTON.

Pouvait-ce être autrement. Il était vieux, avare & jaloux.

LISVAL.

Ah ! ſi elle ſavait que je ne veux vivre que pour ſon bonheur, que je n'aurai de volontés que les ſiennes, que ſes moindres deſirs ſeront mes loix ; elle ne redouterait pas un lien où je ferai diſparaître les droits de l'époux que pour ne laiſſer voir que les attentions de l'amant le plus paſſionné.

MARTON.

Ils parlent tous de même, & c'eſt avec ce langage qu'ils nous ſéduiſent & nous enchaînent.

LISVAL.

Ah ! je ne changerai jamais.

SCENE VIII.

MARTON, LA COMTESSE, LISVAL.

LA COMTESSE.

Vous ſavez, Marton, que je ne reçois perſonne. Pourquoi avez-vous dit au Baron que j'étais viſible?

MARTON.

C'eſt Finette, Madame, qui a commis cette indiſcrétion. (*à part.*) Elle ne grondera pas Finette.

LA COMTESSE.

Finette eſt encore nouvelle dans ma maiſon.

MARTON.

Elle connaît mieux que moi votre façon de penſer à cet égard.

LA COMTESSE.

Elle connaît mieux? Vous voilà avec vos jalouſies ordinaires contre cette fille? Ne dirait-on pas que j'ai des préférences pour elle? En vérité les domeſtiques ſont bien injuſtes! ſon ſervice m'eſt agréable, je

la traite avec douceur parce qu'elle le mérite ; mais n'en uſé-je pas de même avec vous ? Faut-il pour vous obliger que je la maltraite parce qu'elle eſt moins ancienne que vous dans la maiſon ? Des circonſtances malheureuſes l'ont forcée de prendre un état pour lequel elle n'était pas née. Son éducation la trahit malgré ſa réſerve, n'eſt-elle pas aſſez à plaindre d'être réduite à ſervir pour que je ne me faſſe pas un devoir d'adoucir ſa condition.

LISVAL.

Madame, je ſens chaque jour davantage le prix de vos bontés pour moi. Daignez me pardonner une faute involontaire.

LA COMTESSE.

Je crains les nouvelles connaiſſances & voilà tout. D'ailleurs le Baron de Liſval a l'air d'être de bonne ſociété.

MARTON.

J'ai toujours deſiré de vous voir liée avec lui.

LA COMTESSE.

Il eſt un de ces hommes qui mettent les gens à leur aiſe en s'y mettant eux-mêmes. Il m'a parlé avec ce ton d'amitié & d'intérêt.

LISVAL.

Que vous inſpirez à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous me flattez, Finette.

MARTON.

Oh ! non. Madame, quand vous êtes abſente Finette ne ceſſe de m'entretenir de vous. Jamais maîtreſſe ne fut plus aimée que vous l'êtes... de Finette.

LA COMTESSE.

Voilà qui me raccommode avec vous, Marton, je croyais que vous haiſſiez cette fille.

MARTON.

Moi, Madame ? eh ! pourquoi ? c'eſt moi qui vous l'ai donnée, & quand vous connaîtrez toutes ſes qualités ; combien elle deſire votre bonheur & ce qu'elle ferait ſi cela dépendait d'elle pour le hâter : vous me remerciriez bien davantage d'avoir ſu l'introduire auprès de vous.

LA COMTESSE.

Vous ne ſauriez croire le plaiſir que vous me faites en parlant ainſi. Il eſt ſi doux de voir régner la concorde au ſein de ſa maiſon, & de ne raſſembler autour

de ſoi que des perſonnes qui s'aiment. Les grandes haines naiſſent ſouvent des moindres tracaſſeries; il ſuffit d'un rien pour altérer le bonheur. Ce n'eſt que chez ſoi que l'on le trouve. Je n'ai plus de famille, de parens, je ſuis iſolée, & je ſerais malheureuſe ſi tous ceux qui m'entourent ne concourraient pas à conſerver cette paix; cette tranquillité pour laquelle j'ai fui le monde & ſes vains amuſemens.

MARTON.

Vous ne voulez donc recevoir perſonne.

LA COMTESSE.

Je ne ſuis pas ridicule, j'ai des amis.

MARTON.

De l'âge du Baron de Liſval?

LA COMTESSE.

Je l'ai retenu à dîner. Il eſt venu fort à propos pour me rendre ſervice. Mon Notaire, que j'avais prié de venir ici, m'a apporté les papiers que je lui avais demandés. Il m'entretenait d'un objet litigieux où j'entendais peu de choſe: l'obligeant Baron, qui eſt au fait des affaires, a bien voulu diſcuter mes intérêts, & je les ai laiſſés enſemble.

MARTON.

Si vous recevez le Baron, vous ne pourrez

rez pas vous diſpenſer de recevoir auſſi ſon neveu?

LA COMTESSE.

Oh! pour celui-là, non. Son oncle ne m'en a dit qu'un mot, & ce mot ſuffit pour qu'il ne m'en veuille pas de le prier inſtamment de ne me jamais conduire ſon neveu.

MARTON.

Ah! Madame, ſi vous connaiſſiez le jeune Marquis de Liſval, vous ne vous préviendriez pas ainſi contre lui. Ne ſavez-vous pas comme ſont tous ces oncles chagrins & grondeurs, qui oublient qu'ils ont été jeunes, qui font des crimes des choſes les plus innocentes, & qui ne peuvent ſe diſpenſer d'éprouver un ſentiment de jalouſie contre un pauvre héritier, qui, ſans le vouloir, les avertit de leur retraite, & qui n'a enfin d'autre tort que celui d'être né cinquante ans après eux.

LA COMTESSE.

Vous embraſſez chaudement les intérêts de ce neveu.

MARTON.

C'eſt, Madame, qu'il mérite qu'on s'intéreſſe à lui. Demandez, demandez à Mademoiſelle Finette.

LA COMTESSE.

Vous le connaiſſez, Finette ?

LISVAL.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Eſt-ce un auſſi mauvais ſujet que le dit ſon oncle ?

LISVAL.

Madame.

LA COMTESSE.

Finette rougit, baiſſe les yeux, ſon cœur eſt honnête, & ſon ſilence me prouve que l'oncle n'a pas tant de tort de lui en vouloir.

MARTON.

A ça, Mademoiſelle Finette, je ne ſuis pas plus payée que vous, je crois, pour dire du bien du Marquis de Liſval? N'eſt-il pas vrai que ſi par haſard Madame voulait contracter de nouveaux nœuds, il n'eſt aucun homme qui lui convînt mieux, & qui l'aimât davantage: vous le connaiſſez, je m'en rapporte à vous; mais répondez donc, Mademoiſelle Finette ?

LISVAL.

S'il était aſſez heureux pour voir agréer ſon

hommage, chacuns de ſes jours ſeraient employés à faire le bonheur de mon aimable maîtreſſe. Eh ! qui pourrait-il aimer qui fût plus digne qu'elle, de mériter tous les vœux de ſon cœur.

LA COMTESSE.

Il y a là-deſſous quelque choſe qui n'eſt pas naturel, & vous avez toutes les deux vos raiſons pour me parler avec tant d'éloge de ce jeune homme que je ne veux point voir, & que je ne verrai point.

MARTON.

Je n'ai d'autre raiſon que le deſir de vous voir heureuſe. Liſval eſt préciſément l'époux qui vous convient. Vous êtes généreuſe, il eſt bienfaiſant. Vous êtes belle, c'eſt un cavalier charmant. Vous êtes au primtems de vos jours, il eſt à la fleur des ſiens. Fortune, naiſſance, caractere, eſprit, talens, inclinations, humeur, tout vous aſſortit; & ſi vous n'êtes pas unis l'un à l'autre, vous manquerez l'un & l'autre votre bonheur.

LA COMTESSE.

Vous le protégez avec une chaleur qui m'eſt ſuſpecte Et vous, Finette, êtes-vous également prévenue en ſa faveur ?

LISVAL.

Je craindrais de vous déplaire, en vous

parlant d'après les vœux que je crois pouvoir former pour votre félicité.

LA COMTESSE.

Parlez, je vous l'ordonne; mais parlez-moi comme à votre amie.

LISVAL.

Je ne penſe pas autant de bien du Marquis de Liſval que Mademoiſelle Marton; mais je connais les ſentimens du Marquis: je ſais qu'il vous adore.

LA COMTESSE.

Il vous a donc priſe pour ſa confidente?

MARTON.

Il lui a tout dit.

LA COMTESSE.

Et vous me verriez avec plaiſir l'épouſe de Liſval?

LISVAL.

Le ton avec lequel vous me faites cette queſtion m'impoſe ſilence. Je vois avec douleur que vous haïſſez Liſval ſans le connaître. Tout ſon crime cependant eſt de vous aimer. Ne craigez plus aucune démarche indiſcrette de ſa part. Inſtruit de vos ſentimens, il ſaura renfermer ſes feux. Il pourra mourir de ſon amour; mais il

n'offenſera jamais par un aveu téméraire celle qu'il a juré de reſpecter toute ſa vie.

LA COMTESSE.

Si quelqu'un pouvait m'intéreſſer en ſa faveur, vous êtes peut-être la ſeule à qui je puſſe permettre de m'en entretenir. Je ne vous défends pas; mais je vous prie de ne me plus parler de lui, ni d'aucun autre homme. Vous avez lu dans mon cœur, Finette, vous ſavez qu'heureuſe dans ma retraite, l'étude & l'amitié ſuffiſent à mon repos.

LISVAL.

Ah! Madame, l'étude & l'amitié peuvent occuper le cœur; mais ne le rempliſſent jamais. C'eſt avec un époux tendre & toujours fidele, qu'une jeune femme peut jouir d'une paix ſans mêlange. C'eſt des épanchemens d'une union intime qu'elle peut ſeulement naître. On s'abuſe ſoi-même quand on veut trouver le bonheur où il n'eſt pas. Une ſollicitude ſecrette nous mene inſenſiblement à le chercher où il eſt, & où la nature, qui ne nous trompe jamais, a voulu qu'il exiſtât pour tous les êtres & dans tous les tems.

LA COMTESSE, *avec ſévérité.*

Mademoiſelle, chacun a ſa manière de voir & de ſentir. Je devine aiſément qu'il

vous faut plus que de l'amitié ; vous ne trouveriez pas (à ce que je préſume) dans ma maiſon ce qui manque pour vous rendre heureuſe, & vous êtes libre de vous retirer dès aujourd'hui.

LISVAL.

Madame.

LA COMTESSE, *avec bonté.*

Soyez ſans inquiétude ſur votre ſort ; mes bienfaits vous ſuivront par-tout.

SCENE IX.

MARTON, LISVAL.

LISVAL.

EH bien ! Marton.

MARTON.

Eh bien ! Monſieur ? .... Madame en tient.

LISVAL.

Elle me chaſſe.

MARTON.

Elle ſerait bien fâchée de vous voir partir. La pauvre femme n'eſt pas du tout à

ſon aiſe. Elle donnerait beaucoup pour ſavoir auſſi-bien que moi ce qui ſe paſſe dans ſon cœur. O nature ! nature ! on ne t'en impoſe pas.

LISVAL.

Oh ! ſi j'étais aſſez heureux ?

MARTON.

Vous êtes aimé, vous dis-je. Il eſt mille nuances que vous autres hommes ne ſavez pas ſaiſir, & qui n'échappent jamais à l'œil clairvoyant d'une femme Soyez ſans inquiétude, je vais faire votre paix avec elle. L'inſtant eſt arrivé où vous pouvez vous découvrir, ſans craindre ni ſon courroux, ni même ſes reproches.

LISVAL.

S'il était poſſible ?

MARTON.

Allez, allez, je connais mon ſexe. Les extravagances qu'on fait pour nous, peuvent nous étonner quelquefois ; mais ne nous offenſent jamais ſincérement.

SCENE X.

LISVAL, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

BON ! Marton s'éloigne, ſaiſiſſons l'inſtant pour parler à Finette.

LISVAL, *à lui-même*

Marton a beau dire, je ne me ſens pas raſſuré.

FRONTIN.

Serviteur à Mademoiſelle Finette.

LISVAL, *à part.*

Que me veut ce faquin ?

FRONTIN.

Mademoiſelle, depuis que l'on a le bonheur de vous poſſéder dans cette maiſon, il eſt impoſſible de ſe procurer un quart-d'heure de converſation avec vous.

LISVAL.

Pardon Monſieur, je n'aime point à cauſer.

FRONTIN.

C'eſt une qualité de plus. Une bavarde eſt une choſe inſupportable.

LISVAL.

Un bavard n'eſt pas moins ennuyeux, & je vous laiſſe.

FRONTIN.

Vous êtes impolie.

LISVAL.

Je ſuis vrai.

FRONTIN.

L'un revient quelquefois à l'autre.

LISVAL.

Tant pis pour ceux que la vérité offenſe.

FRONTIN.

Vous êtes jolie, Mademoiſelle.

LISVAL.

Vous êtes en vérité bien honnête, & je ne m'attendais point à ce compliment.

FRONTIN.

C'eſt que je ſuis poli & vrai, moi. Je vous aime à la folie. (*à part.*) Comme c'eſt mentir.

LISVAL.

Ah ! ah ! j'ai fait la conquête de Monſieur Frontin !

FRONTIN.

Quel air vous prenez ! Eſt-ce que vous ne m'aimeriez pas par haſard ? Là, regardez-moi bien.

LISVAL.

Je vous regarde.

FRONTIN.

Hé bien ?

LISVAL.

Vous me faites pitié.

FRONTIN, *à part.*

Quelle ſinguliere fille. Eſt-ce qu'elle a la vue baſſe ?

LISVAL.

Bon ſoir.

FRONTIN.

Un mot.

LISVAL.

Vous m'impatientez.

FRONTIN.

C'eſt pour votre intérêt que j'ai à vous parler.

LISVAL.

Pour mon intérêt?

FRONTIN.

Vous aimez Madame la Comteſſe?

LISVAL.

Qui vous l'a dit?

FRONTIN.

Qui me l'a dit? Tout. Vos attentions pour elle; mais elle vous le rend bien.

LISVAL.

Que vous importe?

FRONTIN.

Comme vous me répondez.

LISVAL.

Comme je m'inquiette peu de ce que vous faites, je vous prie d'avoir la même indifférence pour tout ce qui me regarde.

FRONTIN.

Vous ne m'entendez pas. Je ne ſuis point jaloux de l'amitié que Madame vous témoigne; mais je veux vous aider à la gagner tout-à-fait.

LISVAL.

Expliquez-vous.

FRONTIN.

Vous vous radouciſſez.

LISVAL.

Qu'avez-vous à me dire?

FRONTIN.

Madame eſt veuve.

LISVAL.

Je le ſais.

FRONTIN.

Un mari lui conviendrait à ravir.

LISVAL.

Après.

FRONTIN.

J'en ai un tout trouvé pour elle.

LISVAL.

Il ſe nomme ?

FRONTIN.

Liſval.

LISVAL.

Liſval ? vous êtes donc inſtruit ?

FRONTIN.

C'eſt à moi qu'il s'eſt adreſſé.

LISVAL.

C'eſt à vous qu'il s'eſt adreſſé. Vous êtes un impoſteur : jamais le Marquis de Liſval ne vous a parlé.

FRONTIN.

Je ne vous parle pas du Marquis de Liſval. C'eſt un petit libertin qui ſera déshérité je l'eſpere. Je parle de l'oncle.

LISVAL.

Ah ! ah !

FRONTIN.

Il m'a donné dix louis d'or pour le ſervir. Il ſe charge de votre fortune & de la mienne, ſi nous réuſſiſſons à déterminer Madame.

LISVAL, *à part.*

Ce maraud mériterait.

FRONTIN.

Avoue, mon enfant, que malgré a fierté, la récompenſe te ſéduit. Tiens, le Notaire eſt ici : emploie ton éloquence à faire accepter le Baron par Madame ; notre contrat ſe fera à l'ombre du ſien.

LISVAL, *à part,*

Il me prend une démangeaiſon de roſſer ce drôle.

FRONTIN (*prend le Marquis à bras le corps pour l'embraſſer.*)

Allons, allons friponne, ceſſe de faire la cruelle.

LISVAL, *lui donnant un ſoufflet.*

Inſolent !

FRONTIN, *ſe reculant.*

Tu dieu, Mademoiſelle, pour une fille bien élevée, vous avez la main diablement lourde.

LISVAL.

Maraud !

FRONTIN.

Mais, Mademoiſelle, il ne faudrait pas y revenir, entendez vous.

LISVAL, *va à lui, le prend par le collet.*

Ventre bleu! ceſſe tes propos, ou je te traite comme tu le mérites.

SCENE XI.

FRONTIN.

CETTE fille a dans ſes manieres une ruſticité qui me déſoriente. La vigueur de ce ſoufflet, ſa haine pour moi, ce ventre bleu ſi rondement prononcé... Tout cela me fait naitre des ſoupçons. Ce n'eſt point une femme. Certains mots échappés, & que je me rappelle... Son intimité avec Marton? Ce n'eſt point une femme. Ah! mon petit Monſieur, vous me paierez l'outrage que vous m'avez fait. Pour le compte de qui eſt-il ici? Eſt-ce pour Marton? Eſt-ce pour Madame? Qu'importe. S'il eſt céans pour le compte de Marton, on les mettra tous les deux à la porte, & je les verrai remplacés par des femmes-de-cham-

LISVAL, *à part.*

Ce maraud mériterait.

FRONTIN.

Avoue, mon enfant, que malgré a fierté, la récompenſe te ſéduit. Tiens, le Notaire eſt ici : emploie ton éloquence à faire accepter le Baron par Madame ; notre contrat ſe fera à l'ombre du ſien.

LISVAL, *à part,*

Il me prend une démangeaiſon de roſſer ce drôle.

FRONTIN (*prend le Marquis à bras le corps pour l'embraſſer.*)

Allons, allons friponne, ceſſe de faire la cruelle.

LISVAL, *lui donnant un ſoufflet.*

Inſolent!

FRONTIN, *ſe reculant.*

Tu dieu, Mademoiſelle, pour une fille bien élevée, vous avez la main diablement lourde.

LISVAL.

Maraud!

FRONTIN.

Mais, Mademoiſelle, il ne faudrait pas y revenir, entendez vous.

LISVAL, *va à lui, le prend par le collet.*

Ventre bleu! ceſſe tes propos, ou je te traite comme tu le mérites.

SCENE XI.

FRONTIN.

CETTE fille a dans ſes manieres une ruſticité qui me déſoriente. La vigueur de ce ſoufflet, ſa haine pour moi, ce ventre bleu ſi rondement prononcé... Tout cela me fait naitre des ſoupçons. Ce n'eſt point une femme. Certains mots échappés, & que je me rappelle... Son intimité avec Marton? Ce n'eſt point une femme. Ah! mon petit Monſieur, vous me paierez l'outrage que vous m'avez fait. Pour le compte de qui eſt-il ici? Eſt-ce pour Marton? Eſt-ce pour Madame? Qu'importe. S'il eſt céans pour le compte de Marton, on les mettra tous les deux à la porte, & je les verrai remplacés par des femmes-de-cham-

bres qui auront du moins des yeux. Si, comme il y a lieu de le croire, il eſt ici pour le compte de Madame, je le ferai repentir d'intriguer ſans me mettre de la partie; & d'une ou d'autre maniere, j'aurai le plaiſir de me venger de ſon indigne conduite envers moi. Bon! voici Madame fort à propos,

---

SCENE XII.

LA COMTESSE, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! Madame, je viens vous donner l'avis le plus important.

LA COMTESSE.

Que veut dire cet air effaré?

FRONTIN.

Il n'y a plus de bonne foi, plus d'honneur, plus de probité dans le monde.

LA COMTESSE.

Point de préambule.

FRONTIN.

On vous trompe, on vous trahit.

LA

LA COMTESSE.

Qui me trahit ?

FRONTIN.

Un traitre s'eſt gliſſé dans votre maiſon.

LA COMTESSE.

Je ſuis ſûre de tous mes gens. Pourquoi vouloir me donner des ſoupçons ſur leur compte ?

FRONTIN.

Vous êtes ſûre ? Et cette demoiſelle Finette, ſi hypocrite en votre préſence, ſi hardie quand vous n'y êtes pas.

LA COMTESSE.

Qu'a-t-elle donc fait ?

FRONTIN.

Il vient de me donner le plus beau ſoufflet.

LA COMTESSE.

Il vient de vous donner ? De qui parlez-vous ?

FRONTIN.

De Finette, de lui.

LA COMTESSE.

De lui? Vous êtes fou.

FRONTIN.

Oui, Madame, de lui.

LA COMTESSE.

D'elle, dites donc.

FRONTIN.

Ah! Madame, ce n'eſt point une *elle*; c'eſt un *lui*.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous mieux?

FRONTIN.

Finette eſt un homme.

LA COMTESSE.

Finette eſt un homme! Qui vous l'a dit?

FRONTIN.

D'abord Marton & lui, Finette, ſont intimes, & deux femmes ne s'aiment pas comme cela.

LA COMTESSE.

Sont-ce-là toutes vos preuves?

FRONTIN.

Finette m'en a donné une ſenſible, & jamais main de femme n'appliqua un ſoufflet ſi bien conditionné.

LA COMTESSE.

Il fallait que vous l'euſſiez mérité. C'eſt la douceur même.

FRONTIN.

La peſte ! quelle douceur ! c'eſt que Monſieur Finette jure outre cela.

LA COMTESSE.

Jure ?

FRONTIN.

Comme un grenadier.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez. Et qui ſuppoſez-vous qui ait pu le déterminer à ce déguiſement ?

FRONTIN.

J'aurais d'abord penſé que c'eſt à Marton qu'il en veut, ſi ſon ſoufflet ne m'eût perſuadé qu'il ſe pourrait bien que Madame entrât pour quelque choſe dans ſon traveſtiſſement.

LA COMTESSE.

Moi ? Qui vous le fait croire ?

FRONTIN.

Sa jalouſie.

LA COMTESSE.

Sa jalouſie ?

FRONTIN.

Oui, Madame, ſa jalouſie. Vous ſavez que le Baron de Liſval eſt amoureux de vous.

LA COMTESSE.

Je ſais cela ?

FRONTIN.

Il n'en fait pas un myſtère. Il m'avait prié de parler pour lui ; mais je ne ſuis pas fait pour me charger de pareille commiſſion. Si j'avais cru que Madame eût voulu ſe remarier, j'aurais peut-être pu faire remarquer à Madame que le Baron de Liſval a bien des qualités, qu'il eſt d'abord riche & très-vieux.

LA COMTESSE.

Monſieur Frontin !

FRONTIN.

Mais je connais votre répugnance pour de nouveaux engagemens, & je lui ai nettement dit qu'il n'avait rien à eſpérer.

LA COMTESSE.

Et vous avez fort bien fait; mais quel rapport tout ceci a-t-il avec Finette?

FRONTIN.

Quel rapport? Le voici. J'ai trouvé là ce Finette. Je lui ai parlé en l'air des deſſeins du Baron. Je n'ai pas plutôt eu ouvert la bouche de cela, qu'il eſt entré dans une fureur inconcevable. Il m'a ſauté à la gorge, je me ſuis dépétré de ſes mains comme j'ai pu; mais pas aſſez leſtement pour éviter le ſouflet dont j'ai déja eu l'honneur de vous dire qu'il m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Eſt-ce tout?

FRONTIN.

Je vous fais grace des ſotiſes énergiques dont il m'a affublé. Si pourtant Madame en exigeait un récit fidele?...

LA COMTESSE.

C'eſt bon. Faites venir Finette,

FRONTIN.

Oui, je vais vous envoyer ce petit Monſieur là. Vous allez ſans doute lui donner ſon congé pour le punir de manquer auſſi eſſentiellement aux égards qu'on doit à une perſonne de votre rang. Si la choſe s'ébruitait, ſongez aux propos ſcandaleux...

LA COMTESSE.

Finiſſez vos remarques. De la diſcrétion; ou je vous chaſſe.

FRONTIN.

Oui, Madame. (*à part.*) J'ai ſon ſecret, on me paiera mon ſilence.

SCENE XIII.

LA COMTESSE.

CETTE Finette, pour qui je me ſentais une amitié ſi tendre, ne ſerait qu'un amant déguiſé ? L'inconſéquence de ſa conduite pourrait donner lieu aux interprétations les plus malignes. Les diſcours de Frontin me font preſſentir ceux du public. Mais ce Frontin eſt un mauvais ſujet, jaloux, comme la plupart des domeſtiques, d'une préférence méritée. Son récit était orné de circonſtances qui ne peuvent être vraies... Cependant ſi Finette n'était pas ce qu'elle paraît être à mes yeux! Ah! Frontin s'eſt trompé dans ſes conjectures. Finette me parlait encore ce matin en faveur du Marquis de Liſval ; & ſi Finette était un homme, que cet homme eût de l'amour pour moi, il ne s'intéreſſerait pas au bonheur d'un rival. Mais ne ſerait-ce pas le Marquis de Liſval lui-même ? Son abſence de chez ſon oncle, qui ſe rapporte à l'époque de l'entrée de Finette dans ma maiſon.... je ne ſais que penſer ? Il faut que ce jeune homme ſoit bien étourdi, ou qu'il ait bien de l'amour... je dois éclaircir ce myſtere... Le voici : je vais le mettre à une épreuve qui lui arrachera ſon ſecret.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LISVAL.

LISVAL.

MADAME, on m'a dit que vous me demandiez ?

LA COMTESSE.

Finette, vous êtes mon amie.

LISVAL.

Les ſentimens que je vous ai voués ne finiront qu'avec ma vie.

LA COMTESSE.

Vous avez vu chez moi le Baron de Liſval.

SCENE XV.

LE BARON, *dans le fond*, LA COMTESSE, LISVAL.

LE BRRON, *à part.*

ON parle de moi. Ecoutons.

LISVAL.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Il a l'air d'un galant homme.

LE BARON, *à part.*

Sans doute.

LISVAL.

Madame, ce n'eſt pas à moi à le juger.

LA COMTESSE.

Il me recherche en mariage.

LE BARON, *à part.*

Frontin a parlé, bon !

LISVAL.

Je n'en ſavais rien, Madame.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi. Frontin vous a parlé de ſa part, & vous avez fort mal reçu ſa propoſition.

LISVAL.

Moi, Madame?

LA COMTESSE.

Frontin ajoute même que vous l'avez maltraité. J'ai reçu ſes plaintes.

LISVAL.

Monſieur Frontin a voulu prendre avec moi de certaines libertés, & j'ai cru pouvoir lui impoſer ſilence.

LA COMTESSE.

Je n'en ſuis pas ſur cet article; vos démêlés avec Monſieur Frontin ne m'inquietent point; mais je trouve fort mauvais que vous vous déclariez contre un homme que j'eſtime.

LE BARON, *à part.*

Elle a raiſon.

LISVAL.

C'eſt que j'ai cru que le Baron de Liſval ne vous convenait pas.

LE BARON, *à part.*

Voyez un peu l'impertinence!

LA COMTESSE.

Et pourquoi ne me conviendrait-il pas?

LISVAL.

Son âge d'abord ſi différent du vôtre.

LA COMTESSE.

Mais le Baron de Liſval eſt jeune encore.

LE BARON, *à part.*

Eh! mais....

LA COMTESSE.

Il eſt aimable.

LE BARON, *à part.*

Belle Comteſſe!

LA COMTESSE.

Plein d'eſprit, & je crois qu'une femme

ne pourrait qu'être parfaitement heureuſe avec lui.

LE BARON, *à part & enchanté.*

Ah! oui, oui, oui.

LA COMTESSE.

Mon Notaire eſt ici fort à propos. Je ferai en ſorte que le Baron s'explique, & j'accepte ſes propoſitions dès aujourd'hui.

LE BARON, *à part.*

Allons vîte faire dreſſer le contrat pour qu'elle n'ait plus qu'à ſigner.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, LISVAL.

LA COMTESSE.

VOUS ne répondez rien, Finette?

LISVAL.

Madame....

LA COMTESSE.

Parlez, mon bonheur prochain vous afflige-t-il?

LISVAL.

Madame...

LA COMTESSE.

Que ſignifie cet air triſte?

LISVAL.

Eh! Madame, comment ne le ſerais-je pas? Cet inſtant décide du malheur de ma vie entiere.

LA COMTESSE.

Qu'a donc de ſi affreux pour vous mon himen avec le Baron?

LISVAL.

Il n'eſt plus tems de feindre. Je ſuis coupable envers vous, Madame; mais mon déſeſpoir expiera mes torts. Je ne ſuis point ce que vous m'avez cru. Vous voyez ſous les habits d'une femme l'amant le plus tendre qui fût jamais.

LA COMTESSE, *les premiers mots à part.*

Qu'entends-je? Il eſt donc vrai. — Vous m'aimez, Monſieur, & vous n'avez pas craint de compromettre ma réputation par une démarche auſſi haſardée?

LISVAL.

Un ſeul regard décida de mon ſort; je vous vis, & je vous adorai. Tout accès était interdit auprès de vous. Il ne me reſtait que ce moyen pour vous voir, vous entendre, & j'oſai l'employer. Ne croyez pas que j'aie jamais nourri dans mon cœur aucun eſpoir criminel; je n'ambitionnais d'autre félicité que celle de reſpirer le même air que vous. Rappellez-vous que jamais vous n'avez eu lieu de vous plaindre de mes procédés. Mon reſpect égalait mon amour Je ſerais mort plutôt que de vous déplaire. Hélas! j'ai eu le bonheur de vous intéreſſer comme amie; vous avez ſouvent daigné me donner ce nom, & vous allez m'accabler de votre haine pour me punir d'avoir trop écouté mon amour. Vous ne verrez que mes torts, & je me rappellerai toujours cette bonté ſi touchante, ces vertus ſi douces qui vous font adorer de tout ce qui vous approche. J'irai loin de vos yeux mourir de douleur de vous ſavoir entre les bras d'un autre, & du regret affreux d'avoir pu vous déplaire.

LA COMTESSE.

Votre imprudence eſt inexcuſable. Elle pourrait m'expoſer à des bruits injurieux ſi quelqu'un vous eût reconnu. Heureuſement ce malheur n'eſt point arrivé. C'eſt

à vous à enſevelir cette aventure dans un éternel oubli.

LISVAL.

Ah ! Madame, celui qui vous aime une fois, doit vous reſpecter toute ſa vie. Ce n'eſt point à vous à ſouffrir de mon étourderie, j'en dois porter ſeul la juſte punition.

SCENE XVII.

MARTON, LA COMTESSE, LISVAL.

MARTON *entre très-vîte.*

DOIS-JE croire ce qu'on vient de m'apprendre ? Le Baron de Liſval...

LISVAL.

Ah ! ma chere Marton, tout eſt connu. Elle me chaſſe, elle épouſe mon oncle.

LA COMTESSE.

Vous êtes le Marquis de Liſval ? Je ne m'étonne plus, Mademoiſelle Marton, du bien que vous ne ceſſiez de m'en dire.

MARTON.

Avouez qu'il le mérite ; mais puiſque vous épouſez l'oncle, je vois bien qu'il faut que Monſieur prenne ſon parti, & que je faſſe mon paquet.

LA COMTESSE.

Je n'épouſe pas le Baron de Liſval.

LISVAL.

Quoi, Madame ? Eh ! c'eſt vous qui me l'avez dit.

LA COMTESSE.

C'était une épreuve pour vous arracher votre ſecret.

MARTON.

Vous n'aviez pas beſoin de cette épreuve. L'amour allait faire parler Monſieur ; il n'y tenait plus, & moi, le ſilence me ſuffoquait. J'allais tout vous déclarer par l'excès d'amitié que je vous porte.

LA COMTESSE.

C'était en ne vous mêlant pas d'une pareille intrigue que vous deviez me prouver votre attachement. Monſieur voudra bien, en s'éloignant dès aujourd'hui, faire ceſſer

ceſſer les ſoupçons auxquels la légéreté de ſa conduite aura peut-être donné lieu.

LISVAL.

Oui, Madame, je m'éloignerai. Je pars le plus malheureux des hommes, je pars accablé de votre haine, que je n'ai que trop méritée. (*Il va pour ſortir.*)

LA COMTESSE, *vivement & ſe reprenant.*

Je... je ne vous hais pas, Monſieur.

MARTON, *à part.*

Il ne partira pas. (*d'un ton affecté.*) Je vois, Madame, que vous allez auſſi me donner mon congé. Je ſens toute l'énormité de ma faute. On ſait déja dans la maiſon que vous avez eu auprès de vous pendant cinq ſemaines un amant traveſti. C'eſt Frontin qui raconte la choſe, & qui la donne ſous le ſecret à tous les domeſtiques. On chuchotte; cela va s'ébruiter. Ce Frontin eſt bien le plus mauvais ſujet... C'eſt une langue de vipère, un eſprit inventif, il brodera le roman. Vous ſavez combien l'on eſt méchant dans le monde; on accueillera ſes récits, on renchérira par-deſſus, &, avec les meilleures intentions du monde, j'aurai à me reprocher d'avoir fait le malheur de ma chere maîtreſſe.

LA COMTESSE.

vous m'épouvantez, Marton. Il ne ſert donc à rien d'avoir des principes & de la vertu ! voilà, Monſieur, le fruit de votre imprudence.

LISVAL.

Votre douleur me pénétre. Vous m'accablez par vos reproches ; mais, Madame, ne craignez rien de l'indiſcrétion de Frontin. Je ſaurai le forcer au ſilence.

MARTON.

Il parlera, Monſieur, il parlera. On ne fait pas taire un bavard ; mais ſi Madame voulait il y aurait un moyen tout ſimple de clore la bouche aux méchants.

LA COMTESSE.

Parle ma chere Marton.

MARTON.

Je ſens Madame que ce moyen vous coûtera.

LA COMTESSE.

Quel eſt-il enfin ?

MARTON.

Ce ſerait d'épouſer Monſieur.

LA COMTESSE.

Marton!

MARTON.

Je ne vous dirai pas pour vous déterminer qu'il vous adore, que vous ſerez avec lui la plus heureuſe des femmes. Ces conſidérations ne ſe comptent pour rien aujourd'hui, lorſqu'il s'agit d'un mariage; mais ſongez à votre réputation! vous faites taire la calomnie & l'étourderie de Monſieur, qui va retomber ſur vous ſi vous le refuſez, devient en l'épouſant une ruſe d'amour innocente & permiſe.

LISVAL.

Ma belle Comteſſe!

MARTON.

Que l'intérêt de votre gloire vous touche en ſa faveur.

SCENE XVIII & derniere.

MARTON, LE BARON, LA COMTESSE, LISVAL, LE NOTAIRE, FRONTIN.

LE NOTAIRE (*au Baron en entrant ſur la Scene.*

VOUS l'avez voulu, Monſieur le Baron; mais je vous garantis que c'eſt du tems & du papier perdus.

LE BARON.

Que diable, Monſieur le Notaire, vous êtes d'un entêtement qui ne reſſemble à rien.

LE NOTAIRE.

Cela, vous dis-je, n'eſt pas croyable.

LE BARON.

Ah! quel homme! vous allez voir. Ma belle Comteſſe, tout eſt ſelon vos intentions; vous ſerez contente; les articles ſont tous dreſſés en votre faveur. Il ne reſte plus d'autre formalité à remplir que celle d'appoſer votre ſignature, & d'y joindre celle des témoins.

MARTON, *en riant.*

Comment, Monſieur le Baron, eſt-ce que vous faites votre teſtament ?

LE BARON.

Qu'appelles-tu mon teſtament ? C'eſt bien mon contrat de mariage.

LA COMTESSE.

Votre contrat de mariage ? Et avec qui ?

LE BARON.

Avec vous, mon adorable Comteſſe ; avec vous.

LA COMTESSE.

Avec moi ?

LE BARON.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Ceſſons ce badinage.

LE BARON.

Je ne badine point, je vous épouſe.

LA COMTESSE.

Vous m'épouſez ? Il eſt fort celui-là.

LE BARON.

C'eſt vous-même qui le voulez. Deman-

dez à cette fille. Elle était avec vous... j'étais là moi ; j'ai tout entendu, il n'eſt plus tems de s'en dédire.

LA COMTESSE.

Vous nous écoutiez donc ?

LE BARON.

Je venais ſans deſſein ; vous parlez de moi ; je m'arrête ; vous avouez votre flâme pour moi ; vous vous félicitez que le Notaire ſoit ici ; je cours lui faire dreſſer le contrat. Il eſt tout prêt : il ne reſte plus qu'à ſigner.

LA COMTESSE.

Je vous demande bien pardon, Monſieur le Baron ; mais c'eſt qu'en vérité je ne ſavais pas que vous nous écoutiez.

LE BARON.

Que voulez-vous, le mot eſt lâché. Point de fauſſe honte. Aux termes où nous en ſommes elle ſerait déplacée.

LA COMTESSE.

Vous ne m'entendez pas.

MARTON.

Il y a du quiproquo, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Comment du quiproquo ? Non, non, j'ai graces au ciel l'ouie excellente.

LA COMTESSE.

Si j'avais ſu que vous fuſſiez-là ?

LE BARON.

J'entends bien : la retenue du ſexe...

LA COMTESSE.

C'eſt qu'en vérité je ne ſongeais aucunement à m'unir à vous.

LE BARON.

Comment ?

MARTON.

Vous n'y entendez rien. C'était pour déſoler votre neveu.

LE BARON.

Mon neveu ?

MARTON.

C'eſt lui que Madame épouſe.

LA COMTESSE.

Marton !

MARTON.

Songez aux conſéquences.

LE BARON.

Madame épouſe mon neveu ; un libertin qui eſt actuellement à Paris à ſe ruiner ?

MARTON.

A Paris? Comme on aime à calomnier la jeuneſſe! Le voilà votre neveu.

LISVAL.

Mon cher oncle!

LE BARON.

Que vois-je? me trompé-je?

MARTON.

C'eſt bien lui. Voilà ce que fait faire l'amour!

FRONTIN.

Je l'ai reconnu moi du premier coup.

LE BARON.

Et vous l'épouſez?

LA COMTESSE.

Il le faut bien.

LISVAL.

Que je vais vous aimer, ma belle Comteſſe!

LE NOTAIRE.

A la bonne heure. Quand je vous diſais, Monſieur le Baron, que vous étiez dans l'erreur.

LE BARON.

Mais que diable, madame, on n'enflamme pas un homme....

LA COMTESSE.

Je ſuis bien mortifiée.

LE NOTAIRE.

Il n'y aura qu'à ſubſtituer le nom de Marquis à celui de Baron. Les termes du contrat reſteront les mêmes. Monſieur ſignera en qualité d'oncle & de tuteur. Il fera à ſa niece future tous les avantages qu'il voulait faire à ſon épouſe prétendue.

LE BARON.

Mais Monſieur le Notaire ?

LE NOTAIRE.

C'eſt plus dans l'ordre.

MARTON.

Qu'avez-vous Monſieur le Baron ? quel air ſérieux ! Blâmez-vous votre neveu ; pouvous-vous le déſapprouver dans ſon choix ?

LE BARON.

Non ; mais en vérité il eſt bien dur de faire le perſonnage d'oncle, quand on eſt d'âge d'en faire un plus doux & plus convenable.

MARTON.

Que voulez-vous ? Votre neveu vous a gagné de vîteſſe, & voilà tout, ſans quoi Madame la Comteſſe...

LE BARON.

Tu crois?...

LA COMTESSE.

Eſt-ce que vous m'en voudriez, mon cher Baron ?

LE BARON.

Allons, allons, je vois bien que ce n'eſt pas votre faute, & je ſens qu'il faut que je vous aime à quelque titre que ce ſoit.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien aimable.

LISVAL.

Mon cher oncle !

LE BARON.

Paix, paix, Monſieur le coquin ! jouiſſez de votre bonheur, & rendez graces au ciel de ce que Madame ne m'a pas vu le premier.

FIN.

Lue & approuvée, pour la Repréſentation & l'Impreſſion, le 12 Septembre 1787. Signé

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de Repréſenter & d'Imprimer. A Paris, le 13 Septembre 1787. Signé,

DE CROSNE.

MARTON.

Que voulez-vous ? Votre neveu vous a gagné de viteſſe, & voilà tout, ſans quoi Madame la Comteſſe...

LE BARON.

Tu crois?...

LA COMTESSE.

Eſt-ce que vous m'en voudriez, mon cher Baron ?

LE BARON.

Allons, allons, je vois bien que ce n'eſt pas votre faute, & je ſens qu'il faut que je vous aime à quelque titre que ce ſoit.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien aimable.

LISVAL.

Mon cher oncle !

LE BARON.

Paix, paix, Monſieur le coquin ! jouiſſez de votre bonheur, & rendez graces au ciel de ce que Madame ne m'a pas vu le premier.

FIN.

Lue & approuvée, pour la Repréſentation & l'Impreſſion, le 12 Septembre 1787. Signé

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de Repréſenter & d'Imprimer. A Paris, le 13 Septembre 1787. Signé,

DE CROSNE.

: Fougues Deshayes

L'AMANT STATUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÉLÉE D'ARIETTES.

Repréſentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 4 Août 1785.

Prix douze ſols.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue Marivaux, près la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXV.

PERSONNAGES.

CÉLIMENE.	Mlle. Renaud.
DORVAL.	M. Michu.
ROSSETTE.	Mlle. Desbroſſes.
FRONTIN.	M. Meunier.

La Scene eſt à la Campagne.

L'AMANT STATUE,

COMÉDIE.

Le Théatre repréſente un Jardin très-orné ; ſur un des côtés, on voit une grille fermée ; de l'autre, un boſquet compoſé d'arbuſtes à fleurs, ſous lequel eſt placé un piédeſtal qui attend une ſtatue. Au lever de la toile, Célimene eſt aſſiſe ſur un lit de gazon, & révant à une lettre qu'elle a dans la main.

SCENE PREMIERE.

CÉLIMENE.

TOus les jours une lettre, & il ne ceſſera de m'écrire que lorſqu'il aura obtenu ma main : — je ne le verrai pas ; & les tourmens que m'a fait ſouffrir la jalouſie de l'époux que j'ai perdu, la crainte d'en trouver un ſecond qui lui reſſemble ; tout me dit, tout me répete de n'être jamais à Dorval.

ARIETTE.

Oui, oui, de l'amour qui l'enflamme
Je ſaurai braver l'ardeur,
Le calme regne dans mon ame,
Il fera tout mon bonheur.
Vains deſirs, vaine conſtance,
N'attaquez plus ma liberté,
Ce n'eſt que dans l'indifférence
Qu'on trouve la félicité.
Oui, oui, de l'amour, &c.

Durant la repriſe de cette Ariette, Frontin paroît à travers la grille; Roſette, qui arrive, lui fait ſigne d'attendre & de ſe retirer.

SCENE II.

CÉLIMENE, ROSETTE.

ROSETTE.

LE Sculpteur eſt venu.

CÉLIMENE.

Vous avez donc réſolu de me ſuivre par-tout?

ROSETTE.

Je me retire.

CÉLIMENE.

Oui — non.

ROSETTE.

Si je ne connoiſſois pas Madame — auſſi bien que je la connois, —

CÉLIMENE.

Achevez.

ROSETTE.

Je croirois que ſa tête n'eſt pas tranquille.

CÉLIMENE.

Et par qui ſeroit--elle troublée ?

ROSETTE.

Mais par ce jeune Officier dont la terre eſt voiſine de la vôtre ; ce jeune Officier qui cherche tous les moyens de vous approcher....

CÉLIMENE.

Et vous croyez qu'il y parviendra ?

ROSETTE.

Au contraire ; vous avez reçu ſes lettres, vous les avez trouvées charmantes ; mais tout cela ne ſignifie rien.

CÉLIMENE.

Rien du tout, Mademoiſelle, & puiſque vous le prenez comme ça... laiſſez-moi. (*Elle ſort.*)

ROSETTE.

Nous réuſſirons, & il ſuffit que j'aime le valet pour que je continue de protéger le maître qui, de toutes les manieres eſt digne de Célimene.... Je les attends ; voyons ſi elle eſt rentrée.

Roſette regarde, & Frontin reparoît à la grille.

SCÈNE III.

ROSETTE, FRONTIN.

DUO.

FRONTIN.

Roſette... Roſette...

(*Roſette lui fait ſigne de parler bas, & regarde toujours ſi ſa maitreſſe ne revient point.*)

ROSETTE.

Un moment.

FRONTIN.

Mon cœur eſt impatient,
Et mon maitre s'inquiette.

ROSETTE.

Doucement.

FRONTIN.

Faut il reſter à cette grille?

ROSETTE.

Non, non.

(*Elle a l'air de s'en aller, pour voir ſi Célimene eſt rentrée.*)

FRONTIN.

Quoi! tu t'en vas?

ROSETTE.

Non, non, point de courroux.

FRONTIN.

Approche donc.

ROSETTE, *ouvrant la grille.*

Me crois-tu fille
A différer le rendez-vous.

FRONTIN.

Plus de courroux.

ROSETTE.

Contre la grille la plus forte,
Jamais l'amour ne lute en vain.
Et quand il frappe, on ſent ſoudain....
On ſent qu'il faut ouvrir la porte.

ENSEMBLE.

Contre la grille, &c.

FRONTIN.

Celle de ton cœur,
Eſt pour moi, ma chere,
Celle du bonheur.

ROSETTE.

Et dans ce cœur, ce cœur ſincere,
Monſieur Frontin brûle d'entrer?

FRONTIN.

Sans différer.

ROSETTE.

Oui-dà,

FRONTIN.

Oui-da, ma chere.

ROSETTE.

Et la clef du tien,
Sera, j'eſpere,
Le prix du mien.

FRONTIN.

Le prix du tien ?

ROSETTE.

Tu dois m'entendre.

FRONTIN.

Oui.

ROSETTE.

Tu dois comprendre ?

Oui.

FRONTIN.

La clef du mien ?

ROSETTE.

Et cette clef que je ſouhaite,
Jamais un autre ne l'aura.

FRONTIN.

Et dans le cœur de ma Roſette,
Jamais un autre n'entrera.

ROSETTE.

Jamais un autre ne l'aura.

FRONTIN.

Mais quand le mien deſire
Le tien,
N'a-t-il donc rien
A me dire...
Frontin ſoupire...

ROSETTE.

Chut.

FRONTIN.

Frontin deſire....

ROSETTE.

Chut.

FRONTIN.

Eh bien !

ROSETTE, *vivement*.

Songeons à ton maître ;
Et demain, peut-être,
On te parlera,
On s'expliquera.

FRONTIN.

Ah ! j'entends, plus de peine,
Et que Célimene
Cede ſans retour
Au plus tendre amour.

ENSEMBLE.

Non, non, plus de peine,
Et que, &c.

ROSETTE.

Nous ne pouvons rien faire ſans Dorval ; cours, & dis-lui que je l'attends. (*Elle voit la guitarre de Frontin.*)

FRONTIN.

Il va venir.

ROSETTE.

Comment ?

FRONTIN.

Quoi ?

ROSETTE.

Une guitarre ! qui t'a fait muſicien ?

FRONTIN.

L'amour ; & tout cela pour fléchir ta maîtreſſe, qui

qui depuis ſix mois nous refuſe inhumainement, juſques au plaiſir de la voir.

ROSETTE.

Qui prétend que le meilleur de tous les hommes ne vaut ſeulement pas l'honneur du choix.

FRONTIN.

Plus de pitié.

ROSETTE.

Et qui, je le gage, ne differe que pour éprouver le cœur de Dorval.

FRONTIN.

Pures façons : qu'une novice ait l'air d'en faire, on lui pardonne : mais une veuve ne doit avoir peur de rien.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL.

DORVAL, *déguiſé à Roſette.*

TU es ſeule?

ROSETTE.

C'eſt vous ?... dépêchons.

DORVAL.

Sois tranquille : ta maîtreſſe m'auroit vu, qu'il lui ſeroit impoſſible de me reconnoître ſous ce déguiſement.

ROSETTE.

Au fait.

DORVAL.

Qu'elle arrive, & dans l'inſtant même je deviens avanturier, chanteur, devin ; en un mot, je lui donnerai tant de preuves de ſincérité de ma tendreſſe, que je finirai par la ſéduire.

FRONTIN.

AIR.

Un Militaire
Doit avoir trompette & tambour,
Franchiſſez les murs de Cythere,
Et morbleu, menez-y l'amour
En Militaire.

DORVAL.

AIR.

Dans le cœur d'une cruelle
Le deſir brûle en ſecret,
Jamais ſa fierté rebelle
Ne pardonne à l'indiſcret,
Mais, elle excuſe
Les larcins qu'Amour lui fait
Par une ruſe.

ROSETTE, FRONTIN.

Même AIR.

Célimene vous engage.
Les fleurs naiſſent ſous ſes pas;
Mais au fond de ce bocage
Elle en cache les appas:
Ah! quel dommage
Si vous n'en dérobiez pas,
Pour votre uſage.

(*Les trois couplets ſe reprennent en trio.*)

DORVAL, *à Roſette.*

Tu as raiſon; mais ſi elle s'obſtine à me refuſer, que faire?

MARTON.

Que voulez-vous ? Votre neveu vous a gagné de vîteſſe, & voilà tout, ſans quoi Madame la Comteſſe...

LE BARON.

Tu crois?...

LA COMTESSE.

Eſt-ce que vous m'en voudriez, mon cher Baron ?

LE BARON.

Allons, allons, je vois bien que ce n'eſt pas votre faute, & je ſens qu'il faut que je vous aime à quelque titre que ce ſoit.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien aimable.

LISVAL.

Mon cher oncle !

LE BARON.

Paix, paix, Monſieur le coquin ! jouiſſez de votre bonheur, & rendez graces au ciel de ce que Madame ne m'a pas vu le premier.

FIN.

Lue & approuvée, pour la Repréſentation & l'Impreſſion, le 12 Septembre 1787. Signé
SUARD.

Vu l'Approbation, permis de Repréſenter & d'Imprimer. A Paris, le 13 Septembre 1787. Signé,
DE CROSNE.

= Fouques Deshayes

L'AMANT STATUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÉLÉE D'ARIETTES.

Repréſentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 4 Août 1785.

Prix douze ſols.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue Marivaux, près la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXV.

= Fougues Deshayes

L'AMANT STATUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÉLÉE D'ARIETTES.

Repréſentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 4 Août 1785.

Prix douze ſols.

A PARIS,

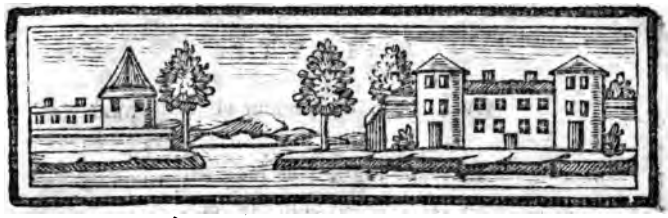
Chez BRUNET, Libraire, rue Marivaux, près la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXV.

PERSONNAGES.

CÉLIMENE.	Mlle. Renaud.
DORVAL.	M. Michu.
ROSSETTE.	Mlle. Desbroſſes.
FRONTIN.	M. Meunier.

La Scene eſt à la Campagne.



L'AMANT STATUE,

COMÉDIE.

Le Théatre repréſente un Jardin très-orné ; ſur un des côtés, on voit une grille fermée ; de l'autre, un boſquet compoſé d'arbuſtes à fleurs, ſous lequel eſt placé un piédeſtal qui attend une ſtatue. Au lever de la toile, Célimene eſt aſſiſe ſur un lit de gazon, & révant à une lettre qu'elle a dans la main.

SCENE PREMIERE.

CÉLIMENE.

TOus les jours une lettre, & il ne ceſſera de m'écrire que lorſqu'il aura obtenu ma main : — je ne le verrai pas ; & les tourmens que m'a fait ſouffrir la jalouſie de l'époux que j'ai perdu, la crainte d'en trouver un ſecond qui lui reſſemble ; tout me dit, tout me répete de n'être jamais à Dorval.

ARIETTE.

Oui, oui, de l'amour qui l'enflamme
Je ſaurai braver l'ardeur,
Le calme regne dans mon ame,
Il fera tout mon bonheur.
Vains deſirs, vaine conſtance,
N'attaquez plus ma liberté,
Ce n'eſt que dans l'indifférence
Qu'on trouve la félicité.
Oui, oui, de l'amour, &c.

Durant la repriſe de cette Ariette, Frontin paroît à travers la grille; Roſette, qui arrive, lui fait ſigne d'attendre & de ſe retirer.

SCENE II.

CÉLIMENE, ROSETTE.

ROSETTE.

LE Sculpteur eſt venu.

CÉLIMENE.

Vous avez donc réſolu de me ſuivre par-tout?

ROSETTE.

Je me retire.

CÉLIMENE.

Oui — non.

ROSETTE.

Si je ne connoiſſois pas Madame — auſſi bien que je la connois. —

CÉLIMENE.

Achevez.

ROSETTE.

Je croirois que ſa tête n'eſt pas tranquille.

CÉLIMENE.

Et par qui ſeroit--elle troublée ?

ROSETTE.

Mais par ce jeune Officier dont la terre eſt voiſine de la vôtre ; ce jeune Officier qui cherche tous les moyens de vous approcher....

CÉLIMENE.

Et vous croyez qu'il y parviendra ?

ROSETTE.

Au contraire ; vous avez reçu ſes lettres, vous les avez trouvées charmantes ; mais tout cela ne ſignifie rien.

CÉLIMENE.

Rien du tout, Mademoiſelle, & puiſque vous le prenez comme ça... laiſſez-moi. (*Elle ſort.*)

ROSETTE.

Nous réuſſirons, & il ſuffit que j'aime le valet pour que je continue de protéger le maître qui, de toutes les manieres eſt digne de Célimene.... Je les attends ; voyons ſi elle eſt rentrée.

Roſette regarde, & Frontin reparoît à la grille.

SCÈNE III.

ROSETTE, FRONTIN.

DUO.

FRONTIN.

Roſette... Roſette...

(*Roſette lui fait ſigne de parler bas, & regarde toujours ſi ſa maîtreſſe ne revient point.*)

ROSETTE.

Un moment.

FRONTIN.

Mon cœur eſt impatient,
Et mon maître s'inquiette.

ROSETTE.

Doucement.

FRONTIN.

Faut il reſter à cette grille?

ROSETTE.

Non, non.

(*Elle a l'air de s'en aller, pour voir ſi Célimene eſt rentrée.*)

FRONTIN.

Quoi! tu t'en vas?

ROSETTE.

Non, non, point de courroux.

FRONTIN.

Approche donc.

ROSETTE, *ouvrant la grille.*

Me crois-tu fille
A différer le rendez-vous.

FRONTIN.

Plus de courroux.

ROSETTE.

Contre la grille la plus forte,
Jamais l'amour ne lute en vain.
Et quand il frappe, on sent soudain...
On sent qu'il faut ouvrir la porte.

ENSEMBLE.

Contre la grille, &c.

FRONTIN.

Celle de ton cœur,
Est pour moi, ma chere,
Celle du bonheur.

ROSETTE.

Et dans ce cœur, ce cœur sincere,
Monsieur Frontin brûle d'entrer?

FRONTIN.

Sans différer.

ROSETTE.

Oui-dà,

FRONTIN.

Oui-da, ma chere.

ROSETTE.

Et la clef du tien,
Sera, j'espere,
Le prix du mien.

FRONTIN.

Le prix du tien ?

ROSETTE.

Tu dois m'entendre.

FRONTIN.

Oui.

ROSETTE.

Tu dois comprendre ?

Oui.

FRONTIN.

La clef du mien ?

ROSETTE.

Et cette clef que je ſouhaite,
Jamais un autre ne l'aura.

FRONTIN.

Et dans le cœur de ma Roſette,
Jamais un autre n'entrera.

ROSETTE.

Jamais un autre ne l'aura.

FRONTIN.

Mais quand le mien deſire
Le tien,
N'a-t-il donc rien
A me dire...
Frontin ſoupire...

ROSETTE.

Chut.

FRONTIN.

Frontin deſire....

ROSETTE.

Chut.

FRONTIN.

Eh bien !

ROSETTE, *vivement*.

Songeons à ton maître ;
Et demain, peut-être,
On te parlera,
On s'expliquera.

FRONTIN.

Ah ! j'entends, plus de peine,
Et que Célimene
Cede ſans retour
Au plus tendre amour.

ENSEMBLE.

Non, non, plus de peine,
Et que, &c.

ROSETTE.

Nous ne pouvons rien faire ſans Dorval ; cours, & dis-lui que je l'attends. (*Elle voit la guitarre de Frontin.*)

FRONTIN.

Il va venir.

ROSETTE.

Comment ?

FRONTIN.

Quoi ?

ROSETTE.

Une guitarre ! qui t'a fait muſicien ?

FRONTIN.

L'amour ; & tout cela pour fléchir ta maîtreſſe, qui

qui depuis ſix mois nous refuſe inhumainement, juſques au plaiſir de la voir.

ROSETTE.

Qui prétend que le meilleur de tous les hommes ne vaut ſeulement pas l'honneur du choix.

FRONTIN.

Plus de pitié.

ROSETTE.

Et qui, je le gage, ne differe que pour éprouver le cœur de Dorval.

FRONTIN.

Pures façons : qu'une novice ait l'air d'en faire, on lui pardonne : mais une veuve ne doit avoir peur de rien.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL.

DORVAL, *déguiſé à Roſette.*

TU es ſeule?

ROSETTE.

C'eſt vous?... dépêchons.

DORVAL.

Sois tranquille : ta maîtreſſe m'auroit vu, qu'il lui ſeroit impoſſible de me reconnoître ſous ce déguiſement.

ROSETTE.

Au fait.

DORVAL.

Qu'elle arrive, & dans l'inſtant même je deviens avanturier, chanteur, devin; en un mot, je lui donnerai tant de preuves de ſincérité de ma tendreſſe, que je finirai par la ſéduire.

FRONTIN.

AIR.

Un Militaire
Doit avoir trompette & tambour,
Franchiſſez les murs de Cythere,
Et morbleu, menez-y l'Amour
En Militaire.

DORVAL.

AIR.

Dans le cœur d'une cruelle
Le deſir brûle en ſecret,
Jamais ſa fierté rebelle
Ne pardonne à l'indiſcret,
Mais, elle excuſe
Les larcins qu'Amour lui fait
Par une ruſe.

ROSETTE, FRONTIN.

Même AIR.

Célimene vous engage.
Les fleurs naiſſent ſous ſes pas;
Mais au fond de ce bocage
Elle en cache les appas:
Ah! quel dommage
Si vous n'en dérobiez pas,
Pour votre uſage.

(*Les trois couplets ſe reprennent en trio.*)

DORVAL, *à Roſette.*

Tu as raiſon; mais ſi elle s'obſtine à me refuſer, que faire?

ROSETTE.

Perſiſter ; avec du bien & de la naiſſance, de la jeuneſſe & de l'amour, on parvient à tout.

DORVAL.

Je perſiſterai ; & ſi la tentative que je vais faire ne réuſſit pas... tu vois ce boſquet?

ROSETTE.

Eh bien !

DORVAL.

Tous les jours Célimene vient y lire, ou y rêver, & du moins pour l'approcher de plus près, ce ſoir même, je remplirai ce piédeſtal.

ROSETTE.

Vous ?

FRONTIN.

J'ai mis le Sculpteur dans mes intérêts, & c'eſt moi qui le repréſenterai, qui ſerai ſon premier garçon.

ROSETTE.

Marbre & ſtatue près de l'objet que l'on aime ! le rôle eſt rude à ſoutenir.

DORVAL.

Je le ſais; mais c'eſt mon affaire.

ROSETTE.

Cette ſtatue repréſente un Berger tenant une flute...

FRONTIN.

Qui ne dit rien.

DORVAL.

E le parlera.

ROSETTE.

Bon !

FRONTIN.

Ce ſera notre interprête.

CELIMENE, *de loin.*

Roſette....

ROSETTE.

C'eſt ma maîtreſſe.

DORVAL.

Demeure, & ne dis rien.

CELIMENE, *approchant.*

Roſette.

ROSETTE.

Vite, vîte.

(*Frontin pince de la guitarre, Dorval chante avec lui les couplets ſuivans, & empêche Célimene d'interroger Roſette.*)

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CÉLIMENE

DORVAL, FRONTIN.

AIR.

Voici les étrennes de Cythere,
La leçon du plus charmant des Dieux;
Non, ce n'eſt qu'au deſir de lui plaire
Que l'on doit le ſecret d'être heureux.

DORVAL.

Aux indifférens toujours contraire,
J'annonce l'hiver dans tous les tems,
Aux jeunes époux qu'amour éclaire
Ma voix ne prédit que du printems.

CELIMENE, *à Roſette.*

Je veux ſavoir....

DORVAL, FRONTIN.

Voici les étrennes, &c.

CELIMENE.

Me direz-vous?

DORVAL.

Couples bien unis ſont les planetes
Dont le nom remplit mes almanachs,
Et pour être inſcrit ſur mes tabletes,
Beauté ſans amour ne ſuffit pas.

CELIMENE.

Mais encore une fois...

DORVAL, FRONTIN.

Voici les étrennes, &c.

CELIMENE.

A la fin, ſaurai-je comment & pourquoi ces gens-là ſont entrés juſques dans ma retraite.

ROSETTE.

Parce que j'aime la muſique, & que bonnes ou mauvaiſes, j'ai voulu acheter leurs chanſons. (*En montrant Dorval*). D'ailleurs, il ne tient qu'à vous de ſavoir votre bonne aventure; celui-ci vous la dira.

CELIMENE.

Tu as la bonté d'y croire?

ROSETTE.

Je l'ai déjà conſulté. (*A Dorval.*) Mais je n'ai pas vu votre grimoire; où eſt-il?

DORVAL.

Dans les yeux de la beauté.

CELIMENE, *à part.*

Que veut-il dire ?

ROSETTE.

Et plus une femme eſt jolie ?...

DORVAL, *approchant de Célimene.*

Plus je gagne à la voir de près.

FRONTIN.

C'eſt tout gain.

CELIMENE, *à part.*

Il m'interdit. (*Haut.*) C'en eſt aſſez, & faites-moi grace de vos prédictions.

QUATUOR.

DORVAL.

Plus une belle eſt inhumaine,
Et moins l'amour doit l'épargner ;
Il a ſur elle un droit d'aubaine,
Que tôt ou tard il faut payer.
Un jeune cœur eſt une roſe,
Que le printems lui vient offrir,
Et de l'inſtant qu'elle eſt éclоſe.
Il ſe preſſe de la cueillir.

DORVAL, FRONTIN.

Le rebuter,
L'éviter,
Réſiſter
A ſes traits,
Pleins d'attraits,
C'eſt mourir

Au plaiſir,
C'eſt trahir
Le vœu de la nature.

CELIMENE.

Mais ceſſez.

ROSETTE.

Pourſuivez.

CÉLIMENE.

Finiſſez.

DORVAL.

J'obéis & vous laiſſe.
Cet almanach joyeux.

FRONTIN.

Curieux,
Merveilleux,
Précieux.

DORVAL.

J'y montre à la jeuneſſe
Que le bonheur dépend
Du moment.
Le tems preſſe;
L'été fuit,
L'hiver le ſuit,
Et des jeux du matin,
Le ſoir, Adieu tout l'eſſaim.

(*Dorval préſente l'almanach à Celimene, qui heſite, Rojette le prend.*)

ROSETTE.

Moi, je veux le lire,
Le lire & m'inſtruire

De mon deſtin.

CÉLIMENE, *à part.*

Ciel ! ô ciel ! il m'intéreſſe !

ROSETTE, *à Célimene.*

Qu'il eſt galant !
Qu'il eſt charmant !

CELIMENE, *à part.*

Par quelle adreſſe
Sait-il m'arrêter ?
Se faire écouter ?

CÉLIMENE, *à part.*

Il m'intéreſſe,
Par quelle adreſſe
Sait-il m'arrêter ?
Se faire écouter ?

DORVAL, *à part.*

Je l'intereſſe,
De la tendreſſe,
Et je la toucherai ;
Je l'enflammerai.

ROSETTE, *à Dorval.*

De la tendreſſe,
De la fineſſe
Et vous la toucherez,
Vous l'enflammerez.

FRONTIN, *à Dorval.*

De la tendreſſe,
De la fineſſe,
Et vous la toucherez ;
Vous l'enflammerez.

ROSETTE, *à Dorval.*

Combien pour l'exemplaire
De ce code joyeux,
Curieux,
Merveilleux,
Précieux.

DORVAL.

Je n'ai voulu, ma chere :
Que jouir du plaiſir
De l'offrir :

C'eſt mon ſalaire.

CÉLIMENE.

Quel chanteur !

DORVAL.

L'aſpect flatteur
D'un minois ſéducteur
Eſt un effet au porteur.

ENSEMBLE.

CÉLIMENE, *à part.*

Il m'intéreſſe,
Quelle fineſſe !

(haut.)

Paix, paix, paix ceſſez,
Sortez, finiſſez

ROSETTE, *à Dorval.*

De la tendreſſe,
De la fineſſe,

(à Célimene,)

Ah ! qu'il eſt galant !
Ah ! qu'il eſt charmant !

DORVAL, FRONTIN.

Oui, oui l'aſpect flatteur
D'un minois ſéducteur
Eſt un effet au porteur.
Mais paix, paix, ceſſons,
Sortons, finiſſons.

SCENE VI.

CELIMENE, ROSETTE.

ROSETTE.

IL eſt impoſſible d'être plus honnête.

CELIMENE, *à part.*

Seroit-ce lui !

ROSETTE, *plus haut.*

De l'eſprit, du feu.—

CELIMENE.

Et bien!

ROSETTE.

Je dis, Madame, que ce chanteur-là mérite d'avoir votre pratique.

CÉLIMENE.

Tu as pris...

ROSETTE.

Quoi!

CELIMENE.

Son almanach.

ROSETTE.

Le voici.

CELIMENE.

Il a pour titre.

ROSETTE, *haut.*

L'Amour fidelle.

CELIMENE.

Et tu crois que ce n'eſt pas?...

ROSETTE.

Qui?

CELIMENE.

Qui?... Dorval.

ROSETTE.

Dorval!... il eſt bien loin.

CELIMENE.

Bien loin!

ROSETTE.

Oui, Madame, & je l'ai tant grondé d'avoir oſé vous écrire, qu'il eſt parti ſur le champ.

CELIMENE.

Parti! grondé! vous en avois-je priée?

ROSETTE.

J'ai fait pour le mieux.

CELIMENE.

Retirez-vous, & laiſſez-moi cet almanach

ROSETTE.

Avec plaiſir.

CELIMENE.

Lettres ou chanſons, j'entends que vous me les remettiez.

ROSETTE.

Il n'en viendra plus.

CELIMENE.

Sortez.

ROSETTE, *à part, en s'en allant.*

Elle eſt priſe.

SCENE VII.

CÉLIMENE, *ſeule.*

OUi... j'ai des ſoupçons... & je veux les éclaircir.

(*Elle ouvre l'almanach, & y lit les vers ſuivans.*)

» Si le ſentiment qui m'enchaîne
» Ne peut fléchir votre rigueur,
« Parlez, & dans l'inſtant, cruelle Célimene,
» Je ceſſe de prétendre au don de votre cœur;
» Mais à mes vers ſi vous daignez ſourire,
« Pour vous mes vers s'arrangeront
» Et je ne ceſſerai d'écrire
» Tant que les Graces me liront. »

Que répondre, & comment s'en défendre?

ARIETTE.

Quelle peine ! quelle ſouffrance !
La crainte & l'eſpérance,
Tour-à-tour viennent m'agiter.
Oh ! toi qui veux que je m'engage,
Toi que je tremble d'écouter ;
Jure, Amour, jure-moi de n'être plus volage,
Ou ceſſe de me tourmenter.
Quelle peine ! &c.

SCENE VIII.

CÉLIMENE, ROSETTE,

ROSETTE.

JE viens ſavoir ſi Madame veut me rendre mon almanach. (*A part.*) Il faut que je tâche de l'éloigner.

CELIMENE.

Vous êtes ineroyable.

ROSETTE.

Je crains que le titre ne vous ſéduiſe.

CELIMENE.

S'il en apporte un ſecond... vous lui direz...

ROSETTE.

J'attends. (*A part.*) Elle ne s'en ira pas !

CELIMENE.

Que je ſuis très-reconnoiſſante ...

ROSETTE.

C'eſt bien fort.

CELIMENE.

Et que.... cet almanach...

ROSETTE.

Eſt le dernier que vous recevrez. (*A part.*) Allez donc.

CÉLIMENE.

Vous n'avez jamais ſu parler à propos (*Elle ſort.*)

SCENE IX.

ROSETTE, *regardant aller Célimene.*

A la fin, la voilà partie, & tout eſt dit ; oui, ma chere maîtreſſe, encore un trait, & ce ſoir même l'Amour l'emportera.

AIR.

Jeunes fillettes,
Fines coquettes,
De ſes attraits
Et de ſes traits,
En vain Vous croyez vous défendre.
Il faut ſe rendre.
Je ſuis ſon bien,
Vous êtes le ſien.
L'inſtant arrive,
Le cœur eſquive ;
Mais l'arc en main
Le Dieu malin
En fait juſtice,
Et juſtement,
Voilà comment
Le pied nous gliſſe
Sans le vouloir,
Sans le ſavoir.

Ils ne viennent point ! que devenir !

(*Frontin arrive en garçon Sculpteur, un reſſort & une manivelle à la main.*)

SCENE X.

ROSETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ELle eſt rentrée.

ROSETTE, *riant.*

Je reſpire... Mais quelle figure !

FRONTIN.

Paix.

(*Il va au piédeſtal, & place le reſſort ſur le côté.*)

ROSETTE.

Que fais-tu-là ?

FRONTIN.

Nous ſommes organiſés.

ROSETTE.

En vérité !

FRONTIN.

Et voilà notre magie.

ROSETTE.

Ce reſſort ?

FRONTIN.

Oui, ce reſſort ; mais le véritable eſt dans les yeux de ta maîtreſſe.

ROSETTE.

Je tremble qu'elle ne revienne, dépêche toi....

FRONTIN.

Tu m'interrogeras.

ROSETTE.

Sur quoi ?.. Frontin.,. Eh bien ?.. Frontin..

FRONTIN.

Je ſuis ſourd, & Dorval ſera muer.

(*Dorval arrive déguiſé en Berger, & tenant une flûte à ſa main.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL.

DORVAL.

Silence.

ROSETTE.

Fort bien ; mais ayez plus de courage que votre habit n'en promet.

DORVAL.

Je m'en ſouviendrai.

ROSETTE.

AIR.

Céladon, pour fléchir ſa belle,
Se contenta de la chanter,
Auſſi la trouva-t-il cruelle,
Gardez-vous bien de l'imiter.

DORVAL.

J'ai lu que plus une Bergere
Paroît ſévere ;
Et plus on doit prendre l'eſſor.

ROSETTE.

ROSETTE.

Oui, bien ſouvent, pour mieux nous plaire,
Il faut avoir tout-à-fait tort.

ENSEMBLE.

Oui, bien ſouvent, &c.

ROSETTE.

Même AIR.

La fuite même eſt une ruſe
Qu'il eſt ſaiſé de découvrir,
Et par fois la bouche refuſe
Ce que le cœur brûle d'offrir.

DORVAL.

J'ai lu, &c.

ROSETTE.

J'entends du bruit... c'eſt ma maîtreſſe... en place.

(*Dorval ſe met ſur le piédeſtal, & Frontin reſte debout à côté de lui.*)

SCÈNE dernière.

LES PRÉCÉDENS, CÉLIMÈNE.

CÉLIMÈNE.

QUe ſignifie donc le tapage que l'on fait ici?

ROSETTE.

C'eſt que je n'y ſuis pas ſeule.

CÉLIMÈNE.

Encore! (*elle voit la ſtatue*) Ha! (*elle l'examine.*)

ROSETTE.

Comment la trouvez-vous?

CÉLIMÈNE.

Très-bien;

ROSETTE.

Je ne ſais où le ſculpteur en a pris le modele, mais que l'on me procure un Berger comme celui-là, & je vous aſſure que je me paſſerai d'Amant ou de Mari.

CELIMENE, *voyant Frontin.*

Quel eſt cet homme-là ?

FRONTIN.

Oui, c'eſt moi qui l'ai mis là.

CELIMENE,

Je vous demande qui vous êtes.

FRONTIN.

Faite & parfaite.

CELIMENE.

Cet homme eſt fou.

ROSETTE.

Il eſt ſourd.

CELIMENE.

Il falloit donc me le dire..., mais plus j'examine ce Berger, & plus il me plaît.

ROSETTE.

Il vous plairoit bien davantage, ſi vous ſaviez....

CELIMENE.

Eh bien ? quoi ! parleras-tu ?

ROSETTE.

C'eſt qu'on dit qu'il a une ame.

CELIMENE.

Une ame !

ROSETTE.

Eſſayez-en, & vous en jugerez.

CELIMENE.

Après.

ROSETTE.

Vous voyez cet inſtrument ?

CELIMENE.

Il en joueroit ?

ROSETTE.

Parfaitement, & au moyen de ce reſſort...

CELIMENE.

Tu m'impatientes.

ROSETTE, *à Frontin.*

Allez.

FRONTIN.

Hin ?

(*Il demande par geſte s'il faut tourner le reſſort.*)

ROSETTE.

Oui.

(*Il tourne la clef, & peu-à-peu, Dorval leve ſa flûte, qu'il porte à ſa bouche.*)

CELIMENE.

Je ſuis confondue.

(*Dorval commence un prélude dont les dernieres notes ne ſont pas juſtes.*)

ROSETTE.

Ahi.

FRONTIN.

Encore un tour.

CELIMENE.

J'étois ſûre que tu en avois trop dit.

ROSETTE.

Patience.

CELIMENE.

Roſette ?..

ROSETTE.

Madame.

CELIMENE.

Il a l'air de me fixer.

ROSETTE.

Oui, vraiment, & ſes regards ſemblent vous dire qu'il ne veut jouer que pour vous.

(*Dorval joue un air de flûte.*)

CÉLIMENE.

Je n'en reviens pas... Quelle eſt donc la mécanique qui le fait agir ?

ROSETTE.

Elle eſt toute ſimple.

CÉLIMENE.

Le Sculpteur ſe ſera mépris, & ce Berger n'a ſûrement pas été fait pour moi.

ROSETTE.

Pour vous-même, Madame, & quand vous connoîtrez tout ſon talent, vous conviendrez que l'art approche quelquefois de la nature.

CELIMENE.

Qu'a-t-il donc encore de ſi merveilleux ?

ROSETTE.

Ce qu'il a ? tout l'accord, tout l'enſemble qu'il faut dans un duo.

CELIMENE.

Impoſſible.

ROSETTE.

Vous allez voir. (*Très-haut à Frontin.*) Un air connu, & qui ſoit bien doux, bien tendre.

FRONTIN.

Vous voulez encore l'entendre ?

ROSETTE, *très-haut à Frontin.*

Vous direz les paroles.

FRONTIN.

Eſt-ce que vous me prenez pour un ſourd ?

CELIMENE.

Eh bien.

(*Roſette va pour tourner la clef du reſſort, & par diſtraction, Dorval place ſa flûte de lui-même.*)

FRONTIN.

Rien ?

CÉLIMENE.

Quoi ? ſans attendre ?

(*Roſette eſt un peu déconcertée, mais elle ſe remet auſſi-tôt.*)

ROSETTE.

Nouvelle preuve de ſa perfection ; & dès qu'une belle veut l'entendre, il n'a beſoin que d'un coup d'œil.

(*Frontin chante le couplet ſuivant que Dorval accompagne avec ſa flûte.*)

AIR. *O ma tendre Muſette.*

FRONTIN.

Sous ſa forme nouvelle
Si Daphné ſoupira,
C'eſt qu'elle étoit fidelle
Au Dieu qu'elle adora ;
Si le marbre s'enflamme
Dans ce bois enchanté,
C'eſt que tout prend une ame
Pour plaire à la beauté.

CELIMENE.

Il eſt incroyable. (*A Frontin.*) Sait-il beaucoup d'airs ?

FRONTIN.

S'il faut le laiſſer à l'air ?

ROSETTE, *très-haut.*

On vous demande s'il ſait beaucoup d'airs ?

(*Frontin agite ſa main, comme s'il tournoit le reſſort qu'il montre.*)

FRONTIN.

Il n'y a que çà à faire.

CÉLIMENE.

Je ſuis enchanté qu'il ſoit à moi : je viendrai le voir tous les jours ; & tous les jours je le ferai jouer.

ROSETTE, FRONTIN.

L'Amant le plus tendre
Saura vous désarmer.

DORVAL.

Dois-je toujours rester statue.

ROSETTE.

Non, ce seroit trop grand dommage, en vérité !

CELIMENE,

Rosette...

DORVAL.

Célimene...

CELIMENE, *à part.*

A que je suis émue :
Faut-il perdre sa liberté !

DORVAL.

Votre bouche a dit... je vous aime,
Répondez...

CELIMENE.

Quel moment !

DORVAL, ROSETTE, FRONTIN.

Répétez...

CELIMENE.

Quel tourment !

DORVAL.

Répondez, répétez de même...
C'est vous...

CELIMENE.

Oui... oui... c'est vous que j'aime.

N'en

Je le

J'y a

Mais

Et

V

T

L'AMANTE STATUE,

OU

LE NOUVEAU PIGMALION;

COMÉDIE,

En un Acte & en Proſe, mêlée d'Ariettes;

Par M. DE B... DESGAGNIERS.

Repréſentée ſur le Théatre de Lyon, le 9 Août 1774.

La Muſique eſt de M. REINIGG, Amateur.

A LYON,
Chez CASTAUD, Place de la Comédie.

Chez [redacted] *à Paris,*
[redacted] rue Notre-Dame.
[redacted] Saint-Jacques.

L'AMANTE STATUE,

OU

LE NOUVEAU PIGMALION;

COMÉDIE,

En un Acte & en Proſe, mêlée d'Ariettes;

Par M. DE B... DESGAGNIERS.

Repréſentée ſur le Théatre de Lyon, le 9 Août 1774.

La Muſique eſt de M. REINIGG, Amateur.

A LYON,

Chez CASTAUD, Place de la Comédie.

Et ſe trouve à Paris,

Chez { CLAUDE HERISSANT, rue Notre-Dame.
{ La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIV.

*A Mademoiſelle M****

TU me permets de t'offrir cet ouvrage :
Eglé, qu'il eſt doux pour mon cœur,
De pouvoir obtenir une telle faveur !
A peine au printems de ton âge,
Tu réunis, par un double avantage,
Les graces au talent, l'eſprit à la douceur.
C'eſt l'amour, ce Dieu ſéducteur,
Qui, de ſes traits, embellit ton viſage.
Ta bouche a toute la fraîcheur
Et l'éclat d'une tendre roſe
Au ſouffle du Zéphir éclоſe.
Que j'aime à voir cette vive rougeur,
Qui, ſur ton front, annonce la candeur !
Que j'aime à voir cette ſimple parure,
Qui, de ton ſein découvrant la blancheur,
Porte dans tous les ſens & le trouble & l'ardeur !
L'ame reſſent une volupté pure,
Quand d'un ruban ou d'une fleur
L'on te voit, au matin, orner ta chevelure.
Près de toi ſeule eſt le bonheur :
Et dès l'inſtant que l'on te voit paroître,
Le cœur reprend un nouvel être.
Je dois taire ton nom ? Eh bien ! Soit.... Au ſurplus,
Décrire tes appas, c'eſt te faire connoître :
Chacun ſait, belle Eglé, qu'il n'eſt qu'une Vénus.

TARTARIN

SULTAN,

OU

LE TRIOMPHE DU PIÉDESTAL,

COMÉDIE,

En un Acte & en Prose, mêlée d'Ariettes;

Par M. DE B... DESFAUCONPRET,

Représentée pour la Théâtre de Lyon, le 9
Août 1792.

La Musique est de M. Rainis, Artiste.

A LYON,

Chez CASTEL, Libraire, Place de la Comédie.

*A Mademoiſelle M****

TU me permets de t'offrir cet ouvrage :
Eglé, qu'il eſt doux pour mon cœur,
De pouvoir obtenir une telle faveur !
A peine au printems de ton âge,
Tu réunis, par un double avantage,
Les graces au talent, l'eſprit à la douceur.
C'eſt l'amour, ce Dieu ſéducteur,
Qui, de ſes traits, embellit ton viſage.
Ta bouche a toute la fraîcheur
Et l'éclat d'une tendre roſe
Au ſouffle du Zéphir éclоſe.
Que j'aime à voir cette vive rougeur,
Qui, ſur ton front, annonce la candeur !
Que j'aime à voir cette ſimple parure,
Qui, de ton ſein découvrant la blancheur,
Porte dans tous les ſens & le trouble & l'ardeur !
L'ame reſſent une volupté pure,
Quand d'un ruban ou d'une fleur
L'on te voit, au matin, orner ta chevelure.
Près de toi ſeule eſt le bonheur :
Et dès l'inſtant que l'on te voit paroître,
Le cœur reprend un nouvel être.
Je dois taire ton nom ? Eh bien ! Soit.... Au ſurplus,
Décrire tes appas, c'eſt te faire connoître :
Chacun ſait, belle Eglé, qu'il n'eſt qu'une Vénus.

ACTEURS.

ELISE, Jeune veuve.

ERASTE, Amant d'Eliſe.

FLORICOURT, Autre amant d'Eliſe.

ARTENICE, Amie d'Eliſe.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

LA FLEUR, Valet de Floricourt.

FINETTE, Suivante d'Eliſe.

BERGERS & BERGERES.

La Scene ſe paſſe dans la maiſon de campagne d'Eraſte.

L'AMANTE STATUE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

UN mot, ma chere enfant : laiſſons nos maîtres ſe promener dans le jardin ; & parlons un peu de nos amours ... dis-moi ; m'aimes-tu toujours ?

FINETTE.

Ah ! ah ! la demande me paroît tout-à-fait plaiſante : & depuis quand Criſpin ſoupçonne-t-il ma foi ?

CRISPIN.

Dame, vois-tu, ma chere Finette, tu as un petit minois chiffonné, des yeux frippons, qui ne laiſſent pas de me mettre martel en tête ; & La Fleur...

FINETTE, *l'interrompant.*

Toi, jaloux ? . . . fi ! . . . je ne t'aurois pas cru ſuſceptible juſqu'à ce point-là.

CRISPIN.

Les ſoubrettes ſont ordinairement les ſinges de leurs maîtreſſes. Or, Eliſe panche furieuſement pour Floricourt ; ergò, j'ai tout lieu de craindre que Finette, la ſuivante, ne donne dans Mr. de La Fleur.

MARIANNE

ou

LE TOURNOI PICARILLON,

COMÉDIE,

En un Acte & en Prose, mêlée d'Ariettes;

Par M. de B... [illegible]

Représentée pour la Troisième fois à Lyon, le 9
Août 1774.

La Musique est de M. Rainer, Amateur.

A LYON,

Chez CASTAUD, Place [illegible]

[illegible]

*A Mademoiſelle M****

TU me permets de t'offrir cet ouvrage :
Eglé, qu'il eſt doux pour mon cœur,
De pouvoir obtenir une telle faveur !
A peine au printems de ton âge,
Tu réunis, par un double avantage,
Les graces au talent, l'eſprit à la douceur.
C'eſt l'amour, ce Dieu ſéducteur,
Qui, de ſes traits, embellit ton viſage.
Ta bouche a toute la fraîcheur
Et l'éclat d'une tendre roſe
Au ſouffle du Zéphir écloſe.
Que j'aime à voir cette vive rougeur,
Qui, ſur ton front, annonce la candeur !
Que j'aime à voir cette ſimple parure,
Qui, de ton ſein découvrant la blancheur,
Porte dans tous les ſens & le trouble & l'ardeur !
L'ame reſſent une volupté pure,
Quand d'un ruban ou d'une fleur
L'on te voit, au matin, orner ta chevelure.
Près de toi ſeule eſt le bonheur :
Et dès l'inſtant que l'on te voit paroître,
Le cœur reprend un nouvel être.
Je dois taire ton nom ? Eh bien ! Soit.... Au ſurplus,
Décrire tes appas, c'eſt te faire connoître :
Chacun ſait, belle Eglé, qu'il n'eſt qu'une Vénus.

ACTEURS.

ELISE, Jeune veuve.

ERASTE, Amant d'Eliſe.

FLORICOURT, Autre amant d'Eliſe.

ARTENICE, Amie d'Eliſe.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

LA FLEUR, Valet de Floricourt.

FINETTE, Suivante d'Eliſe.

BERGERS & BERGERES.

La Scene ſe paſſe dans la maiſon de campagne d'Eraſte.

L'AMANTE STATUE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

UN mot, ma chere enfant : laiſſons nos maîtres ſe promener dans le jardin ; & parlons un peu de nos amours ... dis-moi ; m'aimes-tu toujours ?

FINETTE.

Ah ! ah ! la demande me paroît tout-à-fait plaiſante : & depuis quand Criſpin ſoupçonne-t-il ma foi ?

CRISPIN.

Dame, vois-tu, ma chere Finette, tu as un petit minois chiffonné, des yeux frippons, qui ne laiſſent pas de me mettre martel en tête ; & La Fleur...

FINETTE, *l'interrompant.*

Toi, jaloux ? ... fi ! ... je ne t'aurois pas cru ſuſceptible juſqu'à ce point-là.

CRISPIN.

Les ſoubrettes ſont ordinairement les ſinges de leurs maîtreſſes. Or, Eliſe panche furieuſement pour Floricourt ; ergò, j'ai tout lieu de craindre que Finette, la ſuivante, ne donne dans Mr. de La Fleur.

FINETTE.

Ceſſe d'appréhender : je ſers d'exception à la regle ; je déteſte La Fleur, autant que je hais ſon maître ; & pour te le perſuader, connois Floricourt.

Ariette.

Ce n'eſt qu'un petit maître
De lui ſeul amoureux ;
Il n'eſt plus dangereux
Dès qu'on l'a ſu connoître.

Eliſe eſt folle aſſurément :
Peut-on choiſir pour ſon amant
Ce ridicule perſonnage !
Il eſt menteur, extravagant,
Capricieux, impertinent,
Indiſcret & volage :
Il croit ſéduire tous les cœurs ;
Sur eux remporter la victoire ;
Et le fat met ſa gloire
A triompher par des faveurs.

Mais, mon pauvre Criſpin, je te le répete . . .

Ce n'eſt qu'un petit maître, &c.

Son La Fleur a les mêmes qualités ; il ſe croit tout permis, parce que ſon maître a de l'orgueil & de l'impudence . . . . & tu pourrois penſer ! . . . Ah ! Criſpin, c'eſt me faire une injure.

CRISPIN.

Eh bien ! pardon : mais je t'aime tant ! . . . & ſi tu venois à en aimer un autre . . . oh ! tu conçois bien, quelle peine cela me feroit !

FINETTE.

N'appréhende pas ce changement de ma part. J'aime ta franchiſe, ton bon naturel, ton enjouement.

CRISPIN.

A dire vrai, je ſuis aſſez bon diable.

Ariette.

Oui, je ſuis franc, je ſuis ſincere ;
Toujours content, toujours joyeux :

Entre

Entre Bacchus & ma bergere,
Je paſſe des inſtans heureux.

Ce que je dis mon cœur le penſe ;
Je n'ai point d'autre ſcience ;
L'honneur, & la probité
De Criſpin ſont le ſyſtême :
Et lorſque j'ai dit, je t'aime ;
Je t'ai dit la vérité.

Oui, je ſuis franc, je ſuis ſincere, &c.

FINETTE.

Et voilà, comme il me faut un époux. Si Eliſe eſt aſſez injuſte pour préférer une poupée, un freluquet, à l'homme le plus ſenſé, le plus eſtimable ; je ne ſuivrai pas ſon exemple.

CRISPIN.

A la bonne heure. Mais cependant Eraſte eſt bien à plaindre de ne pouvoir toucher le cœur de ſa charmante veuve : car enfin, il l'aime paſſionément.

FINETTE.

Il eſt vrai.

CRISPIN.

Arténice le lorgne bien un peu ; mais, c'eſt une folle dont-il ne ſe ſoucie guere.

FINETTE.

Je le ſais ; Eliſe ſeule l'occupe : elle a pour lui un fond d'eſtime inexprimable. Elle le plaint, elle voudroit le guérir de ſon amour, & n'en faire qu'un ami ; mais ce marché ne l'accommode pas.

CRISPIN.

Il veut de la tendreſſe.

FINETTE.

Et, voyant que c'eſt une choſe impoſſible, ſa mélancolie augmente.

CRISPIN.

Triſte, rêveur, il dépérit tous les jours.

FINETTE.

Fuyant le monde, recherchant la ſolitude.

CRISPIN.

Toujours renfermé dans ſon cabinet; y paſſant les jours & les nuits... à s'entretenir .... avec des Sylphes ſans doute... je ne ſais quels charmes il peut trouver...

FINETTE.

C'eſt un miracle qu'il ait pu ſe réſoudre à recevoir compagnie aujourd'hui.

CRISPIN.

Ah! qu'Eraſte eſt à plaindre!

FINETTE.

Qu'Eliſe eſt injuſte!

CRISPIN.

Qu'Arténice eſt folle!

FINETTE.

Que Floricourt eſt fat!

CRISPIN.

Et La Fleur inſupportable!

FINETTE.

Mais le voici, le charmant La Fleur.

SCENE II.

CRISPIN, FINETTE, LA FLEUR.

FINETTE, *ironiquement.*

EH bien! Mons de La Fleur, la promenade eſt-elle finie?

LA FLEUR, *en petit maître ridicule & ſe donnant des tons.*

Pas encore, mon enfant. Eliſe, & Eraſte ſont en converſation ſérieuſe; Arténice & mon maître diſent des folies, extravaguent autant qu'il eſt poſſible.... cela fait le plus beau contraſte.... mais, dis-moi donc Finette; d'où vient n'es-tu pas venue faire deux tours de promenade avec moi?... Je t'attendois dans le petit parc.

FINETTE, *toujours ironiquement.*

C'eſt qu'il eſt trop dangereux d'aller au bois avec Monſieur de La Fleur. Les charmes de ſa figure, ſes graces... oh! un tête-à-tête avec lui!... notre ſexe eſt foible; & la vertu, dans ces cas-là....

Ariette.

C'eſt comme la fleur paſſagere,
La plus chere
Au printems.
Zéphire amoureux la careſſe:
Sans détour il la preſſe
De mettre à profit les inſtans;
Le volage
En ſon ſein fait ravage,
Et bientôt la flétrit.
La roſe
Fraîchement écloſe
Tombe & périt:
Ainſi la vertu fait naufrage,
Quand la bergere peu ſage
S'engage
Avec l'amant qui la pourſuit.

LA FLEUR, *lui touchant le menton.*

Fripponne, tu crois rire; mais tu n'échapperas point à mon mérite: il faudra que je te ſubjugue, mon enfant.

FINETTE, *ironiquement.*

Cela va ſans dire.... adieu, mon vainqueur.

(*Elle lui fait une profonde révérence.*)

LA FLEUR.

Adieu, ma charmante!

CRISPIN, *le regardant ſous le nez & lui préſentant le poing.*

Adieu, Mons de La Fleur!

CRISPIN.

Toujours renfermé dans ſon cabinet; y paſſant les jours & les nuits ... à s'entretenir .... avec des Sylphes ſans doute ... je ne ſais quels charmes il peut trouver...

FINETTE.

C'eſt un miracle qu'il ait pu ſe réſoudre à recevoir compagnie aujourd'hui.

CRISPIN.

Ah ! qu'Eraſte eſt à plaindre !

FINETTE.

Qu'Eliſe eſt injuſte !

CRISPIN.

Qu'Arténice eſt folle !

FINETTE.

Que Floricourt eſt fat !

CRISPIN.

Et La Fleur inſupportable !

FINETTE.

Mais le voici, le charmant La Fleur.

SCENE II.

CRISPIN, FINETTE, LA FLEUR.

FINETTE, *ironiquement.*

EH bien ! Mons de La Fleur, la promenade eſt-elle finie ?

LA FLEUR, *en petit maître ridicule & ſe donnant des tons.*

Pas encore, mon enfant. Eliſe, & Eraſte ſont en converſation ſérieuſe ; Arténice & mon maître diſent des folies, extravaguent autant qu'il eſt poſſible .... cela fait le plus beau contraſte .... mais, dis-moi donc Finette ; d'où vient n'es-tu pas venue faire deux tours de promenade avec moi ? ... Je t'attendois dans le petit parc.

FINETTE, *toujours ironiquement.*

C'eſt qu'il eſt trop dangereux d'aller au bois avec Monſieur de La Fleur. Les charmes de ſa figure, ſes graces... oh! un tête-à-tête avec lui!... notre ſexe eſt foible; & la vertu, dans ces cas-là....

Ariette.

C'eſt comme la fleur paſſagere,
La plus chere
Au printems.
Zéphire amoureux la careſſe:
Sans détour il la preſſe
De mettre à profit les inſtans;
Le volage
En ſon ſein fait ravage,
Et bientôt la flétrit.
La roſe
Fraîchement écloſe
Tombe & périt:
Ainſi la vertu fait naufrage,
Quand la bergere peu ſage
S'engage
Avec l'amant qui la pourſuit.

LA FLEUR, *lui touchant le menton.*

Fripponne, tu crois rire; mais tu n'échapperas point à mon mérite: il faudra que je te ſubjugue, mon enfant.

FINETTE, *ironiquement.*

Cela va ſans dire.... adieu, mon vainqueur.

(Elle lui fait une profonde révérence.)

LA FLEUR.

Adieu, ma charmante!

CRISPIN, *le regardant ſous le nez & lui préſentant le poing.*

Adieu, Mons de La Fleur!

SCENE III.

LA FLEUR, *ſeul.*

ILs ſe moquent de moi, je crois; ils paroiſſent d'accord enſemble!.. pour Finette, elle n'a pas bien fait attention à tout ce que je vaux; mais, l'amour bientôt ſaura me venger.

Ariette.

J'ai tout, j'ai tout pour plaire
Et donner de l'amour.
Ma démarche eſt légere,
Et je ſuis fait au tour:
J'ai tout, j'ai tout pour plaire,
Et donner de l'amour.

Dans ſes refus, Finette
N'oſera perſiſter:
D'un ſeul coup d'œil, l'affaire eſt faite:
Ah! Finette; ah! Finette;
Ceſſe de réſiſter.

J'ai tout, j'ai tout pour plaire, &c.

Allons, pourſuivons notre pointe, & ne ſouffrons pas que l'on diſe que La Fleur a trouvé des cruelles.... j'entends quelqu'un..... la promenade eſt finie: retournons auprès de Finette, & faiſons lui voir un peu qui je ſuis. (*il ſort.*)

SCENE IV.

ERASTE, ELISE, *ils entrent du côté oppoſé à celui par où La Fleur eſt ſorti, Eraſte lui donne la main.*

ELISE *avec peine.*

JE vous eſtime, Eraſte: mais le cœur a ſes caprices; le mien ſe refuſe à ma raiſon.

ERASTE *d'un air triſte.*

Je vous entends, Madame ; votre raiſon vous parle pour moi, & votre cœur pour un autre.

ELISE.

Je vous l'avoue, & ce n'eſt pas ſans regret ; mais le penchant ne ſe commande pas.

ERASTE.

A la bonne heure, Madame, je vous aimerai ſeul ; J'en aurai bien plus de mérite.

ELISE.

Que je ſuis malheureuſe de vous avoir connu!

ERASTE.

En effet, c'eſt un furieux malheur que d'être aimée.

ELISE.

Oui... c'en eſt un d'avoir à ſe reprocher celui d'un homme qu'on eſtime.

ERASTE.

Vous n'avez rien à vous reprocher. Suivez votre penchant ; je ſuivrai le mien : n'ayez pas peur que je vous tourmente.

ELISE.

Non ; mais vous vous tourmenterez vous-même. Je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami.

ERASTE.

Ami, ſoit ; le nom n'y fait rien....

ELISE.

J'apperçois Artenice & Floricourt ; remettons à un autre fois la ſuite de cet entretien.

ELISE, *à Arténice.*

Nous allons vous laiſſer la liberté d'entretenir Eraſte.

FLORICOURT, *en s'éloignant.*

Rendez-le un peu raiſonnable. (*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

ERASTE, ARTENICE.

ERASTE, *voulant ſortir.*

NE les ſuivons-nous pas, Madame ?

ARTENICE, *le retenant.*

Un mot. Je veux me réconcilier avec vous. . . . Vous regardez un engagement comme la choſe la plus ſérieuſe ; je vous en eſtime davantage.

ERASTE.

Moi ! Point du tout, Madame ; l'amour n'eſt un plaiſir qu'autant qu'il eſt un jeu.

ARTENICE.

Tout-à-l'heure vous vouliez une égale ſenſibilité.

ERASTE.

Je voulois une choſe impoſſible. Le plus ſûr parti eſt de faire un jeu de l'amour, ſans y attacher un prix & une importance chimériques.

ARTENICE.

Ma foi, vous parlez d'or. . . .

Ariette.

Rien de plus triſte
Qu'un amour langoureux ;
Et l'amant ſérieux
Que l'inquiétude agite,
Porte en tous lieux
L'ennui, la jalouſie,
Les chagrins, & l'envie

Qui

Qui le rendent malheureux.
Il penſe ſe ſuffire,
Avec ſon cœur être d'accord;
Mais s'il ſoupire,
Il deſire,
Et s'ennuie à la mort.

ERASTE *avec feu.*

Ah, Dieu! que dites-vous? Rien ne lui manque s'il aime bien: cette union eſt le charme de la vie, les délices de l'ame.

ARTENICE.

Ma foi, Monſieur, vous êtes fol, avec vos diſparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie?

ERASTE.

Ce qui ne ſe trouve point, & ce qu'on ne trouvera peut-être jamais.

ARTENICE.

Voilà une belle expectative!.... & en attendant votre cœur ſera déſœuvré.

ERASTE.

Plût au Ciel qu'il pût l'être!

ARTENICE.

Il ne l'eſt donc pas, Eraſte?

ERASTE.

Non ſans doute.

ARTENICE, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un homme réſervé!... Il faut aider les gens timides....

(*haut & appuyant.*)

Ah ça! entendons-nous: comment voulez-vous m'aimer? comment voulez-vous que je vous aime?

ERASTE.

Moi!..... mais je ne veux point que vous m'aimiez.

ARTENICE.

Quoi, Monſieur, vous m'avez donc trompée?

ERASTE.

Je puis vous atteſter, Madame, que je ne vous ai pas dit un mot qui reſſemble à de l'amour.

ARTENICE, *à part.*

Ciel! qu'entends-je! mais je vois... le monſtre! ....

(*a Eraſte.*)

Je commence à dévoiler le fond de votre caractere...

(*avec un dépit concentré.*)

Oui .... ſous une feinte modeſtie vous cachez un fond de vanité & d'imperinence.... allez, Monſieur, allez, ne penſez pas que je ſois votre dupe.... vous êtes payé, je vous jure, de tout le mépris dû à vos charmans procédés....

(*à part.*)

Quels diſcours! mais je n'en reviens pas!....

(*en ſortant*)

Oh! voilà, je vous l'avoue, une effronterie qui me paſſe.

SCENE VII.

ERASTE *ſeul.*

La folle!.... oui, j'aime.... mais, c'eſt Eliſe.

Ariette.

Je l'aimerai ſans ceſſe;
Et malgré ſa rigueur,
Mon cœur, mon cœur,
N'aura jamais d'autre maîtreſſe.

Ah! que de pleurs
M'a fait répandre la cruelle!
Mais je préfere mes malheurs
Aux faveurs
D'une autre Belle.
Amour,
Rends ſenſible à ſon tour

La beauté qui m'enflâme ;
Ou, dans mon ame,
Eteins ſans retour
Mon amour.

Je l'aimerai ſans ceſſe, &c.

SCENE VIII.

ERASTE, ELISE.

ELISE.

ARténice ſort furieuſe ; que s'eſt-il donc paſſé entre vous ?

ERASTE.

Des propos en l'air : elle m'a vu ſoupirer ; elle a pris pour elle mes ſoupirs : je l'ai détrompée, voilà tout.

ELISE, *héſitant & baiſſant les yeux.*

Arténice eſt jeune & belle ; & votre liaiſon n'eût-elle été qu'un amuſement....

ERASTE, *l'interrompant.*

Je ne ſuis point d'humeur de m'amuſer, Madame.

ELISE, *toujours avec embarras.*

Cependant vous auriez beſoin de diſſipation : vous vous conſumez, je le vois ; & j'en ſuis la cauſe.... la mélancolie vous gagne.

ERASTE.

Je ne ſuis pas gai.

ELISE.

A peine prenez-vous quelque nourriture.... & je ſuis ſûre que vous ne dormez point....

ERASTE.

Pardonnez-moi, je dors un peu .... & c'eſt là mon meilleur temps.... je vous vois dans le ſommeil, telle à peu près que je vous ſouhaite.

ELISE *rougiſſant, & ſe détournant.*

Eraſte !....

ERASTE.

Eliſe !....

ELISE.

Vous m'offenſez....

ERASTE *vivement.*

Ah ! Madame, c'en eſt trop : dans la réalité vous êtes ce que bon vous ſemble ; permettez du moins qu'en idée vous ſoyiez telle qu'il me plaît.

ELISE.

Nous devrions ceſſer de nous voir.... L'abſence....

ERASTE.

L'abſence !.... le beau remede pour un amour comme le mien !

ELISE.

(*voyant entrer Floricourt.*)

Hélas !.... ciel ! voici Floricourt !....

ERASTE.

Sans doute qu'il cherche votre entretien.... (*à part.*) (*haut.*) que je ſouffre !.... je dois vous laiſſer en liberté, Madame,.... & je me retire....

(*Il ſalue Floricourt, qui à peine lui rend ſon ſalut.*)

SCENE IX.

ELISE, FLORICOURT.

FLORICOURT.

VOtre ami, ma chere Eliſe, eſt un mortel fort ennuyeux..... qu'en dites-vous ?

ELISE.

C'eſt un homme dont je reſpecte la vertu.

FLORICOURT.

La vertu ! . . . .

Ariette.

Mon cœur la révere ;
Mais ma chere,
Ne ſongeons qu'au plaiſir.
Dans la jeuneſſe,
Une flateuſe ivreſſe
Nous invite à jouir.
Votre Sage de Grece
Me donne des vapeurs.
Banniſſons les langueurs,
Les ennuis, la triſteſſe :
Au deſir qui nous preſſe,
Abandonnons nos cœurs.

ELISE, *avec embarras.*

Peut-être a-t-il quelque ſujet d'être triſte & ſolitaire. . . . . oui. . . . je le crois. . . . & . . . . je le devine.

FLORICOURT, *après l'avoir examinée.*

Vous rougiſſez. . . . je ſerai diſcret. . . . & . . . . votre embarras m'impoſe ſilence.

ELISE, *vivement.*

Quel ſeroit mon embarras, Monſieur ? Vous croyez qu'Eraſte m'aime ; & vous avez raiſon de le croire. Je le plains, je le conſeille, je lui parle comme ſon amie ; il n'y a pas là de quoi rougir.

FLORICOURT, *avec fatuité.*

Et cet ami, que vous traitez ſi bien, ſait-il à quel point nous en ſommes ?

ELISE, *piquée.*

Oui . . . . Monſieur, ... je lui ai tout dit.

FLORICOURT.

Il a la bonté d'eſpérer encore ?

ELISE.

Je le diſpoſois à perdre tout eſpoir.

ELISE.

Je fais tout pour le guérir ; je ne ſais quoi nourrit ſa flamme ... & peut-être fait naître la mienne.... oui.... moi-même, en cet inſtant, je ſens dans mon cœur, des agitations, des mouvemens, qui m'étoient inconnus.... tes diſcours, & le caractere de Flo icourt, que je crois connoître mieux que par le paſſé, me rendent l'amitié d'Eraſte plus précieuſe... je n'avois jamais ſi bien ſenti tout ce qu'il vaut.

FINETTE.

Mais à propos d'Eraſte, ſon valet m'a dit qu'il paſſoit les nuits entieres dans ſon cabinet ; qu'il ſembloit vous adreſſer la parole.... n'y auroit-il point quelque choſe là-deſſous ?

ELISE.

Que me dis-tu ?

FINETTE.

Tenez, Criſpin m'aime ; il pourra nous inſtruire... le voici qui me cherche : interrogeons-le un peu.

SCENE XII.

ELISE, FINETTE, CRISPIN.

FINETTE.

M'Aimes-tu, Criſpin ?

CRISPIN, *d'un ton tragique.*

Ce doute injurieux, & m'offenſe, & m'outrage.

FINETTE, *lui préſentant la main.*

Ma main eſt à toi.

ELISE *en lui donnant une bourſe.*

Prends cette bourſe....

CRISPIN.

J'accepte la main ; je prends la bourſe... de quoi s'agit-il ?

FINETTE

FINETTE.

De nous dire le ſecret de ton maître.

ELISE.

Que ſignifient ces nuits entieres paſſées dans ſon cabinet ?

CRISPIN.

En vérité je n'en ſais rien : tout ce qu'il y a de vrai, c'eſt que, bien ſouvent, je l'ai pris pour un fol... il parle tout haut..., c'eſt de l'amour, de la tendreſſe ; ce ſont des flammes, des.... que ſais-je moi !... on n'y comprend rien, ſi ce n'eſt que je le crois un peu timbré.

FINETTE *à Eliſe.*

(à Criſpin.)

Il faut nous inſtruire pleinement... écoute : ne pourroit-tu nous introduire dans le cabinet de ton maître ?

CRISPIN.

Il a toujours la clef ſur lui.

ELISE *à Finette.*

Quel eſt ton deſſein ?...

FINETTE.

De ſavoir par nos propres yeux ce qui en eſt....

CRISPIN.

Attendez.... il me vient une idée.... oui, ma foi.... bon.... je connois une porte condamnée.... en deux coups, la porte eſt en dedans ; & nous voilà dans le cabinet.

FINETTE.

Ne perdons point de temps.

ELISE.

Tu es folle, Finette.

FINETTE.

Il n'y a rien de ſi dangereux aux filles que de ne pas ſatisfaire leur curioſité.... moi, j'en créverois d'abord....

ELISE.

Mais que dira-t-on ?

FINETTE.

Perſonne n'en ſaura rien. Eraſte eſt occupé avec la compagnie.... Allons, allons.

(Elle la prend par la main.)

CRISPIN.

Suivez-moi. *(ils ſortent.)*

(La toile du fond ſe leve : le théatre change, & repréſente le cabinet d'Eraſte. Dans le fond on voit une alcove, fermée par un rideau de ſoie : à droite eſt un ſecrétaire couvert de papier & de livres.)

CRISPIN.

Nous y voilà.

ELISE.

Je ne découvre rien ... des livres !... voyons.... *(Elle examine les livres qui ſont ſur le ſecrétaire d'Eraſte)* LES NUITS D'YOUNG.... BELISAIRE.... DE L'AMITIÉ... celui-ci doit être intéreſſant... HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE.... c'eſt un bon livre.

FINETTE, *à Criſpin.*

Criſpin, ouvrons ce rideau pour ſavoir ce qu'il cache.

Finette, & Criſpin ouvrent le rideau, qui laiſſe voir un temple d'architecture corinthienne. Au milieu eſt un piedeſtal, ſur lequel eſt une ſtatue reſſemblante à Eliſe, & habillée comme elle.

TRIO.

ELISE.

O ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême :

FINETTE & CRISPIN.

Sur ce piedeſtal,
En propre original,
C'eſt vous, c'eſt vous-même.

ELISE.

O ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême.

FINETTE.

Voilà vos yeux.

CRISPIN.

Votre bouche charmante.

FINETTE.

Le port majeſtueux.

CRISPIN.

Et la taille élégante.

FINETTE.

Le même habillement.

CRISPIN.

Et la même coëffure.

ELISE.

Quelle étrange aventure !
Je ne puis revenir de mon étonnement.

TOUS TROIS.

Quelle étrange aventure !
Je ne puis revenir de mon étonnement.

ELISE.

Comment aura-t-il pu avoir cette reſſemblance ?

FINETTE.

L'amour eſt un bon peintre !... oh ! je ne m'étonne plus, s'il ſe plaiſoit tant dans ſon cabinet ?

ELISE.

Ce trait me touche.

FINETTE.

Il doit vous décider....

ELISE.

Quoi !... tu veux ?...

FINETTE.

Oui, ſans autre forme de procès, je veux que vous congédiez Floricourt, & que vous épouſiez Eraſte.

Ariette.

Un amant
A ſentiment

FINETTE, *l'interrompant.*

Nous ne vous quitterons pas : nous ſerons cachés ici près.... Il faut, ma chere maîtreſſe, vous ſervir malgré vous.

CRISPIN.

Allons, allons; ne perdons point de temps.... déménageons..... (*Criſpin & Finette enlevent la Statue.*)

ELISE.

Quelle épreuve je vais tenter !

CRISPIN, *à Eliſe.*

Donnez la main. (*Il la place ſur le piédeſtal.*)

FINETTE, *la conſidérant.*

A merveille.

CRISPIN, *l'examinant auſſi.*

C'eſt à s'y méprendre.

ELISE.

Le cœu me bat.

FINETTE.

Fermons les rideaux. (*Ils ferment les rideaux.*)

CRISPIN.

On entre, ſauvons-nous. (*Ils ſe cachent dans les couliſſes.*)

SCENE XIII.

ERASTE, ELISE *ſur le piédeſtal.* CRISPIN, FINETTE, *cachés.*

ERASTE.

JE me ſuis dérobé un inſtant. Tous mes plaiſirs ſont ici.

(*Il s'aſſied auprès de ſon ſecrétaire, écrit; il prend un livre, & lit..., il ſe leve & ſe promene d'un air penſif..., il ſoupire, & paroît plongé*

Réponds à ma vive ardeur....
Prononce..... enfin.... j'aime....

ELISE.

J'aime....

ERASTE, *courant à Eliſe.*

Ciel!.... (*Il lui donne la main.*)

ELISE, *deſcendant du piédeſtal.*

J'aime, & mon cœur
N'aura jamais d'autre tendreſſe.

ERASTE, *ſe jettant à ſes pieds.*

C'eſt Eliſe, quel bonheur!
O ma chere maîtreſſe;
Cet aveu trop flatteur,
Met fin à mon malheur.

ELISE.

Me pardonnerez-vous cette petite ſupercherie?

ERASTE, *lui baiſant la main.*

C'eſt à elle que je dois ma félicité.

ELISE.

Je ne ſuis pas ſeule coupable.... & Finette, & Criſpin....

(*Ils ſortent de l'endroit où ils s'étoient cachés.*)

FINETTE.

Oui, c'eſt moi, c'eſt ma fatale curioſité qui a ſuggéré....

ERASTE, *lui donnant de l'argent.*

Tiens.... voici comme je punis.

CRISPIN, *en pleurant, & ſe mettant à genoux.*

Monſieur.... C'eſt moi qui ai enfoncé la porte....

ERASTE, *lui donnant auſſi de largent.*

Tiens.

CRISPIN, *à Finette.*

Finette, mettons nos deux punitions enſemble; & par là nous commencerons notre ménage.

FINETTE.

Soit.... mais, allons annoncer cet heureux événement; & faiſons avertir toute la jeuneſſe du

village, pour venir danſer & prendre part à la Fête.

(*Ils ſortent en ſe donnant le bras.*)

SCENE XIV.

ERASTE, ELISE.

DUO.

ELISE.

Sous les traits de l'amitié
L'amour s'eſt caché dans mon ame.

ERASTE.

L'amour de mes maux a pitié;
Il couronne ma flamme.

ELISE.

En conduiſant ici mes pas,
Ce Dieu m'en impoſoit encore.

ERASTE.

Lui-même il remet dans mes bras
La divinité que j'adore.

ENSEMBLE.

Célébrons à jamais
L'amour & ſes bienfaits.

SCENE XV.

ELISE, ARTENICE, FLORICOURT, ERASTE, FINETTE, LA FLEUR, CRISPIN.

SEPTUOR.

ARTENICE, FLORICOURT, LA FLEUR.

Eſt il bien vrai?

FINETTE, CRISPIN.

Rien n'eſt plus vrai.

FLORICOURT.

FLORICOURT.

Eliſe m'abandonne :

ARTENICE.

L'aventure m'étonne.

ELISE, *à Floricourt.*

Que Floriconrt pardonne.....

FLORICOURT, *l'interrompant.*

Je vous pardonnerai ;
Je n'ai point de rancune :
Je perds une maîtreſſe ; eh bien !
Demain,
J'en aurai dix pour une.

ARTENICE.

Il prend bien ſon parti ;

FINETTE.

C'eſt faire en homme ſage.

CRISPIN.

Dans le fond il enrage
D'avoir un démenti.

FLORICOURT.

Ce trait m'a divertí :
Il peint un cœur volage.

Je ne ſuis point étonné d'un pareil changement. Je connois aſſez les femmes, pour m'attendre à tous leurs caprices.

ARTENICE, *à Eraſte.*

Je vois à qui s'adreſſoient vos ſoupirs..... excuſez mon erreur.

LA FLEUR, *à Finette en s'appochant d'elle.*

Je me flatte que Finette ne ſuivra pas l'exemple de ſa maîtreſſe.

FINETTE, *d'un ton ironique.*

Je n'ai garde aſſurément.

LA FLEUR.

Tu dis cela d'un ton railleur.

FINETTE.

Je ſuis fâchée de n'avoir pas le don de perſuader

village, pour venir danſer & prendre part à la Fête.

(*Ils ſortent en ſe donnant le bras.*)

SCENE XIV.

ERASTE, ELISE.

DUO.

ELISE.

Sous les traits de l'amitié
L'amour s'eſt caché dans mon ame.

ERASTE.

L'amour de mes maux a pitié;
Il couronne ma flamme.

ELISE.

En conduiſant ici mes pas,
Ce Dieu m'en impoſoit encore.

ERASTE.

Lui-même il remet dans mes bras
La divinité que j'adore.

ENSEMBLE.

Célébrons à jamais
L'amour & ſes bienfaits.

SCENE XV.

ELISE, ARTENICE, FLORICOURT, ERASTE, FINETTE, LA FLEUR, CRISPIN.

SEPTUOR.

ARTENICE, FLORICOURT, LA FLEUR.

Eſt il bien vrai?

FINETTE, CRISPIN.

Rien n'eſt plus vrai.

FLORICOURT.

FLORICOURT.

Eliſe m'abandonne :

ARTENICE.

L'aventure m'étonne.

ELISE, *à Floricourt.*

Que Floricourt pardonne.....

FLORICOURT, *l'interrompant.*

Je vous pardonnerai ;
Je n'ai point de rancune :
Je perds une maîtreſſe ; eh bien !
Demain,
J'en aurai dix pour une.

ARTENICE.

Il prend bien ſon parti ;

FINETTE.

C'eſt faire en homme ſage.

CRISPIN.

Dans le fond il enrage
D'avoir un démenti.

FLORICOURT.

Ce trait m'a diverti :
Il peint un cœur volage.

Je ne ſuis point étonné d'un pareil changement. Je connois aſſez les femmes, pour m'attendre à tous leurs caprices.

ARTENICE, *à Eraſte.*

Je vois à qui s'adreſſoient vos ſoupirs..... excuſez mon erreur.

LA FLEUR, *à Finette en s'appochant d'elle.*

Je me flatte que Finette ne ſuivra pas l'exemple de ſa maîtreſſe.

FINETTE, *d'un ton ironique.*

Je n'ai garde aſſurément.

LA FLEUR.

Tu dis cela d'un ton railleur.

FINETTE.

Je ſuis fâchée de n'avoir pas le don de perſuader

Monſieur de La Fleur.... en ce cas, je me donne à Criſpin. *(Elle donne la main à Criſpin qui la baiſe avec tranſport.*

LA FLEUR.

J'en aurois juré. *(On entend du bruit derriere le théatre.)*

ERASTE.

Que veut dire ce bruit ?

CRISPIN.

Ce ſont les garçons, & les jeunes filles du village qui viennent prendre part à notre joie, & célébrer ce beau jour.

ERASTE.

On ne peut trop le fêter : il eſt l'époque de mon bonheur.

SCENE XVI & derniere.

Les précédens, BERGERS & BERGERES, *qui rempliſſent le théatre.*

CHŒUR.

ERASTE, ELISE.

Rendons grace à l'amour,
Chantons ſa douce flamme.

TOUS LES ACTEURS.

Rendons grace à l'amour,
Chantons ſa douce flamme.

ERASTE.

Depuis long-tems mon ame
Attend cet heureux jour.

TOUS LES ACTEURS.

Depuis long-tems ſon ame
Attend cet heureux jour.

ERASTE.

De la beauté que j'aime,
Il fléchit les rigueurs ;

Et réunit deux cœurs
Qu'il a formés lui-même.

ERASTE, ELISE.

Rendons grace à l'amour,
Chantons ſa douce flamme, &c.

Fin de l'Amante Statue.

Vû, & permis d'imprimer & de jouer. A Lyon, ce 26 Juin 1774.

DE ROYER.

AMELIE

OU

LE DUC DE FOIX

TRAGEDIE.

PERSONNAGES.

Le duc de FOIX — AMELIE

VAMIR *son frére* — LISOIS

Suivants

La ſcene dans la ville de Foix.

AMELIE
OU
LE DUC DE FOIX
TRAGEDIE.

SCENE I.
AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

Souffrez qu'en arrivant dans ce ſejour d'allarmes
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie eſt du parti des rois.
Contre eux vous le ſavez je ſers le duc de Foix,
Ou plûtot je combats ce redoutable maire,
Ce *Pépin* qui du trône heureux dépoſitaire
En ſubjuguant l'état en ſoutient la ſplendeur,
Et de Thierri ſon maitre oſe être protecteur.
Le duc de Foix ici vous tient ſous ſa puiſſance;
J'ai de ſa paſſion prévu la violence
Et ſur lui, ſur moi même, & ſur votre intérêt
Je viens ouvrir mon cœur & dicter mon arrêt.

Ecoutez moi madame, & vous pourrez connaitre
L'ame d'un vrai ſoldat digne de vous peut-être.

AMELIE.

Je ſai quel eſt Liſois. Sa noble intégrité
Sur ſes lévres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

LISOIS.

Sachez que ſi dans Foix mon zéle me raméne,
Si de ce prince altier j'ai ſuivi les drapeaux,
Si je cours pour lui ſeul à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance,
Qui le ſoumet au maure & l'enleve à la france.
Mais dans ces tems affreux de diſcorde & d'horreur
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenue
Prétende à ſes défauts fermer toujours ma vuë.
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiscréte chaleur.
Je voi que de ſes ſens l'impétueuſe yvreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe;
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec ſoin,
Trop ſouvent me l'arrache & l'emporte trop loin:
Mais il a des vertus qui rachétent ſes vices.
Eh, qui ſaurait madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne vous faloit ſuivre & ne chérir jamais
Que des cœurs ſans faibleſſe & des princes parfaits?

Tout

Tout le mien eſt à lui; mais enfin cette épée
Dans le ſang des français à regret s'eſt trempée.
Je voudrais à l'état rendre le duc de Foix.

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le ſage Liſois?
Si ce prince égaré chérit encor ſa gloire,
C'eſt à vous de parler, & c'eſt vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'eſt-il précipité!

LISOIS.

Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Révolté ſa fierté par des vérités dures.
Vous ſeule à votre roi le pouriez rapeler;
Et c'eſt de quoi ſur tout je cherche à vous parler.
Dans Leucate autre fois j'oſai belle Amélie
Conſacrer à vos loix le reſte de ma vie,
Je crus que vous pouviez approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon homage & ma main;
Mais à d'autres deſtins je vous vois réſervée,
Par les maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le ſort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous ſauva de leurs bras.
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire.
Il a par trop de droits mérité de vous plaire,
Il eſt prince, il eſt jeune, il eſt votre vangeur,
Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur.

La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
Je me tais . . cependant s'il faut vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer,
Je céderais à peine aux enfans des rois même;
Mais ce prince eſt mon chéf, il me chérit, je l'aime.
Liſois ni vertueux ni ſuperbe à demi,
Aurait bravé le prince, & céde à ſon ami.
Je ſais plus, de mes ſens maitriſant la faibleſſe
J'oſe de mon rival appuier la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire & ce que vous devez
Au héros qui vous ſert & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œuil ſec & d'un cœur ſans envie
Cet himen qui pouvait empoiſſonner ma vie.
Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux,
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Autrefois votre amant, ami toujours fidéle,
Soldat de votre époux & plein du même zéle,
Je ſervirai ſous lui comme il faudra qu'un jour
Quand je commanderai, l'on me ſerve à mon tour.
Voilà mes ſentimens: ſi je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & ſurtout la patrie.
Songez que ſi l'himen vous range ſous ſa loi,
Si le prince eſt à vous, il eſt à votre roi.

AMELIE.

Qu' avec étonnement ſeigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare & grand éxemple!

Quoi

Quoi, ce cœur (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connait l'amitié ſeule & ſait braver l'amour?
Il faut vous admirer quand on ſait vous connaitre,
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maitre.
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi,
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

LISOIS.

Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe?

AMELIE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
Je ne me cache point combien ſon choix m'honore;
J'en vois toute la gloire, & quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fut épris de ce funeſte amour,
Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il eſt de ſon roi légitime,
Tout allié du maure & protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'offenſer ſeigneur, & je me tais.
Mais malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance.
Sa paſſion m'afflige. Il eſt dur à mon cœur
Pour prix de ſes bontés de cauſer ſon malheur.
Non ſeigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner ſon courage?

Eſt-ce à ma faible voix d'annoncer ſon devoir?
Je ſuis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel tems pour l'himenée!
Des armes de mon roi la ville environnée
N'attend que des aſſauts, ne voit que des combats.
Le ſang de tous cotés coule ici ſous mes pas.
Armé contre mon maitre, armé contre ſon frére!
Que de raiſons! . . . Seigneur c'eſt en vous que j'eſpére.
Pardonnez.... achevez vos deſſeins généreux.
Qu'il me rende à mon roi, c'eſt tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire.
Vous devez ſur ſon cœur avoir pris quelqu'empire,
Un eſprit male & ferme, un ami reſpecté
Fait parler le devoir avec autorité,
Ses conſeils ſont des loix.

LISOIS.

Il en eſt peu madame,
Contre les paſſions qui ſubjuguent ſon ame.
Je connais ſa faibleſſe & ſon emportement;
Le prince eſt ſoupçonneux, & je fus votre amant.
Quels que ſoient les ennuis dont votre cœur ſoupire,
Je vous ai deja dit ce que j'ai dû vous dire.
Laiſſez moi menager ſon eſprit ombrageux.
Je crains d'effaroucher ſes feux impétueux.
Je ſais à quels excès irait ſa jalouſie,
Quel poiſon mes diſcours répandraient ſur ſa vie,
Je vous perdrais peut-être; & mon ſoin dangereux,

Madame

Madame, avec un mot ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez vous moins contraire ;
Peſez ſans paſſion l'honneur qu'il vous veut faire.
Moi, libre entre vous deux ſouffrez que dès ce jour
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre & maitre de mon ame,
J'abandonne à leur ſort & vos vœux & ſa flamme.
Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir,
Et ce n'eſt qu'aux combats que je dois le ſervir.
Laiſſez moi d'un ſoldat garder le caractére,
Madame, & puisqu'enfin la france vous eſt chére
Rendez lui ce héros qui ſerait ſon appui.
Je vous laiſſe y penſer, & je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

Ah, s'il faut à ce prix le donner à la france,
Un ſi grand changement n'eſt pas en ma puiſſance,
Taiſe, & cet himen eſt un crime à mes yeux.

TAISE.

Quoi, le prince à ce point vous ſerait odieux?
Quoi! dans ces triſtes tems de ligues et de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,

Où

Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
Où les enfans des rois ſont diviſés entre eux,
Vous, qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,
Pouvez-vous n'oppoſer qu'un ſentiment d'horreur
Aux ſoupirs d'un héros qui fut votre vangeur.
Vous ſavez que ce prince au rang de ſes ancêtres
Compte les premiers rois que la france eut pour maitres.
D'un puiſſant appanage il eſt né ſouverain,
Vous êtes ſa vaſſalle, il vous offre ſa main.
Ce rang à qui tout céde & pour qui tout s'oublie,
Brigue par tant d'appas, objet de tant d'envie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos piéds
Peut il cauſer les pleurs dont vos yeux ſont noiés?

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir ſauvée il faudra qu'il m'opprime?
De ſon fatal ſecours je ſerai la victime?
Je lui dois tout ſans doute, & c'eſt pour mon malheur.

TAISE.

C'eſt être trop injuſte.

AMELIE

Eh bien, connais mon cœur;
Mon devoir, mes douleurs, le deſtin qui me lie,
Je mets entre tes mains le ſecret de ma vie,
De ta foi deſormais c'eſt trop me défier,

Et

Et je me livre à toi pour me juſtifier.
Vois combien mon devoir à ſes vœux eſt contraire.
Mon cœur n'eſt point à moi; ce cœur eſt à ſon frére.

TAISE.

Qui? ce vaillant Vamir?

AMELIE.

Nos ſermens mutuels
Devançaient les ſermens réſervés aux autels.
J'attendais dans Leucate en ſecret retirée,
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les maures cruels inondant nos déſerts
Sous mes toits embraſés me chargérent de fers.
Le duc eſt l'allié de ce peuple indomptable;
Il me ſauva Taiſe, & c'eſt ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant ſeront-ils réſervés?
Jours triſtes, jours affreux qu'un autre a conſervés!

TAISE.

Pourquoi donc avec lui vous obſtinant à feindre
Nourir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eut pu reſpecter ces ſaints engagemens,
Vous euſſiez mis un frein à ſes emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis. Le ciel pour combler mes miſéres
Voulut l'un contre l'autre animer les deux fréres.

Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
Où les enfans des rois ſont diviſés entre eux,
Vous, qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,
Pouvez-vous n'oppoſer qu'un ſentiment d'horreur
Aux ſoupirs d'un héros qui fut votre vangeur.
Vous ſavez que ce prince au rang de ſes ancêtres
Compte les premiers rois que la france eut pour maitres.
D'un puiſſant appanage il eſt né ſouverain,
Vous êtes ſa vaſſalle, il vous offre ſa main.
Ce rang à qui tout céde & pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos piéds
Peut-il cauſer les pleurs dont vos yeux ſont noiés?

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir ſauvée il faudra qu'il m'opprime?
De ſon fatal ſecours je ſerai la victime?
Je lui dois tout ſans doute, & c'eſt pour mon malheur.

TAISE.

C'eſt être trop injuſte.

AMELIE

Eh bien, connais mon cœur;
Mon devoir, mes douleurs, le deſtin qui me lie,
Je mets entre tes mains le ſecret de ma vie,
De ta foi déſormais c'eſt trop me défier,

Et

Et je me livre
Vois com
Mon cœur

TAISE.

Qui? ce vaillan

ite?

Devançaient les ferme
J'attendais dans Leucate en
Qu'il y vint dégager la foi q
Quand les maures cruels in
Sous mes toits embrasés me
Le duc eſt l'allié de ce peuple
Il me ſauva Taïſe, & c'eſt ce qui
Mes jours à mon amant ſeront-ils
Jours triſtes, jours affreux qu'un autre

TAISE.

Pourquoi donc avec lui vous obſtinant à
Nourir en lui des feux qu'il vous faudrait
Il eut pu reſpecter ces ſaints engagemens,
Vous euſſiez mis un frein à ſes emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis. Le ciel pour combler mes miſéres
Voulut l'un contre l'autre animer les deux fréres.

Vanir

Vamir toujours fidéle à ſon maitre, à nos loix,
A contre un révolté vangé l'honneur des rois.
De ſon rival altier tu vois la violence,
J'oppoſe à ſes fureurs un douloureux ſilence,
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux
Vamir a prévenu ſes deſſeins amoureux.
S'il en était inſtruit, ſa jalouſie affreuſe
Le rendrait plus à craindre, & moi plus malheureuſe.
C'en eſt trop, il eſt tems de quitter ſes états.
Fuions des ennemis. Mon roi me tend les bras.
Ces priſonniers Taïſe, à qui le ſang te lie
De ces murs en ſecret meditent leur ſortie.
Ils pouront me conduire, ils pouront m'eſcorter.
Il n'eſt point de péril que je n'oſe affronter,
Je hazarderai tout pourvû qu'on me délivre
De la priſon illuſtre où je ne ſaurais vivre.

TAISE.

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler.
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter ſa pourſuite?

SCENE

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC A TAISE.

Eſt-ce elle qui m'échappe, eſt-ce elle qui m'évite?
Taïſe, demeurez; vous connaiſſez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien,
Vous ſavez ſi je l'aime, & ſi je l'ai ſervie,
Si j'attends d'un regard le deſtin de ma vie?
Qu'elle n'étende pas l'excès de ſon pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier déſeſpoir,
Je hais ces vains reſpects, cette reconnaiſſance
Que ſa froideur timide oppoſe à ma conſtance.
Le plus leger délai m'eſt un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'eſt envain qu'à la france, à ſon maitre fidéle
Elle étale à mes yeux le faſte de ſon zéle,
Je prétends que tout céde à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi ſeul ſa patrie & ſon roi.
Elle me doit la vie & jusqu'à l'honneur même,
Et moi, je lui dois tout-puisque c'eſt moi qui l'aime.
Unis par tant de droits c'eſt trop nous ſéparer.
L'autel eſt prêt, j'y cours, allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

Seigneur, ſongez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'état dépend la deſtinée?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir ſon époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait & n'eſt pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends ſans le craindre, & je vais le combattre?
Crois-tu que ma faibleſſe ait pû jamais m'abattre?
Penſes-tu que l'amour mon tiran, mon vainqueur
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire.
Elle a ſur moi ſans doute un ſouverain empire,
Et n'en a point aſſez pour flétrir ma vertu.
Ah, trop ſévére ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juges point avec tant d'injuſtice.
Eſt-il quelque français que l'amour aviliſſe?
Amants, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du ſein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

LISOIS.

Que mon prince plutôt ſoit digne de lui même.
Le ſalut de l'état m'occupait en ce jour.
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour!
Seigneur, des ennemis j'ai viſité l'armée,
Déja de tous cotés la nouvelle eſt ſemée,
Que Vamir votre frére eſt armé contre nous,
Je ſai que dès longtems il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'eſt connu que par la renommée;
Mais ſi par le devoir, par la gloire animée
Son ame écoute encor ces premiers ſentimens
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix néceſſaire,
Et mes ſoins ---

LE DUC.

Moi, devoir quelque choſe à mon frére?
Près de mes ennemis mandier ſa faveur?
Pour le haïr, ſans doute il en coute à mon cœur.
Je n'ai point oublié notre amitié paſſée,
Mais puisque ma fortune eſt par lui traverſée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reſte au milieu d'eux, qu'il ſerve ſous un roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fiére conſtance
D'un monarque irrité brave trop la vangeance.

LE DUC.

Quel monarque? un fantome, un prince effeminé
Indigne de ſa race, eſclave couronné,
Sur un trone avili ſoumis aux loix d'un maire.
De Pepin ſon tiran je crains peu la colere;
Je déteſte un ſujet qui croit m'intimider,
Et je mépriſe un roi qui n'oſe commander.
Puisqu'il laiſſe uſurper ſa grandeur ſouveraine,
Dans mes états au moins je ſoutiendrai la mienne.
Ce cœur eſt trop altier pour adorer les loix
De ce maire inſolent, l'oppreſſeur de ſes rois,
Et Clovis que je compte au rang de mes ancetres
N'aprit point à ſes fils à ramper ſous des maitres.
Les arabes du moins s'arment pour me vanger;
Et tyran pour tyran j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haiſſez un maire, & votre haine eſt juſte.
Mais ils ont des français ſauvé l'empire auguſte,
Tandis que nous aidons l'arabe à l'opprimer.
Cette triſte alliance a de quoi m'allarmer.
Nous préparons peut-être un avenir horrible,
L'éxemple de l'eſpagne eſt honteux & terrible.
Les brigands africains ſont des tyrans nouveaux,
Qui font ſervir nos mains à creuſer nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offenſe.

LISOIS.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop longtems - - - -

LE DUC.

Mes premiers intérêts ſont mes reſſentimens.

LISOIS.

Ah, vous écoutez trop l'amour & la colére.

LE DUC.

Je le ſai, je ne peux fléchir mon caractére.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas,
Mais en vous condannant je ſuivrai tous vos pas.
Il faut à ſon ami montrer ſon injuſtice,
L'éclairer, l'arréter au bord du précipice.
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre couroux.
Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inſpire.
Quel parti prendrez-vous?

LE DUC.

Quand mes brulans déſirs

Auront ſoumis l'objet qui brave mes ſoupirs,
Quand l'ingrate Amélie à ſon devoir renduë,
Aura remis la paix dans cette ame épérduë,
Alors j'écouterai tes conſeils généreux.
Mais jusqu'à ce moment ſai-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages
Ont ſur tous les objets répandu des nuages:
Puis-je prendre un parti, puis-je avoir un deſſein?
Allons près du tyran qui ſeul fait mon deſtin.
Que l'ingrate à ſon gré décide de ma vie;
Et nous déciderons du ſort de la patrie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE I.

LE DUC DE FOIX. *(ſeul)*

Oſera-t-elle encor refuſer de me voir?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon déſeſpoir?
Ah, c'eſt moi ſeul ici qui tremble de déplaire.
Ame ſuperbe & faible! eſclave volontaire,
Cours aux pieds de l'ingrate abaiſſer ton orgueil.
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil.
Lache, conſume les dans l'éternel paſſage
Du depit aux reſpects & des pleurs à la rage.
Pour la derniére fois je prétends lui parler.
Allons.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

SCENE II.

LE DUC, AMELIE ET TAISE *(dans le fond)*.

AMELIE.

J'eſpére encor, & tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entrepriſe?
Que de dangers nouveaux! ah que vois-je, Taiſe?

Auront ſoumis l'objet qui brave mes ſoupirs,
Quand l'ingrate Amélie à ſon devoir renduë,
Aura remis la paix dans cette ame épérduë,
Alors j'écouterai tes conſeils généreux.
Mais jusqu'à ce moment ſai-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages
Ont ſur tous les objets répandu des nuages:
Puis-je prendre un parti, puis-je avoir un deſſein?
Allons près du tyran qui ſeul fait mon deſtin.
Que l'ingrate à ſon gré décide de ma vie;
Et nous déciderons du ſort de la patrie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE I.

LE DUC DE FOIX. *(ſeul)*

Oſera-t-elle encor refuſer de me voir?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon déſeſpoir?
Ah, c'eſt moi ſeul ici qui tremble de déplaire.
Ame ſuperbe & faible! eſclave volontaire,
Cours aux pieds de l'ingrate abaiſſer ton orgueil.
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil.
Lache, conſume les dans l'éternel paſſage
Du depit aux reſpects & des pleurs à la rage.
Pour la derniére fois je prétends lui parler.
Allons.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

SCENE II.

LE DUC, AMELIE ET TAISE *(dans le fond)*.

AMELIE.

J'eſpére encor, & tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entrepriſe?
Que de dangers nouveaux! ah que vois-je, Taïſe?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas,
Mais vos yeux diſent trop qu'ils ne me cherchent pas.
Quoi, vous les détournez? quoi? vous voulez encore
Inſulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore.
Et de la tyrannie éxerçant le pouvoir
Nourir votre fierté de mon vain déſeſpoir?
C'eſt à ma triſte vie ajouter trop d'allarmes,
Trop flétrir des lauriers arroſés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront
S'ils ne ſont par vos mains attachés ſur mon front;
Si votre incertitude allarmant mes tendreſſes
Peut encor démentir la foi de vos promeſſes.

AMELIE.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je doi.

LE DUC.

Quoi? lorsque de ma main je vous offrais l'homage?

AMELIE.

D'un ſi noble préſent j'ai vû tout l'avantage,
Et ſans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de juſtes reſpects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flatait ſur moi d'un empire ſupréme.
Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux

Pré-

Préſenté par vos mains éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez. Il faut rompre enfin le ſilence.
Je vai vous offenſer, je me fais violence,
Mais réduite à parler je vous dirai ſeigneur,
Que l'amour de mes rois eſt gravé dans mon cœur.
Votre ſang eſt auguſte, & le mien eſt ſans crime,
Il coula pour l'état que l'étranger opprime.
Mes ancetres du moins dans mon cœur ont transmis
La haine qu'un françaiſ doit à ſes ennemis,
Et leur fille jamais n'acceptera pour maitre
L'ami de nos tyrans quelque grand qu'il puiſſe être.
Voilà les ſentimens que leur ſang m'a tracés;
Et s'il vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcés.

LE DUC.

Je ſuis je l'avouerai ſurpris de ce langage.
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le ſort en courroux
Pour m'accabler d'affronts dut ſe ſervir de vous.
Vous avez fait madame, une ſecrette étude
Du mépris, de l'inſulte & de l'ingratitude,
Et votre cœur enfin lent à ſe déploier,
Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
Je ne connaiſſais pas tout ce zéle héroïque,
Tant d'amour de l'état ou tant de politique;
Mais vous qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien?
Vous reſte-t-il ici de parti que le mien?

M'oſez-vous reprocher une heureuſe alliance
Qui fait ma ſureté, qui ſoutient ma puiſſance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté.
Eſt ce-donc là le prix de vous avoir ſervie?

AMELIE.

Oui, vous m'avez ſauvée, oui je vous dois la vie,
Mais de mes triſtes jours ne puis-je diſpoſer,
Me les conſerviez-vouz pour les tiraniſer?

LE DUC.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous cruelle.
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons,
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahiſons.
Quelque ſoit l'inſolent que ce cœur me préfére,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colére.
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher.
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher,
Et ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai perfide, à vous déſeſpérer.

AMELIE.

Non ſeigneur, la raiſon ſaura vous éclairer,
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée
Pour opprimer ma vie après l'avoir ſauvée;

Maïs

Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits;
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous reſpecter,
Je vous ferai rougir de me perſécuter;
Et je conſerverai malgré votre menace
Une ame ſans courroux, ſans crainte & ſans audace.

LE DUC.

Arrêtez, pardonnez aux tranſports égarez,
Aux fureurs d'un amant que vous déſeſpérez.
Je vois trop qu'avec vous Liſois d'intelligence
D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe,
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'allarmes
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer
Avez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
Aimez; il ſuffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche
A votre ami ſeigneur, mon cœur s'était remis.
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient,
Vous les faites couler, que vos mains les eſſuient:

Devenez aſſez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejetter.
Laiſſez moi toute entiére à la reconnaiſſance.

LE DUC.

Ainſi le ſeul Liſois a votre confiance.
Mon outrage eſt connu, je ſai vos ſentimens.

AMELIE.

Vous les pourez ſeigneur, connaitre avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre
Ni de les condanner, ni même de vous plaindre.
Du génereux Liſois j'ai recherché l'appui.
Imitez ſa grande ame, & penſez comme lui.

SCENE III.

LE DUC. *(ſeul)*

Eh bien, c'en eſt donc fait, l'ingrate, la parjure
A mes yeux ſans rougir étale mon injure,
De mes malheurs honteux l'abime eſt découvert,
Je n'avais qu'un ami, c'eſt lui ſeul qui me perd.
Que l'on cherche Liſois, qu'il vienne ici ſe rendre,
Que l'ingrate; - - - mais non je ne veux rien entendre,
Mon cœur ne lui doit plus qu'un éternel mépris.
Par quels dehors trompeurs, o ciel, j'étais ſurpris!
Amitié, vain fantome, ombre que j'ai chérie,

Toi

Toi, qui me conſolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Tréſor cherché ſans ceſſe, & jamais obtenu,
Tu m'as trompé cruelle, autant que l'amour même
Et maintenant pour prix de mon erreur extréme,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon deſtin me condanne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui fier de ſon parjure,
Vient encor de ſes mains déchirer ma bleſſure.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres ſeigneur, vous me voiez rendu.
D'où vient ſur votre front ce chagrin répandu?
Votre ame aux paſſions longtems abandonnée
A-t-elle en liberté peſé ſa deſtinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel eſt le projet où vous vous arretés?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,

De

De ſentir mon malheur, & d'apprendre à connaitre
La perfide amitié d'un rival & d'un traitre.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en eſt aſſez.

LISOIS.

C'en eſt trop entre nous.
Ce traitre, quel eſt-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?
De l'affront inoui qui vient de me confondre,
Quel autre étoit inſtruit, quel autre en doit répondre?
Je ſai trop qu'Amélie ici vous a parlé,
En vous nommant à moi l'infidelle a tremblé;
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence
Interpréte muët de votre intelligence.
Je ne ſai qui des deux je dois plus déteſter.

LISOIS.

Vous ſentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

Je le veux.

LISOIS.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire?
M'eſtimez-vous encore & pourez-vous me croire?

LE DUC.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crûs vertueux,
Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres prétieux
Ont été jusqu'ici la régle de ma vie,
Mais vous, méritez-vous que je me juſtifie?
Aprenez qu' Amélie avait touché mon cœur
Avant que de ſa vie heureux libérateur
Vous euſſiez par vos ſoins, par cet amour ſincére,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus ſoldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur & ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit, peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'himen, & ce noeud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime & par l'égalité,
Lui pouvait préparer des deſtins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts,
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
Aujourd'hui j'ai revû cet objet de vos larmes,
D'un oeuil indifférent j'ai regardé ſes charmes,
Et je me ſuis vaincu ſans rendre de combats,

J'ai

J'ai fait valoir vos feux que je n'approuve pas.
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire;
Sans cacher vos défauts vantant votre vertu,
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous ſeul, & je me rends juſtice;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'un pareil ſacrifice,
S'il eſt quelque rival qui vous oſe outrager,
Tout mon ſang eſt à vous, & je cours vous vanger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entens t'éléve & m'humilie.
Ah, tu devais ſans doute adorer Amélie.
Mais qui peut commander à ſon cœur enflammé?
Non, tu n'as point vaincu, tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais & notre amour ſuit notre caractére.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter, mon ardeur m'eſt trop chére.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
Ton cœur . . .

LISOIS.

Aimez moi prince, au lieu de me louer.
Et ſi vous me devez quelque reconnaiſſance.
Faites votre bonheur, il eſt ma récompenſe,

Vous

Vous voiez quelle ardente & fiére inimitié,
Votre frére nourrit contre votre allié.
La ſuite croiez moi peut en être funeſte,
Vous êtes ſous un joug que votre cœur déteſte.
Je prévois que bientot on verra réunis
Les débris diſperſés de l'empire des lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adverſaire,
Hier le béarnais, aujourd'hui votre frére.
Le pur ſang de Clovis eſt toujours adoré,
Tot ou tard il faudra que ce trone ſacré,
Les rameaux diviſés & courbés par l'orage
Plus unis & plus beaux ſoient notre unique ombrage.
Vous placé près du trone, à ce trone attaché,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il falut vous réſoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les diſſoudre.
On pourait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fiére autorité;
Et bientot par vos mains leur puiſſance affaiblie. . .

LE DUC.

Je le ſouhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
Dans ſon cœur amoli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourais la réduire?

LISOIS.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire.

Mais

rival, j'avais tort de me plaindre,
aimé, quel mortel ai-je à craindre?
is ma cour avoir pouſſé l'orgueil
ers elle échaper un coup d'œuil?
rétexte à ſes refus injuſtes,
, intérêts & tous ces droits auguſtes
mon ſang & de mes ſouverains
crés reſſerrés par ſes mains.
faut ſoutenons la couronne.
& la beauté l'ordonne.
is dans ce fortuné jour,
que je fais à l'amour.
oi ſeul en décide.

OIS.

...s du roi que mon zéle me guide.
falu que ce grand changement
i héros & non pas à l'amant:
grand cœur une femme diſpoſe
op beau pour en blamer la cauſe,
out rempli de cet heureux retour,
bleſſe & rend grace à l'amour.

Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins?
Lorsque le grand Clovis aux champs de la touraine
Détruiſit les vainqueurs de la grandeur romaine,
Quand ſon bras arrêta dans nos champs inondés,
Des ariens ſanglans les torrents débordés,
Sauva-t-il ſon païs pour plaire à ſa maitreſſe?
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe?
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir.
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connait peu l'amour, on craint trop ſon amorce,
C'eſt ſur nos lachetés qu'il a fondé ſa force,
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos.
Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
Puisque je l'ai vaincû, puisque je le dédaigne,
Sur le ſang de nos rois ſouffrirez-vous qu'il régne?
Vos autres ennemis par vous ſont abatus,
Et vous devez en tout l'éxemple des vertus.

LE DUC.

Le ſort en eſt jetté, je ferai tout pour elle,
Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle.
Ses loix ſeront mes loix, ſon roi ſera le mien,
Je n'aurai de parti, de maitre que le ſien.
Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie.
Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir,
Mon cœur eſt enivré de cet heureux eſpoir.

Je

Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre,
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourait dans ma cour avoir pouſſé l'orgueil
Jusqu'à laiſſer vers elle échaper un coup d'œuil?
Enfin plus de prétexte à ſes refus injuſtes,
Raiſon, gloire, intérêts & tous ces droits auguſtes
Des princes de mon ſang & de mes ſouverains
Sont des liens ſacrés reſſerrés par ſes mains.
Du roi puisqu'il le faut ſoutenons la couronne.
La vertu le conſeille & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains dans ce fortuné jour,
Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour.
Quant à mes intérêts que toi ſeul en décide.

LISOIS.

Souffrez donc près du roi que mon zéle me guide.
Peut-être il eut falu que ce grand changement
Ne fut dû qu'au héros & non pas à l'amant:
Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe
L'effet en eſt trop beau pour en blamer la cauſe,
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe & rend grace à l'amour.

SCENE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, auprès des murs les ennemis paraiſſent,
L'aſſaut eſt préparé, le tems, les périls preſſent.
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien, cruels deſtins!
Vous l'importez ſur moi, vous trompez mes deſſeins,
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire:
Je ne ſuis pas en peine, ami, de réſiſter
Aux téméraires mains qui m'oſent inſulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'eſt celui que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

La victoire eſt à nous, vos ſoins l'ont aſſurée,
Vos conſeils ont guidé ma jeuneſſe égarée.
Liſois m'eſt néceſſaire aux conſeils, aux combats,
Et c'eſt à ſa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraitre
Sera maître de tout quand vous en ſerez maitre;
Vous l'avez ſû régler, & vous avez vaincu.
Aiez dans tous les tems cette heureuſe vertu.
L'effet en eſt illuſtre autant qu'il eſt utile,
Le faible eſt inquiet, le grand homme eſt tranquile.

LE DUC.

Et l'amour eſt-il fait pour la tranquilité?
Mais ce chéf inconnu ſur nos remparts monté,
Qui tint ſeul ſi longtems la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de ſa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts
Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſants efforts.
Mais ce qui me confond & qui doit vous ſurprendre,
Pouvant nous échaper il eſt venu ſe rendre.
Sans vouloir ſe nommer & ſans ſe découvrir
Il accuſait le ciel & cherchait à mourir.
Un ſeul de ſes ſuivants auprès de lui partage
La douleur qui l'accable & le ſort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel eſt donc, cher ami, ce chéf audacieux
Qui cherchant le trépas ſe cachait à nos yeux.
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable
Quand je l'ai combattu le rendait reſpectable?
Un je ne ſai quel trouble en moi s'eſt élevé
Soit que ce triſte amour dont je ſuis captivé,
Sur mes ſens égarés répandant ſa tendreſſe,
Jusqu'au ſein des combats m'ait preté ſa faibleſſe,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
De la molle douceur de ſes impreſſions;
Soit plutot que la voix de ma triſte patrie
Parle encor en ſecret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance,

Tous

Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence;
Mais ce ſang des français que nos mains font couler,
Mais l'état, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles ſentimens peuvent encor paraitre.
Il eſt beau de donner la paix à votre maitre.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon
Vous vous verriez reduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune
Fondez votre grandeur ſur la cauſe commune.
Ce guerrier quel qu'il ſoit remis entre nos mains
Poura ſervir lui-même à vos juſtes deſſeins:
De cet heureux moment ſaiſiſſons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie eſt le gage.
Je la tiendrai. Je vais dès ce même moment
Préparer les eſprits à ce grand changement.
A tes conſeils heureux tous mes ſens s'abandonnent.
La gloire, l'hymenée & la paix me couronnent.
Et libre des chagrins où mon cœur fut noié
Je dois tout à l'amour & tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR *(dans le fond du théatre.)*

LISOIS.

Je me trompe ou je vois ce captif qu'on améne,

Un des ſiens l'accompagne, il ſe ſoutient à peine,
Il parait accablé d'un déſeſpoir affreux.

VAMIR.

Où ſuis-je? où vai-je? o ciel?

LISOIS.

Chevalier valeureux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuſe point d'une faible victoire,
Où l'on ſait reſpecter de braves ennemis.
C'eſt en de nobles mains que le ſort vous a mis.
Ne puis-je vous connaitre, & faut-il qu'on ignore
De quel grand priſonnier le duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je ſuis un malheureux, le jouët des deſtins
Dont la moindre infortune eſt d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au ſouverain de ce ſejour funeſte
Je puiſſe au moins cacher un ſort que je déteſte.
Me faut-il des temoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous preſſe point ſeigneur, je me retire,
Je reſpecte un chagrin dont votre cœur ſoupire.
Croiez que vous pourez retrouver parmi nous
Un deſtin plus heureux & plus digne de vous.

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

Un deſtin plus heureux! mon cœur en déſeſpére.
J'ai trop vécu. . . .

EMAR.

Seigneur, dans un ſort ſi contraire
Rendez graces au ciel de ce qu'il a permis
Que vous ſoiez tombé ſous de tels ennemis,
Non ſous le joug affreux d'une main étrangére.

VAMIR.

Qu'il eſt dur bien ſouvent d'être aux mains de ſon frére!

EMAR.

Mais enſemble élevés dans des tems plus heureux
La plus tendre amitié vous uniſſait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'eſt ainſi qu'on commence;
Mais bientot l'amitié s'envole avec l'enfance.
Il ne ſait pas encor ce qu'il me fait ſouffrir,
Et mon cœur déchiré ne ſaurait le haïr.

EMAR.

Il ne ſoupçonne pas qu'il ait en ſa puiſſance
Un frére infortuné qu' animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance ami, n'entra point dans mon cœur.
Qu'un ſoin trop différent égara ma valeur!
Juſte ciel, eſt-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la france à mon ame allarmée.
Eſt-il vrai qu'Amélie après tant de ſermens
Ait violé la foi de ſes engagemens?
Et pour qui juſte ciel! ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour, ô loix de la nature!
Liens ſacrés des cœurs êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux ſont ſur moi réunis.
Frére injuſte, cruel!

EMAR.

Vous diſiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens qu'il vous enléve encore,
Amélie en effet eſt le plus prétieux,
Qu'il n'avait jamais ſû le ſecret de vos feux.

VAMIR.

Elle le ſait l'ingrate, elle ſait que ma vie
Par d'éternels ſermens à la ſienne eſt unie,
Elle ſait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,

Quand

Quand le maure enleva mon unique eſpérance;
Et je n'ai pu ſur eux achever ma vengeance,
Et mon frére a ravi le bien que j'ai perdu.
Il jouit des malheurs dont je ſuis confondu!
Quel eſt donc en ces lieux le deſſein qui m'entraine?
La conſolation trop funeſte & trop vaine
De faire avant ma mort à ſes traitres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas.
Allons, je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidéle au roi mon maître & même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma conſtance & mon ſort
Dans les bras de mon frére elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos ſentimens, c'eſt lui qu'on voit paraitre.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître?

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

Ce miſtére m'irrite, & je prétends ſavoir
Quel guerrier les deſtins ont mis en mon pouvoir.
Il ſemble avec horreur qu'il détourne la vuë.

VAMIR.

O lumiére du jour pourquoi m'es-tu renduë.
Te verrai-je ah cruelle! en quels lieux, à quel prix!

LE DUC.

Qu'entends-je, & quels accens ont frappé mes eſprits?

VAMIR.

M'as-tu pu méconnaitre?

LE DUC.

Ah Vamir! ah mon frére!

VAMIR.

Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpére;
Je ne le ſuis que trop ce frére infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchainé.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frére, & mon cœur te pardonne.
Mais je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me pourſuit, Vamir était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi.
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie,
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage.
Vamir, que je te plains.

VAMIR.

Je te plains d'avantage
De hair ton païs, de trahir ſans remords
Et le roi qui t'aimait & le ſang dont tu ſors.

LE DUC.

Arrête, épargne moi l'infame nom de traitre.
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frére, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je ſuis prêt de donner à nos triſtes provinces
A la france ſanglante, au reſte de nos princes
L'éxemple auguſte & ſaint de la réunion,
Après l'avoir donné de la diviſion.

VAMIR.

Toi, tu pourais - - !

LE DUC.

Ce jour qui ſemble ſi funeſte

Des

LISOIS.

Seigneur, environné de morts
Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſants efforts.
Mais ce qui me confond & qui doit vous ſurprendre,
Pouvant nous échaper il eſt venu ſe rendre.
Sans vouloir ſe nommer & ſans ſe découvrir
Il accuſait le ciel & cherchait à mourir.
Un ſeul de ſes ſuivants auprès de lui partage
La douleur qui l'accable & le ſort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel eſt donc, cher ami, ce chéf audacieux
Qui cherchant le trépas ſe cachait à nos yeux.
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable
Quand je l'ai combattu le rendait reſpectable?
Un je ne ſai quel trouble en moi s'eſt élevé
Soit que ce triſte amour dont je ſuis captivé,
Sur mes ſens égarés répandant ſa tendreſſe,
Jusqu'au ſein des combats m'ait preté ſa faibleſſe,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
De la molle douceur de ſes impreſſions;
Soit plutot que la voix de ma triſte patrie
Parle encor en ſecret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance,

Tous

Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence;
Mais ce ſang des français que nos mains font couler,
Mais l'état, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles ſentimens peuvent encor paraitre.
Il eſt beau de donner la paix à votre maitre.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon
Vous vous verriez reduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune
Fondez votre grandeur ſur la cauſe commune.
Ce guerrier quel qu'il ſoit remis entre nos mains
Poura ſervir lui-même à vos juſtes deſſeins:
De cet heureux moment ſaiſiſſons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie eſt le gage.
Je la tiendrai. Je vais dès ce même moment
Préparer les eſprits à ce grand changement.
A tes conſeils heureux tous mes ſens s'abandonnent.
La gloire, l'hymenée & la paix me couronnent.
Et libre des chagrins où mon cœur fut noié
Je dois tout à l'amour & tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR *(dans le fond du théatre.)*

LISOIS.

Je me trompe ou je vois ce captif qu'on améne,

EMAR.

Il ne ſoupçonne pas qu'il ait en ſa puiſſance
Un frére infortuné qu' animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance ami, n'entra point dans mon cœur.
Qu'un ſoin trop différent égara ma valeur!
Juſte ciel, eſt-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la france à mon ame allarmée.
Eſt-il vrai qu'Amélie après tant de ſermens
Ait violé la foi de ſes engagemens?
Et pour qui juſte ciel! ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour, ô loix de la nature!
Liens ſacrés des cœurs êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux ſont ſur moi réunis.
Frére injuſte, cruel!

EMAR.

Vous diſiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens qu'il vous enléve encore,
Amélie en effet eſt le plus prétieux,
Qu'il n'avait jamais ſû le ſecret de vos feux.

VAMIR.

Elle le ſait l'ingrate, elle ſait que ma vie
Par d'éternels ſermens à la ſienne eſt unie,
Elle ſait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,

Quand

Quand le maure enleva mon unique eſpérance;
Et je n'ai pu ſur eux achever ma vengeance,
Et mon frére a ravi le bien que j'ai perdu.
Il jouit des malheurs dont je ſuis confondu!
Quel eſt donc en ces lieux le deſſein qui m'entraine?
La conſolation trop funeſte & trop vaine
De faire avant ma mort à ſes traitres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas.
Allons, je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidéle au roi mon maitre & même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma conſtance & mon ſort
Dans les bras de mon frére elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos ſentimens, c'eſt lui qu'on voit paraitre.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître?

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

Ce miſtére m'irrite, & je prétends ſavoir
Quel guerrier les deſtins ont mis en mon pouvoir.
Il ſemble avec horreur qu'il détourne la vuë.

VAMIR.

O lumiére du jour pourquoi m'es-tu renduë.
Te verrai-je ah cruelle! en quels lieux, à quel prix!

LE DUC.

Qu'entends-je, & quels accens ont frappé mes eſprits?

VAMIR.

M'as-tu pu méconnaitre?

LE DUC.

Ah Vamir! ah mon frére!

VAMIR.

Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpére;
Je ne le ſuis que trop ce frére infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchainé.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frére, & mon cœur te pardonne.
Mais je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me pourſuit, Vamir était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi.
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie,
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage.
Vamir, que je te plains.

VAMIR.

Je te plains d'avantage
De hair ton païs, de trahir ſans remords
Et le roi qui t'aimait & le ſang dont tu ſors.

LE DUC.

Arréte, épargne moi l'infame nom de traitre.
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frére, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je ſuis prêt de donner à nos triſtes provinces
A la france ſanglante, au reſte de nos princes
L'éxemple auguſte & ſaint de la réunion,
Après l'avoir donné de la diviſion.

VAMIR.

Toi, tu pourais - - !

LE DUC.

Ce jour qui ſemble ſi funeſte

Des

Des feux de la diſcorde éteindra ce qui reſte.

VAMIR.

Ce-jour eſt trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux - -

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout eſt changé; ton frére eſt trop heureux.

VAMIR.

Je te crois: on diſait que d'un amour extréme
Violent, effrené (car c'eſt ainſi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

J'aime, oui, la renommée a pû le publier:
Oui, j'aime avec fureur: une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta préſence.
Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.
(à ſa ſuite)
Allez, & dites lui que deux malheureux fréres
Jettés par le deſtin dans des partis contraires
Pour marcher déſormais ſous le même étendart

De

De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.

(à Vamir)

Ne blame point l'amour où ton frére eſt en proie,
Pour me juſtifier il ſuffit qu'on la voie.

VAMIR.

Mon frere! - - - elle vous aime?

LE DUC.

Elle le doit du moins:
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins,
Il n'en eſt plus, je veux que rien ne nous ſépare.

VAMIR.

Quels effroiables coups le cruel me prépare!
Ecoute, à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter?
Me connais-tu? ſais-tu ce que j'oſais tenter?
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'améne?

LE DUC.

Oublions ces ſujets de diſcorde & de haine.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

C'eſt lui, ciel ſoutien moi? je me meurs - - !

LE DUC.

Ecoutés:
Mon

Mon bonheur eſt venu de nos calamités,
J'ai vaincu, je vous aime, & je retrouve un frére.
Sa préſence à mes yeux vous rend encor plus chére.
Et vous mon frére, & vous, ſoiez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre reproche ou bien votre priére,
Le genereux Liſois, le roi, la france entiére
Demanderaient enſemble & qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis & ſubjugué je l'offre à ſes appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'homage;
Vous aimez, vous ſervez une cour qui m'outrage.
Eh bien, il faut céder, vous diſpoſez de moi,
Je n'ai plus d'alliés, je ſuis à votre roi.
L'amour qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Vous, courez mon cher frére, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un ſi grand changement,
Soiez libre: partez, & de mes ſacrifices
Allez offrir au roi les heureuſes prémices.
Puiſſai-je à ſes genoux préſenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me raméne à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un ſujet fidéle,
Changé par ſes regards & vertueux par elle.

VAMIR.

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler!
Prononcez notre arrêt madame, il faut parler.

LE DUC.

Eh quoi, vous demeurez interdite & muette?
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?
Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux.
Faut-il encor ma vie? Ingrate elle eſt à vous.
Un mot peut me l'oter, la fin m'en ſera chére,
Je vivais pour vous ſeule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperduë, & tout ce que je vois
Laiſſe à peine à mes ſens l'uſage de la voix.
Ah ſeigneur, ſi votre ame en effet attendrie
Plaint le ſort de la france & chérit la patrie,
Un ſi noble deſſein, des ſoins ſi vertueux
Ne ſeront point l'effet du pouvoir de mes yeux,
Ils auront dans vous même une ſource plus pure,
Vous avez écoute la voix de la nature,
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage & c'eſt là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez moi de honte, accuſez moi, n'importe.
Duſſai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt, venez.

VAMIR.

Vous oſez?

AME-

Mon bonheur eſt venu de nos calamités,
J'ai vaincu, je vous aime, & je retrouve un frére.
Sa préſence à mes yeux vous rend encor plus chére.
Et vous mon frére, & vous, ſoiez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre reproche ou bien votre priére,
Le genereux Liſois, le roi, la france entiére
Demanderaient enſemble & qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis & ſubjugué je l'offre à ſes appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'homage;
Vous aimez, vous ſervez une cour qui m'outrage.
Eh bien, il faut céder, vous diſpoſez de moi,
Je n'ai plus d'alliés, je ſuis à votre roi.
L'amour qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Vous, courez mon cher frére, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un ſi grand changement,
Soiez libre: partez, & de mes ſacrifices
Allez offrir au roi les heureuſes prémices.
Puiſſai-je à ſes genoux préſenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me raméne à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un ſujet fidéle,
Changé par ſes regards & vertueux par elle.

VAMIR.

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler!
Prononcez notre arrêt madame, il faut parler.

LE DUC.

Eh quoi, vous demeurez interdite & muette?
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?
Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux.
Faut-il encor ma vie? Ingrate elle eſt à vous.
Un mot peut me l'oter, la fin m'en ſera chére,
Je vivais pour vous ſeule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperduë, & tout ce que je vois
Laiſſe à peine à mes ſens l'uſage de la voix.
Ah ſeigneur, ſi votre ame en effet attendrie
Plaint le ſort de la france & chérit la patrie,
Un ſi noble deſſein, des ſoins ſi vertueux
Ne ſeront point l'effet du pouvoir de mes yeux,
Ils auront dans vous même une ſource plus pure,
Vous avez écoute la voix de la nature,
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage & c'eſt là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez moi de honte, accuſez moi, n'importe.
Duſſai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt, venez.

VAMIR.

Vous oſez?

AME-

Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir
Perfide, & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

AMELIE.

Je devrais ſeulement vous quitter & me taire,
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chére.
Votre frére eſt préſent & mon honneur bleſſé
Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée,
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condannée.
Oui, j'aime, & je ſerais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux,
Indigne de l'aimer ſi par ma complaiſance
J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi
Comme un bien de conquête & qui n'eſt plus à moi:
Je vous devais beaucoup, mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance.
Sachez, que des bienfaits qui font rougir mon front
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine,
Mais après ma pitié n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux que je n'ai point bravés,
J'ai voulû votre eſtime, & vous me la devés.

LE DUC.

Je vous dois ma colére, & ſachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.

Quoi donc, vous attendiez pour oſer m'accabler
Que Vamir fut préſent & me vit immoler,
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure.
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure
Si - - - mais il n'a point vû vos funeſtes appas.
Mon frére trop heureux ne vous connaiſſait pas.
Nommez donc mon rival; mais gardez vous de croire
Que mon lâche dépit lui céde la victoire.
Je vous trompais; mon cœur ne peut feindre longtems
Je vous traine à l'autel à ſes yeux expirans;
Et ma main ſur ſa cendre à votre main donnée,
Va tremper dans le ſang les flambeaux d'himenée.
Je ſai trop qu'on a vû lachement abuſés
Pour des mortels obſcurs des princes mépriſés,
Et mes yeux perceront dans la foule inconnuë
Jusqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vuë.

VAMIR.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer?

LE DUC

Et pourquoi vous cruel, oſez-vous l'excuſer?
Eſt-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piége affreux ma foi ſerait livrée!
Tremblez - - - -

VAMIR.

Moi, que je tremble! ah j'ai trop dévoré
L'in-

L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré,
J'ai forcé trop longtems mes transports au ſilence.
Connais moi donc barbare, & remplis ta vangeance.
Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal,
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi cruel! toi Vamir!

VAMIR.

Oui, depuis deux années
L'amour la plus ſecrette a joint nos deſtinées.
C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie,
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Par tes égaremens juge de mes transports,
Nous puiſames tous deux dans ce ſang dont je ſors
L'excès des paſſions qui dévorent une ame.
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frére eſt mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu,
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi même,
J'ai couru, j'ai volé pour t'oter ce que j'aime.
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſurtout ton courage,
Je n'ai vû que ma flamme & ton feu qui m'outrage.

L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié.
Sois cruel comme moi, punis moi ſans pitié,
Auſſi bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépends de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi,
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traine aux pieds des autels ta ſœur & mon épouſe.
Frappe dis-je, oſes-tu?

LE DUC.

Traitre, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ote de mes yeux, ſoldats obéiſſez.

AMELIE.

Non, demeurez. Cruel! ah prince eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame infléxible!
Seigneur!

VAMIR.

Vous le prier? plaignez le plus que moi
Plaignez le, il vous offenſe, il a trahi ſon roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi même,
Je ſuis vangé de toi, l'on te hait & l'on m'aime.

AMELIE.

Ah! cher prince! ah ſeigneur voiez à vos genoux - - -

LE

LE DUC.

Qu'on m'en réponde, allez: madame levez-vous,
Vos priéres, vos pleurs en faveur d'un parjure
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure,
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.
Mais perfide, croiez que je mourrai vangé.
Adieu. Si vous voiez les effets de ma rage
N'en accuſez que vous, vos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

Je ne vous quitte pas, écoutez moi ſeigneur.

LE DUC.

Eh bien, achevez donc de déchirer mon cœur,
Parlez.

SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

J'allais partir, un peuple téméraire
Se ſouléve en tumulte au nom de votre frére.
Le déſordre eſt partout, vos ſoldats conſternés
Déſertent les drapeaux de leurs chefs étonnés,
Et pour comble de maux vers la ville allarmée
L'ennemi raſſemblé fait marcher ſon armée.

LE DUC.

Allez, cruelle, allez: vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine & de vos attentats.
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maitre.
Dangeſte ſuivez la---- (*à Liſois*) vous veillez ſur ce traitre.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

Le feriez-vous ſeigneur, auriez-vous démenti
Le ſang de ces héros dont vous êtes ſorti?
Auriez-vous violé par cette lâche injure
Et les droits de la guerre & ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourait-il s'oublier?

VAMIR.

Non, mais ſuis-je réduit à me juſtifier?
Liſois, ce peuple eſt juſte, il t'apprend à connaitre
Que mon frére eſt rebelle & qu'il trahit ſon maitre.

LISOIS.

Ecoutez, ce ſerait le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la france déſolée,

A nos

LE DUC.

Allez, cruelle, allez: vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine & de vos attentats.
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maitre.
Dangeſte ſuivez la---- (*à Liſois*) vous veillez ſur ce traitre.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

Le ſeriez-vous ſeigneur, auriez-vous démenti
Le ſang de ces héros dont vous êtes ſorti?
Auriez-vous violé par cette lâche injure
Et les droits de la guerre & ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourait-il s'oublier?

VAMIR.

Non, mais ſuis-je réduit à me juſtifier?
Liſois, ce peuple eſt juſte, il t'apprend à connaitre
Que mon frére eſt rebelle & qu'il trahit ſon maitre.

LISOIS.

Ecoutez, ce ſerait le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la france déſolée,

A nos

A nos diſſentions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'africain élevé
Menaçant cet état par nous même énervé:
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public ſervir votre disgrace.
Raprochez les partis, uniſſez vous à moi
Pour calmer votre frére & fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

Ne vous en flattez pas, vos ſoins ſont inutiles.
Si la diſcorde ſeule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas.
Vous pourriez eſpérer de réunir deux fréres
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires;
Un obſtacle plus grand s'oppoſe à ce retour.

LISOIS.

Et quel eſt-il, ſeigneur?

VAMIR.

Ah reconnais l'amour,
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

Ciel, faut-il voir ainſi par des caprices vains
Annéantir le fruit des plus nobles deſſeins!

L'amour ſubjuguer tout, ſes cruelles faibleſſes
Du ſang qui ſe revolte étouffer les tendreſſes,
Des fréres ſe haïr, & naitre en tous climats
Des paſſions des grands le malheur des états?
Princes, de vos amours laiſſons là le miſtére,
Je vous plains tous les deux, mais je ſers votre frére.
Je vais le ſeconder, je vais me joindre à lui
Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.
Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle,
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle,
Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi,
Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
Mais le prince m'attend, je vous laiſſe & j'y vole.
Soiez mon priſonnier, mais ſur votre parole.
Elle me ſuffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la ſienne au roi,
Je voudrais cimenter dans l'ardeur de lui plaire
Du ſang de nos tyrans une union ſi chére;
Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

Quelle ſuite grand dieu d'affreuſes deſtinées!
Quel tiſſu de douleurs l'une à l'autre enchainées!
Un orage imprévu m'enléve à votre amour,
Un orage nous joint, & dans le même jour
Quand je vous ſuis renduë un autre nous ſépare!
Vamir, frére adoré d'un frére trop barbare.
Vous le voulez Vamir, je pars & vous reſtez.

VAMIR.

Voiez par quels liens mes pas ſont arrétez,
Au pouvoir d'un rival ma parole me livre,
Je peux mourir pour vous & je ne peux vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'oſates combattre, & vous n'oſez le fuir?

VAMIR.

L'honneur eſt mon tiran, je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville eſt livrée.
La retraite à vos pas déja ſemble aſſurée.

On vous attend. Le ciel a calmé ſon courroux.
Eſperez.

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous?

VAMIR.

Ce n'eſt qu'un jour.

AMELIE

Ce jour eſt un ſiécle funeſte.
Rendez vains mes ſoupçons, ciel vangeur que j'ateſte
Seigneur, de votre ſang le maure eſt altéré;
Ce ſang à votre frére eſt-il donc ſi ſacré?
Il aime en furieux, mais il hait plus encore,
Il eſt votre rival, & l'allié du maure.
Je crains - - - -

VAMIR.

Il n'oſerait.

AMELIE.

Son cœur n'a point de frein,
Il vous a menacé: menace-t-il envain?

VAMIR.

Il tremblera bientôt. Le roi vient & nous vange.
La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez, ſi vous m'aimez dérobez vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au déſordre éffroiable,
Dans des murs pris d'aſſauts malheur inévitable.
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux.

Cet

Cet amour mépriſé ſe tournerait en rage.
Fuiez ſa violence, évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de ſon ſang & du mien.
Seul eſpoir de ma vie & mon unique bien,
Mettez en ſureté ce ſeul bien qui me reſte,
Ne vous expoſez pas à cet éclat funeſte.
Cédez à mes douleurs, qu'il vous perde, partés.

AMELIE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés.

VAMIR.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frére.
Que dis-je? mon appui lui devient néceſſaire.
Son captif aujourd'hui, demain ſon bienfaicteur,
Je pourrai de ſon roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eſt la gloire où j'aſpire.
Arrachez vous ſurtout à ſon fatal empire,
Songez que ce matin vous quittiez ſes états.

AMELIE.

Ah je quitais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque azile affreux que mon deſtin m'entraine
Vamir j'y porterai mon amour & ma haine,
Je vous adorerai dans le fonds des déſerts,
Au milieu des combats, dans la honte des fers,
Dans la mort que j'attens de votre ſeule abſence.

VAMIR.

Je ſuccombe & vos pleurs épuiſſent ma conſtance.
Nous avons trop tardé, ciel quel tumulte affreux?

* * *

SCENE II.

SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, GARDES.

LE DUC.

Je l'entends, c'eſt lui même. Arrête malheureux,
Lâche qui me trahis, rival indigne arrête.

VAMIR.

Il ne te trahit point, mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur,
Va, ne perds point de tems, le ciel arme un vangeur.
Tremble, ton roi s'approche, il vient, il va paraitre,
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maitre.

LE DUC.

Il pourra te vanger, mais non te ſecourir
Et ton ſang - - - -

AMELIE.

Non cruel, c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait. C'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite,
J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite,
Punis ces attentats & ces crimes ſi grands
De ſortir d'eſclavage & de fuir ſes tyrans,
Mais reſpecte ton frére, & ſa femme, & toi même:
Il ne t'a point trahi, c'eſt un frére qui t'aime.
Il voulait te ſervir quand tu veux l'opprimer:
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inéxorable?

LE

LE DUC.

Plus vous le défendez plus il devient coupable.
C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinés,
Vous, par qui tous nos jours étaient empoiſonnés,
Vous qui pour leur malheur armiez des mains ſi chéres!
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux fréres!
Vous pleurez, mais vos pleurs ne peuvent me tromper,
Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le fraper:
Mon malheur eſt au comble ainſi que ma faibleſſe
Oui je vous aime encor, le tems, le péril preſſe,
Vous pourez à l'inſtant parer le coup mortel,
Voilà ma main, venez, ſa grace eſt à l'autel.

AMELIE.

Moi ſeigneur?

LE DUC.

C'eſt aſſez.

AMELIE.

Moi, que je le trahiſſe?

LE DUC.

Arrétez, - - - - repondez.

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périſſe.

VAMIR.

Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats,
Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare,

Je

Je mourrai triomphant des mains de ce barbare,
Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche couroux,
Je n'en mourrai pas moins, mais je mourrai pour vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraine à la tour, allez, qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

Vous cruel! vous feriez cet affreux ſacrifice?
De ſon vertueux ſang vous pouriez vous couvrir?
Quoi, voulez-vous?

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuſe encor plus que moi même,
Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime,
Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laiſſez-moi, votre vuë augmente mon ſuplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE *(à Liſois)*.

Ah, je n'attends plus rien que de votre juſtice.
Liſois, contre un cruel oſez me ſecourir.

LE DUC.

Garde toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AME-

AMELIE.

J'ateſte ici le ciel - - - -

LE DUC.

Eloignez de ma vuë
Amis, delivrez moi d'un objet qui me tuë.

AMELIE.

Va tiran, c'en eſt trop, va dans mon déſespoir
J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir,
J'ai cru malgré ta rage à ce point emportée
Qu'une femme du moins en ſerait reſpectée.
L'amour adoucit tout hors ton barbare cœur.
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur;
Dans ton féroce amour immole tes victimes,
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes,
Mais compte encor la tienne. Un vangeur va venir,
Tremble, ton maitre aproche, & va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts, tombe & peri ſans gloire,
Meurs & que l'avenir prodigue à la mémoire,
A tes feux, à ton nom de mon cœur abhorrez
La haine & le mépris que tu m'as inſpirez.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

Oui, cruelle ennemie & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche,
Que la main de la haine & que les mêmes coups

Dans

Dans l'horreur du tombeau nous réuniſſent tous.

LISOIS.

Il ne ſe connait plus, il ſuccombe à ſa rage.

LE DUC.

Eh bien, ſouffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le tems preſſe, veux-tu qu'un rival odieux
Enléve la perfide & l'épouſe à mes yeux?
Tu crains de me répondre? attends-tu que le traitre
Ait ſoulevé mon peuple, & me livre à ſon maitre.

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du roi
Des peuples fatigués fait chanceller la foi,
De la ſedition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs en ſecret rallumée.

LE DUC.

C'eſt Vamir qui l'allume, il nous a trahis tous.

LISOIS.

Je ſuis loin d'excuſer ſes crimes envers vous,
La ſuite en eſt à craindre & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les français ſont en armes,
Et vous êtes perdu ſi le peuple excité
Croit dans la trahiſon trouver ſa ſureté.
Vos dangers ſont accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire?

LISOIS.

Les prévenir, dompter l'amour & la colére.

Aions

Aions encor mon prince en cette extrémité
Pour prendre un parti ſûr aſſez de fermeté,
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête,
Quoi que vous décidiez ma main eſt toute prête.
Vous vouliez ce matin par un heureux traité
Appaiſer avec gloire un monarque irrité,
Ne vous rebutez pas: ordonnez & j'eſpére
Signer en votre nom cette paix ſalutaire,
Mais s'il vous faut combattre & courir au trépas,
Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

LE DUC.

Ami dans le tombeau laiſſe moi ſeul deſcendre,
Vis pour ſervir ma cauſe & pour vanger ma cendre.
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui cherche bien la mort eſt ſûr de la trouver.
Mais je la veux terrible, & lorsque je ſuccombe
Je veux voir mon rival entrainé dans ma tombe.

LISOIS.

Comment? de quelle horreur vos ſens ſont poſſedés?

LE DUC.

Il eſt dans cette tour où vous ſeul commandés,
Et vous m'avez promis que contre un téméraire . . .

LISOIS.

De qui me parlez-vous ſeigneur, de votre frére?

LE DUC.

Non, je parle d'un traitre & d'un lâche ennemi,
D'un rival que j'abhorre & qui m'a tout ravi.

Dans l'horreur du tombeau nous réuniſſent tous.

LISOIS.

Il ne ſe connait plus, il ſuccombe à ſa rage.

LE DUC.

Eh bien, ſouffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le tems preſſe, veux-tu qu'un rival odieux
Enléve la perfide & l'épouſe à mes yeux?
Tu crains de me répondre? attends-tu que le traitre
Ait ſoulevé mon peuple, & me livre à ſon maitre.

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du roi
Des peuples fatigués fait chanceller la foi,
De la ſedition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs en ſecret rallumée.

LE DUC.

C'eſt Vamir qui l'allume, il nous a trahis tous.

LISOIS.

Je ſuis loin d'excuſer ſes crimes envers vous,
La ſuite en eſt à craindre & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les français ſont en armes,
Et vous êtes perdu ſi le peuple excité
Croit dans la trahiſon trouver ſa ſureté.
Vos dangers ſont accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire?

LISOIS.

Les prévenir, dompter l'amour & la colére.

Aions

Aions encor mon prince en cette extrémité
Pour prendre un parti ſûr aſſez de fermeté,
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête,
Quoi que vous décidiez ma main eſt toute prête.
Vous vouliez ce matin par un heureux traité
Appaiſer avec gloire un monarque irrité,
Ne vous rebutez pas: ordonnez & j'eſpére
Signer en votre nom cette paix ſalutaire,
Mais s'il vous faut combattre & courir au trépas,
Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

LE DUC.

Ami dans le tombeau laiſſe moi ſeul deſcendre,
Vis pour ſervir ma cauſe & pour vanger ma cendre.
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui cherche bien la mort eſt ſûr de la trouver.
Mais je la veux terrible, & lorsque je ſuccombe
Je veux voir mon rival entrainé dans ma tombe.

LISOIS.

Comment? de quelle horreur vos ſens ſont poſſedés?

LE DUC.

Il eſt dans cette tour où vous ſeul commandés,
Et vous m'avez promis que contre un téméraire - - -

LISOIS.

De qui me parlez-vous ſeigneur, de votre frére?

LE DUC.

Non, je parle d'un traitre & d'un lâche ennemi,
D'un rival que j'abhorre & qui m'a tout ravi.

Le maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

LE DUC.

Dès long temps du perfide ils ont proſcrit le ſang.

LISOIS.

Et pour leur obéir vous lui percez le flanc?

LE DUC.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangére,
J'obéis à ma rage, & veux la ſatisfaire.
Que m'importe l'état & mes vains alliés?

LISOIS.

Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez,
Et vous me chargez moi du ſoin de ſon ſuplice?

LE DUC.

Je n'attends pas de vous cette prompte juſtice,
Je ſuis bien malheureux, bien digne de pitié,
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié.
Allez. Je puis encor dans le ſort qui me preſſe
Trouver de vrais amis qui tiendront leur promeſſe.
D'autres me ſerviront & n'allégueront pas
Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

LISOIS *(après un long ſilence)*.

Non, j'ai pris mon parti, ſoit crime, ſoit juſtice,
Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahiſſe:
Vamir eſt criminel, vous êtes malheureux,

Je

Je vous aime, il ſuffit. Je me rends à vos vœux.
Je ſais qu'il eſt des tems pour les partis extrémes,
Que les plus ſaints devoirs peuvent ſe taire eux mêmes,
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi,
Et vous reconnaitrez au ſuccès de mon zéle,
Si Liſois vous aimait & s'il vous fut fidéle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans ma calamité,
L'univers m'abandonne & toi ſeul m'es reſté.
Tu ne ſouffriras pas que mon rival tranquile
Jouiſſe impunément de ma rage inutile,
Qu'un ennemi vaincu, maitre de mes états,
Dans les bras d'une ingrate inſulte à mon trépas.

LISOIS.

Non, mais en vous rendant ce malheureux ſervice,
Prince, je vous demande un autre ſacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le maure en ces lieux
Protecteur inſolent commande ſous mes yeux,
Je ne veux pas ſervir un tyran qui nous brave,
Ne puis-je vous vanger ſans être ſon eſclave?
Si vous voulez tomber pourquoi prendre un apui,
Pour mourir avec vous ai-je beſoin de lui?
Du ſort de ce grand jour laiſſez moi la conduite,

Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les maures avec moi pouraient mal s'accorder,
Jusqu' au dernier moment je veux ſeul commander.

LE DUC.

Oui, pourvu qu'Amélie au deſéſpoir reduite
Pleure en larmes de ſang l'amant qui l'a ſéduite,
Pourvu que de l'horreur de ſes gémiſſemens
Ma douleur ſe repaiſſe à mes derniers momens,
Tout le reſte eſt égal & je te l'abandonne,
Prépare le combat, agi, diſpoſe, ordonne.
Ce n'eſt plus la victoire où ma fureur prétend,
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs deſeſpérés qu'importe un peu de gloire?
Périſſe ainſi que moi ma funeſte mémoire,
Périſſe avec mon nom le ſouvenir fatal
D'une indigne maitreſſe & d'un lache rival.

LISOIS.

Je l'avouë avec vous: une nuit éternelle
Doit couvrir s'il ſe peut une fin ſi cruelle.
C'était avant le coup qu'il nous falait mourir,
Mais je tiendrai parole, & je vai vous ſervir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

LE DUC DE FOIX, UN OFFICIER des gardes.

LE DUC.

O ciel! me faudra-t-il de momens en momens
Voir & des trahiſons & des ſoulévemens?
Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée?

L'OFFICIER.

eigneur, ils vous ont vû, la foule eſt diſperſée.

LE DUC.

'ingrat de tous côtés m'oprimait aujourd'hui,
lon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui:
lue fait Liſois?

L'OFFICIER.

Seigneur, ſa promte vigilance
partout des remparts aſſuré la défenſe.

LE DUC.

e ſoldat qu'en ſecret vous m'avez amené
'a-t-il éxécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui ſeigneur, & déja vèrs la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & ſûr va remplir ma vangeance,
Sur l'incertain Liſois mon cœur a trop compté;
Il a vu ma fureur avec tranquilité:
On ne ſoulage point des douleurs qu'on mépriſe.
Il faut qu'en d'autres mains ma vangeance ſoit miſe.
Vous, que ſur nos remparts on porte nos drapeaux,
Allez, qu'on ſe prépare à des périls nouveaux.
Vous ſortez d'un combat, un autre vous apelle.
Ayez la même audace avec le même zele;
Imitez votre maitre: & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'éxemple de mourir.

(il reſte ſeul.)

Eh bien, c'en eſt donc fait: une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter!
Je chéris la vangeance & ne puis la gouter!
Je friſſone: une voix gemiſſante & ſévére
Crie au fond de mon cœur, arrête, il eſt ton frére.
Ah prince infortuné, dans ta haine affermi
Songe à des droits plus ſaints, Vamir fut ton ami.
O jours de notre enfance! ô tendreſſes paſſées!
Il fut le confident de toutes mes penſées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens
Nos cœurs ſe ſont appris leurs premiers ſentimens!

Que

Que de fois partageant mes naiſſantes allarmes,
D'une main fraternelle il eſſuia mes larmes!
Et c'eſt moi qui l'immole! & je puis ſans effroi
Déchirer dans ma rage un cœur qui fut à moi?
O paſſion funeſte, o douleur qui m'égare!
Non, je n'étais point né pour devenir barbare,
Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel:
Mais que dis-je? Vamir eſt le ſeul criminel.
Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie.
Il m'enléve l'objet dont dépendait ma vie.
Ah, de mon déſeſpoir injuſte & vain transport!
Il l'aime, eſt-ce un forfait qui mérite la mort?
Hélas! malgré le tems & la guerre & l'abſence,
Leur tranquile union croiſſait dans le ſilence,
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui même il m'attaque, il brave ma colére,
Il me trompe, il me hait. N'importe, il eſt mon frére.
C'eſt à lui ſeul de vivre, on l'aime, il eſt heureux,
C'eſt à moi de mourir, mais mourons généreux,
Je n'ai point entendu le ſignal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide,
Il en eſt tems encor.

SCENE II.

LE DUC, L'OFFICIER des gardes.

LE DUC.

Que tout ſoit ſuſpendu,
Vole à la tour.

L'OFFICIER.

Seigneur . . . .

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

J'ai vû non loin de cette porte
Un corps ſouillé de ſang qu'en ſecret on emporte,
C'eſt Liſois qui l'ordonne & je crains que le ſort. . .

LE DUC.

Quoi déja..? Dieu qu'entens-je? ah ciel, mon frére eſt mort!
Il eſt mort & je vis, & la terre entrouverte
Et la foudre en éclats n'ont point vangé ſa perte?
Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
Frére dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin,
O ciel! autour de moi que j'ai creuſé d'abimes,

Que

Que l'amour m'a changé, qu'il me coute de crimes!
Le voile eſt déchiré, je m'étais mal connu,
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu!
Ah Vamir! ah mon frére! ah jour de ma ruine!
Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine!
Quoi? mon frére?

L'OFFICIER.

Amélie avec empreſſement
Veut ſeigneur, en ſecret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empechez que la cruelle avance;
Je ne puis ſoutenir ni ſouffrir ſa préſence.
Mais non, d'un parricide elle doit ſe vanger.
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger.
Qu'elle entre, ah! je ſuccombe & ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

Vous l'emportez ſeigneur, & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour?)
Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée
Veut ou le ſang d'un frére ou ce triſte himenée;
Puiſque je ſuis réduite à l'éxécrable ſort,
Ou de trahir Vamir ou de hater ſa mort,
Et que de votre rage & miniſtre & victime,

SCENE II.

LE DUC, L'OFFICIER des gardes.

LE DUC.

Que tout ſoit ſuſpendu,
Vole à la tour.

L'OFFICIER.

Seigneur . . . .

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu ?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

J'ai vû non loin de cette porte
Un corps ſouillé de ſang qu'en ſecret on emporte,
C'eſt Liſois qui l'ordonne & je crains que le ſort. . .

LE DUC.

Quoi déja . . ? Dieu qu'entens-je ? ah ciel, mon frére eſt mort !
Il eſt mort & je vis, & la terre entrouverte
Et la foudre en éclats n'ont point vangé ſa perte ?
Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
Frére dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin,
O ciel ! autour de moi que j'ai creuſé d'abimes,

Que

Que l'amour m'a changé, qu'il me coute de crimes!
Le voile eſt déchiré, je m'étais mal connu,
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu!
Ah Vamir! ah mon frére! ah jour de ma ruine!
Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine!
Quoi? mon frére?

L'OFFICIER.

Amélie avec empreſſement
Veut ſeigneur, en ſecret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empechez que la cruelle avance;
Je ne puis ſoutenir ni ſouffrir ſa préſence.
Mais non, d'un parricide elle doit ſe vanger.
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger.
Qu'elle entre, ah! je ſuccombe & ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

Vous l'emportez ſeigneur, & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour?)
Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée
Veut ou le ſang d'un frére ou ce triſte himenée;
Puiſque je ſuis réduite à l'éxécrable ſort,
Ou de trahir Vamir ou de hater ſa mort,
Et que de votre rage & miniſtre & victime,

Je n'ai plus qu'à choiſir mon ſuplice & mon crime,
Mon choix eſt fait, ſeigneur, & je me donne à vous.
A force de forfaits vous êtes mon époux,
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frére,
De vos murs ſous ſes pas abaiſſez la barriére,
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris,
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête.
Sachez que cette main, que vous tiranniſez,
Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire ...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire,
Allons... eh qui! d'où vient ce ſilence affecté?
Quoi, votre frére encor n'eſt point en liberté?

LE DUC.

Mon frére?

AMELIE.

Dieu puiſſant, diſſipez mes allarmes!
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

Vous demandez ſa vie?

AMELIE.

Ah! qu'eſt-ce que j'entends?
Vous, qui m'aviez promis. . . .

LE DUC.

Madame, il n'eſt plus tems.

AME-

Je n'ai plus qu'à choiſir mon ſuplice & mon crime,
Mon choix eſt fait, ſeigneur, & je me donne à vous.
A force de forfaits vous êtes mon époux,
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frére,
De vos murs ſous ſes pas abaiſſez la barriére,
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris,
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête.
Sachez que cette main, que vous tiranniſez,
Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire ...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire,
Allons... eh qui! d'où vient ce ſilence affecté?
Quoi, votre frére encor n'eſt point en liberté?

LE DUC.

Mon frére?

AMELIE.

Dieu puiſſant, diſſipez mes allarmes!
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

Vous demandez ſa vie?

AMELIE.

Ah! qu'eſt-ce que j'entends?
Vous, qui m'aviez promis. . . .

LE DUC.

Madame, il n'eſt plus tems.

AMELIE.

Il n'eſt plus tems? Vamir!

LE DUC.

Il eſt trop vrai, cruelle;
Oui, l'amour a conduit cette main criminelle,
Liſois pour mon malheur a trop ſçu m'obéir.
Ah, revenez à vous, vivez pour me punir,
Frappez, que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frére, & l'ai tué pour vous;
Vangez ſur ce coupable indigne de vous plaire
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE *(ſe jettant entre les bras de Taïſe.)*

Vamir eſt mort, barbare?

LE DUC.

Oui, mais c'eſt de ta main
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

AMELIE *(ſoutenue par Taïſe & presque évanouie?)*

Vamir eſt mort!

LE DUC.

Achéve une juſte vangeance,
Qu'à tes genoux tremblans mon déſeſpoir commence.

AMELIE.

Va, porte ailleurs ton crime & ton vain repentir,
Laiſſe moi l'adorer, l'embraſſer & mourir.
Il ſuffit . . . .

LE

LE DUC.

Ton reproche . . .

AMELIE.

Epargne ma miſére,
Laiſſe moi, je n'ai plus de reproche à te faire.

LE DUC.

Mon crime eſt au deſſus de toute ta douleur,
L'amour qui l'a commis en augmente l'horreur,
Frappe un cœur forcené qui t'idolâtre encore,
Non moins qu'il ſe condanne & non moins qu'il s'abhorre.

AMELIE *(revenant à elle avec fureur.)*

Il n'eſt donc plus! arrête éxécrable aſſaſſin,
Réunis deux amans. Tu me retiens envain.
Monſtre, que cette épée

LE DUC.

Eh bien chere Amélie,
Par pitié, par vangeance arrache moi la vie,
Je ne mérite pas de mourir de tes coups
Que ma main les conduiſe. . .

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah ciel! que faites-vous?

LE DUC.

Laiſſez-moi me punir & me rendre juſtice.

AME-

AMELIE. *(à Liſois.)*

Vous, d'un aſſaſſinat vous êtes le complice?

LE DUC.

Miniſtre de mon crime as-tu pû m'obéir?

LISOIS.

Je vous avais promis ſeigneur de vous ſervir.

LE DUC.

Malheureux que je ſuis! ta ſévére rudeſſe
A cent fois de mes ſens combattu la faibleſſe,
Ne devais-tu te rendre à mes triſtes ſouhaits
Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frére.

LISOIS.

Lorsque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtére,
Votre aveugle couroux n'allait-il pas ſoudain
Du ſoin de vous vanger charger une autre main?

LE DUC.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toujours maitre
En m'ôtant ma raiſon m'eût excuſé peut-être;
Mais toi dont la ſageſſe & les réfléxions
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi, dont j'avais tant craint l'eſprit ferme & rigide
Avec tranquilité permettre un parricide!

LISOIS.

Eh bien, puisque la honte avec le repentir
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un ſi juſte remord ont pénétré votre ame,

Puisque

Puisque malgré l'excès de votre aveugle flamme
Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Le ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver,
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous même enfin Liſois ſait vous défendre.
Connaiſſez moi madame, & calmez vos douleurs.
(au duc) *(à Amélie)*
Vous, gardez vos remords, & vous, ſechez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire.
Venez, paraiſſez prince, embraſſez votre frére.
(le théatre s'ouvre; Vamir parait.)

SCENE V.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

Qui? vous?

LE DUC.

Mon frére!

AMELIE.

Ah ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pu penſer!

VAMIR. *(s'avançant du fond du théatre).*

J'oſe encor te revoir, te plaindre, & t'embraſſer.

LE DUC.

Mon crime en eſt plus grand puiſque ton cœur l'oublie.

AME-

AMELIE.

Liſois, digne héros qui me donnez la vie.

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne aſſaſſin
Sur Vamir à mes yeux avait levé la main,
J'ai tué le barbare, & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner ſoudain le ſignal odieux,
Sûr que dans quelques tems vous ouvririez les yeux.

LE DUC.

Après ce grand éxemple & ce ſervice inſigne
Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi.
Mes yeux couverts d'un voile & baiſſés devant toi,
Craignent de rencontrer & les regards d'un frére
Et la beauté fatale à tous les deux trop chére.

VAMIR.

Tous deux auprès du roi nous voulions te ſervir,
Que eſt donc ton deſſein? parle.

LE DUC.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale juſtice;
D'expier devant vous par le plus grand ſuplice
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'aimais trop Amélie, & ma flamme cruelle
Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle:

Liſ

Liſois ſait à quel point j'adorais ſes apas
Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas,
Devoré malgré moi du feu qui me poſſéde,
Je l'adore encor plus, & mon amour la céde,
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux,
Aimez vous, mais au moins pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frére à tes pieds digne de ta clémence
Egale tes bienfaits par ſa reconnaiſſance.

AMELIE.

Oui ſeigneur, avec lui j'embraſſe vos genoux.
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous:
Vous me paiez trop bien de mes douleurs ſouffertes.

LE DUC.

Ah! c'eſt trop me montrer mes malheurs & mes pertes,
Mais vous m'apprenez tous à ſuivre la vertu:
Ce n'eſt point à demi que mon cœur eſt rendu.
(*à Vamir.*)
Je ſuis en tout ton frére & mon ame attendrie
Imite votre éxemple & chérit ſa patrie.
Allons apprendre au roi pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, & vos félicitez.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zéle,
Au ſang, à la patrie, à l'amitié fidéle,
Et vous faire oublier après tant de tourmens
A force de vertus tous mes égaremens.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LES AMIS
A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

EN VERS CROISÉS.

PAR M. PIEYRE,

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE NÎMES;

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le 19 Juillet 1787.

A PARIS,

Chez DEBURE l'aîné, Libraire de la Bibliothèque du Roi et de l'Académie des Inscriptions, hôtel Ferrand, rue Serpente, N°. 6.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

ACTEURS.

FORVILLE.	M. VANHOVE.
ÉLISE.	M.lle OLIVIER.
DORIVAL.	M. FLEURY.
FLORICOURT.	M. SAINT-FAL.
UN LAQUAIS.	M. CHAMPVILLE.

La scène est à Paris.

LES AMIS A L'ÉPREUVE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIVAL.

JE me sens aujourd'hui beaucoup plus d'assurance :
Voyons-la. Si je puis lui parler sans témoin,
Sur mon amour enfin je romprai le silence.
Plus de timidité : c'est la pousser trop loin.
Voici son père.

SCÈNE II.

DORIVAL, FORVILLE.

FORVILLE.

EH bien, quand serez-vous mon gendre !

DORIVAL.

Je parlerai ce soir, ce soir tans plus attendre.

FORVILLE.

Lorsqu'aujourd'hui, prenant des tons passionnés
Mais du vrai sentiment n'ayant que la grimace,
Au métier de galans par la mode entraînés,
Tous vont parlant de feux avec un cœur de glace,

Vous, mon cher Dorival, au milieu de Paris,
D'un véritable amour peut-être seul épris,
Vous le cachez sans cesse à l'objet qui vous touche!
La méthode est nouvelle!

DORIVAL.

Allons, je vous promets
Qu'elle entendra bientôt cet aveu de ma bouche.
Je l'ai voulu souvent, sans le pouvoir jamais.
Je me dis chaque jour, quand je me vois loin d'elle,
Qu'il faut bien cependant s'expliquer une fois,
Et qu'il ne suffit pas, l'aimant depuis deux mois,
Que par mes seuls regards cet amour se décèle.
Je veux parler; j'accours....quand ma timidité,
Dès le premier coup d'œil....

FORVILLE.

Dorival, on la passe
A l'écolier qui sort de l'université;
Mais chez un militaire elle a mauvaise grace.

DORIVAL.

Je crains que votre fille encor dans son printems,
Ne trouve... d'elle à moi, s'il faut parler sans feinte...

FORVILLE.

Comment donc! vous avez à peine quarante ans:
Est-ce à vous d'éprouver une semblable crainte?
Soyez plus confiant. Lorsqu'on joint comme vous
Les solides vertus aux qualités aimables.....

DORIVAL.

Ce portrait-là, Forville....

FORVILLE.

Est des plus véritables;
Et je mets mon bonheur à vous voir son époux.
Ma fille est veuve, et peut contre l'avis d'un père
Disposer, il est vrai, d'elle-même à son choix;
Mais quand elle perdroit tout désir de me plaire,
J'ai sur sa complaisance aujourd'hui quelques droits.
Ce sont, mon cher ami, ceux que mon bien me donne.

Les siens sont maintenant bornés à sa personne.
Joueur et libertin, son époux se hâta
De dissiper la dot qu'Elise lui porta.
Elle l'avoit choisi : j'y voulus bien souscrire ;
Mais elle fut trompée, et redonnant sa foi,
Son cœur, qui de ses maux depuis deux ans soupire ;
N'aura plus, j'en suis sûr, d'autre guide que moi.

DORIVAL.

Floricourt..... me paroît avoir pris l'habitude.....
De venir fréquemment.

FORVILLE.

En seriez-vous jaloux ?

DORIVAL.

Moi !

FORVILLE.

Si vous en aviez la moindre inquiétude.....

DORIVAL.

Je vous l'ai présenté : je suis loin.....

FORVILLE.

C'est à vous
Que je dois l'agrément de cette connoissance.
L'amitié qui vous joint décida mon accueil.

DORIVAL.

Nous y songeons tous deux avec reconnoissance.

FORVILLE.

Si vous cessiez chez moi de le voir de bon œil.....

DORIVAL.

Jamais.

FORVILLE.

Si vous pensiez qu'il voulût vous y nuire.....

DORIVAL.

Je ne dis point cela.

FORVILLE.

Vous n'auriez qu'à le dire,
Et vous verriez bientôt l'ordre que j'y mettrois.

DORIVAL.

Encore un coup, Monsieur.....

FORVILLE.

C'est que j'ordonnerois
Que pour lui dès ce jour ma porte fût fermée ;
Je dirois à ma fille.....

DORIVAL.

Ah ! rien de tout cela,
Votre amitié pour moi s'est trop vîte alarmée.

FORVILLE.

Je le crois en effet. Le peu de bien qu'il a
L'empêche de porter ses vœux vers mon Elise.
Elle-même d'ailleurs sauroit s'y refuser.
Aux miens seuls elle voit qu'il faut être soumise.
Et que si de sa main je cherche à disposer,
C'est vous que je préfère en secret à tout autre :
Elle s'en apperçoit sans doute à mes discours ;
Mais ne voulez vous pas y mettre un peu du vôtre ?
Voyons, là, dites-moi, vous tairez-vous toujours ?
Faut-il tant de façons pour dire : je vous aime ?
Parlez donc une fois.... ou je parle moi-même.

DORIVAL.

Que je sens vos bontés ! mais il faut retenir
Ces tendres mouvemens dont la faveur m'est chère,
Mon amour délicat, ami, veut obtenir
Elise d'elle même, autant que de son père.

FORVILLE.

Eh bien..... Picard !

DORIVAL.

Pourquoi ?

FORVILLE.

Saisissons ce moment.
(Au laquais qui entre.)
Allez voir si ma fille est visible.

DORIVAL effrayé.

Comment ?

FORVILLE.

Oui, je veux qu'aujourd'hui l'affaire se décide :
Vous pourrez maintenant la voir et lui parler.

DORIVAL après un peu de réflexion.

J'y consens.

FORVILLE.

Comment donc ! vous êtes intrépide !
La crainte du péril ne vous fait pas trembler ?

DORIVAL.

Vous vous moquez de moi.

FORVILLE le saluant.

Si vous voulez permettre.

DORIVAL.

J'en conviens, jusqu'ici j'ai pu le mériter ;
Mais de l'occasion je saurai profiter :
Et si l'on me reçoit, je vais sans plus remettre.....

FORVILLE au Laquais qui revient.

Et bien peut-on entrer ?

LE LAQUAIS.

Oui, quand Monsieur voudra.

FORVILLE.

Allez-y donc.

DORIVAL.

(Revenant.)

J'y vais..... La toilette ?

LE LAQUAIS.

Est finie.

FORVILLE.

Dépêchez- vous.

DORIVAL revenant.

Elle est peut-être en compagnie ?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

(Il sort.)

DORIVAL revenant.

Mais Lisette.....

FORVILLE.

Elle la renverra.
Allons, ferme ! du cœur !

DORIVAL.

Quoi ; vous croyez peut-être
Que c'est la crainte encor qui me fait....

FORVILLE.

Mon Dieu, non.

DORIVAL.

Je n'en veux plus avoir.

FORVILLE.

Vous avez bien raison.

DORIVAL.

Et je n'en aurai plus.

FORVILLE.

Faites-le donc connoître.

DORIVAL.

Vous allez voir.

SCÈNE III.

FORVILLE.

MA foi, je crois que pour le coup
Il lui va tout de bon déclarer sa tendresse.
Je puis de son ardeur me promettre beaucoup;
Mais est-il de son siecle? au tems de ma jeunesse,
Où même on n'étoit pas si leste qu'à présent,
Où l'on ne prenoit pas un ton si suffisant,
Où l'on avoit encor du respect pour les femmes,
Tout en les respectant, nous déclarions nos flammes.
Le sexe est indulgent: lui montrer de l'amour
N'est jamais à ses yeux une bien grave offense.
Rarement a-t-on vu.... Quoi! si tôt de retour?

SCÈNE IV.

FORVILLE, DORIVAL.

DORIVAL.

OUI..... j'ai.....

FORVILLE.

Peste ! mon cher, c'est faire diligence:
Si vous êtes d'abord lent à vous déclarer,
Vous savez réussir en fort peu de paroles.

DORIVAL.

Je n'ai.....

FORVILLE.

Vraiment ! cela s'appelle réparer
Tous ces momens perdus en des craintes frivoles.

DORIVAL.

Ecoutez-moi.

FORVILLE.

Comment cela s'est-il passé ?

DORIVAL.

Lorsque j'ai.....

FORVILLE.

Le voici. Vous avez commencé
Par vous précipiter aux pieds de mon Elise :
Elle a tendu la main d'un air.....

DORIVAL.

Que je vous dise.

FORVILLE.

Tout est dit : tems perdu ; qu'importe la façon ?
Tu reviens me donner cette bonne nouvelle ;
Allons, embrasse-moi, mon aimable garçon,
Mon gendre, mon ami. Passons, passons chez elle.

DORIVAL.

Monsieur m'entendrez-vous à la fin ? .... Je n'ai pu...

FORVILLE.

Mon Dieu, non.

DORIVAL.

Je n'en veux plus avoir.

FORVILLE.

Vous avez bien raison.

DORIVAL.

Et je n'en aurai plus.

FORVILLE.

Faites-le donc connoître.

DORIVAL.

Vous allez voir.

SCÈNE III.

FORVILLE.

MA foi, je crois que pour le coup
Il lui va tout de bon déclarer sa tendresse.
Je puis de son ardeur me promettre beaucoup;
Mais est-il de son siecle? au tems de ma jeunesse,
Où même on n'étoit pas si leste qu'à présent,
Où l'on ne prenoit pas un ton si suffisant,
Où l'on avoit encor du respect pour les femmes,
Tout en les respectant, nous déclarions nos flammes.
Le sexe est indulgent: lui montrer de l'amour
N'est jamais à ses yeux une bien grave offense.
Rarement a-t-on vu.... Quoi! si tôt de retour?

SCÈNE IV.

FORVILLE, DORIVAL.

DORIVAL.

OUI..... j'ai.....

FORVILLE.

Peste ! mon cher, c'est faire diligence:
Si vous êtes d'abord lent à vous déclarer,
Vous savez réussir en fort peu de paroles.

DORIVAL.

Je n'ai.....

FORVILLE.

Vraiment ! cela s'appelle réparer
Tous ces momens perdus en des craintes frivoles.

DORIVAL.

Ecoutez-moi.

FORVILLE.

Comment cela s'est-il passé ?

DORIVAL.

Lorsque j'ai.....

FORVILLE.

Le voici. Vous avez commencé
Par vous précipiter aux pieds de mon Elise :
Elle a tendu la main d'un air.....

DORIVAL.

Que je vous dise.

FORVILLE.

Tout est dit : tems perdu ; qu'importe la façon ?
Tu reviens me donner cette bonne nouvelle ;
Allons, embrasse-moi, mon aimable garçon,
Mon gendre, mon ami. Passons, passons chez elle.

DORIVAL.

Monsieur m'entendrez-vous à la fin ? .... Je n'ai pu....

FORVILLE.

Hem ?

DORIVAL.

Entrer là-dedans.

FORVILLE.

Certes, l'école est forte.

DORIVAL.

La crainte.....

FORVILLE.

De parler !

DORIVAL.

Non, d'être interrompu?
Un bruit s'est fait entendre au travers de la porte.....

FORVILLE.

C'est Lisette ; elle auroit quitté du premier mot.

DORIVAL.

Vous m'allez voir, Monsieur, réparer au plus tôt..

FORVILLE.

Vous retournez ?

DORIVAL.

Non pas.

FORVILLE.

Comment ! toujours remettre !

DORIVAL.

Point : je vais m'expliquer..... avec un mot de lettre.

FORVILLE seul.

Oh ! pourvu qu'il s'explique, il n'importe comment,
Je suis bien assuré qu'il ne sauroit déplaire ;
Et moi je me promets un grand contentement
A les unir ensemble..... Ah ! c'est vous.

SCÈNE V.

FORVILLE, ÉLISE.

ÉLISE.

OUI, mon pere :
Quelqu'un de votre part étoit venu savoir....

FORVILLE.

Il est vrai.... Dorival auroit voulu vous voir.

ÉLISE.

J'attendois qu'il entrât. N'a-t-on pas dit....

FORVILLE.

Sans doute,
Mais il vient de sortir.... et vous saurez pourquoi.....
J'espère qu'aujourd'hui... ma chère Elise écoute,
Tu ne saurois douter de mon amour pour toi ;
Tu sais que mon désir et de te voir heureuse.

ÉLISE.

Mon père je le suis : votre main généreuse
Ne me laisse jamais le tems de souhaiter.
Votre cœur la conduit. Chez vous libre et maîtresse,
Avec moi les plaisirs y semblent habiter.
Votre bonté me cherche et me prévient sans cesse.
Que puis-je désirer ?

FORVILLE.

Et que sais-je ? un époux.
Je crois que ton projet n'est pas de rester veuve.

ÉLISE.

J'ai fait d'un autre état une fatale épreuve.

FORVILLE.

Tu peux dans un bon choix trouver un sort plus doux.

ÉLISE.

Après avoir gémi trois ans dans l'esclavage,
Peut-on songer encore à former d'autres nœuds ?
La raison le défend.

FORVILLE.

Regle-t-elle nos vœux ?
Et quand tout bas le cœur condamne le veuvage,
Ma fille, n'est-il pas bien souvent le plus fort ?
Mais on peut aisément les mettre ici d'accord.

ELISE.

Ils ont fait pour jamais, je crois, divorce ensemble.

FORVILLE.

Pourquoi désespérer ! En y regardant bien,
Avant de faire un choix, mon Élise, il me semble
Qu'il est mille douceurs dans un pareil lien.
Et je connois... un homme, honnête, raisonnable,
Qui des travers du siècle a su se garantir,
Homme jeune d'ailleurs, riche, bien fait, aimable,
Qui sent déja pour toi... tout ce qu'on peut sentir,
Un galant homme enfin, que j'estime, que j'aime,
Et qui.... j'en dis assez : il parlera lui-même.

SCÈNE VI.

ÉLISE.

JE ne le vois que trop : cet homme est Dorival.
Je rends, ainsi que lui, justice à son mérite ;
Mais il a dans mon cœur un trop puissant rival.
Floricourt.... C'est en vain qu'un père sollicite
En faveur d'un ami, ce cœur avec ma foi :
Comment porter ailleurs ce qui n'est plus à moi ?
Du plus constant amour nos sermens sont le gage:
Mais que je crains.....

SCÈNE VII.

ELISE, FLORICOURT.

FLORICOURT.

ENFIN, après deux jours mortels,
Deux grand siècles passés dans des tourmens cruels,
N'ayant que mes regards pour unique langage,
Que la prudence encor si souvent détournoit,
Aussitôt que sur vous l'amour les ramenoit,
Je puis donc maintenant, je puis, charmante Elise,
M'abandonner sans crainte aux transports les plus doux;
Vous montrer cet amour que le vôtre autorise,
Et que jamais mon cœur n'a senti que pour vous.

ÉLISE.

Il faut le renfermer : il faut de notre flame
Garder plus que jamais le secret en notre ame.
Attendons un moment propre à la découvrir.
Espérons tout du tems, et de notre prudence.
Le bonheur est à nous : il est dans la constance ;
Que les difficultés servent à la nourrir.

FLORICOURT.

Quels obstacles nouveaux ?

ÉLISE.

Je dépends de mon père.

FLORICOURT.

Vous dépendez de vous. Ignorez-vous vos droits ?

ÉLISE.

Sur ces droits prétendus la nature m'éclaire,
Le sentiment me sert et de guide et de lois ;
Lui seul peut en dicter à toute ame bien née.
D'ailleurs, vous le savez, ma fortune bornée.....

FLORICOURT.

Qu'est un pareil motif aux yeux des vrais amans ?
Le bonheur a pour eux une source plus pure :
Leur unique richesse est dans leurs sentimens.
Les miens vous sont connus. Elise, je vous jure
Que ces biens, qui pour vous conservent des attraits ;
Et qui d'un père ici vous font dépendre encore,
Sont l'objet éternel de mes tourmens secrets.
Oui, j'aurois désiré que celle que j'adore,
N'ayant que sa beauté, que ces vertus pour lot,
Et riche par mes mains du simple nécessaire,
Pût reconnoître alors que mon cœur la préfère
A qui me porteroit un trône pour sa dot.

ÉLISE.

Je n'en saurois douter, j'en juge par moi-même :
On pense, on parle ainsi, Chevalier, quand on aime ;
Mais, je vous le répète, il faut nous observer.
A tout autre que vous mon père me destine.

FLORICOURT.

Son choix seroit-il fait ?

ÉLISE.

Du moins je l'imagine ;
Et crois, par certains mots qui lui sont échappés ;
Qu'il veut à Dorival....

FLORICOURT.

Quoi ! mon ami ?

ÉLISE.

Lui-même.

FLORICOURT.

Dorival..... vous a-t-il déclaré qu'il vous aime ?

ÉLISE.

Non pas précisément ; mais....

FLORICOURT.

Mais, vous vous trompez.
Eût-il, s'il vous aimoit, pu garder le silence ?

ÉLISE.

Je vois qu'à mes côtés il se fait violence.

FLORICOURT.

Par quelle crainte enfin seroit-il arrêté ?
Pardon..mais quelquefois vous soupçonnez, Mesdames.

ÉLISE.

J'entends ; vous m'accusez de trop de vanité.

FLORICOURT.

Ce n'est pas mon dessein ; mais je dis que les femmes
(Je parle en général) sur quelque empressement,
Quelques soins, de ces riens qu'autorise l'usage,
A qui n'est que poli donnent un sentiment.

ÉLISE.

On ne s'abuse point. L'amour a son langage ;
Et pour juger d'un cœur, croyez qu'en pareil cas
Nous avons un instinct qui ne nous trompe pas.

FLORICOURT.

Si vous avez surpris le secret de sa flame,
S'il me faut d'un ami faire ici le malheur,
Rien n'égale le mien. Vous portez dans mon ame
Par ce fatal soupçon, le trouble et la douleur.
Je tiens à Dorival par un service unique ;
Pour moi dans New-York il exposa ses jours :
Vous ne l'ignorez pas. Sans son heureux secours
J'aurois trouvé la mort aux champs de l'Amérique.
Puis-je le trop chérir, Madame ? c'est à lui,
C'est à son amitié que je dois une vie
Dont je connois si bien tout le prix aujourd'hui.
Il vous aime : et par moi vous lui seriez ravie !

ÉLISE.

C'est pousser, Floricourt, vos alarmes trop loin :
Votre ami jusqu'ici ne m'a rien fait connoître.
Mes craintes mes soupçons sont mal fondés peut-être :
Il les faut éclaircir vous en prendrez le soin.
Et si j'ai deviné, puisqu'il se cache encore,
C'est un amour naissant et facile à dompter.
Quand vous l'aurez instruit de nos feux qu'il ignore,
Sans efforts Dorival saura le surmonter.

FLORICOURT.

Qui, moi ! s'il étoit vrai que vous lui fussiez chère,
Enfoncer le poignard...

ÉLISE.

Nul pouvoir aujourd'hui
Ne sauroit me contraindre à m'unir avec lui.
Il est à vous ce cœur, malgré les lois d'un père.
Il peut à nos désirs constamment s'opposer,
Vous priver de sa fille, et non en disposer.
Si de mon amitié Dorival se contente,
Offrez-lui de ma part un sentiment si doux.
Que la sienne envers moi soit solide et constante;
Et que près de mon père il plaide enfin pour nous.
Je crois l'appercevoir, et je vous laisse ensemble.

FLORICOURT seul.

Sans doute elle s'abuse et craint sans fondement.
S'il avoit de l'amour, il auroit ce me semble,
Parlé depuis deux mois un peu plus clairement.

SCÈNE VIII.

FLORICOURT, DORIVAL.

DORIVAL.

J'AI vu quelqu'un..... sortir. C'est Elise, je pense.

FLORICOURT.

Elle-même en effet.

DORIVAL.

Et quoi donc ! ma présence
A-t-elle le malheur de causer tant d'effroi ?

FLORICOURT.

Pouvez-vous le penser ?

DORIVAL.

DORIVAL.

Cette prompte retraite....

FLORICOURT.

C'est sans intention. Elle est bien loin....

DORIVAL.

Je croi,
A parler franchement, ma visite indiscrète.
Vous paroissiez.... causer avec.... grand intérêt.
Je vous ai.... dérangés. Je le vois à regret.

FLORICOURT.

Ami, de votre part cette idée est étrange,
Et vous me surprenez avec un tel discours.
Qui moi, nouveau venu, connu depuis deux jours,
Moi présenté par vous, est-ce moi qu'on dérange ?
Près des vôtres enfin, quels sont ici mes droits ?
Vous qui vous y voyez comme de la famille,
Vous ami de Forville....

DORIVAL, d'une manière contrainte.

Il arrive par fois
Qu'on est aimé du père, et fort peu de la fille ;
Ce sont deux sentimens qui n'ont pas grand rapport.

FLORICOURT.

Dorival, à la fille ici vous faites tort,
Elle a le cœur pour vous plein d'une haute estime.

DORIVAL.

Son estime.... m'honore.

FLORICOURT.

Elle est trop légitime.
Mais c'est peu : vous pouvez y joindre l'amitié.

DORIVAL.

Avec ses sentimens dois-je me croire à plaindre ?
Cependant.... si c'est tout....

FLORICOURT.

Eh bien ?

FLORICOURT.

Qui, moi ! s'il étoit vrai que vous lui fussiez chère,
Enfoncer le poignard...

ÉLISE.

Nul pouvoir aujourd'hui
Ne sauroit me contraindre à m'unir avec lui.
Il est à vous ce cœur, malgré les lois d'un père.
Il peut à nos désirs constamment s'opposer,
Vous priver de sa fille, et non en disposer.
Si de mon amitié Dorival se contente,
Offrez-lui de ma part un sentiment si doux.
Que la sienne envers moi soit solide et constante;
Et que près de mon père il plaide enfin pour nous.
Je crois l'appercevoir, et je vous laisse ensemble.

FLORICOURT seul.

Sans doute elle s'abuse et craint sans fondement.
S'il avoit de l'amour, il auroit ce me semble,
Parlé depuis deux mois un peu plus clairement.

SCÈNE VIII.

FLORICOURT, DORIVAL.

DORIVAL.

J'AI vu quelqu'un..... sortir. C'est Elise, je pense.

FLORICOURT.

Elle-même en effet.

DORIVAL.

Et quoi donc ! ma présence
A-t-elle le malheur de causer tant d'effroi ?

FLORICOURT.

Pouvez-vous le penser ?

DORIVAL.

DORIVAL.

Cette prompte retraite....

FLORICOURT.

C'est sans intention. Elle est bien loin....

DORIVAL.

Je croi,
A parler franchement, ma visite indiscrète.
Vous paroissiez.... causer avec.... grand intérêt.
Je vous ai.... dérangés. Je le vois à regret.

FLORICOURT.

Ami, de votre part cette idée est étrange,
Et vous me surprenez avec un tel discours.
Qui moi, nouveau venu, connu depuis deux jours,
Moi présenté par vous, est-ce moi qu'on dérange ?
Près des vôtres enfin, quels sont ici mes droits ?
Vous qui vous y voyez comme de la famille,
Vous ami de Forville....

DORIVAL, d'une manière contrainte.

Il arrive par fois
Qu'on est aimé du père, et fort peu de la fille ;
Ce sont deux sentimens qui n'ont pas grand rapport.

FLORICOURT.

Dorival, à la fille ici vous faites tort,
Elle a le cœur pour vous plein d'une haute estime.

DORIVAL.

Son estime.... m'honore.

FLORICOURT.

Elle est trop légitime.
Mais c'est peu : vous pouvez y joindre l'amitié.

DORIVAL.

Avec ses sentimens dois-je me croire à plaindre ?
Cependant.... si c'est tout....

FLORICOURT.

Eh bien ?

DORIVAL.

Prenez pitié
D'un malheureux ami qui ne peut se contraindre,
Il vous ouvre son cœur.

FLORICOURT.

Qui vous! vous malheureux!
Et comment?

DORIVAL.

De l'amour j'éprouve tous les feux.

FLORICOURT.

Pour Elise?

DORIVAL.

Pour elle.

FLORICOURT à part.

Ah! qu'entends-je?

DORIVAL.

Ma vie
Depuis près de deux mois se passe à l'adorer;
Et la timidité dont ma flamme est suivie,
Malgré tous mes efforts, le lui laisse ignorer.
Sommes-nous sans témoins, je suis mal à mon aise;
N'entendant qu'à demi, répondant de travers:
Je désire à la fois.... et je redoute un tiers.
Pour me débarrasser du secret qui me pèse,
Seul, j'avois préparé le plus tendre discours;
Je m'approche du but après de longs détours,
Et tout près d'y toucher, soudain ma voix expire.
Je me trouble; on le voit; ma peine augmente: alors
Ne pouvant plus long-tems soutenir ce martyre,
Je balbutie un mot, je me lève, et je sors.
L'occasion manquée, aussitôt j'en enrage;
Et loin de ses regards me sentant du courage,
Je fais pour l'avenir les plus brillans projets....
Qui, dès le lendemain sont détruits tout de même.
Chaque jour est ainsi, depuis l'instant que j'aime,
Commencé par l'espoir, fini par les regrets.

FLORICOURT.

Votre état est pénible, et sans doute il me touche;
Mais croyez qu'il en est encor de plus fâcheux,
Vous n'avez qu'à parler, et vous serez heureux.

DORIVAL.

J'exige auparavant un mot de votre bouche;
Mais il faut là-dessus être de bonne foi,
Ne dissimuler rien.... dites-moi donc....

FLORICOURT.

Et quoi?

DORIVAL.

Ne l'aimeriez vous pas?

FLORICOURT.

La demande m'étonne.
Porter mes vœux si haut! m'oublier à ce point,
Quand je ne puis offrir que ma seule personne!
Lorsque tout m'interdit....

DORIVAL.

Vous ne répondez point.
Blâmer un sentiment, ce n'est pas le détruire.

FLORICOURT.

C'est, je crois, tout de même aux yeux de la raison.

DORIVAL.

Cet amour, j'en conviens, ne pourroit vous conduire
Qu'à troubler le repos de toute la maison.
Dans ses bontés pour moi, contrariant Forville,
Contre sa fille et vous il le pourroit aigrir.
Combien n'auriez vous pas l'un et l'autre à souffrir;
Si son ressentiment....

FLORICOURT.

L'avis est inutile,
Et la seule amitié me trace mon devoir.

DORIVAL.

Mon cœur connoît le sien.... croyez-vous qu'il consente
A fonder son bonheur sur votre désespoir ?
Croyez-vous donc chez lui l'amitié moins puissante ?
Dites-moi seulement : J'aime, je suis aimé ;
Vous affligez deux cœurs unis dans le silence....
Et quel que soit l'amour dont je suis enflammé,
Je vais le surmonter ; je vais fuir la présence
De l'objet enchanteur fatal à mon repos,
Chez les Américains rejoindre nos drapeaux ;
Et revoyant ces lieux si chers à ma mémoire,
Où j'ai pu conserver les jours de mon ami,
Par ce doux souvenir mon esprit affermi,
Obtiendra mieux qu'ici.... sa pénible victoire.

FLORICOURT.

Ah que me dites vous ! non, mon cher Dorival,
Jamais dans votre ami vous n'aurez un rival.
Joignez l'aveu d'Elise à celui de son père.
Tant d'amour, tant de droits que je vous vois unir,
Parlent assez pour vous, et doivent l'obtenir.
Formez cette union.... Elle me sera chère.

DORIVAL.

Si du charme qu'Elise autour d'elle répand,
La voix de la raison a garanti votre ame,
Je vais donc, Chevalier, faire éclater ma flamme,
Et presser un hymen dont mon destin dépend.
Cependant vous trouvez du plaisir auprès d'elle,
Vous sentez son mérite : en formant ce lien,
J'espère vous serrer d'une chaîne nouvelle ;
Je veux que mon ami soit à jamais le sien.
Adieu, dans les transports où mon amour se livre,
Je ne puis plus long-tems différer de la voir.
Je vais me déclarer : je m'en sens le pouvoir.

SCÈNE IX.

FLORICOURT.

IL sera son époux ! Dieux, pourrai-je y survivre !
Mais son cœur s'est donné : l'on y prétend en vain.
Elle est à moi, sa bouche a prononcé l'oracle.
Que dis-je ! me sied-il de disputer sa main !
Au bonheur d'un ami dois-je porter obstacle !
Il verroit son bienfait ainsi récompensé !
Quoi ! je l'exilerois dans un autre hémisphère....
Il vient de me dicter ce qui me reste à faire,
Allons ; n'écoutons plus un amour insensé
Dont Élise seroit la première victime.
Le sort ne nous fit point pour être unis tous deux.
Elle attend tout d'un père : il a proscrit nos nœuds :
Voudrais-je en persistant...non, tout m'en fait un crime.
Offrons ce sacrifice à son propre intérêt,
A l'amitié.... Partons : j'en ai porté l'arrêt.

SCÈNE X.

FORVILLE, DORIVAL, FLORICOURT.

FORVILLE.

VOUS sortez ?

FLORICOURT.

Oui, Monsieur : pardonnez, je vous prie.

FORVILLE.

A ce soir nos échecs. Revenez pour souper.

(Floricourt salue et sort.)

SCÈNE XI.

FORVILLE, DORIVAL.

FORVILLE.

QUELQUE chose paroît fortement l'occuper.

DORIVAL.

En effet.... j'ai cru voir....

FORVILLE.

Quant à vous, je parie
Que lorsqu'on vous a dit qu'en son appartement
Ma fille ne pouvoit vous donner audience,
Quelle que fût alors votre noble vaillance
Vous avez éprouvé certain soulagement ;
Mais elle va venir, et l'instant se prépare.

DORIVAL.

Soyez sûr qu'aussitôt mon amour se déclare.

FORVILLE.

Se déclare ! comment ! n'avez-vous pas tout dit
Dans ce certain billet que vous....

DORIVAL.

Sans contredit ;
Et je puis là-dessus m'en fier à ma lettre.
Mais c'est que....

FORVILLE.

Voyons donc. Qu'est-ce encor ?

DORIVAL.

La voilà.

FORVILLE.

Quoi morbleu ! ....

DORIVAL.

J'ai voulu de mes mains la remettre.

FORVILLE.

Oui, différer sans cesse; et je vous connois là.

DORIVAL.

C'est afin.... de juger de son effet moi-même.

FORVILLE.

Oh vous ne manquez pas d'avoir toujours raison,
Et pour gagner du tems, votre adresse est extrême;
Mais, monsieur, les renvois ne sont plus de saison,
Il est enfin venu ce moment redoutable.
Rappelez votre force, et d'un cœur affermi
Tâchez de recevoir ce terrible ennemi.

(Revenant.)

Je vais vous le chercher.... Si vous étiez capable
De laisser échapper ces précieux instans,
Si sans vous déclarer vous quittiez mon Elise,
Je suis là, songez-y; c'est où je vous attends,
Pour vous faire bien cher payer votre sottise.
Profitez de l'avis.

SCÈNE XII.

DORIVAL.

QUELLE tendre chaleur!
Quel avenir heureux devant moi se présente!
Un ami dans un père, une femme charmante,
Où sont unis l'esprit, les qualités du cœur,
Les plus brillans attraits, et cette grace aimable
Qu'on ne peut définir, que je vois, que je sens,
Qui m'attache à ses pas par des charmes puissans,
Et porte en mes esprits un trouble inconcevable.
Mais ce trouble sans doute aujourd'hui va cesser,
Et m'expliquant enfin.... Je la vois s'avancer.

SCÈNE XI.

FORVILLE, DORIVAL.

FORVILLE.

QUELQUE chose paroît fortement l'occuper.

DORIVAL.

En effet.... j'ai cru voir....

FORVILLE.

Quant à vous, je parie
Que lorsqu'on vous a dit qu'en son appartement
Ma fille ne pouvoit vous donner audience,
Quelle que fût alors votre noble vaillance
Vous avez éprouvé certain soulagement ;
Mais elle va venir, et l'instant se prépare.

DORIVAL.

Soyez sûr qu'aussitôt mon amour se déclare.

FORVILLE.

Se déclare ! comment ! n'avez-vous pas tout dit
Dans ce certain billet que vous....

DORIVAL.

Sans contredit ;
Et je puis là-dessus m'en fier à ma lettre.
Mais c'est que....

FORVILLE.

Voyons donc. Qu'est-ce encor ?

DORIVAL.

La voilà.

FORVILLE.

Quoi morbleu ! ....

DORIVAL.

J'ai voulu de mes mains la remettre.

FORVILLE.

Oui, différer sans cesse; et je vous connois là.

DORIVAL.

C'est afin.... de juger de son effet moi-même.

FORVILLE.

Oh vous ne manquez pas d'avoir toujours raison;
Et pour gagner du tems, votre adresse est extrême;
Mais, monsieur, les renvois ne sont plus de saison,
Il est enfin venu ce moment redoutable.
Rappelez votre force, et d'un cœur affermi
Tâchez de recevoir ce terrible ennemi.

(Revenant.)

Je vais vous le chercher.... Si vous étiez capable
De laisser échapper ces précieux instans,
Si sans vous déclarer vous quittiez mon Elise,
Je suis là, songez-y; c'est où je vous attends,
Pour vous faire bien cher payer votre sottise.
Profitez de l'avis.

SCÈNE XII.

DORIVAL.

QUELLE tendre chaleur!
Quel avenir heureux devant moi se présente!
Un ami dans un père, une femme charmante,
Où sont unis l'esprit, les qualités du cœur,
Les plus brillans attraits, et cette grace aimable
Qu'on ne peut définir, que je vois, que je sens,
Qui m'attache à ses pas par des charmes puissans,
Et porte en mes esprits un trouble inconcevable.
Mais ce trouble sans doute aujourd'hui va cesser,
Et m'expliquant enfin.... Je la vois s'avancer.

SCÈNE XIII.

ELISE, DORIVAL.

ELISE.

VOULEZ-VOUS bien, Monsieur, recevoir mon excuse?
J'écrivois lorsque vous....

DORIVAL.

C'est.... avec ses amis,
Madame, la façon dont tout le monde en use.
Si ce titre si beau près de vous m'est permis,
Je me vois trop payé par cette confiance
Des momens dérobés à mon impatience.

ELISE.

Oui, la gêne, Monsieur, le cérémonial,
L'amitié les proscrit; et la vôtre me flatte:
Elle est pour moi d'un prix à qui rien n'est égal.
Si la mienne vous plaît, je consens qu'elle éclate.
Loin de dissimuler un sentiment si doux,
Je vais m'enorgueillir d'un ami tel que vous.

DORIVAL.

Un ami tel que moi... peut quelquefois déplaire.

ELISE.

Et comment?

DORIVAL.

En portant ses vœux un peu trop loin;
D'une extrême indulgence il peut avoir besoin.

ELISE.

Il l'obtient. L'amitié ne fut jamais sévère.

DORIVAL.

Je pense toutefois.... qu'il est de certains cas
Où l'on ne peut pas trop se flatter de sa grace.

ELISE.

ELISE.

Encore un coup, jamais l'amitié ne se lasse.

DORIVAL.

(à part.)

Et si je vous disois..... Osons franchir le pas.
Madame....

ELISE.

Eh bien, Monsieur.

DORIVAL.

En vous faisant connoître
Ses sentimens secrets, on s'expose peut-être
A se voir pour jamais banni loin de vos yeux.

ELISE.

Il faut donc, si l'on craint que j'en sois offensée,
Me cacher avec soin le fond de sa pensée,
Et qu'un prompt repentir....

DORIVAL.

Ah! connoissez-vous mieux
On se plaît au contraire à prolonger l'offense;
A vivre dans sa faute, à n'en jamais sortir;
On se reprocheroit l'ombre d'un repentir.
On ne veut écouter ni raisons, ni défense;
Et de quelque douceur que jouisse un ami,
Près d'une femme aimable et qui sait trop lui plaire;
Il aime mieux risquer d'allumer sa colère,
Et cesser d'être aimé, que de l'être à demi.

ELISE à part.

Le voilà cet aveu que je craignois d'entendre.
(haut.)
Floricourt, je le vois, ne vous a point parlé!

DORIVAL.

Floricourt! Non Madame; et je ne puis comprendre
Comment à ce discours il peut être mêlé.

ELISE.

Je vais vous en instruire, et je suis assurée
Que quand vous aurez su notre important secret,

SCENE XIII.

ELISE, DORIVAL.

ELISE.

VOULEZ-VOUS bien, Monsieur, recevoir mon excuse?
J'écrivois lorsque vous....

DORIVAL.

C'est.... avec ses amis,
Madame, la façon dont tout le monde en use.
Si ce titre si beau près de vous m'est permis,
Je me vois trop payé par cette confiance
Des momens dérobés à mon impatience.

ELISE.

Oui, la gêne, Monsieur, le cérémonial,
L'amitié les proscrit; et la vôtre me flatte:
Elle est pour moi d'un prix à qui rien n'est égal.
Si la mienne vous plaît, je consens qu'elle éclate.
Loin de dissimuler un sentiment si doux,
Je vais m'enorgueillir d'un ami tel que vous.

DORIVAL.

Un ami tel que moi... peut quelquefois déplaire.

ELISE.

Et comment?

DORIVAL.

En portant ses vœux un peu trop loin;
D'une extrême indulgence il peut avoir besoin.

ELISE.

Il l'obtient. L'amitié ne fut jamais sévère.

DORIVAL.

Je pense toutefois.... qu'il est de certains cas
Où l'on ne peut pas trop se flatter de sa grace.

ELISE.

SCÈNE XII.

ELISE.

Encore un coup, jamais l'amitié ne se lasse.

DORIVAL.

(à part.)

Et si je vous disois..... Osons franchir le pas.
Madame....

ELISE.

Eh bien, Monsieur.

DORIVAL.

En vous faisant connoître
Ses sentimens secrets, on s'expose peut-être
A se voir pour jamais banni loin de vos yeux.

ELISE.

Il faut donc, si l'on craint que j'en sois offensée,
Me cacher avec soin le fond de sa pensée,
Et qu'un prompt repentir....

DORIVAL.

Ah! connoissez-vous mieux
On se plaît au contraire à prolonger l'offense;
A vivre dans sa faute, à n'en jamais sortir;
On se reprocheroit l'ombre d'un repentir.
On ne veut écouter ni raisons, ni défense;
Et de quelque douceur que jouisse un ami,
Près d'une femme aimable et qui sait trop lui plaire;
Il aime mieux risquer d'allumer sa colère,
Et cesser d'être aimé, que de l'être à demi.

ELISE à part.

Le voilà cet aveu que je craignois d'entendre.
(haut.)
Floricourt, je le vois, ne vous a point parlé!

DORIVAL.

Floricourt! Non Madame; et je ne puis comprendre
Comment à ce discours il peut être mêlé.

ELISE.

Je vais vous en instruire, et je suis assurée
Que quand vous aurez su notre important secret,

Le sentiment qu'en vous j'ai vu naître à regret
Ne sera pas, Monsieur, de plus longue durée.

DORIVAL.

Ciel ! que me dites-vous ? pressentiment fatal !
Floricourt, mon ami, seroit-il mon rival ?

ELISE au Laquais qui entre.

Qu'est-ce ? que voulez-vous ?

LE LAQUAIS.

C'est, Madame, une lettre
Qu'on apporte à l'instant.

(Il sort.)

ELISE.

Je reconnois la main ;
Et je vous supplîrai de vouloir me permettre.....

DORIVAL.

(à part.)

Est-ce avec moi.... Me suis-je expliqué donc en vain ?

ELISE.

Tenez, Monsieur, lisez : que ceci vous éclaire.

DORIVAL après avoir lu.

Que vois-je ! Il avoit eu la force de me taire.....
Vous l'aimez ?

(lui rendant la lettre.)

ELISE.

Je ne puis, ni ne veux le cacher.
Et peut-être sans vous....

DORIVAL.

Vous rendre malheureuse !
Moi-même vous priver ! .... Ah ! je cours l'arracher
Au dessein qu'a formé sa vertu généreuse.

ELISE.

Votre ame est noble est belle ; et je vous connois là.
(Seule.)
En lisant ce billet, la mienne s'est glacée.

SCÈNE XIV.

ELISE, FORVILLE, DORIVAL.

FORVILLE lui tenant la main.

JE ne vous laisse point sortir comme cela :
Vous me direz comment la chose s'est passée.

DORIVAL.

Monsieur, permettez-moi....

FORVILLE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît ;
Un départ si subit m'est de mauvais augure.
Vous remettez toujours, et moi je veux conclure.
Bon ! Je vois qu'en ses mains elle a votre billet.
On sait donc votre amour ; mais cette fuite prompte
Que peut-elle indiquer ? embarras ? fausse honte ?
Elle reste muette. Allons, expliquez-vous,
Daignez me mettre au fait.

DORIVAL.

Je n'ai rien à vous dire ;
Cette lettre, Monsieur, vous parlera pour nous.

SCÈNE XV.

ELISE, FORVILLE.

FORVILLE.

VOYONS donc de quel style il a pu vous écrire.

ELISE.

Je crois....

FORVILLE.

Songeriez-vous à me la refuser ?
Est-ce à moi que voudroit se cacher mon Elise !

ELISE.

(à part.)

Mon père, la voilà.... Pour le désabuser,
C'est le plus court moyen : il suffit qu'il la lise.

FORVILLE lisant.

« J'ai vécu quelque tems heureux
« Par les charmes de l'espérance :
« Je vous aimois dans le silence ;
« Tout vous assuroit de mes feux. »
Que ces mots à mon gré vous peignent bien sa flamme !
Quand Dorival croyoit à vos yeux la cacher,
Ses efforts ne servoient qu'à mieux trahir son ame.
Que cet amant, ma fille, a droit de vous toucher !

(Il continue de lire.)

« Mais ! hélas, quelle horrible peine !
« Quel coup à mon espoir fatal !
« Faut-il aujourd'hui que j'apprenne
« Qu'un ami devient mon rival ! »
Floricourt son rival !

ELISE à part.

Il prend toujours le change.

FORVILLE.

Je trouve assez plaisant que Monsieur Floricourt
S'avise de montrer un ridicule amour.

ELISE.

(à part.)

De grace poursuivez.... Sa méprise est étrange.

FORVILLE lisant.

« Je vais au bout de l'univers,
« Finir des jours que je déteste.
« Heureux si la fureur des mers
« Pouvoit en abréger le reste ! »

Que dit-il ! il pourroit.... Je vole sur ses pas,
Je l'empêcherai bien....

ELISE.

Ecoutez-moi, mon père.

FORVILLE.

Non, non; je vais le suivre, et ne t'écoute pas.
Quand j'aurai dit deux mots, il reviendra, j'espère.

ELISE.

Oui; mais.... ce n'est pas lui.... ce n'est pas Dorival.

FORVILLE.

Ce n'est pas lui ! comment ? cet ami, ce rival,
Ce n'est pas Floricourt à qui cela s'adresse ?

ELISE.

Floricourt....

FORVILLE.

A la fin vous me poussez à bout;
Parlez. Tant de réserve, et me pique et me blesse.

ELISE.

Eh bien.... changez les noms.... et vous expliquez tout.

FORVILLE.

Comment ! c'est Floricourt qui va....ma foi, qu'il parte.
S'il a pris de l'amour, c'est bien tant pis pour lui,
Et je suis enchanté que Dorival l'écarte.
C'est l'époux dont pour vous j'ai fait choix aujourd'hui.

ELISE.

Il est trop généreux et trop digne d'estime,
Pour abuser des droits qu'il a sur votre cœur;

Loin que de vos désirs il me rende victime,
Je le verrai plutôt être mon défenseur.

FORVILLE.

Pouvez-vous espérer qu'un homme qui vous aime,
Renonce....

ELISE.

Il fera plus. Il va bientôt lui-même,
Ramenant son ami, solliciter pour nous.

FORVILLE.

Ainsi donc votre cœur est votre unique guide.
Vous en fûtes trompée, et c'est lui qui décide;
Vous n'écoutez que lui pour le choix d'un époux.
Songez à l'avenir. Vous avez pu connoître
Si vous fûtes heureuse en vos jeunes amours.

ELISE.

Ah! sans doute en aimant, on ne l'est pas toujours;
Mais quand on n'aime point, on ne peut jamais l'être.

FORVILLE.

Vous croyez qu'en formant ces solides liens,
Il faille absolument de l'amour?

ELISE.

Oui, mon père.
L'amour, lorsqu'on s'engage, est le premier des biens;
Oui, dans tous les états, l'amour est nécessaire.
Pauvres, il nous console, il adoucit nos maux,
Soutient notre espérance, anime nos travaux:
Satisfaits, et comblés des dons de la fortune,
Il double nos plaisirs, nous sauve de l'ennui
Qu'on rencontre au milieu d'une foule importune,
Et qu'un brillant destin souvent traîne après lui.
Ah! c'est en prévenant, c'est en comblant sans cesse
Les désirs de l'objet dont le cœur est épris,
Qu'on jouit de ces biens, qu'on en sent tout le prix.
En faveur de mon choix souffrez que je vous presse.

FORVILLE.

Les voici tous les deux. Que je plains Dorival!

SCÈNE XVI, ET DERNIÈRE.

ELISE, FLORICOURT, DORIVAL, FORVILLE.

DORIVAL.

MADAME, j'ai vaincu. Je ramène un rival.

ELISE.

L'avois-je bien jugé ce cœur digne d'estime?
C'est vous ! c'est votre main....

DORIVAL.

Qui vous offre un époux.
Que je sois votre ami : ce sort est assez doux.

FORVILLE.

Je sais qu'il vous adore, et l'effort est sublime.

DORIVAL.

D'un sentiment trop pur mon cœur est enflammé,
Pour que des nœuds forcés eussent pour moi des charmes;
Ils me coûteroient trop, achetés par vos larmes.
Jouit-on en sentant que l'on n'est point aimé ?
De votre attachement Madame étoit le gage,
Vous cherchiez son bonheur en formant ce lien ;
Souffrez qu'à Floricourt un prompt hymen l'engage ;
Et croyez qu'il va faire et le vôtre, et le sien.

FLORICOURT.

Que ce trait généreux a droit de me confondre !
Mon cœur trop pénétré ne peut que le sentir ;
Ce n'est pas par des mots que l'on y peut répondre.

DORIVAL.

Forville, tout vous presse ici de consentir.

FORVILLE.

Mais ai-je sur son compte assez d'expérience ?...

DORIVAL.

J'en ai fait mon ami depuis dix ans passés ;
Et si vous m'honorez de quelque confiance,
Je crois que ce seul mot doit vous en dire assez.

FORVILLE.

Allons, j'y consens donc; Monsieur, soyez mon gendre,
Mais des vices du jour songez à vous défendre ;
Evitez des maris les travers affligeans.
Que sont-ils presque tous ? jaloux ou négligens.

FLORICOURT.

Qu'à mon égard, Monsieur, votre peur soit bannie.
Amour et confiance iront de compagnie.

ELISE.

J'aime à n'en pas douter.

FORVILLE.

Ami si généreux,
Qui peut-être en gagnant cette noble victoire ;
Souffrirez en secret....

DORIVAL.

Gardez-vous de le croire.
Quand on fait son devoir, on est toujours heureux.

FIN.

Lu et approuvé pour la représentation et l'impression. A Paris, le 11 juillet 1787. SUARD.

Vu l'approbation, permis de présenter et d'imprimer. A Paris, ce 22 juillet 1787.

DE CROSNE.

L'AMITIÉ
A L'EPREUVE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

EN VERS, MÊLÉE D'ARIETTES.

Repréſentée devant leurs MAJESTÉS, *à Fontainebleau, le Mardi 24 Octobre 1786; & à Paris, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le lundi 30.*

Paroles de M. FAVART, père.

Muſique de M. GRÉTRY.

A PARIS,

Chez { La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût;
BRUNET, Libraire, place de la Comédie Italienne.

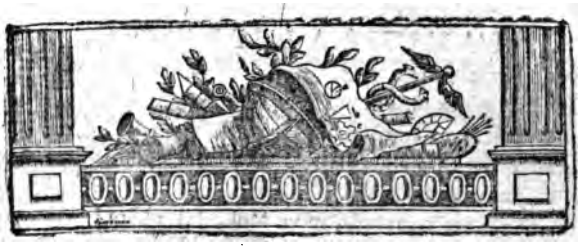
1787.

PERSONNAGES.

LE LORD NELSON, *Membre du Parlement d'Angleterre.*	M. Michu.
BLANFORT, *Officier ſupérieur de la Marine Angloiſe.*	M. Narbonne.
TIMUR, *ſeigneur Indien, frère de Corali.*	M. Philip.
AMILCAR, *nègre au ſervice de Blanfort.*	M. Trial.
UN MAITRE A CHANTER.	M. Raymond.
UN NOTAIRE.	M. Favart fils.
CORALI, *jeune Indienne.*	Mlle Renaud.
LADY JULIETTE, *ſœur de Nelſon.*	Mme Desforges.
BETZI, *ſuivante de Corali.*	Mlle Adeline.

La Scène eſt à Londres, chez le Lord Nelſon.

Le Théatre repréſente un grand cabinet, avec une bibliothèque. A gauche des Acteurs eſt un bureau, ſur lequel il y a des livres, un écritoire, & dans les tiroirs, des papiers. Quatre ou cinq fauteuils ſont dans le cabinet.



L'AMITIÉ
A L'ÉPREUVE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

JULIETTE, NELSON.

ARIETTE.

Je m'y connois, mon cher frère;
Mon cher frère, vous aimez.
Vous tenez dans le myſtere
Vos ſentimens renfermés:
Mais vous avez beau vous taire,
En vous taiſant vous parlez,
En vain vous diſſimulez;
Je m'y connois, mon cher frère;
Mon cher frère, vous aimez.
Quand cette jeune Etrangère
Vient à vous, les yeux baiſſés,
Elle tremble, & vous, mon frère,
Vous rougiſſez:
Elle craint votre colère,
Vous craignez de l'offenſer;
On ſe trahit ſans y penſer.

JULIETTE. NELSON.

Ne vous cachez plus mon frère,
Avec moi ſoyez ſincère :
Corali ſçait trop vous plaire, Avec vous je ſuis ſincère.
Et même vous lui plaiſez.
Bon, bon, je m'y connois, mon frère, Moi, lui plaire ! C'eſt chimère.
Mon cher frère ;
Tous les deux vous m'allarmez, A tort vous vous allarmez.
Tous les deux vous vous aimez. A tort vous vous allarmez.

JULIETTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai ſçu déméler
Les ſentimens ſecrets que l'on veut me celer.

NELSON.

Eh ! non, ma ſœur, ſoyez certaine.....

JULIETTE.

Il ſuffit. Corali demande à vous parler.

NELSON.

Corali ?

JULIETTE.

Oui, cela vous fait-il de la peine ?

NELSON.

De la peine à moi ? non : mais ſans doute, ma ſœur,
vous ſavez quel ſujet l'amene ?

JULIETTE.

Elle ne me fait pas l'honneur
De me prendre pour confidente.

NELSON.

De jour en jour ſon air eſt plus rêveur ;
D'elle-même elle eſt différente.
Vous ne la traitez pas, peut-être, avec aigreur ?

JULIETTE.

Vous me faites injure.

NELSON.

Elle aime la retraite....
Ah ! c'eſt aſſurément Blanfort qu'elle regrette.

JULIETTE.

Elle le doit au moins, il eſt ſon bienfaiteur.
Faut-il vous rappeller l'état de ſa miſère?
Dans ces temps où la France, Hyder & l'Angleterre
Livroient les bords du Gange au carnage à l'horreur,
Blanfort la préſerva des fureurs de la guerre,
Et devint ſon libérateur.
Cette jeune indienne a perdu ſa famille:
Déja Timur ſon frère, & ſon ſeul défenſeur,
Timur étoit tombé ſous un joug oppreſſeur:
Son père en expirant ſous le fer du vainqueur,
A Blanfort confia ſa fille.
Par la raiſon, par la douceur,
Blanfort ſut abréger le temps de ſon enfance,
Il l'éclaira par la reconnoiſſance,
Et hâta ſon eſprit en parlant à ſon cœur.

NELSON, *vivement, & avec une eſpèce d'enthouſiaſme.*

Au-deſſus de ſon âge il eſt vrai qu'elle penſe;
Ame noble, ſenſible & franche avec décence...
Dans ſes yeux on voit la candeurt.

JULIETTE.

Comme vous en parlez, mon frère, avec chaleur!
Ce tranſport vous trahit.

NELSON.

Sur une conjecture-...

JULIETTE.

Conjecture! ah! l'heureux détour!

NELSON.

Pouvez-vous ſoupçonner l'amitié la plus pure?

JULIETTE.

C'eſt un voile que prend l'amour.

NELSON.

Mais.....

JULIETTE.

Je vous aime trop pour n'être pas ſincère.
Vous, défenſeur des loix: Ah! quel égarement!
Vous allez dégrader ce noble caractère;

Vous allez être indubitablement
Ami trompeur, parjure à ſon ſerment
Et perfide dépoſitaire.

NELSON.

Moi, je pourrois....

JULIETTE.

Que ne puis-je en douter!
A Blanfort, Corali doit être mariée,
A ſon départ pour l'Inde il vous l'a confiée :
Sur un dépôt ſi cher il auroit dû compter ;
Vous le lui raviſſez : dans les cœurs je ſçais lire,
Dans le vôtre ſur-tout.

NELSON.

Qu'oſez-vous me prédire ?....

JULIETTE.

Ce que vous devez éviter.
Auprès de Corali prenez un air plus grave,
Et, quand elle vous parle, abrégez l'entretien.

NELSON.

Alors elle croira qu'on la traite en eſclave.

JULIETTE.

Vous aimez mieux être le ſien.
Corali va venir, mon frère, & je crains bien....
La raiſon perd ſes droits quand on voit ce qu'on aime.

NELSON.

Allez, ma ſœur, ne craignez rien ;
J'ai prévu le danger, l'honneur eſt mon ſoutien ;
Je ſçais commander à moi-même.

SCENE II.

NELSON.

Ariette.

NON, non, jamais,
Jamais l'amour ne troublera la paix
Qui règne dans mon ame ;
Je triompherai de ſa flamme.
L'honneur chez un Anglois
Doit l'emporter ſur la tendreſſe.
Aurois-je la foibleſſe . . .
Non, non, jamais, &c.
Mais je ſens que mon cœur
N'a pas tant de rigueur.
Eh comment s'empêcher d'adorer tant d'attraits!
Par ſon empire,
L'Amour attire,
Enchaîne,
Entraîne . . .
Pour lui nos cœurs ſont-ils donc faits?
Mais m'expoſer à des regrets,
Céder à la tendreſſe,
Aurois-je la foibleſſe. . . .
Non, non, jamais, &c.

SCENE III.

CORALI, NELSON.

NELSON.

AIMABLE Corali, ma ſœur vient de m'inſtruire
Que vous deſirez me parler.

CORALI.

Mais, vraiment, j'ai toujours quelque choſe à vous dire.

NELSON.

A moi ?

CORALI.

Oui, pourquoi vous troubler ?

NELSON.

Moi, me troubler !...

CORALI.

Très-fort, cela me fait trembler.

ARIETTE.

Si je penſe, c'eſt votre ouvrage ;
Je vois en vous la vérité,
Vous m'en enſeignez le langage ;
Avec plaiſir, j'en fais uſage,
Je peins ma ſenſibilité.
Excuſez ma timidité,
Pour un maître c'eſt un hommage ;
Mais dans mon cœur ſans fauſſeté.
Que la reconnoiſſance engage,
Démêlez bien la vérité
Dont vous m'enſeignez le langage.

NELSON, *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis, & mon cœur tranſporté...
Ah ? ma ſœur m'a dit vrai.

CORALI.

Cette vivacité
Eſt peut-être un mauvais préſage,
Vous aurois-je déplu ?

NELSON.

Déplu ! vous ?

CORALI.

Un nuage
Semble obſcurcir cette ſérénité
Qui régnoit ſur votre viſage.
Ah ! Nelſon, contre moi je vous crois irrité !

NELSON.

Non, je vous en réponds.

CORALI.

CORALI.

Enfin, j'ai dans l'idée
Que je vous importune fort,
Depuis un certain temps vous craignez mon abord,
A peine ſuis-je regardée.

NELSON, *à part.*

Que je fait un cruel effort !

CORALI.

Ici, vous ne m'avez gardée
Que par amitié pour Blanfort.

NELSON.

Dès que l'on vous connoit, on en perd le mérite.
J'ai fait l'office d'un ami ;
Plus je vous vois, plus je m'en félicite,
Et maintenant je ne fais rien pour lui.

(*Corali, emportée par ſa paſſion commence à tutoyer Nelſon.*)

CORALI.

Ah ! je ſuis raſſurée, . . oui Nelſon, car je t'aime
Avec tant de franchiſe, avec tant de plaiſir. . . .

NELSON, *troublé.*

Corali . . . vous m'aimez ! . .

CORALI.

Cent fois plus que moi-même,
Et juſqu'à mon dernier ſoupir . . .

NELSON, *à part.*

O Dieu !

(*A cette exclamation de Nelſon, Corali rentre dans le reſpect qu'elle a pour lui.*)

CORALI.

Qu'avez-vous ?

NELSON, *froidement, mais troublé.*

Rien.

CORALI.

Je vous entends gémir.

NELSON.

Pardon, j'ai dans l'eſprit une affaire importante,
Il faut ſur un procès répandre un jour nouveau.

CORALI.

L'affaire eſt-elle ſi preſſante ?

NELSON.

Oui .... oui, permettez-moi d'aller à mon bureau.

CORALI, *s'aſſied vis-à-vis de Nelſon.*

Travaillez, je vais prendre un livre.

(*Nelſon ſe met à ſon bureau, il en tire quelques papiers, des livres, & ſe diſpoſe à travailler ; Corali prend un livre & lit.*)

» Traité de l'Amitié, maximes qu'il faut ſuivre. »

NELSON, *à part.*

Voyons donc ſur quel expoſé
Je puis juſtifier l'innocent accuſé,
L'innocent dans les fers.

CORALI.

Il faut qu'on le délivre.

NELSON.

Vous ne liſez donc pas ?

CORALI.

Si fait,
Mais j'écoutois.

NELSON.

Du moins ſoyez ſilencieuſe,
Un ſeul mot de vous me diſtrait.

CORALI.

Et moi, quand vous parlez, je deviens curieuſe.

NELSON.

Et bien ? ne diſons rien tous deux.

CORALI.

Ce que vous voulez, je le veux.

(*Les quatre vers ſuivans ſont précédés & entre-coupés par des traits de Symphonie, qui rempliſſent les ſilences, pendant leſquels Nelſon & Corali ſe regardent de temps à autre, & qui expriment leur émotion, ce qui forme une eſpece de mélodrame.*

NELSON.

Examinons ces pieces d'écriture.

Symphonie.

CORALI.

Recommençons notre lecture.

Symphonie.

NELSON.

Je ne puis travailler, toujours devant mes yeux.

Symphonie.

CORALI, *jettant ſon livre ſur le bureau.*

Oh ! ce livre eſt trop ennuyeux.

Symphonie. (*Fin du Mélodrame.*)

NELSON.

Corali, prenez-vous donc garde
A quoi nous employons le temps ?

CORALI.

Oui, Nelſon me regarde, & moi je le regarde.
Nous ferions auſſi-bien de nous parler.

NELSON.

j'entends,
Vous aimez mieux parler que lire.

CORALI.

Parler avec vous, c'eſt s'inſtruire,
Et j'éprouve toujours en ces heureux inſtans
Un charme, un intérêt que l'on ne peut décrire.

NELSON, *plus troublé.*

C'en eſt trop Corali, ſi vous voulez mon bien...
De grace... Corali, ne me dites plus rien.
(*Nelſon renferme ſes papiers, ſe leve précipitamment, & dit à part.*
C'eſt un entretient qu'il faut rompre.

SCENE IV.

Les Précédens, JULIETTE, BETZI.

JULIETTE, *à Nelſon d'un ton ironique.*

PARDON, ſi l'on vient interrompre....

BETZI, *en annonçant à Corali.*

Miſs Corali, votre maître à chanter.

(*Elle ſort après avoir annoncé.*)

NELSON.

Il vient bien à propos.

JULIETTE, *à Corali.*

Il faut en profiter.
Cultivez avec ſoin les talens agréables ;
Une femme ſouvent leur doit tout ſon bonheur,
Ce ſont preſque toujours des ſecrets immanquables
Pour ſéduire un époux & pour fixer ſon cœur.
Contre l'ennui ce ſont des armes,
C'eſt par eux qu'un mari s'attache à ſa maiſon,
Et tous les talens ſont des charmes
Que l'amour inventa pour plaire à la raiſon.

CORALI *à Nelſon.*

Et bien donc, vous ſerez l'objet de ma leçon,
(*Elle ſort.*)

SCENE V.

JULIETTE, NELSON.

JULIETTE.

QUE vois-je ? de vos yeux il échappe des larmes.

NELSON.

Que je ſuis malheureux ! ma ſœur .... je ſuis aimé.

JULIETTE.

J'avois bien raiſon de le craindre.

NELSON.

Corali me l'a confirmé.
Son ame incapable de feindre
N'a pris ni voile ni détour ;
Son eſprit naturel, que rien ne peut contraindre,
Penſe qu'il eſt permis d'expoſer au grand jour
Ce ſentiment ſi doux, ce penchant de l'amour,
Que l'éducation nous ordonne d'éteindre,
Lorſque le cœur en preſcrit le retour.

JULIETTE.

L'amitié va perdre ſa cauſe.

NELSON.

Non, à cet affreux repentir
Ne croyez pas que je m'expoſe,
Ma ſœur, & pour m'en garantir,
Je ſuis dès ce moment réſolu de partir.

JULIETTE.

De partir ?

NELSON.

Oui ſans doute, & je vais quitter Londre :
A mon ami je ſais ce que je dois ;
Ce n'eſt qu'en m'éloignant que je puis en répondre.
Comment pourrois-je voir ſans ceſſe auprès de moi
Une beauté ſenſible & vertueuſe,
Me demander & me donner la loi ?
La circonſtance eſt dangereuſe,
Et pour être exact à ſa foi,
Quel homme auroit la force malheureuſe
De pouvoir répondre de ſoi ?

SCENE VI.

NELSON, JULIETTE, CORALI, LE MAITRE *à chanter.*

CORALI, *à Juliette.*

LADI, j'amene ici mon maître ;
Il faut que devant vous je prenne ma leçon,
Vous aimez la muſique & vous pourrez connoître
Si je chante aſſez bien pour amuſer Nelſon.

JULIETTE.

J'en ſuis certaine avant de vous entendre.

CORALI, *à Nelſon.*

Quand vous m'écouterez, ma voix ſera plus tendre.

LE MAITRE.

Miſs a du goût, de l'ame, & vous le prouvera.

NELSON.

Dites de quel pays la muſique ſera ?
Italienne, Allemande, Françoiſe ?

JULIETTE.

Mon frère, là-deſſus point de diſcuſſions :
Il eſt pour en juger une règle très-sûre :
Toute muſique doit rendre les paſſions :
Celle qui ſait exprimer la nature,
Eſt de toutes les nations.

LE MAÎTRE.

Ladi penſe très-juſte, & je penſe comme elle,
L'arrêt qu'elle vient de porter,
Doit terminer toute querelle.
(*à Caroli.*)
Miſs Corali, vous plaît-il de chanter ?

CORALI *chante.*

Du Dieu d'amour en bravant la puiſſance,
On s'expoſe à ſes rigueurs ;
On croit le fuir, mais les traits qu'il nous lance
Ont déja frappé nos cœurs.
Aux doux murmure des fontaines,
En vain l'on cherche le repos,
Et le ramage des oiſeaux
Réveille encore nos peines.
On languit,
On gémit,
On ſe tourmente,
Toujours la peine augmente.
Mais on ſe livre à l'eſpérance,
Quand l'amour unit deux cœurs,
Du Dieu d'amour en ſervant la puiſſance,
On mérite ſes faveurs.
Le ciel eſt pur, nos jours ſont doux,
Quand les plaiſirs forment nos chaînes,
Au doux murmure des fontaines,
Alors on goûte le repos,
Et loin de nous l'amour bannit les peines.

Oui, tout remplit nos deſirs,
Quand les nœuds des plaiſirs
Forment nos chaînes.

NELSON, (*à part.*)

Quelle voix légere & touchante!
Quel empire elle prend ſur moi.

LE MAÎTRE.

Et bien, mylord, trouvez-vous qu'elle chante?

NELSON.

Oui, mais pour aujourd'hui c'en eſt aſſez, je crois.
(*Le Maître ſe retire, en diſant à Corali:* vous chantez aſſez bien pour vous paſſer de maître.)

SCENE VII.

NELSON, JULIETTE, CORALI,

CORALI.

C'EST pour m'encourager qu'il me flatte peut-être.

JUIETTE.

Non, Corali, vous chantez tout au mieux.
Allez, allez, laiſſez-moi faire,
La muſique rendra nos jours moins ennuyeux
Pendant l'abſence de mon frère.

CORALI, *avec la plus grande ſurpriſe*,
Comment donc?

NELSON.

Oui, je pars, je vais bien loin d'ici.

CORALI.

Où donc?

JULIETTE.

Où ſon devoir l'appelle.

CORALI.

Mais Juliette & moi, nous vous ſuivrons auſſi?

NELSON.

Non, Corali, je vous laiſſe avec elle.

Vous allez être indubitablement
Ami trompeur, parjure à ſon ſerment
Et perfide dépoſitaire.

NELSON.

Moi, je pourrois....

JULIETTE.

Que ne puis-je en douter!
A Blanfort, Corali doit être mariée,
A ſon départ pour l'Inde il vous l'a confiée :
Sur un dépôt ſi cher il auroit dû compter ;
Vous le lui raviſſez : dans les cœurs je ſçais lire,
Dans le vôtre ſur-tout.

NELSON.

Qu'oſez-vous me prédire ?....

JULIETTE.

Ce que vous devez éviter.
Auprès de Corali prenez un air plus grave,
Et, quand elle vous parle, abrégez l'entretien.

NELSON.

Alors elle croira qu'on la traite en eſclave.

JULIETTE.

Vous aimez mieux être le ſien.
Corali va venir, mon frère, & je crains bien....
La raiſon perd ſes droits quand on voit ce qu'on aime.

NELSON.

Allez, ma ſœur, ne craignez rien ;
J'ai prévu le danger, l'honneur eſt mon ſoutien ;
Je ſçais commander à moi-même.

SCENE II.

NELSON.

Arietta.

NON, non, jamais,
Jamais l'amour ne troublera la paix
Qui règne dans mon ame ;
Je triompherai de ſa flamme.
L'honneur chez un Anglois
Doit l'emporter ſur la tendreſſe.
Aurois-je la foibleſſe . . .
Non, non, jamais, &c.
Mais je ſens que mon cœur
N'a pas tant de rigueur.
Eh comment s'empêcher d'adorer tant d'attraits!
Par ſon empire,
L'Amour attire,
Enchaîne,
Entraîne . . .
Pour lui nos cœurs ſont-ils donc faits?
Mais m'expoſer à des regrets,
Céder à la tendreſſe,
Aurois-je la foibleſſe. . . .
Non, non, jamais, &c.

SCENE III.

CORALI, NELSON.

NELSON.

AIMABLE Corali, ma ſœur vient de m'inſtruire
Que vous deſirez me parler.

CORALI.

Mais, vraiment, j'ai toujours quelque choſe à vous dire.

NELSON.

A moi ?

CORALI.

Oui, pourquoi vous troubler ?

NELSON.

Moi, me troubler !..

CORALI.

Très-fort, cela me fait trembler.

ARISTE.

Si je penſe, c'eſt votre ouvrage ;
Je vois en vous la vérité,
Vous m'en enſeignez le langage ;
Avec plaiſir, j'en fais uſage,
Je peins ma ſenſibilité.
Excuſez ma timidité,
Pour un maître c'eſt un hommage ;
Mais dans mon cœur ſans fauſſeté.
Que la reconnoiſſance engage,
Démêlez bien la vérité
Dont vous m'enſeignez le langage.

NELSON, *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis, & mon cœur tranſporté...
Ah ? ma ſœur m'a dit vrai.

CORALI.

Cette vivacité
Eſt peut-être un mauvais préſage,
Vous aurois-je déplu ?

NELSON.

Déplu ! vous ?

CORALI.

Un nuage
Semble obſcurcir cette ſérénité
Qui régnoit ſur votre viſage.
Ah ! Nelſon, contre moi je vous crois irrité !

NELSON.

Non, je vous en réponds.

CORALI.

Enfin, j'ai dans l'idée
Que je vous importune fort,
Depuis un certain temps vous craignez mon abord,
A peine ſuis-je regardée.

NELSON, *à part.*

Que je fait un cruel effort !

CORALI.

Ici, vous ne m'avez gardée
Que par amitié pour Blanfort.

NELSON.

Dès que l'on vous connoit, on en perd le mérite.
J'ai fait l'office d'un ami ;
Plus je vous vois, plus je m'en félicite,
Et maintenant je ne fais rien pour lui.

(*Corali, emportée par ſa paſſion commence à tutoyer Nelſon.*)

CORALI.

Ah ! je ſuis raſſurée, . . oui Nelſon, car je t'aime
Avec tant de franchiſe, avec tant de plaiſir. . . .

NELSON, *troublé.*

Corali . . . vous m'aimez ! . .

CORALI.

Cent fois plus que moi-même,
Et juſqu'à mon dernier ſoupir . . .

NELSON, *à part.*

O Dieu !

(*A cette exclamation de Nelſon, Corali rentre dans le reſpect qu'elle a pour lui.*)

CORALI.

Qu'avez-vous ?

NELSON, *froidement, mais troublé.*

Rien.

CORALI.

Je vous entends gémir.

NELSON.

Pardon, j'ai dans l'eſprit une affaire importante,
Il faut ſur un procès répandre un jour nouveau.

CORALI.

L'affaire eſt-elle ſi preſſante ?

NELSON.

Oui .... oui, permettez-moi d'aller à mon bureau.

CORALI, *s'aſſied vis-à-vis de Nelſon.*

Travaillez, je vais prendre un livre.

(*Nelſon ſe met à ſon bureau, il en tire quelques papiers, des livres, & ſe diſpoſe à travailler ; Corali prend un livre & lit.*)

» Traité de l'Amitié, maximes qu'il faut ſuivre. »

NELSON, *à part.*

Voyons donc ſur quel expoſé
Je puis juſtifier l'innocent accuſé,
L'innocent dans les fers.

CORALI.

Il faut qu'on le délivre.

NELSON.

Vous ne liſez donc pas ?

CORALI.

Si fait,
Mais j'écoutois.

NELSON.

Du moins ſoyez ſilencieuſe,
Un ſeul mot de vous me diſtrait.

CORALI.

Et moi, quand vous parlez, je deviens curieuſe.

NELSON.

Et bien ? ne diſons rien tous deux.

CORALI.

Ce que vous voulez, je le veux.

(*Les quatre vers ſuivans ſont précédés & entre-coupés par des traits de Symphonie, qui rempliſſent les ſilences, pendant leſquels Nelſon & Corali ſe regardent de temps à autre, & qui expriment leur émotion, ce qui forme une eſpece de mélodrame.*

NELSON.

Examinons ces pieces d'écriture.

Symphonie.

CORALI.

Recommençons notre lecture.

Symphonie.

NELSON.

Je ne puis travailler, toujours devant mes yeux.

Symphonie.

CORALI, *jettant ſon livre ſur le bureau.*

Oh ! ce livre eſt trop ennuyeux.

Symphonie. (*Fin du Mélodrame.*)

NELSON.

Corali, prenez-vous donc garde
A quoi nous employons le temps ?

CORALI.

Oui, Nelſon me regarde, & moi je le regarde.
Nous ferions auſſi-bien de nous parler.

NELSON.

j'entends,
Vous aimez mieux parler que lire.

CORALI.

Parler avec vous, c'eſt s'inſtruire,
Et j'éprouve toujours en ces heureux inſtans
Un charme, un intérêt que l'on ne peut décrire.

NELSON, *plus troublé.*

C'en eſt trop Corali, ſi vous voulez mon bien...
De grace... Corali, ne me dites plus rien.
(*Nelſon renferme ſes papiers, ſe leve précipitamment, & dit à part.*
C'eſt un entretient qu'il faut rompre.

SCENE IV.

Les Précédens, JULIETTE, BETZI.

JULIETTE, *à Nelſon d'un ton ironique.*

PARDON, ſi l'on vient interrompre....

BETZI, *en annonçant à Corali.*

Miſs Corali, votre maître à chanter.

(*Elle ſort après avoir annoncé.*)

NELSON.

Il vient bien à propos.

JULIETTE, *à Corali.*

Il faut en profiter.
Cultivez avec ſoin les talens agréables ;
Une femme ſouvent leur doit tout ſon bonheur,
Ce ſont preſque toujours des ſecrets immanquables
Pour ſéduire un époux & pour fixer ſon cœur.
Contre l'ennui ce ſont des armes,
C'eſt par eux qu'un mari s'attache à ſa maiſon,
Et tous les talens ſont des charmes
Que l'amour inventa pour plaire à la raiſon.

CORALI *à Nelſon.*

Et bien donc, vous ſerez l'objet de ma leçon,
(*Elle ſort.*)

SCENE V.

JULIETTE, NELSON.

JULIETTE.

QUE vois-je ? de vos yeux il échappe des larmes.

NELSON.

Que je ſuis malheureux ! ma ſœur .... je ſuis aimé.

JULIETTE.

J'avois bien raiſon de le craindre.

NELSON.

Corali me l'a confirmé.
Son ame incapable de feindre
N'a pris ni voile ni détour ;
Son eſprit naturel, que rien ne peut contraindre,
Penſe qu'il eſt permis d'expoſer au grand jour
Ce ſentiment ſi doux, ce penchant de l'amour,
Que l'éducation nous ordonne d'éteindre,
Lorſque le cœur en preſcrit le retour.

JULIETTE.

L'amitié va perdre ſa cauſe.

NELSON.

Non, à cet affreux repentir
Ne croyez pas que je m'expoſe,
Ma ſœur, & pour m'en garantir,
Je ſuis dès ce moment réſolu de partir.

JULIETTE.

De partir ?

NELSON.

Oui ſans doute, & je vais quitter Londre :
A mon ami je ſais ce que je dois ;
Ce n'eſt qu'en m'éloignant que je puis en répondre.
Comment pourrois-je voir ſans ceſſe auprès de moi
Une beauté ſenſible & vertueuſe,
Me demander & me donner la loi ?
La circonſtance eſt dangereuſe,
Et pour être exact à ſa foi,
Quel homme auroit la force malheureuſe
De pouvoir répondre de ſoi ?

SCENE VI.

NELSON, JULIETTE, CORALI, LE MAITRE *à chanter.*

CORALI, *à Juliette.*

LADI, j'amene ici mon maître ;
Il faut que devant vous je prenne ma leçon,
Vous aimez la muſique & vous pourrez connoître
Si je chante aſſez bien pour amuſer Nelſon.

JULIETTE.

J'en ſuis certaine avant de vous entendre.

CORALI, *à Nelſon.*

Quand vous m'écouterez, ma voix ſera plus tendre.

LE MAITRE.

Miſs a du goût, de l'ame, & vous le prouvera.

NELSON.

Il vient bien à propos.

JULIETTE, *à Corali.*

Il faut en profiter.
Cultivez avec ſoin les talens agréables ;
Une femme ſouvent leur doit tout ſon bonheur,
Ce ſon preſque toujours des ſecrets immanquables
Pour ſéduire un époux & pour fixer ſon cœur.
Contre l'ennui ce ſont des armes,
C'eſt par eux qu'un mari s'attache à ſa maiſon,
Et tous les talens ſont des charmes
Que l'amour inventa pour plaire à la raiſon.

CORALI *à Nelſon.*

Et bien donc, vous ſerez l'objet de ma leçon,
(Elle ſort.)

SCENE V.

JULIETTE, NELSON.

JULIETTE.

QUE vois-je ? de vos yeux il échappe des larmes.

NELSON.

Que je ſuis malheureux ! ma ſœur .... je ſuis aimé.

JULIETTE.

J'avois bien raiſon de le craindre.

NELSON.

Corali me l'a confirmé.
Son ame incapable de feindre
N'a pris ni voile ni détour ;
Son eſprit naturel, que rien ne peut contraindre,
Penſe qu'il eſt permis d'expoſer au grand jour
Ce ſentiment ſi doux, ce penchant de l'amour,
Que l'éducation nous ordonne d'éteindre,
Lorſque le cœur en preſcrit le retour.

JULIETTE.

L'amitié va perdre ſa cauſe.

NELSON.

Non, à cet affreux repentir
Ne croyez pas que je m'expoſe,
Ma ſœur, & pour m'en garantir,
Je ſuis dés ce moment réſolu de partir.

JULIETTE.

De partir ?

NELSON.

Oui ſans doute, & je vais quitter Londre :
A mon ami je ſais ce que je dois ;
Ce n'eſt qu'en m'éloignant que je puis en répondre.
Comment pourrois-je voir ſans ceſſe auprès de moi
Une beauté ſenſible & vertueuſe,
Me demander & me donner la loi ?
La circonſtance eſt dangereuſe,
Et pour être exact à ſa foi,
Quel homme auroit la force malheureuſe
De pouvoir répondre de ſoi ?

SCENE VI.

NELSON, JULIETTE, CORALI, LE MAITRE *à chanter.*

CORALI, *à Juliette.*

LADI, j'amene ici mon maître ;
Il faut que devant vous je prenne ma leçon,
Vous aimez la muſique & vous pourrez connoître
Si je chante aſſez bien pour amuſer Nelſon.

JULIETTE.

J'en ſuis certaine avant de vous entendre.

CORALI, *à Nelſon.*

Quand vous m'écouterez, ma voix ſera plus tendre.

LE MAITRE.

Miſs a du goût, de l'ame, & vous le prouvera.

Oui, tout remplit nos deſirs,
Quand les nœuds des plaiſirs
Forment nos chaînes.

NELSON, (*à part.*)

Quelle voix légere & touchante!
Quel empire elle prend ſur moi.

LE MAÎTRE.

Et bien, mylord, trouvez-vous qu'elle chante?

NELSON.

Oui, mais pour aujourd'hui c'en eſt aſſez, je crois.
(*Le Maître ſe retire, en diſant à Corali:* vous chantez aſſez bien pour vous paſſer de maître.)

SCENE VII.

NELSON, JULIETTE, CORALI,

CORALI.

C'EST pour m'encourager qu'il me flatte peut-être.

JULIETTE.

Non, Corali, vous chantez tout au mieux.
Allez, allez, laiſſez-moi faire,
La muſique rendra nos jours moins ennuyeux
Pendant l'abſence de mon frère.

CORALI, *avec la plus grande ſurpriſe*,
Comment donc?

NELSON.

Oui, je pars, je vais bien loin d'ici.

CORALI.

Où donc?

JULIETTE.

Où ſon devoir l'appelle.

CORALI.

Mais Juliette & moi, nous vous ſuivrons auſſi?

NELSON.

Non, Corali, je vous laiſſe avec elle.

SCENE VIII.

Les Précédens, BETZI, *accourant avec la plus grande joie.*

MILORD, un Négre arrivé dans ce Port,
Vient vous apporter des nouvelles
De votre ami Blanfort.

JULIETTE.

De Blanfort !

NELSON.

De Blanfort !

Faites entrer.

JULIETTE.

Nous apprendrons par elles
Si ſon voyage a ſecondé nos vœux.

CORALI.

Je deſire qu'il ſoit heureux.

SCENE IX.

Les précédens, & AMILCAR, NÉGRE, BETZI,

AMILCAR.

BON jour à toi, monſieur, (*à Nelſon.*)
Bon jour à toi, madame, (*Juliette.*)
(*appercevant Corali.*)
Mais.... mais ... que voir.... c'eſt... oui, oui, oui.
O charmant tréſor de mon âme !
C'eſt Corali, c'eſt Corali.

CORALI.

Soutien de ma tendre jeuneſſe,
C'eſt Amilcar.

AMILCAR.

Oui, ce pauvre Amilcar.

CORALI

CORALI & AMILÇAR, *enſemble.*

Fidèle eſclave de Zimar. I Qui ſervit ton père Zimar.

AMILCAR.

ARIETTE.

Ah! quel plaiſir! quelle allégreſſe!
Moi revoir ma chère maîtreſſe!
La la la la, la la, la,
(*à Nelſon & à Juliette alternativement.*)
Sur ce bras-ci, ſur ce bras-là,
Dans ſon enfance,
Dès ſa naiſſance,
Moi la porter,
Faire ſauter,
La balancer,
La careſſer;
Et puis comm' ci, comm' ça
la,
(*Il fait comme s'il poſoit un enfant à terre pour danſer autour de lui.*)
Au tour d'elle moi danſe.
La, la, la, la, la, la, la.

CORALI.

Laiſſe tes ſoins pour mon enfance;
Parle-nous de Blanfort.

NELSON & JULIETTE.

Parle-nous de Blanfort.

JULIETTE.

Arrive-t-il?

NELSON.

Eſt-il au port?

CORALI.

A-t-il fait bon voyage?

JULIETTE.

Avons-nous l'eſpérance...?

AMILCAR.

Voyage bon, mauvais.

JULIETTE.

O ciel!

NELSON.

Je ſuis en tranſe.

CORALI.

Fais-nous un fidéle rapport.

AMILCAR.

ARIETTE.

Par un vent frais nous quitter le rivage,
Mer paiſible, ciel ſans nuage,
Vive gaieté régner ſur notre bord,
Et leſtement nous voguer vers le nord;

NELSON, JULIETTE, CORALI, BETZI.

Avec Blanfort?

AMILCAR.

Avec Blanfort.

Long-temps tout pour nous favorable,
Mais.....

NELSON, JULIETTE, CORALI.

Mais....

AMILCAR.

Rien, rien durable.
O triſte ſort.
Sur les côtes d'Angleterre,
Tout près, tont prè de la terre
Vent ſouffler,
Mer s'enfler, (*hou, hou, hou,*)
Grand tonnerre, (*pr' pr' pr'*)
Patras.
Et deux mâts
En éclats.
Le navire
Tourne, vire,
Touche un roc:
Par le choc,
Mon bon maître,

Qui m'eſt ſi cher,
Tomber dans la mer,
Et diſparoître.

NELSON, CORALI, JULIETTE, BETZI, *enſemble.*

(*vivement.*) O triſte ſort!
Il eſt mort, il eſt mort!

AMILCAR, *froidement.*

Pas encor, pas encor.

(*vivement.*) Moi bon courage.
Zeſte à la nage,
Nage, nage,
Moi plonger;
Du danger
Moi le tire.
Il reſpire,
Et ſain & ſauf ſur le port le voilà,
Ta, la, la. la, la.

ENSEMBLE.

NELSON.	CORALI.	JULIETTE.	BETZI.
Un tel ſervice aura ſa récompenſe. Jamais Nelſon ne l'oubliera.	Amilcar a des droits à ma reconnoiſſance, Jamais mon cœur ne l'oubliera.	Nous lui devons ſon exiſtence. Et jamais on ne l'oubliera.	Un tel ſervice aura ſa récompenſe. Et jamais on ne l'oubliera.

AMILCAR.

Et ſain & ſauf ſur le port le voilà.
Ta, la, la, la, la, la, la.

JULIETTE.

Oh! digne eſclave!

CORALI.

O ſerviteur fidéle!

NELSON, *lui préſentant ſa bourſe.*

Tiens, prends.

AMILCAR, *la refuſant.*

Non, rien; jamais, jamais,
Quand ſauver maître à moi tout avoir; tout.

NELSON.

Quel zèle !

AMILCAR.

Quand maîtres bons, nous bons, quand mauvais, nous mauvais.
Eux ſeuls faire ce que nous ſommes.

NELSON.

De la nature en lui je reconnois les traits ;
C'eſt une leçon pour les hommes.

AMILCAR.

Moi n'avoir pas beſoin de rien ;
Affranchi par Blanfort, homme ſenſible & brave ?
Mais, par le ſentiment, moi toujours ſon eſclave.

BETZI.

Il m'attendrit, il eſt homme de bien.

NELSON.

Où Blanfort eſt-il ?

AMILCAR.

Au rivage,
Où du vaiſſeau maltraité, démâté,
Faire réparer le dommage,
Et puis après d'abord en très bonne ſanté,
Se rendre ici, pour faire mariage
De lui, de toi.

CORALI, *ſoupirant avec triſteſſe.*

De moi !

AMILCAR.

Ton frère eſt du voyage,
Lui, venir tout exprés de l'Inde pour te voir.

CORALI.

Mon frère, quel heureux préſage !

AMILCAR.

Mais le plaiſir me faire oublier mon devoir.

NELSON.

Comment !

AMILCAR.

Moi porteur d'une lettre
De Blanfort, à qui la remettre ?

(*Juliette prend la lettre, la donne à Nelson, qui lit bas. Juliette s'appuie ſur l'épaule de Nelson, pour voir ce que la lettre contient. Corali veut s'approcher d'eux, le Négre la retient.*)

AMILCAR *chante.*

Grande, grande réjouiſſance,
Blanfort à toi s'unir,
Et ton frère venir.
Chaque jour ici bonheur.
Ah! quel plaiſir! quel plaiſir ce ſera!
Grande, grande réjouiſſance,
Et moi danſer le Calinda.
(*Danſe favorite des Négres.*)
Ta, la, la, la, la.

NELSON, *haut.*

Voici ce que Blanfort m'adreſſe....
(*A Betzi*) Betzi, prenez ſoin d'Amilcar.

JULIETTE.

Et qu'on le traite avec égard.

BETZI *à Amilcar.*

Homme rare dans ton eſpéce,
Viens, viens (*à part*), ce garçon m'intéreſſe.

SCENE X.

NELSON, CORALI, JULIETTE

NELSON *lit la lettre de Blanfort.*

Je ſuis arrivé, mon ami,
» Je t'en fais part à l'inſtant même;
» Je vais revoir tout ce que j'aime!
» Je recevrai de toi l'aimable Corali,
» Ce dépôt, ce tréſor ſi rare,
» Que ta fidélité reçut de mon amour.
» Avec plaiſir je touche à l'heureux jour
» Où notre bonheur ſe prépare.
» J'eſpére que ta ſœur, par a

NELSON.

Quel zèle !

AMILCAR.

Quand maîtres bons, nous bons, quand mauvais, nous mauvais.
Eux ſeuls faire ce que nous ſommes.

NELSON.

De la nature en lui je reconnois les traits ;
C'eſt une leçon pour les hommes.

AMILCAR.

Moi n'avoir pas beſoin de rien ;
Affranchi par Blanfort, homme ſenſible & brave ?
Mais, par le ſentiment, moi toujours ſon eſclave.

BETZI.

Il m'attendrit. il eſt homme de bien.

NELSON.

Où Blanfort eſt-il ?

AMILCAR.

Au rivage,
Où du vaiſſeau maltraité, démâté,
Faire réparer le dommage,
Et puis après d'abord en très bonne ſanté,
Se rendre ici, pour faire mariage
De lui, de toi.

CORALI, *ſoupirant avec triſteſſe.*

De moi !

AMILCAR.

Ton frère eſt du voyage,
Lui, venir tout exprés de l'Inde pour te voir.

CORALI.

Mon frère, quel heureux préſage !

AMILCAR.

Mais le plaiſir me faire oublier mon devoir.

NELSON.

Comment !

AMILCAR.

Moi porteur d'une lettre
De Blanfort, à qui la remettre ?

(*Juliette prend la lettre, la donne à Nelſon, qui lit bas. Juliette s'appuie ſur l'épaule de Nelſon, pour voir ce que la lettre contient. Corali veut s'approcher d'eux, le Négre la retient.*)

AMILCAR *chante.*

Grande, grande réjouiſſance,
Blanfort à toi s'unir,
Et ton frère venir.
Chaque jour ici bombance.
Ah! quel plaiſir! quel plaiſir ce ſera!
Grande, grande réjouiſſance,
Et moi danſer le Calinda.
(*Danſe favorite des Négres.*)
Ta, la, la, la, la.

NELSON, *haut.*

Voici ce que Blanfort m'adreſſe....
(*A Betzi.*) Betzi, prenez ſoin d'Amilcar.

JULIETTE.

Et qu'on le traite avec égard.

BETZI *à Amilcar.*

Homme rare dans ton eſpéce,
Viens, viens (*à part*), ce garçon m'intéreſſe.

SCENE X.

NELSON, CORALI, JULIETTE

NELSON *lit la lettre de Blanfort.*

Je ſuis arrivé, mon ami,
» Je t'en fais part à l'inſtant même;
» Je vais revoir tout ce que j'aime!
» Je recevrai de toi l'aimable Corali,
» Ce dépôt, ce tréſor ſi rare,
» Que ta fidélité reçut de mon amour.
» Avec plaiſir je touche à l'heureux jour
» Où notre bonheur ſe prépare.
» j'eſpére que ta ſœur, par amitié pour moi,

» Des momens précieux ſachant faire l'emploi,
» Aura formé le cœur de ma jeune pupille,
» Enrichi ſon eſprit par une étude utile ;
» Je verrai ſes talens égaux à ſes attraits.
» Et ma félicité ſera bien plus réelle ;
» Que je ſerai content ! c'eſt un de vos bienfaits
» Que je vais poſſéder en elle. »

JULIETTE *à Corali.*

Mais pourquoi donc cet excès de froideur ?

NELSON *à Corali.*

Voici pour vous une heureuſe nouvelle.
(*Il continue de lire.*)
» O Corali ! pour toi quelle douceur,
» Timur, ſi cher à ta mémoire,
» Sera témoin de mon bonheur.
» Timur, comblé de fortune & de gloire,
» Dés ce jour même embraſſera ſa ſœur. »

CORALI.

Quelle faveur du ciel m'eſt enfin accordée !
O mon frère ! je vais...

NELSON.

Quel eſt votre deſſein ?

CORALI.

Ah !... d'épancher mon ame dans ſon ſein.

JULIETTE.

Gardez-vous....

CORALI.

Non, je ſuivrai mon idée.

NELSON.

Blanfort vient réclamer les droits qu'il a ſur vous.

JULIETTE.

Il faut, ſans balancer, l'accepter pour époux.

CORALI.

Et moi, ſans balancer, je ſuis très-décidée
A lui déclarer net que je ne le puis pas.

JULIETTE.

Mais.

CORALI.

Par la vérité je fus toujours guidée,
Voilà le ſeul conſeil dont je veux faire cas.

NELSON.

Ma ſœur, je pars en diligence.

JULIETTE.

Mais pouvez-vous avec décence
Vous éloigner au moment que Blanfort....

NELSON.

Comment ſoutenir ſa préſence,
Ah! ma ſœur, cachez-lui mon tort,
Et comme vous pourrez, excuſez mon abſence.
(*à Corali.*)
Vous, juſqu'à mon retour, obſervez le ſilence,
Car de vous va dépendre, ou ma vie ou ma mort.
(*à Juliette.*)
Je me fie à votre prudence,
Ma ſœur.

JULIETTE.

Partez, j'en ſuis d'accord.

TRIO.

NELSON.	CORALI.	JULIETTE.
Je pars, rien ne m'arrête,	Vous ne partirez pas, vous ne partirez pas.	Votre voiture eſt prête,
Ne ſuivez point mes pas.	Corali t'eſt ſi chère!	partez, ne cédez pas.
Elle me deſeſpere.	Et tu veux la quitter.	Partez, partez, mon frère.
		Partez ſans l'écouter.
Ah! trop cruelle ſœur!	Ah! trop cruelle ſœur!	La raiſon vous éclaire.
Non, tu n'es pas haïe.	Je me croirai haïe.	N'écoutez que l'honneur,
		De l'amitié trahie.
Ah! je crains tout de ſes regards.	Cher Nelſon, ſi tu pars,	Craignez bien plutôt les regards.
	Sois attendri par mes regards,	
(*à Juliette.*)		
Ah! vous me rendez à moi-même.	O déſeſpoir extrême!	
(*à Corali.*)	Arrête.....	(*à Nelſon.*)
Ne me ſuivez pas.	Mais il s'échape de mes bras.	Ne l'écoutez pas.
		(*à Corali.*)
Ne ſuivez point mes pas.	Dieu! il ne m'aime pas.	Ne ſuivez point ſes pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théatre repréſente un grand ſallon meublé richement : à droite des acteurs eſt une table, & pluſieurs fauteuils des deux côtés du théatre. Il y a une grande porte dans le fond, & deux petites latérales. Celle qui eſt à droite des acteurs, conduit à l'appartement de Corali.

SCENE PREMIERE.

TIMUR, AMILCAR.

AMILCAR.

C'EST ici, c'eſt ici ; bientôt la voir paroître,
Timur, mon cher & premier maître !
Le fidele Amilcar partager ton plaiſir.

TIMUR.

Mais perſonne à mes yeux ici ne vient s'offrir.

AMILCAR.

Le chouiſſe dire à moi, dans ſa loge enfumée,
La maiſon eſt dehors, milord Nelſon parti :
Tout le monde avec lui ſorti.

TIMUR.

Et Corali ?

AMILCAR.

Chez elle renfermée
A lire, travailler, s'ennuyer ou dormir.

TIMUR.

Quand tu l'as vue, étoit-elle contente ?

AMILCAR.

Oui, te voir, t'embraſſer, faire tout ſon deſir.

TIMUR.

Comment l'as-tu trouvée ?

AMILCAR.

Ah ! charmante, charmante.

TRIO.

NELSON.	CORALI.	JULIETTE.
Je pars, rien ne m'arrête,	Vous ne partirez pas, vous ne partirez pas.	Votre voiture eſt prête,
Ne ſuivez point mes pas.	Corali t'eſt ſi chère!	partez, ne cédez pas.
Elle me deſeſpere.	Et tu veux la quitter.	Partez, partez, mon frère.
		Partez ſans l'écouter.
Ah! trop cruelle ſœur!	Ah! trop cruelle ſœur!	La raiſon vous éclaire.
Non, tu n'es pas haïe.	Je me croirai haïe.	N'écoutez que l'honneur,
		De l'amitié trahie.
Ah! je crains tout de ſes regards.	Cher Nelſon, ſi tu pars,	Craignez bien plutôt les regards.
	Sois attendri par mes regards,	
(*à Juliette.*)		
Ah! vous me rendez à moi-même.	O déſeſpoir extrême!	
	Arrête.....	
(*à Corali.*)		(*à Nelſon.*)
Ne me ſuivez pas.	Mais il s'échape de mes bras.	Ne l'écoutez pas.
		(*à Corali.*)
Ne ſuivez point mes pas.	Dieu! il ne m'aime pas.	Ne ſuivez point ſes pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théatre repréſente un grand ſallon meublé richement : à droite des acteurs eſt une table, & pluſieurs fauteuils des deux côtés du théatre. Il y a une grande porte dans le fond, & deux petites latérales. Celle qui eſt à droite des acteurs, conduit à l'appartement de Corali.

SCENE PREMIERE.

TIMUR, AMILCAR.

AMILCAR.

C'EST ici, c'eſt ici ; bientôt la voir paroître ;
Timur, mon cher & premier maître !
Le fidele Amilcar partager ton plaiſir.

TIMUR.

Mais perſonne à mes yeux ici ne vient s'offrir.

AMILCAR.

Le chouiſſe dire à moi, dans ſa loge enfumée,
La maiſon eſt dehors, milord Nelſon parti :
Tout le monde avec lui ſorti.

TIMUR.

Et Corali ?

AMILCAR.

Chez elle renfermée
A lire, travailler, s'ennuyer ou dormir.

TIMUR.

Quand tu l'as vue, étoit-elle contente ?

AMILCAR.

Oui, te voir, t'embraſſer, faire tout ſon deſir.

TIMUR.

Comment l'as-tu trouvée ?

AMILCAR.

Ah ! charmante, charmante.

COUPLETS.

De fraîcheur, de grace, d'amour,
Cet enfant être une merveille,
Etre l'aurore qui s'éveille
Et ſon regard le point du jour.
Les caneliers, les ananas
Sentir moins bon que ſon haleine;
Une ame noble, tendre, humaine
Augmenter encor ſes appas.
Doux parler, gracieux ſouris,
Beaux yeux touchans, paupiere noire;
Et deux petits cocos d'ivoire
Qu'amour ſemble avoir embellis.
De fraîcheur, de grace. d'amour,
Cet enfant être une merveille,
Etre l'aurore qui s'éveille
Et ſon regard le point du jour.

TIMUR.

Me fait-elle en ces lieux ? Eſt-elle prévenue ?
Va t'informer.... qui peut la retenir ?
Va, cours....

AMILCAR.

Moi la faire venir.

TIMUR.

Je ſuis impatient de jouir de ſa vue.

SCENE II.

TIMUR.

ARIETTE.

O BLANFORT ! généreux vainqueur,
Quels droits n'as-tu pas ſur mon cœur !
L'humanité qui regne dans ton ame,
De tes ſoldats reprimant la fureur
A travers le fer & la flamme
A ſauvé les jours de ma ſœur.

O Blanfort ! généreux vainqueur,
Quels droits n'as-tu pas ſur mon cœur !
Après plus de cinq ans d'abſence
Pour Timur quelle jouiſſance !
Je vais donc embraſſer ma ſœur.
O Blanfort ! généreux vainqueur.

Amilcar ne vient point, je ſuis dans la ſouffrance...
Qu'il tarde à mon impatience...

SCENE III.

TIMUR & AMILCAR, *pleurant & ſanglottant dans la couliſſe.*

DUO DIALOGUÉ.

HI, HI, HI,

TIMUR.

Qu'entends-je ?

AMILCAR.

Hi, hi, hi,
Ma Corali
Etre dans la douleur.....

TIMUR.

Quel malheur ai-je à craindre ?

AMILCAR.

Elle gémir, ſe plaindre,
Etre dans la douleur.

TIMUR.

Tu me remplis d'alarmes.

AMILCAR.

Ses lar-armes... hi, hi, hi, ſes larmes
Tomber, ſur mon cœur.
Doucement près de la porte,
Peur de troubler ſon repos
Moi m'aprocher de la ſorte ; (*il prête l'oreille.*)

Entendre ſoupirs, ſanglots.
Elle dire, avec délire :
Ah ! Blanfort ! Ah ! cher Nelſon !
Tous deux faire mon martyre.
Et vingt fois répéter ton nom.
Hi, hi, hi,
Corali, ma pauvre Corali,
Etre dans la douleur.

TIMUR.

Pourquoi répandre des larmes !
Qui peut cauſer ſes alarmes !
Tu me perces le cœur.

ENSEMBLE.

AMILCAR. | TIMUR.
Ses lar.... mes | Qui peut cauſer ſes alarmes ?
Tomber ſur mon cœur. | Tu me perces le cœur.

TIMUR.

J'éprouve une peine cruelle,
Amilcar, conduis-moi prés d'elle.

AMILCAR.

Oui, maître, viens : mais la voici.
Ah ! vois-donc, vois-donc, qu'elle eſt belle !

SCENE IV.

TIMUR, AMILCAR, CORALI, BETZI.

Corali entrant avec précipitation ſur la Scene, dit à Betzi, ſans voir Timur :

AH ! puiſque l'ingrat eſt parti,
Comme lui je prends mon parti.

TIMUR *courant à ſa ſœur.*

Corali !

CORALI *ſe jettant dans les bras de Timur.*

Mon frère, ah ! mon frère !
(*ils s'embraſſent.*)

TIMUR.

Ma chere Corali.

CORALI.

Par quel deſtin proſpère
Le ciel te rend-il à mes vœux ?
Quel eſt ton ſort ?

TIMUR.

Des plus heureux.
Surpris par les Anglois ſur les rives du Gange,
Deux ans je fus captif. Délivré par échange,
J'ai ſervi ſous Hyder-Ali.
L'honneur & la fortune ont couronné mes armes.
Enfin, je revois Corali,
Et tout mon eſpoir eſt rempli.

CORALI.

Je n'ai jamais éprouvé tant de charmes !

TIMUR.

Mais ſur ton viſage abattu
Je vois la trace de tes larmes,

CORALI, *avec un profond ſoupir.*

Ah ! (*elle fait ſigne à Betzi de ſe retirer.*)

TIMUR, *à Amilcar.*

Sors.

SCENE V.

TIMUR, CORALI.

TIMUR.

A Quels chagrins, ma ſœur, te livres tu ?

CORALI.

Dans le ſilence je ſoupire :
On me fait un devoir de cacher mon martyre.

TIMUR.

A Timur, à ton frère ! . . Eh ! mon cœur eſt le tien.
C'eſt te confier à toi-même.

CORALI.

Hélas ! mon frére, j'aime, . . .

TIMUR.

Eh bien!...
Tout doit aimer ; c'eſt une loi ſuprême.

CORALI, *héſitant.*

Pardonne à ce cœur éperdu.

TIMUR.

L'amour eſt foibleſſe ou vertu,
Tout dépend du choix qu'on ſait faire.
Quel eſt l'objet de ta flâme ?

CORALI.

Ah ! mon frère !...
Nelſon.

TIMUR.

Nelſon !... Qu'ai-je entendu !

DUO DIALOGUÉ.

CORALI.

Par un charme puiſſant je me ſens entraînée,
Rien ne peut vaincre mon ardeur,

TIMUR.

A ce penchant fatal ma ſœur abandonnée,
S'ouvre l'abîme du malheur.

CORALI.

Que ne puis-je à Nelſon unir ma deſtinée,
Lui ſeul eût fait tout mon bonheur.

TIMUR.

Tu ne peux à Nelſon unir ta deſtinée,
Sans offenſer Blanfort, Blanfort ton bienfaiteur.

ENSEMBLE.

CORALI.

Ah ! tu m'accables de douleur.
Juſte Ciel ! à quels maux ſuis-je donc condamnée !
Ah ! tu m'accable de douleur,
Ah ! plutôt mille fois expirer de douleur.

TIMUR.

Ah ! je frémis de ton malheur.
Ah ! ma ſœur, à quels maux je te vois condamnée !
Voudrois-tu lui plonger un poignard dans le cœur ?
Oui, tu lui plongerois un poignard dans le cœur.

CORALI.

Quel tourment ! rien ne la ſoulage.
Epouſerai-je Blanfort ?

TIMUR.

Non ;
Et puiſqu'un autre objet t'engage,
Ce ſeroit un nouvel outrage,
Un parjure, une trahiſon ;
Il lui faut un cœur ſans partage.
Ma chére ſœur, ſi tu chéris Timur
Autant que ton ſort l'intéreſſe,
Viens, triomphe de ta foibleſſe,
Jamais pour les amans il n'eſt un plaiſir pur,
Au ſein de l'amitié le bonheur eſt plus ſûr ;
C'eſt le calme du cœur, l'amour en eſt l'ivreſſe.
Viens habiter notre ſéjour,
D'un frère, ton ami partage la tendreſſe,
L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour.
(*Corali, pendant cette derniere tirade, prête une attention, qui par degrés devient plus vive. Elle ſe léve avec réſolution.*)
Je te ſuivrai, je m'y ſuis préparée.
C'en eſt fait ; de Nelſon pour jamais ſéparée.

TIMUR.

Je vais trouver Blanfort, il eſt plein d'équité,
Je le rendrai ſenſible à ta ſouffrance,
Et ſans manquer à la reconnoiſſance,
J'en obtiendrai ta liberté.

SCENE VI.

CORALI, *ſeule.*

JE vais donc m'exiler ſous un autre hémiſphère,
Qui ne ſera pour moi qu'une vaſte priſon.
(*Après une pauſe.*)
Il faut à mon ſecours appeller la raiſon.
Je ſemerai des fleurs ſur les cendres d'un père,

Je me conſolerai par l'amitié d'un frère,
Et j'oublierai... puis-je oublier Nelſon!

ROMANCE.

I.

A quels maux il me livre!
Nelſon, Nelſon, mon ame va te ſuivre,
Sans toi pourrois-je vivre?
Et tu m'en fais la loi.
Au lieu d'un bien ſuprême,
Tu vas d'un cœur qui t'aime
Rendre la peine extrême;
Mais ſais-je ſi toi-même
Tu ſongeras à moi,
Tu penſeras à moi?

II.

Dans nos bois, dans nos plaines,
Hélas! hélas! mes larmes ſeront vaines;
Je vais traîner mes chaînes
Et gémir loin de toi.
De l'une à l'autre aurore
Tout va nourrir encore
Un tourment qui dévore....
Mais toi qu'en vain j'implore,
Vas-tu ſonger à moi?
Vas-tu penſer à moi?

SCENE VII.

CORALI, JULIETTE.

JULIETTE.

QUEL nouveau trouble vous agite?

CORALI.

C'eſt à regret que je vous quitte..:
Et votre ſouvenir me ſera précieux.

JULIETTE.

Expliquez-moi cette conduite.

CORALI.

CORALI.

Je vais avec mon frère abandonner ces lieux,
Dans ſon ſein je trouve un aſyle ;
Ce ſéjour, ſans Nelſon, me ſeroit odieux.

JULIETTE.

Quoi ! vous pourriez ?...

CORALI.

Remontrance inutile ;
Très décidément je m'en vais ;
Pouvez-vous le trouver mauvais ?
Le départ de Nelſon vous ſembloit néceſſaire ;
Et vous voulez vous oppoſer au mien ;
M'aimez-vous plus que lui, moi qui ne vous ſuis rien ?

JULIETTE.

Nelſon ſçait à quel point ſa tendreſſe m'eſt chere.

CORALI *avec humeur.*

Et pourquoi donc l'avez-vous fait partir ?
Ah ! je vous haïrois..., ſi je pouvois haïr.

JULIETTE, *affectueuſement.*

Vous me haïriez, vous ?

CORALI, *tendrement, en baiſant la main de Juliette.*

Pardonnez, je m'égare,
Non, jamais, non ? (*avec réſolution.*) mais je déclare
Que je veux m'éloigner de ces affreux climats,
Où de vos loix l'injuſtice barbare,
Veut diſpoſer d'un cœur qui ne ſe donne pas,
Où l'on défend d'aimer, d'être ſincère,
Où l'amour le plus pur éprouve des combats,
Où la nature eſt la ſeule étrangère.

JULIETTE, *à part.*

Que puis-je lui répondre ? hélas !

SCENE VIII.

CORALI, JULIETTE, AMILCAR, BETZI.

AMILCAR, *à Juliette.*

MAÎTRE Blanfort m'envoyer tout-à-l'heure,
Madame, dire à vous que ſous vot' bon plaiſir,
Lui, bientôt en ces lieux, établir ſa demeure.

BETZI.

Avec mylord Nelſon, qu'on a vu revenir.

JULIETTE.

Nelſon ?

CORALI.

Nelſon revient ! Je reſte.
O doux moment !

JULIETTE.

(*à part à Corali.*)

Je crains qu'il ne vous ſoit funeſte ;
Par égard pour Nelſon réprimez cette ardeur ;
Ses jours ſont conſumés par la mélancolie,
Et ſon état me remplit de frayeur :
Contraignez-vous, par amour pour ſa vie.

QUATUOR.

Nota. *Dans cette Scene ſimultanée, Corali eſt ſeule ſur le devant du Théatre, & les autres dans le fond.*

JULIETTE, *à Betzi.*	CORALI, *avec tout l'intérêt du ſentiment.*	BETZI.	AMILCAR.
C'eſt cet appartement Que Blanfort doit avoir; Voyez ſi tout eſt prêt pour le bien recevoir.	O cher objet de ma tendreſſe! Corali va donc te revoir!	A tout j'ai ſçu prévoir, Je connois mon devoir.	
Voyez ſi tout eſt prêt pour le bien recevoir.	Amour, amour ô douce yvreſſe! Tu fais renaître mon eſpoir.		
Voyez, voyez encor, & faites diligence S'il eſt beſoin d'aider. Amilcar peut ſervir.	(*D'un mouvement plus vif.*) Secondez mon impatience. Venez, venez, Ladi, Ah! je ſens que mon cœur s'élance Pour voler au-devant de lui.	J'ai tout préparé d'avance, Et mon devoir eſt rempli.	S'il eſt beſoin d'aider, Moi prêt à vous ſervir, Ma Betzi, commandez; Amilcar obéir.
Les gens de Blanfort vont ici loger auſſi. Songez y, Betzi.	Secondez mon impatience, Et venez donc, venez, Ladi. *SEULE.* Ah! je ſens que mon cœur s'élance Pour voler au-devant de lui.	A JULIETTE. N'ayez aucun ſouci; Oui, oui, Ladi, N'ayez aucun ſouci.	Bon, bon, moi loger ici, Auſſi Avec Betzi.

CORALI ſort précipitamment, & JULIETTE la ſuit.

SCENE IX.

AMILCAR, BETZI

AMILCAR, *retenant Betzi qui veut ſuivre Juliette & Corali.*

ATTENDS, attends.

BETZI.

Pourquoi ?

AMILCAR.

Pour cauſe.

Te vouloir dire quelque choſe.
(*à part.*) Ses petits airs gracieux & fripons
Troubler mon cœur.

BETZI.

Et bien, que me veux-tu ? réponds.

AMILCAR, *un peu embarraſſé pour faire ſa déclaration d'amour.*

C'eſt... oui... c'eſt au ſujet de ta jeune maitreſſe,
Tantôt elle avoir du chagrin ;
Et puis, à préſent pas un brin.
Qui pouvoir cauſer ſa triſteſſe,
Et ſon plaiſir ? Blanfort ? Nelſon ?

BETZI.

Je ne ſais rien.

AMILCAR.

Rien ?

BETZI.

Rien, adieu.

AMILCAR.

Toi bien diſcrette.

BETZI.

Sur nos maîtres point d'entretien.
S'ils ont quelques défauts ; (Car chacun a le ſien.)
Ce n'eſt pas ce qui m'inquiette,
Et ſur ce point je ſuis muette.

AMILCAR.

Muette ? ah ! toi faire très bien ;
Moi regarder comme des traîtres,
Valets parler mal de leurs maîtres.

BETZI.

Tu parois un brave garçon.

AMILCAR.

Oui, franc, joyeux, & ſans façon.
Toi paroître auſſi brave fille,
Sage, honnête, d'humeur gentille.

BETZI.

Oui, ſage, douce.

AMILCAR.

Et bien, ſi toi vouloir...?

BETZI.

Quoi ?

AMILCAR.

Me regarder.

BETZI.

Qu'il eſt noir !

AMILCAR.

COUPLETS.

Oui, noir ; mais pas ſi diable,
Sentir là je ne ſais quoi :
Betzi, ma toute aimable,
Tourner la tête à moi.
Lorſque l'on s'aimer bien,
Couleur ni faire rien.
Va, ma petite reine,
Ne pas toi mettre en peine ;
L'ivoire avec l'ébene
Font de jolis bijoux.
Choux, choux,
Faire moi ton époux.

BETZI, *contrefaiſant le Négre.*

Second COUPLET.

Tant qu'on aime ſans doute,

Couleur ne faire rien ;
Quoiqu'amour n'y voit goute,
Il n'en va pas moins bien ;
Moi ta reine vraiment :
Mais ſois toujours conſtant.
Toi bien ſavoir d'avance
Que Betzi veut conſtance,
Gaieté, ſoin, prévenance,
Sans quoi, point de bijoux,
Choux, choux, choux, choux,
Moi vouloir point d'époux.

AMILCAR.

Troiſiéme COUPLET.

Mon maître avec tendreſſe,
Donner queq'choſe à moi,
Corali, ta maitreſſe,
Donner queq'choſe à toi.
Avec cet avantage
Tenir gentil ménage.
Oui, ce queq'choſe à toi,
Et ce queq'choſe à moi,
Unis par mariage,
Nous faire un ſort bien doux.
Choux, choux,
Faire moi, faire moi ton époux.

BETZI.

Mais on dit que dans l'Inde on traite mal les Dames?

AMILCAR.

C'eſt faux, c'eſt faux, très faux, nous regarder les femmes,
Comme un préſent du ciel, comme un tréſor divin ;
Et nous tant les aimer, que nous en avoir vingt,
Trente, quarante.

BETZI.

Ah ! les infâmes !
Dieu me garde d'aller dans ton vilain pays,
Où vous êtes tous des maudits,

Sans foi, ſans loi, ſans goût, ſans cœur & ſans ame.

AMILCAR.

Là, là.

BETZI.

S'il me plaiſoit d'avoir pluſieurs maris ;
Comme vous pluſieurs femmes, dis :
Le trouverois-tu bon ?

AMILCAR.

Etre une différence.
Par-tout l'homme avoir préférence,
En Perſe, en Chine, en l'Inde, & juſqu'au Sénégal.

BETZI, *l'interrompant.*

Et va te promener avec ton Sénégal,
Animal ;
Apprends que tout doit être égal ;
Et pour nous tout au moins.

AMILCAR.

Eh ! là, là, point de colere.
Moi ſuivre en tout les loix de l'Angleterre,
Et la volonté de Betzi :
Çà dire à moi ton caractère.

BETZI.

Mon caractère, le voici ;
Qui, je crois, ne te plaira guère.

ARIETTE DIALOGUÉE.

BETZI.

Je veux qu'on ne me gêne en rien ;

AMILCAR.

Moi ne te pas gêner en rien.

BETZI.

Je ſuis impérieuſe,

AMILCAR.

Fort bien.

BETZI.

Je ſuis capricieuſe.

AMILCAR.

Fort bien.

BETZI

Je ſuis tantôt rieuſe
Ou ſérieuſe pour un rien.

AMILCAR.

Fort bien, fort bien.

BETZI.

J'aime le jeu, la danſe, la parure.

AMILCAR.

Bon, bon, bon, bon, tout ça dans la nature.
Un peu coquette ?

BETZI.

Et mais, par-ci, par-là.

AMILCAR.

Par-ci, par-là, bon, bon, c'eſt bagatelle.

BETZI.

Mais à l'honneur toujours fidelle.

AMILCAR.

Ah ! bon pour ça, fort bien comme ça.
Peut-être auſſi d'humeur jalouſe ?

BETZI.

Jalouſe, au point de t'arracher les yeux,
Si tu manquois à ton épouſe.

AMILCAR.

Preuve d'amour, tant mieux, tant mieux;
Pour Amilcar quelle bonne fortune !
Trouver en toi mille femmes pour une.
Mets ta main là.

BETZI.

Laiſſe-moi là.

AMILCAR.

Faiſons la paix, viens ça, viens ça,
Etre toujours ma ſouveraine ;
Trouver en moi, petite reine,
Une douzaine,
Une vingtaine,

Une trentaine
De maris.

BETZI.

La paix peut ſe faire à ce prix.

AMILCAR.

Mets ta main là.

BETZI.

Tiens, la voilà.

AMILCAR.

Enſemble. Un p'tit baiſer, ma mignone, avec ça.

(BETZI *s'en allant.*)

On te le gardera.

AMILCAR *la ſuivant.*

Amilcar le prendra.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La décoration eſt la même qu'au ſecond Acte.

SCENE PREMIÈRE.

CORALI.

ARIETTE.

JE vais jouir de ſa préſence,
Mon cher Nelſon eſt de retour.
Hélas ! la crainte & l'eſpérance
Viennent m'agiter tour-à-tour.
Mais ſi ton cœur, que je réclame,
A l'amitié céde en ce jour,
Nelſon, viens partager ma flamme,
Nelſon, reviens à moi,
Quand mon cœur eſt à toi.

Je vais revoir Nelſon, oui, mon cœur me le dit,
Je reprendrois un nouvel être,
Si ſes yeux me faiſoient connoître
Que par l'amour il eſt conduit.

(*On entend un bruit qui annonce l'arrivée de Blanfort.*)

SCENE II.

QUATUOR.

CORALI.	BLANFORT.	NELSON & JULIETTE.
Que mon âme eſt contente !	Que mon âme eſt contente !	Tout remplit notre attente,
Je rends graces à mon ſort.	Rien ne manque à mon ſort.	Nous revoyons Blanfort.
Je revois ce que j'aime,	Je revois ce que j'aime.	
Ah ! quel bonheur extrême !		
Qui peut me l'attirer ?		
Je n'oſois l'eſpérer.	Vous deviez l'eſpérer.	JULIETTE. Vous deviez l'eſpérer.
J'étois dans les alarmes.		NELSON.
Je répandois des larmes.		On vient ſécher vos larmes.

TOUS LES QUATRE.

O moment plein de charmes !

CORALI.	BLANFORT.	JULIETTE & NELSON.
Je rends graces à mon ſort.	Rien ne manque à mon ſort.	Nous revoyons Blanfort.
Je paſſe des regrets au bien ſuprême,		
Je revois ce que j'aime.	Je revois ce que j'aime.	
Ah ! je renais.	Ah ! je renais.	
(*à Nelſon à part.*)		(*à Corali, à part.*)
Cher Nelſon, cher Nelſon !		Non, non, non. C'eſt vous manquer à vous-même.
Dis-lui, dis-lui que je t'aime.		
Que mon âme eſt contente.		Tout remplit notre attente.
Je rends graces à mon ſort.		Nous revoyons Blanfort.

TOUS.

Je rends graces à mon ſort.

Fin du Quatuor.

SCENE VIII.

CORALI, JULIETTE, AMILCAR, BETZI.

AMILCAR, *à Juliette.*

MAÎTRE Blanfort m'envoyer tout-à-l'heure,
Madame, dire à vous que ſous vot' bon plaiſir,
Lui, bientôt en ces lieux, établir ſa demeure.

BETZI.

Avec mylord Nelſon, qu'on a vu revenir.

JULIETTE.

Nelſon ?

CORALI.

Nelſon revient ! Je reſte;
O doux moment !

JULIETTE.

(*à part à Corali.*)
Je crains qu'il ne vous ſoit funeſte,
Par égard pour Nelſon réprimez cette ardeur;
Ses jours ſont conſumés par la mélancolie,
Et ſon état me remplit de frayeur :
Contraignez-vous, par amour pour ſa vie;

QUATUOR.

Nota. *Dans cette Scene ſimultanée, Corali eſt ſeule ſur le devant du Théatre, & les autres dans le fond.*

JULIETTE, *à Betzi.*	CORALI, *avec tout l'intérêt du ſentiment.*	BETZI.	AMILCAR.
C'eſt cet appartement Que Blanfort doit avoir; Voyez ſi tout eſt prêt pour le bien recevoir.	O cher objet de ma tendreſſe! Corali va donc te revoir!	A tout j'ai ſçu prévoir, Je connois mon devoir.	
Voyez ſi tout eſt prêt pour le bien recevoir.	Amour, amour ô douce yvreſſe! Tu fais renaître mon eſpoir.		
Voyez, voyez encor, & faites diligence S'il eſt beſoin d'aider. Amilcar peut ſervir.	(*D'un mouvement plus vif.*) Secondez mon impatience. Venez, venez, Ladi, Ah! je ſens que mon cœur s'élance Pour voler au-devant de lui.	J'ai tout préparé d'avance, Et mon devoir eſt rempli.	S'il eſt beſoin d'aider, Moi prêt à vous ſervir, Ma Betzi, commandez; Amilcar obéir.
Les gens de Blanfort vont ici loger auſſi. Songez y, Betzi.	Secondez mon impatience, Et venez donc, venez, Ladi. *SEULE.* Ah! je ſens que mon cœur s'élance Pour voler au-devant de lui.	A JULIETTE. N'ayez aucun ſouci; Oui, oui, Ladi, N'ayez aucun ſouci.	Bon, bon, moi loger ici, Auſſi Avec Betzi.

CORALI ſort précipitamment, & JULIETTE la ſuit.

SCENE IX.

AMILCAR, BETZI

AMILCAR, *retenant Betzi qui veut ſuivre Juliette & Corali.*

ATTENDS, attends.

BETZI.

Pourquoi ?

AMILCAR.

Pour cauſe.

Te vouloir dire quelque choſe.
(*à part.*) Ses petits airs gracieux & fripons
Troubler mon cœur.

BETZI.

Et bien, que me veux-tu ? réponds.

AMILCAR, *un peu embarraſſé pour faire ſa déclaration d'amour.*

C'eſt... oui... c'eſt au ſujet de ta jeune maîtreſſe,
Tantôt elle avoit du chagrin ;
Et puis, à préſent pas un brin.
Qui pouvoit cauſer ſa triſteſſe,
Et ſon plaiſir ? Blanfort ? Nelſon ?

BETZI.

Je ne ſais rien.

AMILCAR.

Rien ?

BETZI.

Rien, adieu.

AMILCAR.

Toi bien diſcrette.

BETZI.

Sur nos maîtres point d'entretien.
S'ils ont quelques défauts ; (Car chacun a le ſien.)
Ce n'eſt pas ce qui m'inquiette,
Et ſur ce point je ſuis muette.

AMILCAR.

Muette ? ah ! toi faire très bien ;
Moi regarder comme des traîtres,
Valets parler mal de leurs maîtres.

BETZI.

Tu parois un brave garçon.

AMILCAR.

Oui, franc, joyeux, & ſans façon.
Toi paroître auſſi brave fille,
Sage, honnête, d'humeur gentille.

BETZI.

Oui, ſage, douce.

AMILCAR.

Et bien, ſi toi vouloir . . .

BETZI.

Quoi ?

AMILCAR.

Me regarder.

BETZI.

Qu'il eſt noir !

AMILCAR.

COUPLETS.

Oui, noir ; mais pas ſi diable,
Sentir là je ne ſais quoi :
Betzi, ma toute aimable,
Tourner la tête à moi.
Lorſque l'on s'aimer bien,
Couleur ni faire rien.
Va, ma petite reine,
Ne pas toi mettre en peine ;
L'ivoire avec l'ébene
Font de jolis bijoux.
Choux, choux,
Faire moi ton époux.

BETZI, *contrefaiſant le Négre.*

Second COUPLET.

Tant qu'on aime ſans doute,

Couleur ne faire rien ;
Quoiqu'amour n'y voit goute,
Il n'en va pas moins bien ;
Moi ta reine vraiment :
Mais ſois toujours conſtant.
Toi bien ſavoir d'avance
Que Betzi veut conſtance,
Gaieté, ſoin, prévenance,
Sans quoi, point de bijoux,
Choux, choux, choux, choux,
Moi vouloir point d'époux.

AMILCAR.

Troiſiéme COUPLET.

Mon maître avec tendreſſe,
Donner queq'choſe à moi,
Corali, ta maitreſſe,
Donner queq'choſe à toi.
Avec cet avantage
Tenir gentil ménage.
Oui, ce queq'choſe à toi,
Et ce queq'choſe à moi,
Unis par mariage,
Nous faire un ſort bien doux.
Choux, choux,
Faire moi, faire moi ton époux.

BETZI.

Mais on dit que dans l'Inde on traite mal les Dames?

AMILCAR.

C'eſt faux, c'eſt faux, très faux, nous regarder les femmes,
Comme un préſent du ciel, comme un tréſor divin ;
Et nous tant les aimer, que nous en avoir vingt,
Trente, quarante.

BETZI.

Ah ! les infâmes !
Dieu me garde d'aller dans ton vilain pays,
Où vous êtes tous des maudits,

Sans foi, ſans loi, ſans goût, ſans cœur & ſans ame.

AMILCAR.

Là, là.

BETZI.

S'il me plaiſoit d'avoir pluſieurs maris ;
Comme vous pluſieurs femmes, dis :
Le trouverois-tu bon ?

AMILCAR.

Etre une différence.
Par-tout l'homme avoir préférence,
En Perſe, en Chine, en l'Inde, & juſqu'au Sénégal.

BETZI, *l'interrompant.*

Et va te promener avec ton Sénégal,
Animal ;
Apprends que tout doit être égal ;
Et pour nous tout au moins.

AMILCAR.

Eh ! là, là, point de colere.
Moi ſuivre en tout les loix de l'Angleterre,
Et la volonté de Betzi :
Çà dire à moi ton caractère.

BETZI.

Mon caractère, le voici ;
Qui, je crois, ne te plaira guère.

ARIETTE DIALOGUÉE.

BETZI.

Je veux qu'on ne me gêne en rien ;

AMILCAR.

Moi ne te pas gêner en rien.

BETZI.

Je ſuis impérieuſe,

AMILCAR.

Fort bien.

BETZI.

Je ſuis capricieuſe.

AMILCAR.

Fort bien.

BETZI

Je ſuis tantôt rieuſe
Ou ſérieuſe pour un rien.

AMILCAR.

Fort bien, fort bien.

BETZI.

J'aime le jeu, la danſe, la parure.

AMILCAR.

Bon, bon, bon, bon, tout ça dans la nature.
Un peu coquette ?

BETZI.

Et mais, par-ci, par-là.

AMILCAR.

Par-ci, par-là, bon, bon, c'eſt bagatelle.

BETZI.

Mais à l'honneur toujours fidelle.

AMILCAR.

Ah ! bon pour ça, fort bien comme ça.
Peut-être auſſi d'humeur jalouſe ?

BETZI.

Jalouſe, au point de t'arracher les yeux,
Si tu manquois à ton épouſe.

AMILCAR.

Preuve d'amour, tant mieux, tant mieux!
Pour Amilcar quelle bonne fortune !
Trouver en toi mille femmes pour une.
Mets ta main là.

BETZI.

Laiſſe-moi là.

AMILCAR.

Faiſons la paix, viens ça, viens ça,
Etre toujours ma ſouveraine ;
Trouver en moi, petite reine,
Une douzaine,
Une vingtaine,

Une trentaine
De maris.

BETZI.

La paix peut ſe faire à ce prix.

AMILCAR.

Mets ta main là.

BETZI.

Tiens, la voilà.

AMILCAR.

Enſemble. Un p'tit baiſer, ma mignone, avec ça.

(BETZI *s'en allant.*)

On te le gardera.

AMILCAR *la ſuivant.*

Amilcar le prendra.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La décoration eſt la même qu'au ſecond Acte.

SCENE PREMIÈRE.

CORALI.

ARIETTE.

Je vais jouir de ſa préſence,
Mon cher Nelſon eſt de retour.
Hélas ! la crainte & l'eſpérance
Viennent m'agiter tour-à-tour.
Mais ſi ton cœur, que je réclame,
A l'amitié céde en ce jour,
Nelſon, viens partager ma flamme,
Nelſon, reviens à moi,
Quand mon cœur eſt à toi.

Je vais revoir Nelſon, oui, mon cœur me le dit,
Je reprendrois un nouvel être,
Si ſes yeux me faiſoient connoître
Que par l'amour il eſt conduit.

(*On entend un bruit qui annonce l'arrivée de Blanfort.*)

SCENE II.

QUATUOR.

CORALI.

Que mon âme eſt contente !
Je rends graces à mon ſort.
Je revois ce que j'aime,
Ah ! quel bonheur extrême !
Qui peut me l'attirer ?
Je n'oſois l'eſpérer.
J'étois dans les alarmes.
Je répandois des larmes.

BLANFORT.

Que mon âme eſt contente !
Rien ne manque à mon ſort.
Je revois ce que j'aime.
Vous deviez l'eſpérer.

NELSON & JULIETTE.

Tout remplit notre attente,
Nous revoyons Blanfort.

JULIETTE.

Vous deviez l'eſpérer.

NELSON.

On vient ſécher vos larmes.

TOUS LES QUATRE.

O moment plein de charmes !

CORALI.

Je rends graces à mon ſort.
Je paſſe des regrets au bien ſuprême,
Je revois ce que j'aime.
Ah ! je renais.
(*à Nelſon à part.*)
Cher Nelſon, cher Nelſon !
Dis-lui, dis-lui que je t'aime.
Que mon âme eſt contente.
Je rends graces à mon ſort.

BLANFORT.

Rien ne manque à mon ſort.
Je revois ce que j'aime.
Ah ! je renais.

JULIETTE & NELSON.

Nous revoyons Blanfort.
(*à Corali, à part.*)
Non, non, non.
C'eſt vous manquer à vous-même.
Tout remplit notre attente.
Nous revoyons Blanfort.

TOUS.

Je rends graces à mon ſort.

Fin du Quatuor.

ACTE III.

La décoration eſt la même qu'au ſecond Acte.

SCENE PREMIÈRE.

CORALI.

ARIETTE.

Je vais jouir de ſa préſence,
Mon cher Nelſon eſt de retour.
Hélas ! la crainte & l'eſpérance
Viennent m'agiter tour-à-tour.
Mais ſi ton cœur, que je réclame,
A l'amitié céde en ce jour,
Nelſon, viens partager ma flamme,
Nelſon, reviens à moi,
Quand mon cœur eſt à toi.

Je vais revoir Nelſon, oui, mon cœur me le dit.
Je reprendrois un nouvel être,
Si ſes yeux me faiſoient connoître
Que par l'amour il eſt conduit.

(*On entend un bruit qui annonce l'arrivée de Blanfort.*)

SCENE II.

QUATUOR.

CORALI.

Que mon âme eſt contente !
Je rends graces à mon ſort.
Je revois ce que j'aime,
Ah ! quel bonheur extrême !
Qui peut me l'attirer ?
Je n'oſois l'eſpérer.
J'étois dans les alarmes.
Je répandois des larmes.

BLANFORT.

Que mon âme eſt contente !
Rien ne manque à mon ſort.
Je revois ce que j'aime.

Vous deviez l'eſpérer.

NELSON & JULIETTE.

Tout remplit notre attente,
Nous revoyons Blanfort.

JULIETTE.

Vous deviez l'eſpérer.

NELSON.

On vient ſécher vos larmes.

TOUS LES QUATRE.

O moment plein de charmes !

CORALI.

Je rends graces à mon ſort.
Je paſſe des regrets au bien ſuprême,
Je revois ce que j'aime.
Ah ! je renais.
(*à Nelſon à part.*)
Cher Nelſon, cher Nelſon !
Dis-lui, dis-lui que je t'aime.
Que mon âme eſt contente.
Je rends graces à mon ſort.

BLANFORT.

Rien ne manque à mon ſort.

Je revois ce que j'aime.
Ah ! je renais.

JULIETTE & NELSON.

Nous revoyons Blanfort.

(*à Corali, à part.*)
Non, non, non.
C'eſt vous manquer à vous-même.
Tout remplit notre attente.
Nous revoyons Blanfort.

TOUS.

Je rends graces à mon ſort.

Fin du Quatuor.

SCENE IX.

AMILCAR, BETZI

AMILCAR, *retenant Betzi qui veut ſuivre Juliette & Corali.*

ATTENDS, attends.

BETZI.

Pourquoi ?

AMILCAR.

Pour cauſe.

Te vouloir dire quelque choſe.
(*à part.*) Ses petits airs gracieux & fripons
Troubler mon cœur.

BETZI.

Et bien, que me veux-tu ? réponds.

AMILCAR, *un peu embarraſſé pour faire ſa déclaration d'amour.*

C'eſt... oui... c'eſt au ſujet de ta jeune maitreſſe,
Tantôt elle avoir du chagrin ;
Et puis, à préſent pas uu brin.
Qui pouvoir cauſer ſa triſteſſe,
Et ſon plaiſir ? Blanfort ? Nelſon ?

BETZI.

Je ne ſais rien.

AMILCAR.

Rien ?

BETZI.

Rien, adieu.

AMILCAR.

Toi bien diſcrette.

BETZI.

Sur nos maîtres point d'entretien.
S'ils ont quelques défauts ; (Car chacun a le ſien.)
Ce n'eſt pas ce qui m'inquiette,
Et ſur ce point je ſuis muette.

AMILCAR.

Muette ? ah ! toi faire très bien ;
Moi regarder comme des traîtres,
Valets parler mal de leurs maîtres.

BETZI.

Tu parois un brave garçon.

AMILCAR.

Oui, franc, joyeux, & ſans façon.
Toi paroître auſſi brave fille,
Sage, honnête, d'humeur gentille.

BETZI.

Oui, ſage, douce.

AMILCAR.

Et bien, ſi toi vouloir...?

BETZI.

Quoi ?

AMILCAR.

Me regarder.

BETZI.

Qu'il eſt noir !

AMILCAR.

COUPLETS.

Oui, noir ; mais pas ſi diable,
Sentir là je ne ſais quoi :
Betzi, ma toute aimable,
Tourner la tête à moi.
Lorſque l'on s'aimer bien,
Couleur ni faire rien.
Va, ma petite reine,
Ne pas toi mettre en peine ;
L'ivoire avec l'ébene
Font de jolis bijoux.
Choux, choux,
Faire moi ton époux.

BETZI, *contrefaiſant le Négre.*

Second COUPLET.

Tant qu'on aime ſans doute,

Couleur ne faire rien ;
Quoiqu'amour n'y voit goute,
Il n'en va pas moins bien ;
Moi ta reine vraiment :
Mais ſois toujours conſtant.
Toi bien ſavoir d'avance
Que Betzi veut conſtance,
Gaieté, ſoin, prévenance,
Sans quoi, point de bijoux,
Choux, choux, choux, choux,
Moi vouloir point d'époux.

AMILCAR.

Troiſiéme COUPLET.

Mon maître avec tendreſſe,
Donner queq'choſe à moi,
Corali, ta maitreſſe,
Donner queq'choſe à toi.
Avec cet avantage
Tenir gentil ménage.
Oui, ce queq'choſe à toi,
Et ce queq'choſe à moi,
Unis par mariage,
Nous faire un ſort bien doux.
Choux, choux,
Faire moi, faire moi ton époux.

BETZI.

Mais on dit que dans l'Inde on traite mal les Dames?

AMILCAR.

C'eſt faux, c'eſt faux, très faux, nous regarder les femmes,
Comme un préſent du ciel, comme un tréſor divin ;
Et nous tant les aimer, que nous en avoir vingt,
Trente, quarante.

BETZI.

Ah ! les infâmes !
Dieu me garde d'aller dans ton vilain pays,
Où vous êtes tous des maudits,

Sans foi, ſans loi, ſans goût, ſans cœur & ſans ame.

AMILCAR.

Là, là.

BETZI.

S'il me plaiſoit d'avoir pluſieurs maris ;
Comme vous pluſieurs femmes, dis :
Le trouverois-tu bon ?

AMILCAR.

Etre une différence.
Par-tout l'homme avoir préférence,
En Perſe, en Chine, en l'Inde, & juſqu'au Sénégal.

BETZI, *l'interrompant.*

Et va te promener avec ton Sénégal,
Animal ;
Apprends que tout doit être égal ;
Et pour nous tout au moins.

AMILCAR.

Eh ! là, là, point de colere.
Moi ſuivre en tout les loix de l'Angleterre,
Et la volonté de Betzi :
Çà dire à moi ton caractère.

BETZI.

Mon caractère, le voici ;
Qui, je crois, ne te plaira guère.

ARIETTE DIALOGUÉE.

BETZI.

Je veux qu'on ne me gêne en rien ;

AMILCAR.

Moi ne te pas gêner en rien.

BETZI.

Je ſuis impérieuſe,

AMILCAR.

Fort bien,

BETZI.

Je ſuis capricieuſe.

AMILCAR.

Fort bien.

ACTE III.

La décoration eſt la même qu'au ſecond Acte.

SCENE PREMIÈRE.

CORALI.

ARIETTE.

JE vais jouir de ſa préſence,
Mon cher Nelſon eſt de retour.
Hélas ! la crainte & l'eſpérance
Viennent m'agiter tour-à-tour.
Mais ſi ton cœur, que je réclame,
A l'amitié céde en ce jour,
Nelſon, viens partager ma flamme,
Nelſon, reviens à moi,
Quand mon cœur eſt à toi.

Je vais revoir Nelſon, oui, mon cœur me le dit.
Je reprendrois un nouvel être,
Si ſes yeux me faiſoient connoître
Que par l'amour il eſt conduit.

(*On entend un bruit qui annonce l'arrivée de Blanfort.*)

SCENE II.

QUATUOR.

CORALI.

Que mon âme eſt contente !
Je rends graces à mon ſort.
Je revois ce que j'aime,
Ah ! quel bonheur extrême !
Qui peut me l'attirer ?
Je n'oſois l'eſpérer.
J'étois dans les alarmes.
Je répandois des larmes.

BLANFORT.

Que mon âme eſt contente !
Rien ne manque à mon ſort.
Je revois ce que j'aime.

Vous deviez l'eſpérer.

NELSON & JULIETTE.

Tout remplit notre attente,
Nous revoyons Blanfort.

JULIETTE.

Vous deviez l'eſpérer.

NELSON.

On vient ſécher vos larmes.

TOUS LES QUATRE.

O moment plein de charmes !

CORALI.

Je rends graces à mon ſort.
Je paſſe des regrets au bien ſuprême,
Je revois ce que j'aime.
Ah ! je renais.
(*à Nelſon à part.*)
Cher Nelſon, cher Nelſon !
Dis-lui, dis-lui que je t'aime.
Que mon âme eſt contente.
Je rends graces à mon ſort.

BLANFORT.

Rien ne manque à mon ſort.

Je revois ce que j'aime.
Ah ! je renais.

JULIETTE & NELSON.

Nous revoyons Blanfort.

(*à Corali, à part.*)
Non, non, non.
C'eſt vous manquer à vous-même.
Tout remplit notre attente.
Nous revoyons Blanfort.

TOUS.

Je rends graces à mon ſort.

Fin du Quatuor.

BLANFORT.

Tenez, mes chers amis, vous n'êtes pas heureux,
Mais ma préſence ici va ramener la joie.
(*à Nelſon.*) Ouvre moi ton cœur, je le veux.

CORALI, *à Nelſon.*

Si quelque choſe vous afflige,
Blanfort eſt un ami bien sûr, bien généreux,
Dites-lui tout, puiſqu'il l'exige.

NELSON.

Ma ſanté s'affoiblit, le travail me fait peur.
Londre avec ſon fracas me donne de l'humeur.
C'eſt la tranquillité que je cherche & que j'aime;
Je veux pour quelque temps, ſans quitter mon état,
Prendre un peu de repos & jouir de moi-même.
Plus libre à la campagne, on y vit ſans éclat.
C'eſt-là que tout entier à l'étude on ſe livre.

JULIETTE.

C'eſt exiſter alors pour ſes amis, pour ſoi.

CORALI.

Eh bien! nous pourrons vous y ſuivre.

BLANFORT.

Par-tout où tu ſeras, c'eſt-là que je veux vivre.
Mon ami, ne crois pas te ſéparer de moi.
Que de charmes ſur nous l'amitié va répandre!
Mais tu devrois te marier auſſi.
C'eſt un parti que je t'engage à prendre.
Nelſon, quand on a du ſouci,
Une femme jolie eſt une enchantereſſe,
Dont le regard ſerein ſait fixer le plaiſir;
Et ſon ſourire, qui careſſe,
Nous préſente un bonheur qu'il eſt doux de ſaiſir.

JULIETTE.

Je connois bien mon frère, & c'eſt ainſi qu'il penſe.

BLANFORT.

Comment, quelque beauté lui plaît?
Corali, vous ſavez qui c'eſt,
Mettez-moi dans la confidence.

BLANFORT.

J'ai rencontré Nelſon s'en allant dans ſes terres ;
Il a, du plus loin qu'il m'a vu,
Oublié toutes ſes affaires,
Sur le champ il eſt revenu.

NELSON.

Mon ami, j'ai ſenti que la plus importante
Etoit de te revoir, de t'embraſſer cent fois.

BLANFORT.

Viens, Nelſon, viens remplir mon ame impatiente ;
Nos cœurs en ce moment rentrent dans tous leurs droits.

JULIETTE.

Votre retour étoit bien néceſſaire.

BLANFORT.

La ſœur veut bien pour moi penſer comme le frère.

CORALI.

Oui, nous vous déſirions tous trois également.
Lorſque je vous revois, je crois revoir un pere ;
Loin de vous j'éprouvois un tendre ſentiment,
Et déſirois l'heureux moment
De vous ouvrir un cœur ſincere.

BLANFORT.

Charmant aveu ! (*à Nelſon*) Mais toi, tu me parois changé ;
Eh ! qui peut t'avoir affligé ?
Une franche gaieté formoit ton caractere.

NELSON, *triſtement.*

Mes occupations....

BLANFORT.

Mon ami, je ne ſais :
Mais j'ai cru vous trouver tout autre que vous êtes.
Vous me ſemblez tous trois embarraſſés,
Auriez-vous de chagrin quelques cauſes ſecrettes ?

JULIETTE.

Qui pourroit manquer à nos vœux ?

NELSON.

Il ſuffit que l'on te revoie.

BLANFORT.

Tenez, mes chers amis, vous n'êtes pas heureux,
Mais ma préſence ici va ramener la joie.
(*à Nelſon.*) Ouvre moi ton cœur, je le veux.

CORALI, *à Nelſon.*

Si quelque choſe vous afflige,
Blanfort eſt un ami bien sûr, bien généreux,
Dites-lui tout, puiſqu'il l'exige.

NELSON.

Ma ſanté s'affoiblit, le travail me fait peur.
Londre avec ſon fracas me donne de l'humeur.
C'eſt la tranquillité que je cherche & que j'aime;
Je veux pour quelque temps, ſans quitter mon état,
Prendre un peu de repos & jouir de moi-même.
Plus libre à la campagne, on y vit ſans éclat.
C'eſt-là que tout entier à l'étude on ſe livre.

JULIETTE.

C'eſt exiſter alors pour ſes amis, pour ſoi.

CORALI.

Eh bien! nous pourrons vous y ſuivre.

BLANFORT.

Par-tout où tu ſeras, c'eſt-là que je veux vivre.
Mon ami, ne crois pas te ſéparer de moi.
Que de charmes ſur nous l'amitié va répandre!
Mais tu devrois te marier auſſi.
C'eſt un parti que je t'engage à prendre.
Nelſon, quand on a du ſouci,
Une femme jolie eſt une enchantereſſe,
Dont le regard ſerein ſait fixer le plaiſir;
Et ſon ſourire, qui careſſe,
Nous préſente un bonheur qu'il eſt doux de ſaiſir.

JULIETTE.

Je connois bien mon frère, & c'eſt ainſi qu'il penſe.

BLANFORT.

Comment, quelque beauté lui plaît?
Corali, vous ſavez qui c'eſt,
Mettez-moi dans la confidence.

CORALI, *embarraſſée & contrainte par un regard de Nelſon.*

Non, je dois garder le ſilence.

BLANFORT.

Sans la diſcrétion point de ſociété,
Et ſon ſecret doit être reſpecté ;
Je ne ſuis plus curieux de l'apprendre :
Rendre mon ami libre eſt ma premiere loi.
Et je veux que ſon cœur vienne au devant de moi ;
Je me reprocherois de vouloir le ſurprendre.

NELSON.

Mon ami....

JULIETTE.

Vous voyez quel eſt ſon embarras.

BLANFORT.

Sa réſerve m'étonne & ne m'offenſe pas :
Mais Corali, pour moi ſans doute eſt ſans myſtere,
Vous l'avez diſpoſée à recevoir ma main
De mon bonheur je ſuis certain.

CORALI.

Je ne vois point Timur.... mon frère....

BLANFORT.

Votre frère
Depuis long-temps deſire une union ſi chère :
Nous pouvons procéder toujours à ſon défaut.

CORALI.

Il vous cherche.

BLANFORT.

Il viendra, nous nous verrons bientôt.
Je vais dès ce moment aller chez mon Notaire.

JULIETTE.

Mais un valet pourroit...

BLANFORT.

J'arriverai plutôt.
Il s'agit du bonheur, il faut
Il faut ſaiſir tout ce qui l'accelére.

ARIETTE.

Qu'il eſt doux de paſſer ſa vie
Entre l'amour & l'amitié!
De tout l'univers qu'on oublie,
Heureux qui peut être oublié.
Ami tendre & femme jolie,
Sans ceſſe feront mon bonheur;
Et tous les biens que l'on envie,
Je les trouverai dans mon cœur.

NELSON, JULIETTE, CORALI,

NELSON.

SI nous trompions cet homme, en vérité,
Nous ſerions bien impardonnables.

JULIETTE.

Hon! ſouvent ce malheur arrive à ſes ſemblables:
Il ſemble que ce ſoit une fatalité.

CORALI.

C'eſt votre intention, à ce que j'imagine.

JULIETTE.

Qui? moi, vous me croyez ce projet inhumain!

CORALI.

Examinez-vous bien comme je m'examine,
Vous abuſez Blanfort en lui donnant ma main.

JULIETTE.

Voudriez-vous manquer à la reconnoiſſance?

CORALI.

Non: mais mon ame eſt dans l'indépendance.
Et qui vous a donné des droits,
Pour affliger, opprimer l'innocence,
La nature, l'amour & me dicter mon choix?
Il n'eſt donc pas permis qu'on aime,
Si vous ne l'avez ordonné?
Un cœur doit ſe donner lui-même,
Et c'eſt à toi, Nelſon, que le mien s'eſt donné.

CORALI, *embarraſſée & contrainte par un regard de Nelſon.*

Non, je dois garder le ſilence.

BLANFORT.

Sans la diſcrétion point de ſociété,
Et ſon ſecret doit être reſpecté ;
Je ne ſuis plus curieux de l'apprendre :
Rendre mon ami libre eſt ma premiere loi.
Et je veux que ſon cœur vienne au devant de moi ;
Je me reprocherois de vouloir le ſurprendre.

NELSON.

Mon ami....

JULIETTE.

Vous voyez quel eſt ſon embarras.

BLANFORT.

Sa réſerve m'étonne & ne m'offenſe pas :
Mais Corali, pour moi ſans doute eſt ſans myſtere,
Vous l'avez diſpoſée à recevoir ma main
De mon bonheur je ſuis certain.

CORALI.

Je ne vois point Timur.... mon frère....

BLANFORT.

Votre frère
Depuis long-temps deſire une union ſi chère :
Nous pouvons procéder toujours à ſon défaut.

CORALI.

Il vous cherche.

BLANFORT.

Il viendra, nous nous verrons bientôt.
Je vais dès ce moment aller chez mon Notaire.

JULIETTE.

Mais un valet pourroit...

BLANFORT.

J'arriverai plutôt.
Il s'agit du bonheur, il faut
Il faut ſaiſir tout ce qui l'accelére.

ARIETTE.

Qu'il eſt doux de paſſer ſa vie
Entre l'amour & l'amitié;
De tout l'univers qu'on oublie,
Heureux qui peut être oublié.
Ami tendre & femme jolie,
Sans ceſſe feront mon bonheur;
Et tous les biens que l'on envie,
Je les trouverai dans mon cœur.

NELSON, JULIETTE CORALI,

NELSON.

SI nous trompions cet homme, en vérité,
Nous ſerions bien impardonnables.

JULIETTE.

Hon! ſouvent ce malheur arrive à ſes ſemblables:
Il ſemble que ce ſoit une fatalité.

CORALI.

C'eſt votre intention, à ce que j'imagine.

JULIETTE.

Qui? moi, vous me croyez ce projet inhumain!

CORALI.

Examinez-vous bien comme je m'examine,
Vous abuſez Blanfort en lui donnant ma main.

JULIETTE.

Voudriez-vous manquer à la reconnoiſſance?

CORALI.

Non: mais mon ame eſt dans l'indépendance.
Et qui vous a donné des droits,
Pour affliger, opprimer l'innocence,
La nature, l'amour & me dicter mon choix?
Il n'eſt donc pas permis qu'on aime,
Si vous ne l'avez ordonné?
Un cœur doit ſe donner lui-même,
Et c'eſt à toi, Nelſon, que le mien s'eſt donné.

NELSON, *avec paſſion.*

Corali, connois-moi, je t'aime, je t'adore :
Mais en t'aimant, veux-tu que je m'abhorre ?
Si pour Blanfort j'étois un étranger ;
Sans doute je ſerois excuſable,
(*D'un ton plus modéré.*) Avec vous dans ce cas je pourrois m'engager,
Sans me rien reprocher, ſans être mépriſable :
Mais l'ami le plus cher.. (*très-vivement.*) juſte Ciel ! j'en frémis.
Quoi ! d'un dépôt ſacré la ſainteté trahie !...
Ce ſeroit une perfidie,
Un attentat affreux. Si je l'avois commis...
Qui, moi ! je traînerois la honte & l'infamie !
Quoi ! le remord me pourſuivroit !
Pourrois je ſupporter le fardeau de la vie !
Ah ! mon cœur ſe déchireroit.

JULIETTE.

Voyez le déſeſpoir où vous plongez mon frére.

CORALI.

Eſt-ce ma faute à moi, s'il m'a ſçu plaire ?

NELSON.

C'eſt la mienne ; & le ciel s'apprête à m'en punir.
Puis-je endurer les maux où mon ame s'abîme !
Bientôt avec mes jours mes tourmens vont finir.

CORALI.

Que dis-tu ? (*à part*) ciel !.. ô ciel ! il ſeroit ma victime !) *à Nelſon.*) Eh bien !... ſois ſatisfait. Blanfort aura ma foi.

NELSON.

M'en fais-tu le ſerment ?

CORALI, *en ſanglottant.*

Oui, je renonce à toi.

JULIETTE.

Nos vœux ſont donc remplis.

NELSON.

Ah ! tu me rends la vie.

CORALI, *continuant de ſanglotter.*

C'eſt à toi, ... c'eſt pour toi ... que je me ſacrifie.

NELSON.

Blanfort te chérira comme je te chéris,
De ton cœur vertueux il ſentira le prix.

CORALI.

Mais toi, Nelſon, toi la vérité même,
Toi qui me l'enſeignois comme une loi ſuprême :
Dois-je à Blanfort cacher ce feu,
Qui, pour toi, dans mon cœur ne peut jamais s'éteindre ?
Voudrois-tu m'enſeigner à feindre ?

NELSON.

En domptant ſon penchant on n'en doit point l'aveu ;
Cachons la vérité qui ſeroit une offenſe,
Et qui, ſans aucun fruit troubleroit le repos :
Lorſque la vérité peut cauſer quelques maux,
Son aſyle eſt dans le ſilence.

JULIETTE, (*embraſſant Corali.*)

Ma chere Corali, faites un noble effort,
En ſacrifiant votre flamme,
Nelſon & moi, vous & Blanfort,
Tous quatre, nous n'aurons qu'une ame :

TRIO.

Remplis nos cœurs ! douce amitié,
Tu conſole l'hiver de l'âge ;
Tu fais ennoblir la pitié,
Tu viens au ſecours du courage.
Si l'on éprouve des malheurs,
Le regard d'un ami ſoulage,
Les plaiſirs ont plus de douceurs,
Lorſqu'un tendre ami les partage.
Inſpire & reçois notre hommage,
Douce amitié, remplis nos cœurs.

CORALI, *embarraſſée & contrainte par un regard de Nelſon.*

Non, je dois garder le ſilence.

BLANFORT.

Sans la diſcrétion point de ſociété,
Et ſon ſecret doit être reſpecté ;
Je ne ſuis plus curieux de l'apprendre :
Rendre mon ami libre eſt ma premiere loi.
Et je veux que ſon cœur vienne au devant de moi ;
Je me reprocherois de vouloir le ſurprendre.

NELSON.

Mon ami....

JULIETTE.

Vous voyez quel eſt ſon embarras.

BLANFORT.

Sa réſerve m'étonne & ne m'offenſe pas :
Mais Corali, pour moi ſans doute eſt ſans myſtere,
Vous l'avez diſpoſée à recevoir ma main
De mon bonheur je ſuis certain.

CORALI.

Je ne vois point Timur.... mon frère....

BLANFORT.

Votre frère
Depuis long-temps deſire une union ſi chère :
Nous pouvons procéder toujours à ſon défaut.

CORALI.

Il vous cherche.

BLANFORT.

Il viendra, nous nous verrons bientôt.
Je vais dès ce moment aller chez mon Notaire.

JULIETTE.

Mais un valet pourroit...

BLANFORT.

J'arriverai plutôt.
Il s'agit du bonheur, il faut
Il faut ſaiſir tout ce qui l'accelére.

ARIETTE.

Qu'il eſt doux de paſſer ſa vie
Entre l'amour & l'amitié.
De tout l'univers qu'on oublie,
Heureux qui peut être oublié.
Ami tendre & femme jolie,
Sans ceſſe feront mon bonheur;
Et tous les biens que l'on envie,
Je les trouverai dans mon cœur.

NELSON, JULIETTE CORALI,

NELSON.

SI nous trompions cet homme, en vérité,
Nous ſerions bien impardonnables.

JULIETTE.

Hon! ſouvent ce malheur arrive à ſes ſemblables:
Il ſemble que ce ſoit une fatalité.

CORALI.

C'eſt votre intention, à ce que j'imagine.

JULIETTE.

Qui? moi, vous me croyez ce projet inhumain!

CORALI.

Examinez-vous bien comme je m'examine,
Vous abuſez Blanfort en lui donnant ma main.

JULIETTE.

Voudriez-vous manquer à la reconnoiſſance?

CORALI.

Non: mais mon ame eſt dans l'indépendance.
Et qui vous a donné des droits,
Pour affliger, opprimer l'innocence,
La nature, l'amour & me dicter mon choix?
Il n'eſt donc pas permis qu'on aime,
Si vous ne l'avez ordonné?
Un cœur doit ſe donner lui-même,
Et c'eſt à toi, Nelſon, que le mien s'eſt donné.

NELSON, *avec paſſion.*

Corali, connois-moi, je t'aime, je t'adore :
Mais en t'aimant, veux-tu que je m'abhorre ?
Si pour Blanfort j'étois un étranger ;
Sans doute je ſerois excuſable,
(*D'un ton plus modéré.*) Avec vous dans ce cas je pourrois m'engager,
Sans me rien reprocher, ſans être mépriſable :
Mais l'ami le plus cher.. (*très-vivement.*) juſte Ciel ! j'en frémis.
Quoi ! d'un dépôt ſacré la ſainteté trahie !...
Ce ſeroit une perfidie,
Un attentat affreux. Si je l'avois commis...
Qui, moi ! je traînerois la honte & l'infamie !
Quoi ! le remord me pourſuivroit !
Pourrois je ſupporter le fardeau de la vie !
Ah ! mon cœur ſe déchireroit.

JULIETTE.

Voyez le déſeſpoir où vous plongez mon frére.

CORALI.

Eſt-ce ma faute à moi, s'il m'a ſçu plaire ?

NELSON.

C'eſt la mienne ; & le ciel s'apprête à m'en punir.
Puis-je endurer les maux où mon ame s'abîme !
Bientôt avec mes jours mes tourmens vont finir.

CORALI.

Que dis-tu ? (*à part*) ciel !.. ô ciel ! il ſeroit ma victime !) *à Nelſon.*) Eh bien !... ſois ſatisfait. Blanfort aura ma foi.

NELSON.

M'en fais-tu le ſerment ?

CORALI, *en ſanglottant.*

Oui, je renonce à toi.

JULIETTE.

Nos vœux ſont donc remplis.

NELSON.

Ah ! tu me rends la vie.

CORALI

CORALI, *continuant de ſanglotter.*

C'eſt à toi, ... c'eſt pour toi ... que je me ſacrifie.

NELSON.

Blanfort te chérira comme je te chéris,
De ton cœur vertueux il ſentira le prix.

CORALI.

Mais toi, Nelſon, toi la vérité même,
Toi qui me l'enſeignois comme une loi ſuprême :
Dois-je à Blanfort cacher ce feu,
Qui, pour toi, dans mon cœur ne peut jamais s'éteindre ?
Voudrois-tu m'enſeigner à feindre ?

NELSON.

En domptant ſon penchant on n'en doit point l'aveu ;
Cachons la vérité qui ſeroit une offenſe,
Et qui, ſans aucun fruit troubleroit le repos :
Lorſque la vérité peut cauſer quelques maux,
Son aſyle eſt dans le ſilence.

JULIETTE, (*embraſſant Corali.*)

Ma chere Corali, faites un noble effort,
En ſacrifiant votre flamme,
Nelſon & moi, vous & Blanfort,
Tous quatre, nous n'aurons qu'une ame :

TRIO.

Remplis nos cœurs ! douce amitié,
Tu conſole l'hiver de l'âge ;
Tu ſais ennoblir la pitié,
Tu viens au ſecours du courage.
Si l'on éprouve des malheurs,
Le regard d'un ami ſoulage,
Les plaiſirs ont plus de douceurs,
Lorſqu'un tendre ami les partage.
Inſpire & reçois notre hommage,
Douce amitié, remplis nos cœurs.

Le Notaire préſente une plume à Corali pour ſigner le contrat.

Donnez, je vais ſigner, (*à part*) mon ſerment me l'ordonne.

BLANFORT.

Ma chere Corali, votre cœur eſt ému.

CORALI.

Donnez....

BLANFORT.

Elle pâlit.

TIMUR.

(*à Corali.*) Arrête; (*à Blanfort.*) Elle te trompe. Je ne dois pas ſouffrir que ſon cœur ſe corrompe, Que ce cœur auſſi pur que les rayons du jour Par un devoir forcé trahiſſe ton amour. Ton amour & le ſien.

BLANFORT.

Dieux! que viens-je d'entendre!

TIMUR.

Elle aime!

BLANFORT.

Qui?

TIMUR.

Nelſon.

BLANFORT.

Aurois je dû m'attendre? Quelle ſurpriſe! & quel revers!

NELSON.

Je frémis.

CORALI, *prête à s'évanouir.*

Je me meurs.

BLANFORT.

Grand Dieu! qu'allois-je faire?

JULIETTE, *appellant Betzi pour ſecourir Corali.*

Betzi, Betzi.

SCENE VI.

Les Précédens. BETZI, *ſuivie d'*AMILCAR.

BLANFORT, *à Nelſon.*

Ton embarras m'éclaire,

Nelſon. NELSON.

Ah! Blanfort, je te perds.

BLANFORT, *à Timur.*

Nelſon, en qui j'ai mis toute ma confiance;
Auroit-il pu?...

TIMUR.

Reſpecte ton ami,
Corali, ſans l'aimer, n'a pu vivre chez lui;
Tout autre que Nelſon... il s'eſt fait violence.
Il reſpectoit un cœur qui n'étoit dû qu'à toi,
En le condamnant au ſilence,
D'un ſacrifice affreux il lui faiſoit la loi.
(*Après ces vers, il court à ſa ſœur.*)
Ma chere ſœur...

NELSON, *à Blanfort.*

Je dois te paroître coupable.
Sans le vouloir, j'ai cauſé ton malheur.
J'ai préparé celui de cette fille aimable,
Mais j'atteſte la foi, ton amitié, l'honneur.

BLANFORT.

Laiſſe-là tes ſermens, Nelſon, ils nous outragent,
C'eſt la reſſource des ingrats,
Et non de deux amis dont les maux ſe partagent.
Te ſerrerois-je dans mes bras,
Si je ne te croyois l'ami le plus fidéle.

NELSON.

Ah! Blanfort!

BLANFORT, *à part.*

Combien il en coûte à mon cœur!
J'éprouve une douleur mortelle;
(*en ſe tournant vers Corali.*)
Corali, Corali,

BLANFORT. & NELSON.

Si nous avons fait leur bonheur,
Nous en partageons la douceur.

BETZI.

M'aimerois-tu toujours.

AMILCAR.

Oui,
Toujours m'aimer auſſi,

BETZI.

Oui.

AMILCAR.

Oui, Betzi, oui, mes amours,
Toujours, toujours.
Moi, t'aimer toujours, toujours.

BETZI.

Et moi, t'aimer auſſi toujours.
(*On reprend le Duo.*)

AMILCAR.

Ma Betzi.

BETZI.

Non ami,
Tu ſeras.

AMILCAR.

Bon mari.

BETZI.

Le mari.
Le plus chéri.

AMILCAR.

Ta, la, la, la, re, ri.

TIMUR. & JULIETTE.

Si nous avons fait leur bonheur,
Nous en partageons la douceur.

TOUS.

Si vous avez fait leur bonheur,
Vous en partagez la douceur.

NELSON & BLANF.

Si nous avons fait leur bonheur,
Nous en partageons la douceur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Que l'amitié nous raſſemble,
Paſſons les jours les plus doux;
Paſſons tous nos jours enſemble,
Le vrai bonheur ſera pour nous.

FIN.

Desfontaines de La Vallée, Guillaume tra
= Gros Fouques Deshayes

L'AMOUR
ET
LA FOLIE,

OPÉRA COMIQUE,

EN TROIS ACTES,

EN VAUDEVILLES ET EN PROSE.

Représenté par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mardi 5 Mars 1782.

A PARIS,
Chez BRUNET, Libraire, rue Mauconseil, à côté de la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXII.

PERSONNAGES.

L'AMOUR	Mme. Billoni.
LA FOLIE.	Mme Dugaſon.
MERCURE *ſous la figure du Bailli.*	M. Roziere.
LISETTE.	Mlle. Desbroſes.
SUSETTE.	Mlle. Carline.
BASTIEN.	M. Dorſonville.
JULIEN.	M. Philippe.
BOBIE.	Mme. Gonthier.
LUCAS.	M. Meunier.
LE BEDEAU.	M. Tiral.

JEUNES GARÇONS.
JEUNES FILLES.
VIEILLARDS.
VIEILLES.

La Scene ſe paſſe au Village.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un bocage garni de lits de gaſon, & parſemé d'arbres, ſous leſquels Baſtien & Julien ſont aſſis au lever de la toile. L'un & l'autre jouent de la muſette, & chantent l'air ſuivant.

SCENE PREMIERE.

BASTIEN, JULIEN.

BASTIEN.

AIR : *C'eſt pour Liſette.*

C'EST pour Liſette
Que ma muſette.
Va former des ſons nouveaux.

ENSEMBLE.

C'eſt pour { Sufette. / Liſette. }
Que ma muſette
Va former des ſons nouveaux.

SCENE III.

Les mêmes. L'AMOUR.

L'AMOUR.

Suite de l'air.

AHI, ahi, ahi, ahi...
Quel deſtin!
Quel chagrin!

LUCAS.

AIR: *De la bonne aventure.*

Si quelqu'un, mon cher enfant,
Vous a fait injure,
Contez-nous votre tourment....

L'AMOUR

Ce mot me raſſure...
Mais hélas!

CHŒUR.

Il faut parler,
On pourra vous conſoler.

L'AMOUR.

La bonne aventure.
Oguié!

CHŒUR.

La bonne aventure.

LUCAS.

AIR: *Pour vous, Philis, j'aurois deſſein.*

Vous avez l'œil vif & fripon.

L'AMOUR.

Et mon cœur eſt dans la détreſſe.

LUCAS.

Votre douleur nous intéreſſe,
Parlez, comment vous nomme-t-on?...
Vous héſitez!.. point de myſtere,
A l'inſtant même, inſtruiſez-nous.

L'AMOUR.

Si je le dis, qu'allez vous faire?
Si je me tais, que direz-vous?

BASTIEN.

Sa réponſe eſt ſuſpecte.

LUCAS.

AIR : *Du ſerin qui te fait envie.*

Vous vous plaignez que l'on vous chaſſe ;
Méritez-vous ce traitement ?

L'AMOUR.

Pour quelques tours de paſſe-paſſe,
Doit-on ſubir ce châtiment ?

LUCAS.

Par de tendres eſpiégleries,
Aimez-vous à vous ſignaler ?
Nos filles ſont aſſez jolies,
Et vous aurez à qui parler.

BERGERS.

Paix donc.

LUCAS.

Et vous aurez à qui parler.

L'AMOUR.

AIR : *Pour un maudit péché.*

Au fond de ce ſéjour
Je viens à la ſourdine,
Et je veux, à mon tour,
Y régner ſans retour.

LUCAS.

Eh mais !...à vôtre mine...
C'eſt clair comme le jour,
Et ſans peine on devine
L'Amour.

JEUNES GARÇONS.

Quoi ! c'eſt vous !
Quoi ! c'eſt vous !
Eh vîte, ſervez-nous.

LUCAS.

AIR : *Tu croyois en aimant Collette,*

Mais vôt' parure eſt ſinguliere...

L'AMOUR.

Selon mes vœux, mes intérêts !
Soit ici bas, ſoit à Cythere,
Je change mon âge & mes traits.

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

La Folie, au gré de vos filles,

Me prive ici de tous mes droits ;
Les plus jeunes, les plus gentilles,
Ne reconnoiſſent que ſes loix.
Mais, dès ce ſoir, j'oſe le dire,
Mon pouvoir ſera rétabli ;
Et ſi on m'oſe contredire,
J'enflamerai juſqu'au Bailli.

LUCAS, JEUNES GARÇONS.

Ah ! qu'c'eſt bien fait !
Ah ! qu'c'eſt bien fait !

L'AMOUR.

Je n'ai ni fleches, ni carquois, & c'eſt avec d'autres armes que je veux réduire vos inhumaines.

LUCAS.

AIR : *Liſon dormoit ſur la verte fougere.*

Votre projet
Me ravit & m'enchante,
Mais en effet
Ce pannier me tourmente :
Parlez, je ſuis diſcret.

BERGERS.

Au fait.

L'AMOUR.

Au fait ?

ENSEMBLE.

Apprenez-nous votre ſecret.
Je vais vous dire mon ſecret.

(*On lui aide à ſe débaraſſer de ſon pannier.*)

L'AMOUR.

Si j'avois paru ſous mon habit ordinaire, vos maîtreſſes m'auroient reconnu, & la Folie l'auroit emporté.

LUCAS, *prenant une bouteille dans la hotte.*

A coup ſûr. (*Il lit.*) *Eau de beauté.* ?

L'AMOUR.

Juſtement.

LUCAS.

J'en retiens une bouteille pour ma femme.

BERGERS.

AIR : *Ça n'dur'ra pas toujours.*

Le teint de nos maîtreſſes
N'a pas beſoin d'atours :
Jamais à vos fineſſes
Leur fraîcheur n'a recours.

L'AMOUR,

L'AMOUR, LUCAS.

Ça n'dur'ra pas toujours,
Ça n'dur'ra pas, &c.

L'AMOUR, *prenant une autre bouteille.*

Eau de Sageſſe.

LUCAS.

En vendez-vous beaucoup?

L'AMOUR

Une cuillerée tous les dix ans.

LUCAS.

On s'en apperçoit.

L'AMOUR, *prenant une autre bouteille.*

Eau Calmante.

LUCAS.

Quelle eſt ſa vertu?

L'AMOUR

AIR: *Ah! Colin, je ſerai cruelle.*

Des roſiers que ma main cultive,
Elle devoit arrêter les progrès;
Mais ma foi leur ſeve trop vive
Trompe mes ſoins, dérange mes projets.
Et la roſe, avant la ſaiſon,
Se preſſe d'ouvrir,
Se hâte d'offrir,
Se preſſe d'ouvrir
Son bouton.

BASTIEN.

AIR: *En mariage, ma Mere.*

A l'objet qui m'intéreſſe
Cachez bien cette liqueur.
Plus je veux toucher ſon cœur,
Fixer ſon ardeur,
Fléchir ſa rigueur,
Plus il brave ma tendreſſe.

BERGERS.

Il eſt lent, ſi lent, ſi lent, ſi lent.
Qu'il faut nous faire préſent,
Vraiment,
D'un topique différent.

L'AMOUR, *prenant une bouteille.*

J'ai ce qu'il vous faut.

BERGERS.

Voyons, voyons.

L'AMOUR.

Et je ne l'employe que dans les cas extraordinaires.

BASTIEN, *liſant.*

Préſervatif contre l'amour ! . . Vous vous trompez.

L'AMOUR.

Eh ! point du tout ; c'eſt pour mieux les attraper.

JULIEN.

Bon !

LUCAS.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Je ſuis curieux . . . .

L'AMOUR.

C'eſt du merveilleux.

LUCAS.

Pourſuivez . . . .

L'AMOUR.

Mais jurez
Que vous vous tairez.

LUCAS, BERGERS.

Oui, nous nous tairons,
Nous vous le jurons.

L'AMOUR.

Souvenez-vous-en bien,
C'eſt pour votre bien.
Ma recette
Eſt parfaite ;
Et dès qu'une fille en prend,
Son œil brille,
Son cœur grille
D'avoir un Amant,
Alerte & fringant ;
De le careſſer,
Puis de l'embraſſer.

LUCAS, BERGERS.

Comment ! de l'embraſſer !

L'AMOUR.

Oui, de l'embraſſer,

LUCAS, BERGERS.

Ah, quel élixir !

L'AMOUR.

Il va vous ſervir . . . .
Mais, mais . . . .

LUCAS, BERGERS.

Nous nous tairons,
Nous vous le jurons.

LUCAS.

Quoi ! vous parlez ſérieuſement ; & dès qu'une fille en a bu ! . . . .

L'AMOUR.

Elle a une envie, une fureur d'embraſſer, à laquelle il lui eſt impoſſible de réſiſter.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'ai échapé belle !*

C'eſt ainſi que j'attrape une Belle . . .

LUCAS.

Oh ! le fin matois ! . . .

L'AMOUR.

En tapinois
J'entre chez elle :
Le coup part, on me cherche querelle ;
Mais le cœur ſourit,
Et bientôt j'en fais mon profit.

JULIEN.

Quand on a le cœur de ſa Bergere,
De quelle façon
Acheve-t-on
De lui complaire ?

L'AMOUR.

Nigaud ! la belle demande à faire ;
Le deſir eſt là,
Prends-le pour maître, il t'inſtruira.

JULIEN.

Sans délai, terminez notre affaire ;
On dit que ſouvent
On perd l'inſtant,
Quand on differe.

BERGERS.

Sans délai, terminez notre affaire,
Car je ſuis preſſé,
Mais très-preſſé
D'être embraſſé.

L'AMOUR.

AIR : *Des Fleurettes.*

C'eſt ici que vos Belles
S'enflameront [illegible]

[illegible]

Que nous [illegible]
Les baiſ[illegible]

JULIEN.

Nous allons en ſentinelle
Attendre ces baiſers-là.

LUCAS.

Lorſque l'on commencera,
Que l'on m'appelle.

BASTIEN, *à l'Amour.*

AIR : *Mes Enfans, après la pluie.*

S'il le faut, doublez la doſe
De cet anodin fripon.

LUCAS.

Si J'étois chargé de la choſe,
Ah ! comme il y feroit bon !

L'AMOUR.

Non, non,
Plus de pardon,
Je ſaurai doubler la doſe,
Non, non,
Plus de pardon,
J'employerai tout le flacon.

BERGERS.

Non, non,
Plus de pardon,
Doublez, redoublez la doſe;
Non, non,
Plus de pardon,
Employez tout le flacon.

JEUNES FILLES, *dans la couliſſe.*

AIR : *Eh ! gai, gai, &c.*

Eh ! gai, gai, gai, légeres
Bergeres ;
Nuit & jour,
Nargue de l'amour.

L'AMOUR.

Les voici.
Eh vîte, aidez moi à cacher mon panier.

BASTIEN.

Vous reviendrez ?

L'AMOUR.

Quand j'aurai fait ma ronde ; mais à condition vous que préparez mon triomphe, & que juſqu'à mon retour vous vous amuſerez à leurs dépens.

JEUNES GARÇONS.

C'eſt dit.

LUCAS.

Et j'vais commencer.

(*Ils prennent le pannier de l'Amour, & ſortent avec lui. Liſette & Suſette arrivent à la tête des jeunes Filles.*)

SCENE IV.

LISETTE, SUSETTE, LUCAS, JEUNES FILLES.

JEUNES FILLES.

Eh! gai, gai, gai, légeres
Bergeres ;
Nuit & jour,
Nargue de l'amour.

LUCAS.

Vous avez raiſon.

SUSETTE, *à Liſette.*

Tu nous a promis une ronde.

LUCAS.

Pardi, j'en ſais une toute nouvelle, & j'vais vous la chanter.

JEUNES FILLES, *ſe prenant pour la main.*

Volontiers.

LUCAS.

AIR : *Un matin que gros Rond.*

Aimez-vous, Mamzell' Suſon,
Le ſon de la muſette ?
Nous allons, à l'uniſſon,
Dir' la Chanſonnette . . .
Pardin' ça rend le cœur gai,
Prenez vot' Muſette, ô gué !
Prenez vot' Muſette.

JEUNES FILLES.

Prenez, &c.

LUCAS.

En pareil cas, ſtapendant,
Faut que l'on finance ;
Mais en baiſers, ça s'entend,
Et j' donne quittance . . .
Si Monſieur craint d'ét' triché,
Je paîrai d'avance, ô gué !
Je paîrai d'avance.

JEUNES [illegible]

Je paîrai, &c.

SCENE III.

Les mêmes. L'AMOUR.

L'AMOUR.

Suite de l'air.

AHI, ahi, ahi, ahi...
Quel deſtin!
Quel chagrin!

LUCAS.

AIR: *De la bonne aventure.*

Si quelqu'un, mon cher enfant,
Vous a fait injure,
Contez-nous votre tourment....

L'AMOUR.

Ce mot me raſſure....
Mais hélas!

CHŒUR.

Il faut parler,
On pourra vous conſoler.

L'AMOUR.

La bonne aventure.
Ogué!

CHŒUR.

La bonne aventure.

LUCAS.

AIR: *Pour vous, Philis, j'aurois deſſein.*

Vous avez l'œil vif & fripon.

L'AMOUR.

Et mon cœur eſt dans la détreſſe.

LUCAS.

Votre douleur nous intéreſſe,
Parlez, comment vous nomme-t-on?...
Vous héſitez!.. point de myſtere,
A l'inſtant même, inſtruiſez-nous.

L'AMOUR.

Si je le dis, qu'allez vous faire?
Si je me tais, que direz-vous?

BASTIEN.

Sa réponſe eſt ſuſpecte.

LUCAS.

AIR : *Du ſerin qui te fait envie.*

Vous vous plaignez que l'on vous chaſſe ;
Méritez-vous ce traitement ?

L'AMOUR.

Pour quelques tours de paſſe-paſſe,
Doit-on ſubir ce châtiment ?

LUCAS.

Par de tendres eſpiégleries,
Aimez-vous à vous ſignaler ?
Nos filles ſont aſſez jolies,
Et vous aurez à qui parler.

BERGERS.

Paix donc.

LUCAS.

Et vous aurez à qui parler.

L'AMOUR.

AIR : *Pour un maudit péché.*

Au fond de ce ſéjour
Je viens à la ſourdine,
Et je veux, à mon tour,
Y régner ſans retour.

LUCAS.

Eh mais !...à votre mine...
C'eſt clair comme le jour,
Et ſans peine on devine
L'Amour.

JEUNES GARÇONS.

Quoi ! c'eſt vous !
Quoi ! c'eſt vous !
Eh vite, ſervez-nous.

LUCAS.

AIR : *Tu croyois en aimant Collette,*

Mais vôt' parure eſt ſinguliere...

L'AMOUR.

Selon mes vœux, mes intérêts !
Soit ici bas, ſoit à Cythere,
Je change mon âge & mes traits.

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

La Folie, au gré de vos filles,

Me prive ici de tous mes droits ;
Les plus jeunes, les plus gentilles,
Ne reconnoiſſent que ſes loix.
Mais, dès ce ſoir, j'oſe le dire,
Mon pouvoir ſera rétabli ;
Et ſi on m'oſe contredire,
J'enflamerai juſqu'au Bailli.

LUCAS, JEUNES GARÇONS.

Ah ! qu'c'eſt bien fait !
Ah ! qu'c'eſt bien fait !

L'AMOUR.

Je n'ai ni fleches, ni carquois, & c'eſt avec d'autres armes que je veux réduire vos inhumaines.

LUCAS.

AIR : *Liſon dormoit ſur la verte fougere.*

Votre projet
Me ravit & m'enchante,
Mais en effet
Ce pannier me tourmente :
Parlez, je ſuis diſcret.

BERGERS.

Au fait.

L'AMOUR.

Au fait ?

ENSEMBLE.

Apprenez-nous votre ſecret.
Je vais vous dire mon ſecret.

(*On lui aide à ſe débaraſſer de ſon pannier.*)

L'AMOUR.

Si j'avois paru ſous mon habit ordinaire, vos maîtreſſes m'auroient reconnu, & la Folie l'auroit emporté.

LUCAS, *prenant une bouteille dans la hotte.*

A coup ſûr. (*Il lit.*) *Eau de beauté.* ?

L'AMOUR.

Juſtement.

LUCAS.

J'en retiens une bouteille pour ma femme.

BERGERS.

AIR : *Ça n'dur'ra pas toujours.*

Le teint de nos maîtreſſes
N'a pas beſoin d'atours :
Jamais à vos fineſſes
Leur fraîcheur n'a recours.

L'AMOUR,

L'AMOUR, LUCAS.

Ça n'dur'ra pas toujours,
Ça n'dur'ra pas, &c.

L'AMOUR, *prenant une autre bouteille.*

Eau de Sageſſe.

LUCAS.

En vendez-vous beaucoup?

L'AMOUR

Une cuillerée tous les dix ans.

LUCAS.

On s'en apperçoit.

L'AMOUR, *prenant une autre bouteille.*

Eau Calmante.

LUCAS.

Quelle eſt ſa vertu?

L'AMOUR

AIR: *Ah! Colin, je ſerai cruelle.*

Des roſiers que ma main cultive,
Elle devoit arrêter les progrès;
Mais ma foi leur ſeve trop vive
Trompe mes ſoins, dérange mes projets.
Et la roſe, avant la ſaiſon,
Se preſſe d'ouvrir,
Se hâte d'offrir,
Se preſſe d'ouvrir
Son bouton.

BASTIEN.

AIR: *En mariage, ma Mere.*

A l'objet qui m'intéreſſe
Cachez bien cette liqueur.
Plus je veux toucher ſon cœur,
Fixer ſon ardeur,
Fléchir ſa rigueur,
Plus il brave ma tendreſſe.

BERGERS.

Il eſt lent, ſi lent, ſi lent, ſi lent.
Qu'il faut nous faire préſent,
Vraiment,
D'un topique différent.

L'AMOUR, *prenant une bouteille.*

J'ai ce qu'il vous faut.

BERGERS.

Voyons, voyons.

L'AMOUR.

Et je ne l'employe que dans les cas extraordinaires.

BASTIEN, *lisant.*

Préſervatif contre l'amour ! . . Vous vous trompez.

L'AMOUR.

Eh ! point du tout ; c'eſt pour mieux les attraper.

JULIEN.

Bon !

LUCAS.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Je ſuis curieux . . . .

L'AMOUR.

C'eſt du merveilleux.

LUCAS.

Pourſuivez . . . .

L'AMOUR.

Mais jurez
Que vous vous tairez.

LUCAS, BERGERS.

Oui, nous nous tairons,
Nous vous le jurons.

L'AMOUR.

Souvenez-vous-en bien,
C'eſt pour votre bien.
Ma recette
Eſt parfaite ;
Et dès qu'une fille en prend,
Son œil brille,
Son cœur grille
D'avoir un Amant,
Alerte & fringant ;
De le careſſer,
Puis de l'embraſſer.

LUCAS, BERGERS.

Comment ! de l'embraſſer !

L'AMOUR.

Oui, de l'embraſſer,

LUCAS, BERGERS.

Ah, quel élixir !

L'AMOUR.

Il va vous ſervir . . . .
Mais, mais . . . .

LUCAS, BERGERS.

Nous nous tairons,
Nous vous le jurons.

LUCAS.

Quoi ! vous parlez ſérieuſement ; & dès qu'une fille en a bu ! . . . .

L'AMOUR.

Elle a une envie, une fureur d'embraſſer, à laquelle il lui eſt impoſſible de réſiſter.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'ai échapé belle !*

C'eſt ainſi que j'attrape une Belle . . .

LUCAS.

Oh ! le fin matois ! . . .

L'AMOUR.

En tapinois
J'entre chez elle :
Le coup part, on me cherche querelle ;
Mais le cœur ſourit,
Et bientôt j'en fais mon profit.

JULIEN.

Quand on a le cœur de ſa Bergere,
De quelle façon
Acheve-t-on
De lui complaire ?

L'AMOUR.

Nigaud ! la belle demande à faire ;
Le deſir eſt là,
Prends-le pour maître, il t'inſtruira.

JULIEN.

Sans délai, terminez notre affaire ;
On dit que ſouvent
On perd l'inſtant,
Quand on differe.

BERGERS.

Sans délai, terminez notre affaire,
Car je ſuis preſſé,
Mais très-preſſé
D'être embraſſé.

L'AMOUR,

AIR : *Des Fleurettes.*

C'eſt ici que vos Belles
S'enflameront pour vous.

BASTIEN.

Que nous recevrons d'elles.
Les baiſers les plus doux.

JULIEN.

Nous allons en ſentinelle
Attendre ces baiſers-là.

LUCAS.

Lorſque l'on commencera,
Que l'on m'appelle.

BASTIEN, *à l'Amour.*

AIR : *Mes Enfans, après la pluie.*

S'il le faut, doublez la doſe
De cet anodin fripon.

LUCAS.

Si J'étois chargé de la choſe,
Ah ! comme il y feroit bon !

L'AMOUR.

Non, non,
Plus de pardon,
Je ſaurai doubler la doſe,
Non, non,
Plus de pardon,
J'employerai tout le flacon.

BERGERS.

Non, non,
Plus de pardon,
Doublez, redoublez la doſe;
Non, non,
Plus de pardon,
Employez tout le flacon.

JEUNES FILLES, *dans la couliſſe.*

AIR : *Eh ! gai, gai, &c.*

Eh ! gai, gai, gai, légeres
Bergeres ;
Nuit & jour,
Nargue de l'amour.

L'AMOUR.

Les voici.
Eh vîte, aidez moi à cacher mon panier.

BASTIEN.

Vous reviendrez ?

L'AMOUR.

Quand j'aurai fait ma ronde ; mais à condition vous que préparez mon triomphe, & que juſqu'à mon retour vous vous amuſerez à leurs dépens.

JEUNES GARÇONS.

C'eſt dit.

LUCAS.

Et j'vais commencer.

(*Ils prennent le pannier de l'Amour, & ſortent avec lui. Liſette & Suſette arrivent à la tête des jeunes Filles.*)

SCENE IV.

LISETTE, SUSETTE, LUCAS, JEUNES FILLES.

JEUNES FILLES.

EH! gai, gai, gai, légeres
Bergeres ;
Nuit & jour,
Nargue de l'amour.

LUCAS.

Vous avez raiſon.

SUSETTE, *à Liſette.*

Tu nous a promis une ronde.

LUCAS.

Pardi, j'en ſais une toute nouvelle, & j'vais vous la chanter.

JEUNES FILLES, *ſe prenant pour la main.*

Volontiers.

LUCAS.

AIR : *Un matin que gros René.*

Aimez-vous, Mamzell' Suſon,
Le ſon de la muſette ?
Nous allons, à l'uniſſon,
Dir' la Chanſonnette . . .
Pardin' ça rend le cœur gai,
Prenez vot' Muſette, ô gué !
Prenez vot' Muſette.

JEUNES FILLES.

Prenez, &c.

LUCAS.

En pareil cas, ſtapendant,
Faut que l'on finance ;
Mais en baiſers, ça s'entend,
Et j' donne quittance . . .
Si Monſieur craint d'êt' triché,
Je paîrai d'avance, ô gué !
Je paîrai d'avance.

JEUNES FILLES.

Je paîrai, &c.

LUCAS.

Mamzell' ça n'eſt pas de r'fus,
Et j' prends un à compte.
Déja Suſon ne ſait plus
A combien ça s'monte.
Des plaiſirs que l'on a d'miotié
Eſt-c' que l'on tient' compte, ô gué!
Eſt-c' que l'on tient compte?

JEUNES FILLES.

Eſt-c' que, &c.

LUCAS.

Mais voilà que la chanſon
Plaît à la poulette :
Par ainſi, répond Simon,
Faut que j'la répéte . . .
Si ça s' peut, bien obligé,
R'prenez vot' muſette, ô gué?
R'prenez vot' muſette.

JEUNES FILLES.

R'prenez, &c.

LUCAS.

On diroit que vous êt'las . . .
C'eſt bien vrai, ma reine.
Dam' on n'accompagne pas
Des airs par douzaine.
Quand on a par trop ſoufflé,
On manque d'haleine, ô gué!
On manque d'haleine.

JEUNES FILLES.

Quand on a, &c.

LISETTE.

AIR : *Languedocien.*

Pour entendre la muſette,
Bien folle celle qui paîra.

LUCAS, *s'en allant.*

Eh! chut, chut, chut, mamzell' Liſette,
Eh! chut, chut, chut, Baſtien vous dira ça.

(*Lucas ſort, l'Amour arrive.*)

LISETTE.

Baſtien me dira ça! . . .

JEUNES GARÇONS *dans la couliſſe.*

Eh! gai, gai, gai, légeres,
Bergeres,

Nuit & jour,
Nargue de l'Amour.

LISETTE, SUSETTE.

Ho! Ho!

(*Elles reſtent confondues à la vue des Jeunes Garçons qui viennent danſer en rond ſur le côteau. Lucas s'arrête & monte ſur un lit de gazon, d'où il les excite les uns contre les autres.*)

SCENE V.

Les mêmes. BASTIEN, JULIEN, JEUNES GARÇONS.

BASTIEN.

AIR : *Foin de Louiſon.*

RIONS, danſons, eh foin du chagrin
Que donne la tendreſſe.
Vive le vin,
Le jus du raiſin
Vaut mieux qu'une maîtreſſe.
Sécher pour Liſon,
Gémir pour Suſon,
Ça n'a ni rime, ni raiſon.
N'ayons qu'un refrain,
Et l'verre à la main
Gobergeons-nous de l'enfant malin.

(*Liſette & Suſette piquées raſſemblent les jeunes filles, avec leſquelles elles danſent ſur la repriſe de l'air, ainſi que les jeunes garçons.*)

LUCAS, JEUNES FILLES, JEUNES GARÇONS.

Vive le vin, &c.

(*Après ce couplet, les jeunes filles ſe partagent en deux files : Suſette d'un côté, Liſette de l'autre.*)

SUSETTE.

Même Air.

Certain renard,
D'un œil égrillard,

En guétait une grape.
Il vient, il va,
Grimpe ici, mont'là,
Et jamais i' n' l'attrape.
Oui, c'eſt du chaſs'las,
Diſoit-il tout bas,
Mais il eſt verd, & j'n'en veux pas.
J'en connois ici,
Qui tout comme lui,
Vous font ſemblant d'en faire ſi.

(*Pendant ce couplet, les jeunes garçons ſe rangent en file, & danſent en ſe tenant par les mains. Les jeunes filles en font autant, & s'en vont ſur la repriſe de l'air : les garçons les ſuivent.*)

LUÇAS.

Le r'nard eſt fin,
Et l'amour malin
Le f'ra mordre à la grape.

JEUNES GARÇONS. Vive le vin, &c. LUCAS. Le r'nard eſt fin, &c. JEUNES FILLES. Non le r'nard, &c

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BASTIEN, JEUNES GARÇONS.

AIR : *Morgué, Catau, que t'es farouche !*

Ah ! comme elles ſont en colere !

BASTIEN

C'en eſt aſſez, & pour bien faire,
Il faut attendre ſon retour.

JULIEN, *traverſant le côteau.*

Vîte & tôt, je l'vois dans le l'bocage.

JEUNES GARÇONS.

Ah ! nous te ſuivons...

[*Ils ſortent : Liſette arrive ſuivie de Suſette & des jeunes filles.*] LISETTE.

LISETTE. *Suite de l'Air.*

Bon voyage . . .
Mais chacun, chacun à ſon tour.

SCENE II.

LISETTE, SUSETTE, JEUNES FILLES.

JEUNES FILLES.

Fin de l'air : *Toujours Maman me gronde en vain.*

COMMENT, comment, comment faire
Pour les punir ?
Les haïr, les haïr,
C'eſt trop peu, ma chere.

SUSETTE.

AIR : *C'eſt la blonde la plus gentille.*

De leur gaité, de leur outrage,
Pourquoi garder le ſouvenir ?
S'ils ont tenu ce beau langage . . .

LISETTE.

Nous n'aurions pas dû le ſouffrir.

SUSETTE.

N'aimons jamais que le plaiſir.
C'eſt l'vrai moyen de les punir.

JEUNES FILLES.

Suſette a raiſon.
N'aimons jamais, &c.

SCENE III.

Les mêmes. L'AMOUR.

AIR : *Jupin dès le matin.*

VOULEZ-vous acheter ?

JEUNES FILLES.

Ha ! . . .

L'AMOUR.

J'ai ſans me vanter,
De quoi vous contenter.

JEUNES FILLES.

Avancez.

L'AMOUR.

Voyez, choiſiſſez,
Plus vous en prendrez,
Plus vous me flatterez.
Quintéſſence d'œillet
Et de muguet,
Alkhalis ſuperfin,
Poudre au jaſmin.

JEUNES FILLES.

Après...

L'AMOUR.

Eau de Beauté..

JEUNES FILLES.

En vérité?

L'AMOUR.

De tous les côtés j'en ai débité.
Excellentes odeurs.

LISETTE.

Sentez nos fleurs...

L'AMOUR.

Mais...

JEUNES FILLES.

Gardez vos paquets
Et vos ſecrets,
Nous voulons des attraits
Dont la nature faſſe les frais.

(Pendant cet air, les jeunes filles ont examiné différentes phioles, & Suſette en garde une qui lui eſt tombée ſous la riviere.)

SUSETTE, *à Liſette.*

AIR: *Bâbet m'a ſû charmer.*

Commetoi; je dis non,
Mais, ma chere Liſette,
Regarde ce flacon
Et lis-en l'étiquette.

LISETTE, *liſant.*

Préſervatif contre l'amour.

L'AMOUR.

Rendez, rendez-moi..

LISETTE.

Mais Monſieur, pourquoi.

L'AMOUR, *la prenant.*

Rendez-moi ma recette,
Vous cauſeriez trop de tourmens,
Et quand on a vos agrémens,
Au Dieu d'Amour dans ſon Printemps,

On doit payer ſa dette.

(*L'Amour veut reſſerrer ſon flacon.*)

LISETTE.

Mais, encor une fois, pour ſon argent on eſt libre.

L'AMOUR.

C'eſt juſte.

LISETTE.

Crois-tu qu'un petit verre nous faſſe mal?

SUSETTE.

Je ne crois pas.

LISETTE.

Et quand on en a bu, on n'aime jamais?

L'AMOUR.

Jamais.

LISETTE.

Et ça empêche-t-il d'être aimée?

L'AMOUR.

Au contraire.

JEUNES FILLES.

AIR: *Pour la Baronne.*

Il faut en boire.

L'AMOUR.

De quoi peut-il vous préſerver?

LISETTE.

Mon cœur eſt sûr de la victoire..

Mais un malheur peut arriver..

LES JEUNES FILLES.

Il faut en boire.

L'AMOUR.

Etes-vous décidées?

LES JEUNES FILLES.

Très-décidées?

(L'AMOUR, *prend des taſſes dans ſon pannier, les remplit & les donne aux Jeunes Filles.*

LISETTE, *à Suſette.*

D'la fermeté.

SUSETTE.

J'n'en manque pas.

JEUNES FILLES, *à l'Amour.*

A vot' ſanté.

L'AMOUR.

Bien obligé.

JEUNES FILLES, *l'une à l'autre.*

A la tienne.

(*Baſtien, Julien & les autres Bergers ſont arrivés depuis un moment. L'Amour leur fait ſigne de ſe contenir.*)

LISETTE, *à l'Amour après avoir bu.*

AIR : *Si Mathurin deſſus l'herbette.*

Quelle gaïté ! quelle allégréſſe !
Quand nous reverrons nos galans,
Braver l'Amour & ſon adreſſe.

SUSETTE.

Ah ! c'eſt jouir de deux printemps.

LISETTE.

On n'a qu'un cœur, & ſans myſtere,
Chaque Fillette perd le ſien :
Quelques efforts qu'on puiſſe faire,
Je garderai toujours le mien.

JEUNES FILLES.

Quelques efforts, &c.

SCENE IV.

Les mêmes. BASTIEN, JULIEN, BERGERS.

LISETTE.

AIR : *Finiſſez donc, Mamzell' Fanchon.*

MAIS ça m'fait au dedans de moi,
Ça m'fait tique,
Ça m'fait taque..

JEUNES FILLES.

Oh ! ça m'fait au dedans de moi
Tique, taque, comme à toi.

LISETTE.

Je ſens qu' mon eſprit
Se trouble..

SUSETTE.

Ça redouble..

L'AMOUR, *aux Bergers.*

Tout eſt dit.

LISETTE, SUSETTE.

Mais c'eſt un plaiſir ;
D'où peut-il venir ?..

JEUNES FILLES.

Oh ! ça m'fait au dedans de moi,
Ça m'fait tique,

Ça m'fait taque :
Oh ! ça m'fait au dedans de moi
Tique, taque, comme à toi.

AIR : *Ne m'entendez vous pas ?*

Mais ... ne m'entends tu pas ? ...

BASTIEN, JULIEN, BERGERS.

J'ai peine à te comprendre ...

LISETTE, SUSETTE, JEUNES FILLES.

Le gage le plus tendre ...

BASTIEN, JULIEN, BERGERS.

Quel eſt ce gage ? ...

LISETTE, SUSETTE, JEUNES FILLES.

Hélas ! ...

Mais ne m'entends-tu pas ?

LISSETTE, SUSETTE.

AIR : *Lorſque j'ai mon Tablier blanc.*

Faut-il donc te le demander ? ..

BASTIEN, JULIEN.

Eh bien ! .. eh bien ! .. il faut céder ...

(*Elles donnent un baiſer à leurs Amans : les Jeunes Filles en font autant.*)

LUCAS, *de loin.*

Appuyez ; leur affaire eſt faite,
Gai, tourlourette.

LISETTE.

Mais je ne ſaurois concevoir ...

BASTIEN, JULIEN, BERGERS.

L'Amour couronne notre eſpoir.

LISETTE, SUSETTE, JEUNES FILLES.

Quoi ! l'Amour ! ..

(*En donnant un ſecond baiſer.*)

Notre affaire eſt faite.

CHŒUR.

Gai, tourlourette.

SCENE V.

Les mêmes. LUCAS.

LISETTE, *à l'Amour.*

AIR : *V'là c'que c'eſt d'aller aux bois.*

AINSI vous v'nez en tapinois ...

L'AMOUR, LUCAS, BERGERS.

V'là c'que c'eſt d'aller aux bois.

LISETTE, SUSETTE, JEUNES FILLES, *à l'Amour.*

Votre Elixir eſt trop fournois.

BERGERS, *à leurs Maîtreſſes.*

En s'rais-tu colere ? . .

LISETTE, SUSETTE, JEUNES FILLES.

C'eſt tout au contraire ;

Et pour jamais j'ai fait mon choix.

CHŒUR.

V'là c'que c'eſt d'aller aux bois.

LUCAS.

Les vieilles ! . . adieu le reſte de la bouteille.

L'AMOUR.

Bon !

LUCAS.

Et ma femme eſt à leur tête . . cachons nous.

(*Bobie & les Vieilles arrivent, chacune avec une taſſe à la main.*)

SCENE VI.

Les mêmes. BOBIE, LES VIEILLES.

BOBIE, *à l'Amour.*

AIR : *Des Fraiſes.*

DANS ces lieux, mon cher Enfant,

J'étois en embuſcade . .

L'AMOUR.

J'entends, & dans ce moment . . (*Il en verſe.*)

LES VIEILLES.

Vîte, & tôt verſez-nous en

Rafade, rafade, rafade. [*Elles boivent.*]

BOBIE.

Même Air.

Ah ! que ce breuvage eſt doux ! . .

LES VIEILLES.

Deja mon cœur s'agite . .

(*Aux Bergers qu'elles veulent embraſſer.*)

Mes amis . . approchez-vous . .

Prenez . . prenez . . prenez tous . .

BERGERS.

La fuite, la fuite, la fuite.

(*Ils ſe ſauvent. & les Bergers les ſuivent. Baſtien & Julien ſe cachent derriere Liſette & Suſette.*)

LES VIEILLES.

Même Air.

Comment donc ? . . (*A l'Amour.*) Et toi, méchant ! . .
Tu ris de mon martyre !
Nous les joindrons à l'inſtant . .
Mais, hélas ! en attendant !
J'expire, j'expire, j'expire. (*Elles s'en vont.*)

LUCAS.

Oh ! parbleu, ma chere femme ! . .

BOBIE, *revenant ſur ſes pas.*

C'eſt toi ! . . tu pairas pour les autres.

LUCAS.

Je m' ſauve.

LES VIEILLES.

Nous les joindrons à l'inſtant ;
Mais, hélas ! en attendant,
J'expire, j'expire, j'expire.

SCENE VII.

L'AMOUR, LISETTE, SUSETTE, BASTIEN, JULIEN.

AIR : *Colin ſur un verd gazon.*

LES AMANS.

PAR fois ſur le verd gaſon,
Revenez nous faire la leçon.
Non, non.
Ne nous retirez jamais
Vos charmans bienfaits.
Heureux
De nos feux,
Prenons pour modele
La tourterelle.
L'aveu de nos parens
Va finir nos tourmens,
Et nos moindres deſirs
Vont être des plaiſirs.

L'AMOUR.

PAR fois ſur le verd gaſon,
Je viendrai vous faire la leçon.
Non, non,
Vous ne languirez jamais
Après mes bienfaits.
Heureux
De vos feux,
Prenez pour modele
La tourterelle.
L'aveu de vos parens
Va finir vos tourmens,
Et vos moindres deſirs
Vont être des plaiſirs.

(*La Folie arrive en ſecouant ſa marotte. Liſette & Suſette ſe mettent devant Baſtien & Julien qui cachent l'Amour.*)

L'AMOUR, LUCAS, BERGERS.

V'là c'que c'eſt d'aller aux bois.

LISETTE, SUSETTE, JEUNES FILLES, *à l'Amour.*

Votre Elixir eſt trop fournois.

BERGERS, *à leurs Maîtreſſes.*

En s'rais-tu colere ? . .

LISETTE, SUSETTE, JEUNES FILLES.

C'eſt tout au contraire ;

Et pour jamais j'ai fait mon choix.

CHŒUR.

V'là c'que c'eſt d'aller aux bois.

LUCAS.

Les vieilles ! . . adieu le reſte de la bouteille.

L'AMOUR.

Bon !

LUCAS.

Et ma femme eſt à leur tête . . cachons nous.

(*Bobie & les Vieilles arrivent, chacune avec une taſſe à la main.*)

SCENE VI.

Les mêmes. BOBIE, LES VIEILLES.

BOBIE, *à l'Amour.*

AIR : *Des Fraiſes.*

DANS ces lieux, mon cher Enfant,
J'etois en embuſcade . .

L'AMOUR.

J'entends, & dans ce moment . . (*Il en verſe.*)

LES VIEILLES.

Vîte, & tôt verſez-nous en
Rafade, rafade, rafade. [*Elles boivent.*]

BOBIE.

Même Air.

Ah ! que ce breuvage eſt doux ! . .

LES VIEILLES.

Deja mon cœur s'agite . .
(*Aux Bergers qu'elles veulent embraſſer.*)
Mes amis . . approchez-vous . .
Prenez . . prenez . . prenez tous . .

BERGERS.

La fuite, la fuite, la fuite.

(*Ils ſe ſauvent. & les Bergers les ſuivent. Baſtien & Julien ſe cachent derriere Liſette & Suſette.*)

LES VIEILLES.

Même Air.

Comment donc ? . . (*A l'Amour.*) Et toi, méchant ! . .
Tu ris de mon martyre !
Nous les joindrons à l'inſtant . .
Mais, hélas ! en attendant !
J'expire, j'expire, j'expire. (*Elles s'en vont.*)

LUCAS.

Oh ! parbleu, ma chere femme ! . .

BOBIE, *revenant ſur ſes pas.*

C'eſt toi ! . . tu pairas pour les autres.

LUCAS.

Je m' ſauve.

LES VIEILLES.

Nous les joindrons à l'inſtant ;
Mais, hélas ! en attendant,
J'expire, j'expire, j'expire.

SCENE VII.

L'AMOUR, LISETTE, SUSETTE, BASTIEN, JULIEN.

AIR : *Colin ſur un verd gazon.*

LES AMANS.

PAR fois ſur le verd gaſon,
Revenez nous faire la leçon.
Non, non.
Ne nous retirez jamais
Vos charmans bienfaits.
Heureux
De nos feux,
Prenons pour modele
La tourterelle.
L'aveu de nos parens
Va finir nos tourmens,
Et nos moindres deſirs
Vont être des plaiſirs.

L'AMOUR.

PAR fois ſur le verd gaſon,
Je viendrai vous faire la leçon.
Non, non,
Vous ne languirez jamais
Après mes bienfaits.
Heureux
De vos feux,
Prenez pour modele
La tourterelle.
L'aveu de vos parens
Va finir vos tourmens,
Et vos moindres deſirs
Vont être des plaiſirs.

(*La Folie arrive en ſecouant ſa marotte. Liſette & Suſette ſe mettent devant Baſtien & Julien qui cachent l'Amour.*)

SCENE VIII.

Les mêmes. LA FOLIE.

LA FOLIE.

AIR : *Languedocien.*

JE regne dans vos forêts;
Célébrez-y ma marotte :
Je regne dans vos forêts ;
Célébrez-y mes attraits.
Dès l'inſtant que je parais,
On arbore la calotte ;
Dès l'inſtant que je parais . .
Salut aux fous que je fais.
Je ris du ſage ;
Qui dit :
On perd l'eſprit.
Mais un beau jour ,
A ma cour
Il fait ſéjour.
Sans effort & ſans art,
Par un ſeul regard
J'engage.
J'ai dans tous les cantons
Mes petites maiſons.

LES QUATRE AMANS.

Par fois ſur le verd gazon
Il viendra, &c.

LA FOLIE.

AIR : *Margot, Margot*, &c.

Mais, comment ?
D'où vient donc ce changement ?
Quoi ! de la fadeur !
De la langueur !
L'Amour a paru ;
L'auriez-vous reçu ?

L'AMOUR.

Ah ! vraiment

Vous

Vous avez du jugement,
Du diſcernement,
J'en ſuis content.

LA FOLIE.

Ah ! c'eſt lui ! . . .

L'AMOUR.

Oui ! c'eſt moi.

LA FOLIE.

Mais prétends-tu me faire la loi ?
Je regne dans ce ſéjour
Sans retour.
Pour jamais retourne dans les Cieux ;
Va chercher loin de ces lieux
Les ris, les jeux,
Qui d'ennui font bâiller les Dieux . . .
Eh bien ! . . eh bien ! (*aux Bergers*) mais je veux ſans courroux,
Je veux lui faire voir les droits que j'ai ſur vous.
Venez, venez, quittez cet enjoleur,
Il ne ſait pas où loge le bonheur.

L'AMOUR, LA FOLIE.

Redoutez, oubliez ſes appas,
Le chagrin qui me fuit accompagne ſes pas,
Le plaiſir qui me ſuit n'eſt jamais ſur ſes pas.

LISETTE, SUSETTE.

Non, c'en eſt fait,
Et ſans regret
Pour nos amans
Vrais & conſtans
Nous quittons la Folie.

LA FOLIE, *à l'Amour.*

Le trait eſt touchant,
Et ton orgueil eſt triomphant ;
Mais ma gaité te pourſuivra,
Te confondra,
Et grace à moi, tout l'univers
Ceſſera de porter tes fers.

LES QUATRE AMANS.

Bouteille, bouteille chérie,
Non, non, de la vie,
Je ne n'oublîrai le bien que tu m'as fait.

L'AMOUR, LA FOLIE.

Fillette, fillette jolie,
Songez pour la vie,
Songez au bien que l'Amour vous a fait.

Parmi nous l'hymen eſt fidele, Parmi vous l'hymen eſt fidele;
Sa voix nous appelle, Sa voix vous appelle,
Et ce Dieu diſcret Et ce Dieu diſcret
Tient ce qu'il promet. Tient ce qu'il promet.

LA FOLIE.

AIR : *Une jeune fillette.*

Renvoyons en cadence
Cet honnête fripon :
Un ſiecle de conſtance
Vaut-il un rigaudon ?
Non, non.
Au ſon du tambourin
Soudain
Que l'on ſe mette en danſe.
Vous ne répondez rien . .
Fort bien.
L'Amour baiſſe les yeux
De mieux en mieux.
L'ennui vous tend les bras . .
Hélas !
Que l'Amour a d'appas ?

(*Les jeunes Garçons & les jeunes Filles paraiſſent ſur le côteau.*)

SCENE IX.

Les mêmes. JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

AIR : *Sans l'Amour &c.*

SANS l'amour & ſans ſes charmes
Tout languit dans l'univers ;
Sans l'amour, &c.

LA FOLIE, (*à l'Amour.*)

AIR : *Languedocien,*

Et tu crois dans ces bameaux
T'emparer de ma puiſſance ?

L'AMOUR

Malgré vous & vos propos,
J'y fais des ſujets nouveaux.

LA FOLIE *en riant.*

Viens, ſuis-moi, c'eſt en champ clos
Que j'en veux tirer vengeance.

LA FOLIE.

Viens, ſuis-moi ; c'eſt en champ clos ;
Que j'amuſe mes rivaux.

L'AMOUR.

Je vous ſuis ; c'eſt en champ clos,
Que j'exerce mes rivaux.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES, *à l'Amour.*

Qu'allez-vous faire ?
Mon cœur
Bat de frayeur.
(*à la Folie.*)
Ah ! laiſſez-nous.

L'AMOUR, *aux Bergers.*

Calmez-vous.

LA FOLIE, *aux Bergers.*

Point de courroux.
Par ſon petit jargon
L'Amour a le don
De plaire,
Mais il faut l'eſſayer
En combat ſingulier.

L'AMOUR, *à la Folie.*

AIR : *J'aime le mot pour rire.*

En tête à tête, croyez-moi,
Jamais on ne m'a fait la loi.

LA FOLIE.

Cela vous plaît à dire.

LES QUATRE AMANS.

Ceſſez . . .

LA FOLIE.

Vous tremblez pour l'Amour . .
Je vous promets, à mon retour,
Le petit mot pour rire.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

Le triſte mot, &c.

LA FOLIE, *à l'Amour.*

Même Air.

Dans l'art de l'eſcrime vraiment,
Mars inſtruiſit votre maman . .

LES QUATRE AMANS.

Malgré moi, je ſoupire.

LA FOLIE, *aux Bergers.*

Voyons ſi ſon fils en tiendra,

Si dans le cartel il aura
Le petit mot pour rire.

L'AMOUR, LA FOLIE.

Voyons ſi
ſon fils en tiendra,
Croyez que
Que dans
le cartel il aura
Si dans
Le petit mot pour rire.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

Dans vos défis, dans vos débats,
Hélas ! hélas ! je ne vois pas
Le petit mot pour rire.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, SUSETTE, BOBIE, UNE JEUNE FILLE.

BOBIE.

AIR : *De mes moutons le nombre augmente.*

Mais à quoi bon cette triſteſſe ?
Un Dieu vaut bien une Déeſſe.
Je gage même & l'on verra
Que votre ami l'emportera.
A l'Amour qui donne la vie,
Le jour ne ſaurait être ôté.

JEUNES FILLES.

Ah ! ce combat mere Bobie,
Ne peut-il pas affaiblir ſa ſanté !

BOBIE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Elle ne l'eſt déja que trop,
Depuis long-temps j'en fais l'épreuve.

LISETTE, *à Suſette.*

On la devine à demi-mot,
Et ſa jeuneſſe en eſt la preuve.

BOBIE.

Cependant, je m'en apperçoi,
Auprès de vous l'ingrat s'anime,

Et chaque fois que je le voi,
Il me dit qu'il eſt au régime.

BERGERS, *dans la couliſſe.*

AIR : *Des Pendus.*

Ah ! quel malheur !

BOBIE, JEUNES FILLES.

Quai-je entendu !

SCENE II.

Les mêmes. BATIEN, JULIEN, PIERROT.

LES TROIS BERGERS, *un Mouchoir à la main.*

Nous en venons, nous l'avons vu.
L'Amour, ſans caſque & ſans viſiere
S'eſt préſenté dans la carriere . .
Et d'un ſeul coup . . quel coup affreux ! . .

LISETTE.

Je tremble.

SUSETTE.

Je frémis.

UNE JEUNE FILLE.

Je pâlis.

BOBIE.

Je chancelle.

LES TROIS BERGERS.

Il a perdu . . . perdu les yeux.

LISETTE, SUSETTE, UNE JEUNE FILLE.

AIR : *Dans cette aimable Solitude.*

Ah ! que dira ſa pauvre mere ?
Que cherchai-t-il dans ce déſert ?
Il nous aborde ; il ſait nous plaire,
Et vous voyez tout ce qu'il perd.

LES TROIS BERGERS.

Prends-moi pour guide,
Ton cœur timide
Peut déſormais ſuivre mes pas.
Déſir m'éclaire,
Et ſa lumiere
Vaut bien les yeux qu'Amour n'a pas.

LES TROIS BERGERES.

C'était mon guide,
Mon cœur timide
Allai enfin ſuivre ſes pas.
Douleur amere !
Hélas ! que faire
D'un conducteur qui ny voit pas.

BOBIE.

Voilà bien du train pour deux yeux de moins.

LISETTE.

Comment ?

BOBIE.

AIA : *On compterait les diamans.*
Vous pleureriez avec raiſon,
Si vous aviez perdu les vôtres ;
Mais entre nous, ce beau garçon
Saura bien en retrouver d'autres.
Oui, nos yeux nous viennent de lui ;
Et puiſqu'il a l'eſprit d'en faire,
Ne peut-il pas dès aujourd'hui
S'en procurer une autre paire ?

SCENE III.

Les mêmes. LA FOLIE.

AIR : *Guillot près de ſa Guillemette.*

SUR ma parole je ſuis libre,
Mais le hameau veut me juger ;
Voilà mon ſort en équilibre,
De quel côté va t-on pencher ?
J'ai le Bedeau pour adverſaire ;
Vous l'allez voir en long rabat ;
Et contre lui, dans mon affaire,
Lucas ſera mon Avocat.

LISETTE.

Même Air.

D'une maniere bien cruelle
Vous nous contez cet accident.

LA FOLIE.

Du pauvre enfant qui m'interpelle.
J'ai pu hâter l'aveuglement ;
Mais de ce mal, fort ordinaire,
Depuis long-temps il eſt atteint ;
Et tout l'empire de Cithère
Eſt inondé de Quinze-vingt.

(*Sur l'air ſuivant, arrive l'Amour conduit par des Vieillards & des Vieilles. Il eſt précédé des Jeunes Gens qui portent chacun un tabouret, de Mercure en Bailli, du Bédeau & de Lucas.*)

SCENE IV.

Les mêmes. L'AMOUR, MERCURE, LUCAS, LE BÉDEAU, BOBIE, VIEILLES, VIEILLARDS, BERGERS, BERGÈRES.

LA FOLIE.

AIR : *Sous un Ormeau.*

MAIS le voici.

CHŒUR.

Tout le village en eſt tranſi..
Ah Dieux ! quel ſouci !

L'AMOUR.

Le perfide elle-eſt ici ?

CHŒUR.

Oui.

L'AMOUR.

Procédez, cher Bailli ;
C'eſt en vous que je mets mon appui.

CHŒUR.

Le crime eſt inoui..

MERCURE.

Avec moi rien ne reſte impuni.

LA FOLIE, *à l'Amour.*

Mon bel ami,
Vous avez un très-grand parti..
Mais..

MERCURE.

Paix.

LA FOLIE.

J'ai choiſi.
Vous plaiderez contre lui [*Montrant le Bédeau.*]

CHŒUR.

Oui

(*Pendant cet air, les Jeunes Garçons mettent un ſiege dans le milieu, & trois de chaque côté. Sur les aîles, ils en placent un pour l'Amour, & l'autre pour la Folie.*)

MERCURE.

AIR : *Tout le long du bois.*

Les plaignans

Sont ici préſens ;
Or donc, ſans ſurſeoir,
Il faut nous aſſeoir.
Hi, hi,
Dans c'coin-ci,
Ha, ha,
Dans c'coin-là,
Et tout autour de moi, là, là, là, là, là, là, là, &c.

(*Mercure ſe place au milieu, les Vieillards ſur les côtés, la Folie & l'Amour l'un vis-à-vis de l'autre. Les jeunes Filles reſtent auprès de celui-ci ; les Garçons entourent la Folie ; les Vieilles ſe mettent derriere Mercure qui fait ſigne au Bédeau de commencer.*)

LE BEDEAU, *après avoir fait un grand ſalut.*

AIR : *Ah ! ſi vous aviez vu M. de Catinat.*

L'Amour eſt ſouverain de la terre & du ciel ;
Or, il eſt, quand on regne, un point eſſentiel ;
Et ce point eſt d'avoir un intellectuel,
Qui ſoit toujours guidé par un ſens viſuel.

LUCAS, *montrant l'Amour.*

AIR : *Il a voulu.*

Il ne l'a pas ;
Mais en ce cas
Voici ce qu'il faut faire.

LE BEDEAU.

Quand j'aurai dit, tu parleras.

MERCURE.

Tout doux, Meſſieurs les Avocats.

LUCAS.

Oui, dans ce cas..

MERCURE.

Maître Lucas,
La Cour vous dit d'vous taire.

LE BEDEAU.

AIR : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Trop honnête pour médire
Des vertus de nos cinq ſens,
Je ſais que pour nous conduire
Ils ne ſont pas ſuffiſans.
Dieux & Rois, ſans en rabattre,
Devraient en avoir un cent.

L'Amour

L'Amour n'en a plus que quatre . .
Jugez . . . de ſon jugement.

LUCAS.

Il eſt notoire . . .

LE BEDEAU.

Il eſt certain . . .

MERCURE.

Fin de l'Air de la découpure.

Revenons, revenons à nos moutons . . .

LA FOLIE, *montrant le Bédeau.*

L'Orateur abuſe,
Mais ſa Robe eſt ſon excuſe.

MERCURE.

Revenons, revenons à nos moutons,
Propos d'Avocats ne ſont pas des raiſons.

LE BEDEAU.

AIR : *C'eſt la Fille à Simonette.*

Or donc, je reprends mon thême,
Et d'après mon énoncé,
Je dis que de ce jour même
L'honneur même eſt renverſé.
Oui, ſi l'Amour ſuit ſa route,
Les Maris vont être à bout;
Et comme il n'y verra goutte,
Il voudra toucher à tout.

AIR : *Courant d'la Blonde, à la Brune.*

Il abuſera les peres
Dont la race augmentera;
Il aveuglera les meres
Q'un Galant ruinera.
Sans remede,
Belle ou laide
Sur ſes pas s'egarera.
La juſtice aura pour deviſe;
La Beauté gagnera.
Le Financier,
Le Guerrier,
Le Robin,
Le Marin,
Tous enfin,
Le ſuivront,
Et feront
Sottiſe ſur ſottiſe.

MERCURE.

Concluez.

LE BEDEAU.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Je tire ma concluſion
Du mal qui nous menace ;
Et je prétends que l'action
Eſt hors de toute grace.
Or, la peine du Talion
Me paraît encor trop légere,
Mais néceſſaire.

LA FOLIE, *faiſant la révérance.*

Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

LUCAS.

J'en appelle.

LE BÉDEAU.

Je retorque.

MERCURE.

Je vous déboute . . . à vous, Maître Lucas.

LUCAS, *après avoir fait un grand ſalut.*

AIR *De la pantouffle.*

Faut êt' juſte en tout,
L'Amour n'a que c' qu'mérite,
Faut êt' juſte en tout,
Il a mis Madame a bout.

MERCURE.

Prouvez.

LA FOLIE, LUCAS.

AIR : *Le Roi boit.*

Il ravit à mes / ſes ſujettes
Et leur cœur & leur gaité ;
Oui, déjà de ces retraites
Les plaiſirs ont déſerté.

L'AMOUR, LE BÉDEAU. — LA FOLIE, LUCAS.

Je vais prouver le contraire. — Oſez dire le contraire.

MERCURE. — LUCAS.

Morbleu craignez ma colere. — Écoutez ma phraſe entiere.

ENSEMBLE.

Jamais on ne s'entendra.

MERCURE. — LES AUTRES.

Paix, paix là, — Alte là,
Oui, paix là, — Alte là,
Oui, paix là. — Alte là.

LUCAS.

AIR : *Il n'eſt point de bonne Fête.*

Deux yeux ſont toujours d'miſe,

Ça ſert beaucoup pour y voir.
Près de l'objet qu'on courtiſe,
C'eſt un plaiſir d'en avoir.
Au jour, comme à la lumiere
Faut s'en ſervir . . .

LE BÉDEAU.

Diſtinguo.

LUCAS.

Mais un Dieu n'en a que faire.

LE BÉDEAU.

Parbleu *nego.*

LUCAS.

AIR : *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Nigaud vous-même, & cœtera . . .
Mais j'en r'viens à ma gloſe,
Et j'dis qu'à s' t'aveugleement là
On gagn'ra quelque choſe.
L'Amour voyant, allait prenant
Et la blonde & la brune,
L'Amour aveugle & tatonnant
En manquera plus d'une.

LE BÉDEAU.

AIR : *Quand j'étais Mouſquetaire.*

D'un mot v'la que j'infirme
La vérité qu'il affirme . . .

LUCAS.

D'un mot, je la confirme,
Et par devant experts
J'appers
Que l'Bédeau voit d'travers.
Plus l'œi l trouv' de quoi plaire,
Plus la main d'vient téméraire,
Par la raiſon contraire,
Moins on voit, moins on prend
vraiment.

LE BÉDEAU.

On lit dans la *Malice des Filles*, chapitre VI...

LUCAS.

Le grand *Albert* . . .

MERCURE.

Terminez.

LUCAS. *Même Air.*

L'hymen, malgré l'uſage,
Ayant ſeul droit de paſſage,

MERCURE.

Concluez.

LE BEDEAU.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Je tire ma concluſion
Du mal qui nous menace ;
Et je prétends que l'action
Eſt hors de toute grace.
Or, la peine du Talion
Me paraît encor trop légere,
Mais néceſſaire.

LA FOLIE, *faiſant la révérance.*

Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

LUCAS.

J'en appelle.

LE BÉDEAU.

Je retorque.

MERCURE.

Je vous déboute . . . à vous, Maître Lucas.

LUCAS, *après avoir fait un grand ſalut.*

AIR *De la pantouffle.*

Faut êt' juſte en tout,
L'Amour n'a que c' qui'mérite,
Faut êt' juſte en tout,
Il a mis Madame a bout.

MERCURE.

Prouvez.

LA FOLIE, LUCAS.

AIR : *Le Roi boit.*

Il ravit à mes / ſes ſujettes
Et leur cœur & leur gaité ;
Oui, déjà de ces retraites
Les plaiſirs ont déſerté.

L'AMOUR, LE BÉDEAU. Je vais prouver le contraire.

LA FOLIE, LUCAS. Oſez dire le contraire.

MERCURE. Morbleu craignez ma colere.

LUCAS. Écoutez ma phraſe entiere.

ENSEMBLE.

Jamais on ne s'entendra.

MERCURE.
Paix, paix la,
Oui, paix la,
Oui, paix là.

LES AUTRES.
Alte là,
Alte là,
Alte là.

LUCAS.

AIR : *Il n'eſt point de bonne Fête.*

Deux yeux ſont toujours d'miſe,

Ça ſert beaucoup pour y voir.
Près de l'objet qu'on courtiſe,
C'eſt un plaiſir d'en avoir.
Au jour, comme à la lumiere
Faut s'en ſervir . . .

LE BÉDEAU.

Diſtinguo.

LUCAS.

Mais un Dieu n'en a que faire.

LE BÉDEAU.

Parbleu *nego.*

LUCAS.

AIR : *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Nigaud vous-même, & cœtera . . .
Mais j'en r'viens à ma gloſe,
Et j'dis qu'à s' t'aveugleement là
On gagn'ra quelque choſe.
L'Amour voyant, allait prenant
Et la blonde & la brune,
L'Amour aveugle & tatonnant
En manquera plus d'une.

LE BÉDEAU.

AIR : *Quand j'étais Mouſquetaire.*

D'un mot v'la que j'infirme
La vérité qu'il affirme . . .

LUCAS.

D'un mot, je la confirme,
Et par devant experts
J'appers
Que l'Bédeau voit d'travers.
Plus l'œi l trouv' de quoi plaire,
Plus la main d'vient téméraire,
Par la raiſon contraire,
Moins on voit, moins on prend
vraiment.

LE BÉDEAU.

On lit dans la *Malice des Filles*, chapitre VI...

LUCAS.

Le grand *Albert* . . .

MERCURE.

Terminez.

LUCAS. *Même Air.*

L'hymen, malgré l'uſage,
Ayant ſeul droit de paſſage,

Fillette ſera ſage,
D'où j'conclus ſur le fait
Tout net,
Qu'ma partie a bien fait.
Parquoi loin d'êt' punie,
Faut vraiment qu'on la r'mercie,
Si l'on me contrarie,
J'dirai qu' c'eſt mal jugé
Morgué. (*Il fait un ſalut & s'aſſied.*)

L'AMOUR.

Mal jugé !

LE BEDEAU.

Je replique.

MERCURE.

Silence,,. de quel avis eſt Thomas ?

THOMAS, *après avoir fait un grand ſalut.*

Du votre.

MERCURE.

Du mien ?

THOMAS.

Et par les mêmes roiſons.

MERCURE.

Je n'ai rien dit.

THOMAS.

Je ſuis incorruptible, & je n'en démordrai pas.
(*Il ſalut & s'aſſied.*)

MERCURE.

A merveille.. mais finiſſons.. Guillaume,
Pierre, Simon, Lubin, Germain..

LES VIEILLARDS, *après avoir ſalué.*

De l'avis de Themas·

MERCURE.

Et par les mêmes raiſons ?
(*Les Vieillards répondent oui par ſigne.*)

LUCAS.

J'ajoute..

LE BEDEAU.

Je réponds que..

MERCURE.

AIR : *Du menuet d'Exaudet.*

Avocats,
Vos débats
M'étourdiſſent,
Mais de mes quatre aſſiſtans,
Riches en argumens,
Les raiſons m'énhardiſſent.

Moins profond
Sur le fond
De la cauſe,
Un autre l'appointerait,
Moi, je décide net
La choſe.
L'Amour, qui n'y voyait guere,
N'y voit plus, la preuve eſt claire,
L'inſenſé
A caſſé
Sa liſiere,
Or, comme à rien il ne tient,
Voici ce qu'il convient
De faire.
J'ai ſuivi,
J'ai ſervi,
La Folie,
Elle a de charmans excès,
Mais ſon dernier accès
Paſſe la raillerie,
D'après quoi,
Vu la loi,
Je decide
Qu'au Dieu, quand il marchera,
La Dame ſervira
De guide.

L'AMOUR.

AIR : *Il était une Fille.*

Oh ! ciel ! moi qui ſuis ſage . .

LA FOLIE.

Moi qui l'étais auſſi . .

LE BEDEAU.

Je plaiderai.

MERCURE.

Point de ſouci . .
L'auguſte Aréopage
Que j'ai pris pour appui,
Comme moi, dit-il oui ?

CHŒUR.

Oui.

LEBEDEAU.

AIR : *Etes-vous de Chantilly.*

Il n'en ſera pas ainſi.

MERCURE.

Vrament mon compere
Si.
Un juge ne peut mal faire,
Sur-tout lorſque je l'éclaire . .

(*On entend un coup de tonnerre, Mercure ouvre ſa robe & montre ſon caducée.*)

CHŒUR.

Quel bruit ! . . quel Bailli !

MERCURE.

AIR : *Du haut en bas.*

Du haut en bas
Nous vous avons ſuivis à vue,
Du haut en bas
Nous avons lorgné vos débats.
(*A l'Amour.*)
Si Mars ne l'avait retenue,
Votre Maman ſerait venue
Du haut en bas.

AIR : *Au coin du feu.*

Son régard qui s'enflame,
Son oreille & ſon ame,
Tout eſt en jeu.
Au coup qu'elle redoute,
Elle perce la voûte
Et crie au feu.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

On court, on s'aſſemble, on diſpute
Sur le préſent événement ;
On parle, on s'échauffe, on réfute,
Plus on en dit, moins on s'entend.
Jupin fait le ſigne d'uſage,
Il juge, Thémis applaudit ;
Et moi, je viens dans ce village
Me faire honneur de ſon eſprit.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Le vôtre me faiſoit trembler,
Il s'agiſſait de l'égaler ;
Et pour briller à l'Audience
J'ai pris de votre gros Bailli,
Pour vingt-quatre heures aſſoupi,
L'habit, les traits & l'éloquence.

CHŒUR.

AIR : *Peuples, chantez le Soleil.*

Honneur, honneur au Courrier . .

LA FOLIE, *à l'Amour.*

Mon ami, que vous en ſemble ? . .

CHŒUR.

Honneur, honneur au Courrier
Que Jupin daigne envoyer.

L'AMOUR, *à la Folie.*

J'aurais tort de m'étonner
De l'Arrêt qui nous raſſemble.

LA FOLIE, MERCURE.

Nous ſavions nous deviner.
nous devions
Et vivre enſemble.
vous deviez

CHŒUR.

Honneur, honneur au Courrier
Que Jupin daigne envoyer.

L'AMOUR, *à la Folie.*

AIR : *d'Allemande.*

Mais Vénus vous attend.

LES QUATRE AMANS.

Un moment.

MERCURE.

Mercure vous entend.

LES QUATRE AMANS, *à l'Amour.*

Nous cœurs comptent ſur vous.

L'AMOUR.

Oui, vous ſerez époux.

VIEILLES, VIEILLARDS.

Ces Bergers n'ont rien.

L'AMOUR.

Je ſais quel eſt leur bien.

VIEILLES, VIEILLARDS.

Vot' pouvoir eſt divin ;
Mais enfin . .

(*La Folie ſecoue ſa marotte ; les Vieilles & les Vieillards ſe mettent en gaîté. Ceux-ci prennent la main des jeunes Filles ; & les Vieilles, celles des jeunes Garçons.*)

CHŒUR.

AIR : *Eh ! gai, gai, gai, &c.*

Eh ! gai, gai, gai, mon Officier,
La Folie
Eſt jolie.
Eh ! gai, gai, gai, mon Officier,
V'là d'quoi vous d'ſennuyer.

VIEILLES, VIEILLARDS, *aux Jeunes.*

J'épouſe ta jeuneſſe.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

J'accepte votre bien.

VIEILLES, VIEILLARDS.

Cédé au feu qui me preſſe.

JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES.

L'Amour n'y perdra rien.

CHŒUR.

Eh ! gai, gai, gai, &c.

MERCURE, *à l'Amour & à la Folie.*

Ah ! comme d'âge en âge,
Vous ferez radoter.
(*Aux quatre Amans.*)
L'exemple vous engage.

MERCURE, L'AMOUR, LA FOLIE, LES AMANS.

Il faut en profiter.

CHŒUR.

Eh ! gai, gai, gai, &c.

LISETTE, *à l'Amour.*

Souv'nez vous en voyage
Du nom de not'hameau ;
Et par fois au bocage
Rapportez-nous d'vot'eau.

CHŒUR.

Eh ! gai, gai, gai, &c.

LUCAS.

Par vot'étourderie
V'là qu'vous allez briller ;
De votre nouvelle amie.
C'eſt l'unique métier.

CHŒUR.

Eh ! gai, gai, gai, &c.

L'AMOUR.

Si mon Guide m'égare,
N'en ſoyez point ſurpris.

LA FOLIE.

La raiſon eſt ſi rare,
Qu'elle en eſt hors de prix.

CHŒUR.

Eh ! gai, gai ; gai, &c.

(*A chacun de ces Refrains, tout le Village fait des revérences à l'Amour & à la Folie, qui s'éloignent peu à-peu, depuis le premier Couplet.*)

Lu & approuvé pour la repréſentation & pour l'impreſſion.
A Paris, le 29 Décembre 1781. SUARD.

Vu l'approbation, permis de repréſenter & imprimer.
A Paris, ce 29 Décembre 1781. LE NOIR.

LES AMOURS
DE CHÉRUBIN,
COMÉDIE EN TROIS ACTES.

= Fouques Deshayes

LES AMOURS DE CHÉRUBIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ET EN PROSE,

MÊLÉE DE MUSIQUE

ET DE VAUDEVILLES;

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Jeudi 4 Novembre 1784.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théâtre Italien.

M. DCC. LXXXIV.

PERSONNAGES.

CHÉRUBIN.	Mlle. Catline.
LE BAILLI.	M. Roſiere.
UN OFFICIER.	M. Courcelles.
MADELEINE.	Mme. Gonthier.
SIMON.	M. Trial.
THOMAS.	M. Meunier.
ADELAIDE.	Mlle. Adeline.
FANCHETTE.	Mlle. Desbroſſes.
BABET.	Mlle. Roſalie.
NICETTE.	Mlle. Le Febvre, C.
JACQUELINE.	Mme. La Caille.
BOBIE.	M. Le Clerc.
UN TAMBOUR.	M. Dufreſnoy.
SOLDATS.	
VIEILLES.	
VIEILLARDS.	

La Scene eſt au Village.

LES AMOURS DE CHÉRUBIN.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un bocage dans le fond duquel s'éleve un bout de côteau. Sur la droite, on voit un petit boſquet dont l'extérieur eſt entouré de lits de gazon, ombragés par un arbre iſolé : ſur la gauche, eſt placée la maiſon du Bailli, ſéparée, par un bout de mur, d'un autre boſquet dont la grille eſt ouverte. Au lever de la toile, Fanchette, Babet & Nicette ſont aſſiſes près du boſquet à droite, & arrangent des bouquets.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

FANCHETTE.

AIR :

CET ombrage eſt tranquile,
Faiſons-y nos bouquets,

Ils s'ront frais :
Aux galans de la ville
Nous porterons demain
Le jaſmin,
La marjeolain', le lilas,
Beaux réſédas,
La jonquille, l'œillet,
Tubéreuſe, muguet,
Roſe pompon,
C'eſt d'ſaiſon.
(*Enſemble.*)
La margeolain' &c.

(*Adélaïde ouvre ſa porte & les apperçoit*).

ADELAÏDE.

C'eſt donc vous autres ?

FANCHETTE.

M'eſt avis qu'oui, & ſi ça vous amuſe de v'nir nous aider.....

ADELAÏDE.

Mon pere le voudra bien, & je reviens.

FANCHETTE.

La fille du Bailli ! ça fait d'l'honneur.

BABET.

J'aim'rais ben mieux que qué-qu'un vînt....

FANCHETTE, NICETTE.

N'y a pas d'comparaiſon.

FANCHETTE.

Même AIR :

Si vos belles maîtreſſes
N'ont pas tant de couleurs
Que nos fleurs,
Au feu de leurs tendreſſes,
L'amour leur en donn'ra,
J'connois ça.
La margeolain', le lilas,
Beaux réſédas,
La jonquille, l'œillet,
Tubéreuſe, muguet,
Roſe-pompon,
C'eſt d'ſaiſon.
(*Enſemble.*)
La margeolain' &c.

(*Pendant ce refrain, Adelaïde arrive & ſe place à côté des jeunes filles, ſous l'arbre iſolé qui eſt auprès du boſquet*).

SCENE II.

Les Précédens, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

COMME vous êtes gaies!

FANCHETTE.

Ly a des raiſons pour ça.

BABET, NICETTE.

Et d'bonnes.

ADELAÏDE.

Un ſecret ?

BABET.

Pour ma mere,

FANCHETTE.

Pour mon pere.

NICETTE.

Pour le mien.

ADELAÏDE.

Un amoureux ?

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

Vous l'avez dit.

ADELAÏDE.

Que je ne connais pas ?

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

Ni elles non plus.

ADELAÏDE.

Jeune ?

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

Tout jeune.

ADELAÏDE.

Amuſant ?

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

Tout plein.

ADELAÏDE.

Et vous y penſez?....

FANCHETTE.

Tout l'-jour.

BABET.

Tout'la nuit.

NICETTE.

J'nen dors pas.

ADELAÏDE.

C'eſt comme moi.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

En vérité!

ADELAÏDE.

AIR: *Liſon eut peur.*

On dit par-tout qu'amour fait naître
Le vrai bonheur,
Qu'il faut ſavoir, pour le connaître,
Donner ſon cœur.
Eſt-ce un tourment de s'en défendre?
Je le crois bien.
Quand il nous tient, quel parti prendre?
Je n'en ſais rien.

(*Enſemble*).

Quand il nous tient &c.

ADELAÏDE.

Même AIR.

On dit auſſi qu'amant trop tendre
Cauſe des maux;
Qu'on perd ſouvent, à trop l'entendre,
Calme & repos.

A-t-on du trouble en ſon abſence ?
Je le crois bien.
En a-t-on moins en ſa préſence ?
Je n'en crois rien.
(*Enſemble.*)
En a-t-on moins &c.

FANCHETTE, *à Adelaïde.*

Ly a-t-i long-tems qu'on vous aime ?

ADELAÏDE.

Il y aura demain quinze jours.

BABET.

Ly en a au moins vingt.

NICETTE.

Ça tient l'mien d'puis un mois.

FANCHETTE.

L'mien d'puis deux ; & toutes les fois qu'il vient m'voir, ben honnêtement, comm'ça doit être, l'tems paſſe ſi vîte, ſi vîte....

BABET, NICETTE,

Il rit toujours.

ADELAÏDE.

Il fait le roſſignol à ravir.

BABET.

Je n'lai pas vu d'puis hier, & ça m'déſole.

FANCHETTE.

Je n'ſuis pas plus chanceuſe.

NICETTE.

Ni moi.

ADELAÏDE, *à Fanchette.*

Son nom ?

FANCHETTE.

Oui-dà ?

ADELAÏDE, *à Nicette.*

Celui du vôtre ?

NICETTE.

Point.

ADELAÏDE, *à Babet.*

Et vous ?

BABET.

Pas davantage.

ADELAÏDE.

Comment donc ?

FANCHETTE.

Ell'm'ont fait la même demande, & j'n'ai rien dit; i-m'a défendu de l'nommer.

BABET, NICETTE.

L'mien auſſi.

FANCHETTE.

I-f-rait là, que je n'frais pas ſemblant d'-m'en appercevoir.

BABET, NICETTE.

Ni moi non plus.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

C'eſt conv'nu.

FANCHETTE.

Mais c'qu'il y a d'ſûr, c'eſt qu'j'en'ſ-rai pas long-tems jardiniere.

BABET, NICETTE.

Ni moi.

FANCHETTE.

J'en ai une bonne promeſſe par écrit.

BABET, NICETTE.

Moi d'même.

ADELAÏDE.

Allez, allez, mon mariage fera plus de bruit que les vôtres.

FANCHETTE.

Après l'mien.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

J'gage que non.

FANCHETTE.

J'gage que ſi.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

Voyons ça.

(*Elles quittent l'ouvrage & entourent Fanchette*).

FANCHETTE.

AIR : *De Figaro.*

Vos amans ſont du village.....

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

Au contraire.

FANCHETTE.

C'eſt comm-ça? Je n'dirai rien.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

Si, ſi.

FANCHETTE.

AIR *ci-deſſus.*

Vos amans ſont du village,
Et le mien eſt de la cour:
Pour bien peindre ſon image,
Ce n'ſrait rien d'peindre un beau jour.
Puis i-m-dit d'ſi bon courage,
Qu'mon bonheur fera le ſien....

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

C'eſt tout droit comme le mien.

FANCHETTE.

Même AIR.

Les bergers de ce bocage
Ne ſauraient lui reſſembler;
Dès qu' je l'vis ſous le feuillage,
J'commençai par me troubler.
Puis i m'dit d'ſi bon courage
Qu'mon bonheur fera le ſien....

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

C'eſt encor comme le mien.

FANCHETTE.

Même AIR.

La richeſſe eſt ſon partage,
Mais d'tout ça l'on n'aime qu'lui,

Oui, d'lui-même il vous engage,
Tant d'lui-même il eſt joli.
Puis i-m-dit d'ſi bon courage
Qu'mon bonheur fera le ſien.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

C'eſt toujours comme le mien.

FANCHETTE.

AIR : *La paliſſade s'ouvre.*

Ma colere eſt extrême.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

L'amour te calmera.

FANCHETTE.

Jamais à ce que j'aime
On ne reſſemblera.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

Ho ! ho ! ha ! ha !
Dans quelques jours, on verra ça.

SCENE III.

Les mêmes, CHÉRUBIN, MADELEINE, SIMON.

MADELEINE.

EH ! vîte, vîte, c'qu'il y a p'u beau & d'meilleur ; v'là un p'tit monſieur qui veut ach'ter des bouquets.

(*Les quatre filles ſe retournent*).

LES QUATRE JEUNES FILLES, *chacune à part.*

C'eſt lui !

(*Elles reſtent interdites*).

SIMON.

Eh bien ! ſ-dépêch-ra-t-on ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Avec plaiſir.

(*Elles veulent aller chercher la corbeille*).

MADELEINE.

J'm'en charge.

SIMON.

C'eſt l'plus court.

(*Madeleine & Simon vont chercher la corbeille, & en arrangent les fleurs. Chérubin profite de ce moment pour parler aux jeunes filles auxquelles, juſqu'alors, il n'a jeté que des coups-d'œil*).

CHÉRUBIN.

Je voulais venir ce matin ; mais on m'a retenu malgré moi ; enſuite j'ai eu le malheur de me perdre ; &, ſans le ſavoir, je me ſuis adreſſé à vos parens qui ont eu la bonté de m'amener ici.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

C'eſt heureux.

CHÉRUBIN.

La nuit approche ; ſans eux je n'aurais plus trouvé perſonne, & j'avais tout plein d'humeur.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

C'eſt naturel.

CHÉRUBIN.

Mais demain je ſerai libre, & dès le point du jour...

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

J'entends.

(*Madeleine & Simon avancent vers la corbeille*).

SIMON.

Les v'là.

(*Fanchette eſt à côté d'Adélaïde, Babet auprès de Nicette, & Chérubin ſe trouve placé entre Madeleine & Simon qui tiennent la corbeille devant lui*).

MADELEINE.

C'eſt pt'être ſa maman qu'monſieur veut fêter?

CHÉRUBIN.

Cela m'arriverait ſouvent ſi vous étiez la mienne.

MADELEINE.

Monſieur... En vérité... Ah! comm'il eſt joli!

(*Elle laiſſe tomber la corbeille*).

SIMON.

Eſt-c'que vous êtes folle?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Je vais la tenir.

MADELEINE.

Non, non... Choiſiſſez.

CHÉRUBIN, *choiſiſſant.*

AIR : *L'autre jour à la promenade.*

Chacune d'elles vient d'éclore,
Et ſans regret, j'en prive vos appas :
Demain, ſans le ſecours de Flore,
Roſes & lis naîtront ſur vos pas.
Et oui vraiment, demain &c.

LES QUATRE JEUNES FILLES, *chacune à part.*

Ça me regarde.

MADELEINE.

Encore pour moi.

SIMON.

Comm'vous dites : (*à Chérubin*) c'eſt-à-dire que vous voulez leu dire qu-c'eſt leu biauté qui les fait naître ; pas un mot d'ça, & ſi j'en avons, c'eſt que je n'ceſſons de r'tourner not' terre, d'l'a fumer, d'l'arroſer. ....

MADELEINE.

Comm'ça parle !

CHÉRUBIN.

Même AIR.

Ah ! pour avoir des fleurs ſi belles,
Je veux toujours arriver le premier.
Les plus fraîches ne ſont pas celles
Que j'apperçois dans votre panier.
Eh ! non, non, non, les plus fraîches &c.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Ça me regarde encore.

A-t-on du trouble en ſon abſence ?
Je le crois bien.
En a-t-on moins en ſa préſence ?
Je n'en crois rien.
(*Enſemble.*)
En a-t-on moins &c.

FANCHETTE, *à Adelaïde.*

Ly a-t-i long-tems qu'on vous aime ?

ADELAÏDE.

Il y aura demain quinze jours.

BABET.

Ly en a au moins vingt.

NICETTE.

Ça tient l'mien d'puis un mois.

FANCHETTE.

L'mien d'puis deux ; & toutes les fois qu'il vient m'voir, ben honnêtement, comm'ça doit être, l'tems paſſe ſi vîte, ſi vîte....

BABET, NICETTE,

Il rit toujours.

ADELAÏDE.

Il fait le roſſignol à ravir.

BABET.

Je n'lai pas vu d'puis hier, & ça m'déſole.

FANCHETTE.

Je n'ſuis pas plus chanceuſe.

NICETTE.

Ni moi.

ADELAÏDE, *à Fanchette.*

Son nom ?

FANCHETTE.

Oui-dà ?

ADELAÏDE, *à Nicette.*

Celui du vôtre ?

NICETTE.

Point.

ADELAÏDE, *à Babet.*

Et vous ?

BABET.

Pas davantage.

ADELAÏDE.

Comment donc?

FANCHETTE.

Ell'm'ont fait la même demande, & j'n'ai rien dit; i-m'a défendu de l'nommer.

BABET, NICETTE.

L'mien auſſi.

FANCHETTE.

I-f-rait là, que je n'frais pas ſemblant d'-m'en appercevoir.

BABET, NICETTE.

Ni moi non plus.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

C'eſt conv'nu.

FANCHETTE.

Mais c'qu'il y a d'sûr, c'eſt qu'-j'en'ſ-rai pas long-tems jardiniere.

BABET, NICETTE.

Ni moi.

FANCHETTE.

J'en ai une bonne promeſſe par écrit.

BABET, NICETTE.

Moi d'même.

ADELAÏDE.

Allez, allez, mon mariage fera plus de bruit que les vôtres.

FANCHETTE.

Après l'mien.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

J'gage que non.

FANCHETTE.

J'gage que ſi.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

Voyons ça.

(*Elles quittent l'ouvrage & entourent Fanchette*).

FANCHETTE.

AIR : *De Figaro.*

Vos amans ſont du village.....

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

Au contraire.

FANCHETTE.

C'eſt comm-ça? Je n'dirai rien.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

Si, ſi.

FANCHETTE.

AIR *ci-deſſus.*

Vos amans ſont du village,
Et le mien eſt de la cour:
Pour bien peindre ſon image,
Ce n'-ſrait rien d'peindre un beau jour.
Puis i-m-dit d'ſi bon courage,
Qu'mon bonheur fera le ſien....

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

C'eſt tout droit comme le mien.

FANCHETTE.

Même AIR.

Les bergers de ce bocage
Ne ſauraient lui reſſembler;
Dès qu' je l'vis ſous le feuillage,
J'commençai par me troubler.
Puis i m'dit d'ſi bon courage
Qu'mon bonheur fera le ſien....

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

C'eſt encor comme le mien.

FANCHETTE.

Même AIR.

La richeſſe eſt ſon partage,
Mais d'tout ça l'on n'aime qu'lui,

Oui, d'lui-même il vous engage,
Tant d'lui-même il eſt joli.
Puis i-m-dit d'ſi bon courage
Qu'mon bonheur fera le ſien.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

C'eſt toujours comme le mien.

FANCHETTE.

AIR : *La paliſſade s'ouvre.*

Ma colere eſt extrême.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

L'amour te calmera.

FANCHETTE.

Jamais à ce que j'aime
On ne reſſemblera.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

Ho ! ho ! ha ! ha !
Dans quelques jours, on verra ça.

SCENE III.

Les mêmes, CHÉRUBIN, MADELEINE, SIMON.

MADELEINE.

EH ! vîte, vîte, c'qu'il y a p'u beau & d'meilleur ; v'là un p'tit monſieur qui veut ach'ter des bouquets.

(*Les quatre filles ſe retournent*).

LES QUATRE JEUNES FILLES, *chacune à part.*

C'eſt lui !

(*Elles reſtent interdites*).

SIMON.

Eh bien ! ſ-dépêch-ra-t-on ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Avec plaiſir.

(*Elles veulent aller chercher la corbeille*).

MADELEINE.

J'm'en charge.

SIMON.

C'eſt l'plus court.

(*Madeleine & Simon vont chercher la corbeille, & en arrangent les fleurs. Chérubin profite de ce moment pour parler aux jeunes filles auxquelles, juſqu'alors, il n'a jeté que des coups-d'œil*).

CHÉRUBIN.

Je voulais venir ce matin ; mais on m'a retenu malgré moi ; enſuite j'ai eu le malheur de me perdre ; &, ſans le ſavoir, je me ſuis adreſſé à vos parens qui ont eu la bonté de m'amener ici.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

C'eſt heureux.

CHÉRUBIN.

La nuit approche ; ſans eux je n'aurais plus trouvé perſonne, & j'avais tout plein d'humeur.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

C'eſt naturel.

CHÉRUBIN.

Mais demain je ſerai libre, & dès le point du jour...

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

J'entends.

(*Madeleine & Simon avancent vers la corbeille*).

SIMON.

Les v'là.

(*Fanchette eſt à côté d'Adélaïde, Babet auprès de Nicette, & Chérubin ſe trouve placé entre Madeleine & Simon qui tiennent la corbeille devant lui*).

MADELEINE.

C'eſt pt'être ſa maman qu'monſieur veut fêter?

CHÉRUBIN.

Cela m'arriverait ſouvent ſi vous étiez la mienne.

MADELEINE.

Monſieur... En vérité... Ah! comm'il eſt joli!
(*Elle laiſſe tomber la corbeille*).

SIMON.

Eſt-c'que vous êtes folle?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Je vais la tenir.

MADELEINE.

Non, non... Choiſiſſez.

CHÉRUBIN, *choiſiſſant.*

AIR : *L'autre jour à la promenade.*

Chacune d'elles vient d'éclore,
Et ſans regret, j'en prive vos appas :
Demain, ſans le ſecours de Flore,
Roſes & lis naîtront ſur vos pas.
Et oui vraiment, demain &c.

LES QUATRE JEUNES FILLES, *chacune à part.*

Ça me regarde.

MADELEINE.

Encore pour moi.

SIMON.

Comm'vous dites : (*à Chérubin*) c'eſt-à-dire que vous voulez leu dire qu-c'eſt leu biauté qui les fait naître ; pas un mot d'ça, & ſi j'en avons, c'eſt que je n'ceſſons de r'tourner not' terre, d'l'a fumer, d'l'arroſer. ....

MADELEINE.

Comm'ça parle !

CHÉRUBIN.

Même AIR.

Ah ! pour avoir des fleurs ſi belles,
Je veux toujours arriver le premier.
Les plus fraîches ne ſont pas celles
Que j'apperçois dans votre panier.
Eh ! non, non, non, les plus fraîches &c.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Ça me regarde encore.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

C'eſt naturel.

CHÉRUBIN.

Mais demain je ſerai libre, & dès le point du jour...

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

J'entends.

(*Madeleine & Simon avancent vers la corbeille*).

SIMON.

Les v'là.

(*Fanchette eſt à côté d'Adélaïde, Babet auprès de Nicette, & Chérubin ſe trouve placé entre Madeleine & Simon qui tiennent la corbeille devant lui*).

MADELEINE.

C'eſt pt'être ſa maman qu'monſieur veut fêter?

CHÉRUBIN.

Cela m'arriverait ſouvent ſi vous étiez la mienne.

MADELEINE.

Monſieur... En vérité... Ah! comm'il eſt joli!

(*Elle laiſſe tomber la corbeille*).

SIMON.

Eſt-c'que vous êtes folle?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Je vais la tenir.

MADELEINE.

Non, non... Choiſiſſez.

CHÉRUBIN, *choiſiſſant.*

AIR : *L'autre jour à la promenade.*

Chacune d'elles vient d'éclore,
Et ſans regret, j'en prive vos appas :
Demain, ſans le ſecours de Flore,
Roſes & lis naîtront ſur vos pas.
Et oui vraiment, demain &c.

LES QUATRE JEUNES FILLES, *chacune à part.*

Ça me regarde.

MADELEINE.

Encore pour moi.

SIMON.

Comm'vous dites : (*à Chérubin*) c'eſt-à-dire que vous voulez leu dire qu-c'eſt leu biauté qui les fait naître ; pas un mot d'ça, & ſi j'en avons, c'eſt que je n'ceſſons de r'tourner not' terre, d'l'a fumer, d'l'arroſer. ....

MADELEINE.

Comm'ça parle !

CHÉRUBIN.

Même AIR.

Ah ! pour avoir des fleurs ſi belles,
Je veux toujours arriver le premier.
Les plus fraîches ne ſont pas celles
Que j'apperçois dans votre panier.
Eh ! non, non, non, les plus fraîches &c.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Ça me regarde encore.

MADELAINE.

Mon dieu ! mon dieu ! qu'c'eſt honnête?

(*Elle laiſſe tomber la corbeille une ſeconde fois.*)

SIMON.

De mieux en mieux.

(*Il ôte la corbeille.*)

MADELEINE.

Diſtraction.

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

Amour.

CHÉRUBIN, *tirant ſa bourſe.*

AIR : *De la Fanfarre de Saint-Cloud.*

Malgré moi, le tems me preſſe...
Mais je dois....

MADELEINE, LES JEUNES FILLES.

Eh ! non vraiment.

MADELEINE.

Quand on a vot' gentilleſſe,
Eſt-c'qu'on a beſoin d'argent ?

CHÉRUBIN.

Prenez.

MADELEINE, SIMON, LES JEUNES FILLES.

C'eſt nous faire injure....

CHÉRUBIN.

Je dois donc les accepter ;
Mais bientôt, avec uſure,
Je promets de m'acquitter.

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

Je l'eſpere.

SIMON.

Nos filles ont raiſon, ça ſe r'trouv'ra avec aut' choſe.

CHÉRUBIN.

AIR : *Par ſa légéreté.*

Je cours les préſenter
A ma belle marraine ;
Et toute la ſemaine,
Je compte en acheter.

MADELEINE, SIMON, LES JEUNES FILLES.

Ah ! ſans myſtere,
Revenez chez nous ;
Tant qu'ell'pourront vous plaire ;
Elles ſeront à vous.

CHÉRUBIN.

Même AIR.

Oui, je veux la fleurir
De ces roſes que j'aime ;
Mais ſur le roſier même,
Ne puis-je les cueillir ?

MADELEINE, SIMON, LES JEUNES FILLES.

Ah ! ſans myſtere,
Et dès d'main matin,
Tant qu'ça pourra vous plaire,
Venez voir not'jardin.

CHÉRUBIN.

Même AIR.

Je cede, avec chagrin,
Au devoir qui m'appelle ;
Mais au gré de mon zèle,
Je reviendrai demain.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Demain ?

MADELEINE, SIMON.

Faut-i-vous l'répéter cent fois ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Sans faute ?

CHÉRUBIN.

Sans faute.

CHERUBIN.	LES AUTRES.
Ah ! je vous quitte ;	Ah ! ſans myſtère,
Mais demain matin	Et dès d'main matin,
Je reviendrai bien vîte	Tant qu'ça pourra vous plaire,
Pour voir votre jardin.	Venez voir not' jardin.

(*Chérubin ſort ſur cette derniere repriſe pendant laquelle il rend les ſaluts qu'on lui fait de part & d'autre. Il s'en va d'un côté, Thomas accourt de l'autre.*

SCENE IV.

Les Mêmes, THOMAS.

THOMAS.

J'ſuis en eau.

MADELEINE, SIMON, JEUNES FILLES.

Comment ?

THOMAS.

M. l'Bailli....

SIMON.

SIMON.

Un procès ?

THOMAS.

C'eſt ben pis.

ADELAÏDE.

Je vais avertir mon pere.

THOMAS, *aux trois autres.*

A la maiſon, i' n'eſt pas à propos que d' jeunes filles entendent lire la lecture d'une lettre.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

J' nous en allons.

MADELEINE, SIMON.

Ach'vez vos bouquets.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

C'eſt dit.

SCENE V.

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS.

LE BAILLI.

QU'EST-CE qu'il y a ?

THOMAS.

Ouvrez.

LE BAILLI.

De quelle part ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Demain ?

MADELEINE, SIMON.

Faut-i-vous l'répéter cent fois ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Sans faute ?

CHÉRUBIN.

Sans faute.

CHERUBIN.	LES AUTRES.
Ah ! je vous quitte ;	Ah ! ſans myſtère,
Mais demain matin	Et dès d'main matin,
Je reviendrai bien vîte	Tant qu'ça pourra vous plaire,
Pour voir votre jardin.	Venez voir not' jardin.

(*Chérubin ſort ſur cette derniere repriſe pendant laquelle il rend les ſaluts qu'on lui fait de part & d'autre. Il s'en va d'un côté, Thomas accourt de l'autre.*

SCENE IV.

Les Mêmes, THOMAS.

THOMAS.

J'ſuis en eau.

MADELEINE, SIMON, JEUNES FILLES.

Comment ?

THOMAS.

M. l'Bailli....

SIMON.

SIMON.

Un procès ?

THOMAS.

C'eſt ben pis.

ADELAÏDE.

Je vais avertir mon pere.

THOMAS, *aux trois autres.*

A la maiſon, i' n'eſt pas à propos que d' jeunes filles entendent lire la lecture d'une lettre.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

J' nous en allons.

MADELEINE, SIMON.

Ach'vez vos bouquets.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

C'eſt dit.

SCENE V.

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS.

LE BAILLI.

QU'EST-CE qu'il y a ?

THOMAS.

Ouvrez.

LE BAILLI.

De quelle part ?

THOMAS.

D' la part d'un M. Officier de c' régiment qu'eſt en garniſon à deux lieues d'ici, & qui m' l'a r'miſe en c'que M. ſon domeſtique à qui j'avais l'honneur d'vendre du fruit, ly a dit qu'j'étais de c'village-ci.

LE BAILLI.

De quoi peut-il me parler ?

THOMAS.

D' nos filles, & c'eſt preſſé.

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON.

De nos filles!... Voyons.

LE BAILLI, *liſant.*

» *Je ſais, Monſieur, qu'un des Lieutenans de ma* » *Compagnie viſite ſouvent votre hameau, & je ſuis* » *convaincu qu'il ne peut y être attiré que par les* » *jolies payſannes qui l'habitent.*

MADELEINE, SIMON.

Bon !

LE BAILLI.

» *Brune ou blonde, belle ou laide, jeune ou vieille,* » *il ſuffit d'être femme pour lui plaire, & ſi vous n'y* » *prenez garde, il eſt ſi eſpiégle, ſi entreprenant, ſi* » *ſéduiſant, qu'à coup ſûr, il ſe fera aimer par quelques-* » *unes de vos filles.*

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Après....

LE BAILLI.

» *Je vous prie d'y avoir l'œil.*

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

J'en réponds.

LE BAILLI.

Paix donc !

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

C'eſt qu'ça m'trouble.

LE BAILLI.

» *Mais prenez-vous-y adroitement, car il eſt auſſi brave qu'amoureux.*

SIMON.

J'vois d'loin.

LE BAILLI.

» *Ecrivez-moi, ſi vous le découvrez, & je me charge* » *de le faire ramener à ſon quartier où il ſera mis aux* » *arrêts, pour la ſixieme fois, depuis deux mois qu'il* » *eſt dans ma Compagnie. Je ſuis très-parfaitement,* » *Monſieur, votre ſerviteur Don Lopes, Capitaine au* » *Régment de S. E. le Comte Almaviva.* »

THOMAS.

AIR : *Au loup, au loup.*

Prév'nons vîte les familles
Des projets de l'engeoleux :
Commençons par les gentilles,
Les laides s'défendront mieux.

Puis pour lui fair' manquer ſon coup,
Hâtons-nous de crier au loup.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Au loup, au loup.

LE BAILLI.

Même AIR.

En matiere de tendreſſe,
Le plus fin ſe voit déçu;
Sachons employer l'adreſſe,
Sans cela, tout eſt perdu.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Non, pour lui fair' manquer ſon coup....

LE BAILLI. LES AUTRES.

Gardez-vous de crier au loup. Hâtons-nous de crier au loup.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Au loup, au loup.

LE BAILLI.

Silence.

SIMON.

Et ſi c'était ce p'tit monſieur qui vient de v'nir?

LE BAILLI, THOMAS.

Qui?

MADELEINE.

Impoſſible.

SIMON.

A cauſe qu'elle en raffolle.

MADELEINE.

Pas vrai.

SIMON.

I vient d'main, je l'ſuivrons.

LE BAILLI, THOMAS.

Il le faut.

SIMON.

Et comm'on dit qu'il eſt brave, j'irons vous chercher.

MADELEINE.

Au fait.

LE BAILLI.

J'y viens.... Depuis quelques jours, ma fille ſe leve plutôt que de coutume, ſous prétexte de venir entendre un roſſignol qui s'eſt habitué ſous ces arbres; roſſignol privé, roſſignol unique dans ſon eſpece, à ce qu'elle dit; la lettre me fait ſoupçonner qu'il pourrait bien être queſtion d'autre choſe, & dès demain je ſerai aux aguets.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Moi d'même.

LE BAILLI.

Mais point d'éclat, point de rumeur; & tout en épiant nos enfans, ayons l'air de leur laiſſer plus de liberté qu'à l'ordinaire; ruſe d'autant plus utile à nos projets, que d'autant moins nous aurons l'air de les obſerver, d'autant plus vîte elles nous donneront les moyens de ſurprendre le galant.

THOMAS.

S'il approche de Fanchette....

MADELEINE.

De Babet....

SIMON.

De Nicette....

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Gâre à lui.

LE BAILLI.

De la prudence, encore une fois, de la prudence, & ſongez que c'eſt moi qui vous parles.

THOMAS.

A la bonne heure; mais morgué s'il faut s'taire long-tems, je n'réponds pu de rien.

MADELEINE.

Et ſi c'eſt ce p'tit monſieur, i'm'paiera ſes complimens.

SIMON.

Qui n'étaient pas pour vous.

LE BAILLI.

Quatuor.

Pas à pas, & d'un œil diſcret,
Suivons cet amant téméraire;
Et bientôt, ſans bruit, ſans colere,
Nous pénétrerons le ſecret.

Enſemble.

Pas à pas &c.

LE BAILLI.

Dans ſon printems, une fille doit plaire;
Tel eſt d'amour le pouvoir & l'attrait;

Mais le devoir, le devoir d'un bon pere,
C'eſt de veiller ſur le choix qu'elle fait.

Enſemble.

Pas à pas &c.

(*Sur cette repriſe, le Bailli rentre chez lui, Madeleine ſort avec Simon & Thomas : la nuit vient peu-à-peu*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHÉRUBIN, *ſeul.*

CHÉRUBIN.

AIR : *Pour la Baronne.*

ADELAÏDE!
C'eſt votre amant qui vous attend...
Le jour approche & me décide....
Que ſon ſilence me ſurprend!
Adelaïde!

Pas un mot.... C'eſt fort honnête..... Eſt-ce qu'elle ne m'aurait pas compris hier au ſoir ? J'ai pourtant bien répété, *demain au point du jour*.... & le pere...la mere...aucun d'eux ne m'a deviné... ils ſont charmans...Mais les filles m'ont bien entendu, j'en ſuis ſûr...Adelaïde...Je ne ſais comment ça ſe fait, mais la derniere que je vois, eſt toujours celle que j'aime le mieux ; & puis quand je revois les autres, je les aime autant.... C'eſt ſi joli d'être auprès d'une femme, ſi impoſſible de s'en éloigner, ſi difficile de n'en choiſir qu'une ... Ma belle maraine s'en eſt bien apperçue ; mais j'ai gardé

ſon ruban, & je le garderai toujours.... Je l'aime tant....

Même AIR.

Adelaïde !
Ne ceſſerai-je d'appeller !
Ah ! ſi je n'étais pas timide,
Je ſaurais bien la réveiller...
Adelaïde !

(*Sur le mot timide, il monte à la fenêtre*).

Et mon Capitaine ! S'il vient à me découvrir ! comme je ſerai encore mis aux arrêts !... A la bonne heure !... Ingrate ! méchante !... Vous verrez qu'elle ſera cauſe que Fanchette, Babet & Nicette vont s'impatienter, & qu'elles vont venir me chercher ici.... Que deviendrai-je !... & leurs parens !... s'ils allaient en faire autant !... Je m'en moque... Adelaïde ! ma chere petite Adelaïde....

AIR : *Ces braves Inſulaires.*

Faut-il encore attendre !
Eh bien ! Eh bien ! Ah ! quel parti prendre !
De l'amour le plus tendre,
Eſt-ce donc là le prix ?

(*Adelaïde leve ſa fenêtre, qui eſt à couliſſe, & ſe trouve nez à nez avec Chérubin qui lui dérobe un baiſer.*)

Suite de l'Air.

Il eſt pris, il eſt pris.

ADELAÏDE, *ſe retirant.*

Il eſt pris.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Demain ?

MADELEINE, SIMON.

Faut-i-vous l'répéter cent fois ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Sans faute ?

CHÉRUBIN.

Sans faute.

CHERUBIN.	LES AUTRES.
Ah ! je vous quitte ;	Ah ! ſans myſtère,
Mais demain matin	Et dès d'main matin,
Je reviendrai bien vîte	Tant qu'ça pourra vous plaire,
Pour voir votre jardin.	Venez voir not' jardin.

(*Chérubin ſort ſur cette derniere repriſe pendant laquelle il rend les ſaluts qu'on lui fait de part & d'autre. Il s'en va d'un côté, Thomas accourt de l'autre.*

SCENE IV.

Les Mêmes, THOMAS.

THOMAS.

J'ſuis en eau.

MADELEINE, SIMON, JEUNES FILLES.

Comment ?

THOMAS.

M. l'Bailli....

SIMON.

SIMON.

Un procès ?

THOMAS.

C'eſt ben pis.

ADELAÏDE.

Je vais avertir mon pere.

THOMAS, *aux trois autres.*

A la maiſon, i' n'eſt pas à propos que d' jeunes filles entendent lire la lecture d'une lettre.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

J' nous en allons.

MADELEINE, SIMON.

Ach'vez vos bouquets.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

C'eſt dit.

SCENE V.

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS.

LE BAILLI.

Qu'EST-CE qu'il y a?

THOMAS.

Ouvrez.

LE BAILLI.

De quelle part?

THOMAS.

D' la part d'un M. Officier de c' régiment qu'eſt en garniſon à deux lieues d'ici, & qui m' l'a r'miſe en c'que M. ſon domeſtique à qui j'avais l'honneur d'vendre du fruit, ly a dit qu'j'étais de c'village-ci.

LE BAILLI.

De quoi peut-il me parler ?

THOMAS.

D' nos filles, & c'eſt preſſé.

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON.

De nos filles!... Voyons.

LE BAILLI, *liſant.*

» *Je ſais, Monſieur, qu'un des Lieutenans de ma* » *Compagnie viſite ſouvent votre hameau, & je ſuis* » *convaincu qu'il ne peut y être attiré que par les* » *jolies payſannes qui l'habitent.*

MADELEINE, SIMON.

Bon !

LE BAILLI.

» *Brune ou blonde, belle ou laide, jeune ou vieille,* » *il ſuffit d'être femme pour lui plaire, & ſi vous n'y* » *prenez garde, il eſt ſi eſpiégle, ſi entreprenant, ſi* » *ſéduiſant, qu'à coup ſûr, il ſe fera aimer par quelques-* » *unes de vos filles.*

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Après....

LE BAILLI.

» *Je vous prie d'y avoir l'œil.*

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

J'en réponds.

LE BAILLI.

Paix donc !

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

C'eſt qu'ça m'trouble.

LE BAILLI.

» *Mais prenez-vous-y adroitement, car il eſt auſſi brave qu'amoureux.*

SIMON.

J'vois d'loin.

LE BAILLI.

» *Ecrivez-moi, ſi vous le découvrez, & je me charge* » *de le faire ramener à ſon quartier où il ſera mis aux* » *arrêts, pour la ſixieme fois, depuis deux mois qu'il* » *eſt dans ma Compagnie. Je ſuis très-parfaitement,* » *Monſieur, votre ſerviteur Don Lopes, Capitaine au* » *Régment de S. E. le Comte Almaviva.* »

THOMAS.

AIR : *Au loup, au loup.*

Prév'nons vîte les familles
Des projets de l'engeoleux :
Commençons par les gentilles,
Les laides l'défendront mieux.

Puis pour lui fair' manquer ſon coup,
Hâtons-nous de crier au loup.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Au loup, au loup.

LE BAILLI.

Même AIR.

En matiere de tendreſſe,
Le plus fin ſe voit déçu;
Sachons employer l'adreſſe,
Sans cela, tout eſt perdu.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Non, pour lui fair' manquer ſon coup....

LE BAILLI. LES AUTRES.

Gardez-vous de crier au loup. Hâtons-nous de crier au loup.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Au loup, au loup.

LE BAILLI.

Silence.

SIMON.

Et ſi c'était ce p'tit monſieur qui vient de v'nir?

LE BAILLI, THOMAS.

Qui?

MADELEINE.

Impoſſible.

SIMON.

A cauſe qu'elle en raffolle.

MADELEINE.

Pas vrai.

SIMON.

I vient d'main, je l'ſuivrons.

LE BAILLI, THOMAS.

Il le faut.

SIMON.

Et comm'on dit qu'il eſt brave, j'irons vous chercher.

MADELEINE.

Au fait.

LE BAILLI.

J'y viens.... Depuis quelques jours, ma fille ſe leve plutôt que de coutume, ſous prétexte de venir entendre un roſſignol qui s'eſt habitué ſous ces arbres; roſſignol privé, roſſignol unique dans ſon eſpece, à ce qu'elle dit; la lettre me fait ſoupçonner qu'il pourrait bien être queſtion d'autre choſe, & dès demain je ſerai aux aguets.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Moi d'même.

LE BAILLI.

Mais point d'éclat, point de rumeur, & tout en épiant nos enfans, ayons l'air de leur laiſſer plus de liberté qu'à l'ordinaire; ruſe d'autant plus utile à nos projets, que d'autant moins nous aurons l'air de les obſerver, d'autant plus vîte elles nous donneront les moyens de ſurprendre le galant.

THOMAS.

S'il approche de Fanchette....

MADELEINE.

De Babet....

SIMON.

De Nicette....

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Gâre à lui.

LE BAILLI.

De la prudence, encore une fois, de la prudence, & ſongez que c'eſt moi qui vous parles.

THOMAS.

A la bonne heure; mais morgué s'il faut s'taire long-tems, je n'réponds pu de rien.

MADELEINE.

Et ſi c'eſt ce p'tit monſieur, i'm'paiera ſes complimens.

SIMON.

Qui n'étaient pas pour vous.

LE BAILLI.

Quatuor.

Pas à pas, & d'un œil diſcret,
Suivons cet amant téméraire;
Et bientôt, ſans bruit, ſans colere,
Nous pénétrerons le ſecret.

Enſemble.

Pas à pas &c.

LE BAILLI.

Dans ſon printems, une fille doit plaire,
Tel eſt d'amour le pouvoir & l'attrait;

Mais le devoir, le devoir d'un bon pere,
C'eſt de veiller ſur le choix qu'elle fait.

Enſemble.

Pas à pas &c.

(*Sur cette repriſe, le Bailli rentre chez lui, Madeleine ſort avec Simon & Thomas : la nuit vient peu-à-peu*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHÉRUBIN, *ſeul.*

CHÉRUBIN.

AIR : *Pour la Baronne.*

ADELAÏDE!
C'eſt votre amant qui vous attend...
Le jour approche & me décide...
Que ſon ſilence me ſurprend!
Adelaïde!

Pas un mot.... C'eſt fort honnête..... Eſt-ce qu'elle ne m'aurait pas compris hier au ſoir ? J'ai pourtant bien répété, *demain au point du jour*.... & le pere...la mere...aucun d'eux ne m'a deviné... ils ſont charmans...Mais les filles m'ont bien entendu, j'en ſuis ſûr...Adelaïde...Je ne ſais comment ça ſe fait, mais la derniere que je vois, eſt toujours celle que j'aime le mieux ; & puis quand je revois les autres, je les aime autant.... C'eſt ſi joli d'être auprès d'une femme, ſi impoſſible de s'en éloigner, ſi difficile de n'en choiſir qu'une ... Ma belle maraine s'en eſt bien apperçue ; mais j'ai gardé

ſon ruban, & je le garderai toujours.... Je l'aime tant....

Même AIR.

Adelaïde !
Ne ceſſerai-je d'appeller !
Ah ! ſi je n'étais pas timide,
Je ſaurais bien la réveiller...
Adelaïde !

(*Sur le mot timide, il monte à la fenêtre*).

Et mon Capitaine ! S'il vient à me découvrir ! comme je ſerai encore mis aux arrêts !... A la bonne heure !... Ingrate ! méchante !... Vous verrez qu'elle ſera cauſe que Fanchette, Babet & Nicette vont s'impatienter, & qu'elles vont venir me chercher ici.... Que deviendrai-je !... & leurs parens !... s'ils allaient en faire autant !... Je m'en moque... Adelaïde ! ma chere petite Adelaïde....

AIR : *Ces braves Inſulaires.*

Faut-il encore attendre !
Eh bien ! Eh bien ! Ah ! quel parti prendre !
De l'amour le plus tendre,
Eſt-ce donc là le prix ?

(*Adelaïde leve ſa fenêtre, qui eſt à couliſſe, & ſe trouve nez à nez avec Chérubin qui lui dérobe un baiſer.*)

Suite de l'Air.

Il eſt pris, il eſt pris.

ADELAÏDE, *ſe retirant.*

Il eſt pris.

CHÉRUBIN.

Oui, je ſuis pris.... la cruelle! Peut-on me jouer un pareil tour!... Mamzelle, mamzelle! Son Excellence m'a appris à paſſer par la fenêtre, & ſi vous ne venez pas, je vais enfoncer celle-ci, je vais ſauter dans votre chambre, je vais....

(*Il eſſaie de l'ouvrir, Adelaïde ſe préſente à la porte, Chérubin l'apperçoit & deſcend auſſi-tôt*).

SCENE II.

ADELAIDE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN.

Duo.

OH Ciel!

ADELAÏDE.

On dort parlez plus bas.

CHÉRUBIN.

Le tems avance,
Suivez mes pas.

ADLLAÏDE.

Je ſuis en tranſe;
Parlez plus bas.

(*Chérubin la conduit du côté du boſquet, à droite.*

CHÉRUBIN.

Sous l'ombrage
De ce feuillage
Juſques au jour
Nous ferons l'amour!

ADELAÏDE.

L'amour!

CHÉRUBIN.

L'amour!

ADELAÏDE.

Ah! que ce mot eſt tendre!
Quel bonheur
De l'entendre
Quand il eſt dit par le cœur!

CHÉRUBIN.

Venez, venez....

ADELAÏDE.

Tout m'inquiete.

CHÉRUBIN.

L'amour nous conduit,
Soyez diſcrete.

ADELAÏDE.

Point de bruit.

CHÉRUBIN.

De la conſtance,
Le tems avance,
Suivez mes pas.

ADELAÏDE.

De la prudence,
Je ſuis en tranſe,
Parlez plus bas.

(*Chérubin veut la conduire dans le boſquet*).

ADELAÏDE.

Non pas.

CHÉRUBIN.

Pourquoi donc ?

ADELAÏDE.

Ici, & les yeux ſur la maiſon.

(*Elle s'aſſied ſur un lit de gazon qui eſt adoſſé au boſquet vis-à-vis la maiſon du Bailli*).

CHÉRUBIN.

Les yeux ſur la maiſon !... Sur vous.

ADELAÏDE.

Sur la maiſon, ou je m'en vas.

CHÉRUBIN.

J'obéirai, mais à condition que vous me conſolerez du tour que vous venez de me jouer.

ADELAÏDE.

Comment ?

CHÉRUBIN.

En me donnant un baiſer.

ADELAÏDE.

Non.

CHÉRUBIN, *voulant le prendre.*

Non?

ADELAÏDE, *voulant ſe lever.*

Je m'en irai.

CHÉRUBIN.

Je vous retiendrai.

AIR : *Voulez-vous de Mamzel Suzon.*

Près de vous ne rien demander,
C'eſt choſe impoſſible;
Ne rien accorder,
C'eſt être inſenſible.
Je voudrais me contenir;
Mais comment y parvenir?

CHÉRUBIN.

Je voudrais me contenir;
Mais comment y parvenir!

ADELAÏDE.

Quand on veut ſe contenir,
On ſait bien y parvenir.

CHÉRUBIN.

Même AIR.

Chaque fois qu'on va parcourir
Les champs de Cythere,
C'eſt pour y cueillir
La fleur printanniere.
Je voudrais &c.

CHÉRUBIN.

Je voudrais &c.

ADELAÏDE.

Quand on veut &c.

ADELAÏDE.

AIR : *Liſon dormait dans un bocage.*

Non, je ne puis vous ſatisfaire.

CHÉRUBIN.

Détours par-ci, détours par-là.

ADELAÏDE.

Monſieur, monſieur, quand on veut plaire,
En agit-on comme cela?

CHÉRUBIN.

Oui, c'eſt une faveur trop grande
Qu'un doux baiſer....

Puis pour lui fair' manquer ſon coup,
Hâtons-nous de crier au loup.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Au loup, au loup.

LE BAILLI.

Même AIR.

En matiere de tendreſſe,
Le plus fin ſe voit déçu;
Sachons employer l'adreſſe,
Sans cela, tout eſt perdu.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Non, pour lui fair' manquer ſon coup....

LE BAILLI. LES AUTRES.

Gardez-vous de crier au loup. Hâtons-nous de crier au loup.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Au loup, au loup.

LE BAILLI.

Silence.

SIMON.

Et ſi c'était ce p'tit monſieur qui vient de v'nir?

LE BAILLI, THOMAS.

Qui?

MADELEINE.

Impoſſible.

SIMON.

A cauſe qu'elle en raffolle.

MADELEINE.

Pas vrai.

SIMON.

I vient d'main, je l'ſuivrons.

LE BAILLI, THOMAS.

Il le faut.

SIMON.

Et comm'on dit qu'il eſt brave, j'irons vous chercher.

MADELEINE.

Au fait.

LE BAILLI.

J'y viens.... Depuis quelques jours, ma fille ſe leve plutôt que de coutume, ſous prétexte de venir entendre un roſſignol qui s'eſt habitué ſous ces arbres; roſſignol privé, roſſignol unique dans ſon eſpece, à ce qu'elle dit; la lettre me fait ſoupçonner qu'il pourrait bien être queſtion d'autre choſe, & dès demain je ſerai aux aguets.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Moi d'même.

LE BAILLI.

Mais point d'éclat, point de rumeur; & tout en épiant nos enfans, ayons l'air de leur laiſſer plus de liberté qu'à l'ordinaire; ruſe d'autant plus utile à nos projets, que d'autant moins nous aurons l'air de les obſerver, d'autant plus vîte elles nous donneront les moyens de ſurprendre le galant.

THOMAS.

S'il approche de Fanchette....

MADELEINE.

De Babet....

SIMON.

De Nicette....

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Gâre à lui.

LE BAILLI.

De la prudence, encore une fois, de la prudence, & ſongez que c'eſt moi qui vous parles.

THOMAS.

A la bonne heure; mais morgué s'il faut s'taire long-tems, je n'réponds pu de rien.

MADELEINE.

Et ſi c'eſt ce p'tit monſieur, i'm'paiera ſes complimens.

SIMON.

Qui n'étaient pas pour vous.

LE BAILLI.

Quatuor.

Pas à pas, & d'un œil diſcret,
Suivons cet amant téméraire;
Et bientôt, ſans bruit, ſans colere,
Nous pénétrerons le ſecret.

Enſemble.

Pas à pas &c.

LE BAILLI.

Dans ſon printems, une fille doit plaire,
Tel eſt d'amour le pouvoir & l'attrait;

Mais le devoir, le devoir d'un bon pere,
C'eſt de veiller ſur le choix qu'elle fait.

Enſemble.

Pas à pas &c.

(*Sur cette repriſe, le Bailli rentre chez lui, Madeleine ſort avec Simon & Thomas : la nuit vient peu-à-peu*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHÉRUBIN, *ſeul.*

CHÉRUBIN.

AIR : *Pour la Baronne.*

ADELAÏDE!
C'eſt votre amant qui vous attend...
Le jour approche & me décide....
Que ſon ſilence me ſurprend!
Adelaïde!

Pas un mot.... C'eſt fort honnête..... Eſt-ce qu'elle ne m'aurait pas compris hier au ſoir ? J'ai pourtant bien répété, *demain au point du jour*.... & le pere... la mere... aucun d'eux ne m'a deviné... ils ſont charmans... Mais les filles m'ont bien entendu, j'en ſuis ſûr... Adelaïde... Je ne ſais comment ça ſe fait, mais la derniere que je vois, eſt toujours celle que j'aime le mieux ; & puis quand je revois les autres, je les aime autant.... C'eſt ſi joli d'être auprès d'une femme, ſi impoſſible de s'en éloigner, ſi difficile de n'en choiſir qu'une... Ma belle maraine s'en eſt bien apperçue ; mais j'ai gardé

ſon ruban, & je le garderai toujours.... Je l'aime tant....

Même AIR.

Adelaïde !
Ne ceſſerai-je d'appeller !
Ah ! ſi je n'étais pas timide,
Je ſaurais bien la réveiller...
Adelaïde !

(*Sur le mot timide, il monte à la fenêtre*).

Et mon Capitaine ! S'il vient à me découvrir ! comme je ſerai encore mis aux arrêts !... A la bonne heure !... Ingrate ! méchante !... Vous verrez qu'elle ſera cauſe que Fanchette, Babet & Nicette vont s'impatienter, & qu'elles vont venir me chercher ici.... Que deviendrai-je !... & leurs parens !... s'ils allaient en faire autant !... Je m'en moque... Adelaïde ! ma chere petite Adelaïde....

AIR : *Ces braves Inſulaires.*

Faut-il encore attendre !
Eh bien ! Eh bien ! Ah ! quel parti prendre !
De l'amour le plus tendre,
Eſt-ce donc là le prix ?

(*Adelaïde leve ſa fenêtre, qui eſt à couliſſe, & ſe trouve nez à nez avec Chérubin qui lui dérobe un baiſer.*)

Suite de l'Air.

Il eſt pris, il eſt pris.

ADELAÏDE, *ſe retirant.*

Il eſt pris.

CHÉRUBIN.

Oui, je ſuis pris.... la cruelle! Peut-on me jouer un pareil tour!... Mamzelle, mamzelle! Son Excellence m'a appris à paſſer par la fenêtre, & ſi vous ne venez pas, je vais enfoncer celle-ci, je vais ſauter dans votre chambre, je vais....

(*Il eſſaie de l'ouvrir, Adelaïde ſe préſente à la porte, Cherubin l'apperçoit & deſcend auſſi-tôt*).

SCENE II.

ADELAIDE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN.

Duo.

OH Ciel!

ADELAÏDE.

On dort parlez plus bas.

CHÉRUBIN.

Le tems avance,
Suivez mes pas.

ADELAÏDE.

Je ſuis en tranſe;
Parlez plus bas.

(*Chérubin la conduit du côté du boſquet, à droite.*

CHÉRUBIN.

Sous l'ombrage
De ce feuillage
Juſques au jour
Nous ferons l'amour!

ADELAÏDE.

L'amour!

CHÉRUBIN.

L'amour!

ADELAÏDE.

Ah! que ce mot eſt tendre!
Quel bonheur
De l'entendre
Quand il eſt dit par le cœur!

CHÉRUBIN.

Venez, venez....

ADELAÏDE.

Tout m'inquiete.

CHÉRUBIN.

L'amour nous conduit,
Soyez diſcrete.

ADELAÏDE.

Point de bruit.

CHÉRUBIN.

De la conſtance,
Le tems avance,
Suivez mes pas.

ADELAÏDE.

De la prudence,
Je ſuis en tranſe,
Parlez plus bas.

(*Chérubin veut la conduire dans le boſquet*).

ADELAÏDE.

Non pas.

CHÉRUBIN.

Pourquoi donc ?

ADELAÏDE.

Ici, & les yeux ſur la maiſon.

(*Elle s'aſſied ſur un lit de gazon qui eſt adoſſé au boſquet vis-à-vis la maiſon du Bailli*).

CHÉRUBIN.

Les yeux ſur la maiſon !... Sur vous.

ADELAÏDE.

Sur la maiſon, ou je m'en vas.

CHÉRUBIN.

J'obéirai, mais à condition que vous me conſolerez du tour que vous venez de me jouer.

ADELAÏDE.

Comment ?

CHÉRUBIN.

En me donnant un baiſer.

ADELAÏDE.

Non.

CHÉRUBIN, *voulant le prendre.*

Non ?

ADELAÏDE, *voulant ſe lever.*

Je m'en irai.

CHÉRUBIN.

Je vous retiendrai.

AIR : *Voulez-vous de Mamzel Suzon.*

Près de vous ne rien demander,
C'eſt choſe impoſſible;
Ne rien accorder,
C'eſt être inſenſible.
Je voudrais me contenir;
Mais comment y parvenir?

CHÉRUBIN.

Je voudrais me contenir;
Mais comment y parvenir!

ADELAÏDE.

Quand on veut ſe contenir,
On ſait bien y parvenir.

CHÉRUBIN.

Même AIR.

Chaque fois qu'on va parcourir
Les champs de Cythere,
C'eſt pour y cueillir
La fleur printanniere.
Je voudrais &c.

CHÉRUBIN.

Je voudrais &c.

ADELAÏDE.

Quand on veut &c.

ADELAÏDE.

AIR : *Liſon dormait dans un bocage.*

Non, je ne puis vous ſatisfaire.

CHÉRUBIN.

Détours par-ci, détours par-là.

ADELAÏDE.

Monſieur, monſieur, quand on veut plaire,
En agit-on comme cela?

CHÉRUBIN.

Oui, c'eſt une faveur trop grande
Qu'un doux baiſer....

ADELAÏDE.

Eh ! oui vraiment....

CHÉRUBIN.

Eh oui, vraiment, ce grand préſent,
C'eſt bien à tort qu'on le demande...

ADELAÏDE.

Eh oui vraiment....

CHÉRUBIN, *le dérobant.*

Mais on le prend...

ADELAÏDE.

Comment ! comment !

CHÉRUBIN.

Puis on le rend.

(*Il en prend un ſecond*).

ADELAÏDE.

Quand vous aurez fini, vous me le direz.

CHÉRUBIN.

AIR : *Rendez-vous, jeune Bergere.*

Vous croyez être en colere...

ADELAÏDE.

Ah ! je n'oſe pas crier.
Mais pourquoi craindre mon pere ?
Hâtons-nous de l'éveiller.

CHÉRUBIN.

L'amour croît dans le myſtere,
Attendons juſqu'à demain.

ADELAÏDE.

Pour un cœur tendre & ſincere,
Le retard eſt un chagrin.

ADELAÏDE.

Je croyais être en colere,
Et n'ai pas oſé crier ; ...
Mais pourquoi craindre mon pere!
Hâtons nous de l'éveiller.
Ah! doit on, quand on ſait plaire,
Différer au lendemain!
Pour un cœur tendre & ſincere,
Le retard eſt un chagrin.

CHÉRUBIN.

Quand on eſt tendre & ſincere,
Un baiſer doit s'excuſer,
Et bientôt, bientôt j'eſpere,
J'oſerai recommencer.
Mon amour qui ſait vous plaire,
Me répond de votre main ;
Mais il croît dans le myſtere,
Attendons juſqu'à demain.

LE BAILLI, *dans la maiſon.*

Adelaïde....

ADELAÏDE.

Mon pere !...

CHÉRUBIN.

Je me ſauve.

THOMAS, *en paſſant.*

J'n'ai encore rien vu.

CHÉRUBIN, *s'arêtant.*

O ciel ! (*à Adelaïde*) J'ai mon flageolet, demeurez-là, & ne dites rien.

(*Il monte ſur l'arbre*).

LE BAILLI, *dans la maiſon.*

Adelaïde....

MADELEINE.

De Babet....

SIMON.

De Nicette....

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Gâre à lui.

LE BAILLI.

De la prudence, encore une fois, de la prudence, & ſongez que c'eſt moi qui vous parles.

THOMAS.

A la bonne heure; mais morgué s'il faut s'taire long-tems, je n'réponds pu de rien.

MADELEINE.

Et ſi c'eſt ce p'tit monſieur, i'm'paiera ſes complimens.

SIMON.

Qui n'étaient pas pour vous.

LE BAILLI.

Quatuor.

Pas à pas, & d'un œil diſcret,
Suivons cet amant téméraire;
Et bientôt, ſans bruit, ſans colere,
Nous pénétrerons le ſecret.

Enſemble.

Pas à pas &c.

LE BAILLI.

Dans ſon printems, une fille doit plaire,
Tel eſt d'amour le pouvoir & l'attrait;

Mais le devoir, le devoir d'un bon pere,
C'eſt de veiller ſur le choix qu'elle fait.

Enſemble.

Pas à pas &c.

(*Sur cette repriſe, le Bailli rentre chez lui, Madeleine ſort avec Simon & Thomas : la nuit vient peu-à-peu*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHÉRUBIN, *ſeul.*

CHÉRUBIN.

AIR : *Pour la Baronne.*

ADELAÏDE!
C'eſt votre amant qui vous attend...
Le jour approche & me décide...
Que ſon ſilence me ſurprend!
Adelaïde!

Pas un mot.... C'eſt fort honnête..... Eſt-ce qu'elle ne m'aurait pas compris hier au ſoir ? J'ai pourtant bien répété, *demain au point du jour....* & le pere... la mere... aucun d'eux ne m'a deviné... ils ſont charmans... Mais les filles m'ont bien entendu, j'en ſuis ſûr... Adelaïde... Je ne ſais comment ça ſe fait, mais la derniere que je vois, eſt toujours celle que j'aime le mieux ; & puis quand je revois les autres, je les aime autant.... C'eſt ſi joli d'être auprès d'une femme, ſi impoſſible de s'en éloigner, ſi difficile de n'en choiſir qu'une... Ma belle maraine s'en eſt bien apperçue ; mais j'ai gardé

ſon ruban, & je le garderai toujours.... Je l'aime tant....

Même AIR.

Adelaïde !
Ne ceſſerai-je d'appeller !
Ah ! ſi je n'étais pas timide,
Je ſaurais bien la réveiller...
Adelaïde !

(*Sur le mot timide, il monte à la fenêtre*).

Et mon Capitaine ! S'il vient à me découvrir ! comme je ſerai encore mis aux arrêts !... A la bonne heure !... Ingrate ! méchante !... Vous verrez qu'elle ſera cauſe que Fanchette, Babet & Nicette vont s'impatienter, & qu'elles vont venir me chercher ici.... Que deviendrai-je !... & leurs parens !... s'ils allaient en faire autant !... Je m'en moque... Adelaïde ! ma chere petite Adelaïde....

AIR : *Ces braves Inſulaires.*

Faut-il encore attendre !
Eh bien ! Eh bien ! Ah ! quel parti prendre !
De l'amour le plus tendre,
Eſt-ce donc là le prix ?

(*Adelaïde leve ſa fenêtre, qui eſt à couliſſe, & ſe trouve nez à nez avec Chérubin qui lui dérobe un baiſer.*)

Suite de l'Air.

Il eſt pris, il eſt pris.

ADELAÏDE, *ſe retirant.*

Il eſt pris.

CHÉRUBIN.

Oui, je ſuis pris.... la cruelle! Peut-on me jouer un pareil tour!... Mamzelle, mamzelle! Son Excellence m'a appris à paſſer par la fenêtre, & ſi vous ne venez pas, je vais enfoncer celle-ci, je vais ſauter dans votre chambre, je vais....

(*Il eſſaie de l'ouvrir, Adelaïde ſe préſente à la porte, Cherubin l'apperçoit & deſcend auſſi-tôt*).

SCENE II.

ADELAIDE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN.

Duo.

OH Ciel!

ADELAÏDE.

On dort parlez plus bas.

CHÉRUBIN.

Le tems avance,
Suivez mes pas.

ADLLAÏDE.

Je ſuis en tranſe;
Parlez plus bas.

(*Chérubin la conduit du côté du boſquet, à droite.*

CHÉRUBIN.

Sous l'ombrage
De ce feuillage
Juſques au jour
Nous ferons l'amour !

ADELAÏDE.

L'amour !

CHÉRUBIN.

L'amour !

ADELAÏDE.

Ah ! que ce mot eſt tendre !
Quel bonheur
De l'entendre
Quand il eſt dit par le cœur !

CHÉRUBIN.

Venez, venez....

ADELAÏDE.

Tout m'inquiete.

CHÉRUBIN.

L'amour nous conduit,
Soyez diſcrete.

ADELAÏDE.

Point de bruit.

CHÉRUBIN.

De la conſtance,
Le tems avance,
Suivez mes pas.

ADELAÏDE.

De la prudence,
Je ſuis en tranſe,
Parlez plus bas.

(*Chérubin veut la conduire dans le boſquet*).

ADELAÏDE.

Eh ! oui vraiment....

CHÉRUBIN.

Eh oui, vraiment, ce grand préſent,
C'eſt bien à tort qu'on le demande...

ADELAÏDE.

Eh oui vraiment....

CHÉRUBIN, *le dérobant.*

Mais on le prend...

ADELAÏDE.

Comment ! comment !

CHÉRUBIN.

Puis on le rend.

(*Il en prend un ſecond*).

ADELAÏDE.

Quand vous aurez fini, vous me le direz.

CHÉRUBIN.

AIR : *Rendez-vous, jeune Bergere.*

Vous croyez être en colere...

ADELAÏDE.

Ah ! je n'oſe pas crier.
Mais pourquoi craindre mon pere ?
Hâtons-nous de l'éveiller.

CHÉRUBIN.

L'amour croît dans le myſtere,
Attendons juſqu'à demain.

ADELAÏDE.

Pour un cœur tendre & ſincere,
Le retard eſt un chagrin.

ADELAÏDE.

Je croyais être en colere,
Et n'ai pas oſé crier ; ...
Mais pourquoi craindre mon pere!
Hâtons nous de l'éveiller.
Ah ! doit on, quand on ſait plaire,
Différer au lendemain !
Pour un cœur tendre & ſincere,
Le retard eſt un chagrin.

CHÉRUBIN.

Quand on eſt tendre & ſincere,
Un baiſer doit s'excuſer,
Et bientôt, bientôt j'eſpere,
J'oſerai recommencer.
Mon amour qui ſait vous plaire,
Me répond de votre main ;
Mais il croît dans le myſtere,
Attendons juſqu'à demain.

LE BAILLI, *dans la maiſon.*

Adelaïde....

ADELAÏDE.

Mon pere !...

CHÉRUBIN.

Je me ſauve.

THOMAS, *en paſſant.*

J'n'ai encore rien vu.

CHÉRUBIN, *s'arêtant.*

O ciel ! (*à Adelaïde*) J'ai mon flageolet, demeurez-là, & ne dites rien.

(*Il monte ſur l'arbre*).

LE BAILLI, *dans la maiſon.*

Adelaïde....

CHÉRUBIN.

Paix.

ADELAÏDE.

Je frémis.

SCENE III.

Les mêmes, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Elle doit être ici... Ecoutons & ſachons ce qui ſe paſſe. (*Chérubin imite le roſſignol.*) Ha! elle m'a dit vrai... Je ne la vois pas!.. Adelaïde... aſſeyons-nous. (*Il prend la place que Chérubin occupait.*) Je ſens quelque choſe... Eſt-ce toi?

ADELAÏDE.

Ah! que je ſuis fâchée! vous allez l'effaroucher!

LE BAILLI.

Je me tais.

(*Chérubin imite le roſſignol une ſeconde fois.*)

ADELAÏDE.

Rentrez bien doucement.

LE BAILLI.

Non pas.... il me fait trop de plaiſir.... Mais tu m'as dit qu'il eſt ſavant, & qu'il t'accompagne quand tu chantes.

ADELAÏDE, *faiſant un cri.*

Ah ! il s'eſt envolé.

LE BAILLI.

Mais non... je n'ai rien entendu... d'ailleurs tu m'as aſſuré qu'il eſt privé... Eſſaie.

ADELAÏDE.

Vous vous en irez donc ſur le champ ?

LE BAILLI.

Sur le champ.

(*Adelaïde chante le morceau ſuivant, accompagné par Chérubin qui commence par jouer ſeul le rondeau.*)

ADELAÏDE.

Suite de l'Air : Laiſſons le là.

Habitant de ce bocage,
Ah ! que j'aime tes accens !
La douceur de ton ramage
Enchante & calme mes ſens.

(*Thomas arrive doucement, dans le fond, avec Madeleine & Simon*).

SCENE IV.

Les mêmes; MADELEINE, SIMON, THOMAS.

THOMAS.

J'ai entendu queu'qu'choſe.

CHÉRUBIN.

Et moi auſſi.

LE BAILLI.

Hein!

ADELAÏDE.

Je n'ai rien dit.

THOMAS, *à Madeleine & à Simon.*

Dans c'boſquet-là.

(*Il les fait entrer dans celui qui eſt à la gauche du ſpectateur, & en ſort pour écouter*).

LE BAILLI, *écoutant.*

Encore!

ADELAÏDE, *à ſon pere.*

Encore!

LE BAILLI.

Oui, continue.

CHÉRUBIN.

Ça finira mal.

LE BAILLI, *à ſa fille.*

Eh bien!

ADELAÏDE.

Même AIR.

Je me plais ſous ce feuillage,
Quand j'y ſuis auprès de toi :
Ne chéris que ſon ombrage,
Et n'y chante que pour moi.

(*Fanchette, Babet & Nicette arrivent de différens côtés, & avancent doucement*).

SCENE V.

Les mêmes, FANCHETTE, BABET, NICETTE.

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

CHÉRUBIN....

CHÉRUBIN, LE BAILLI.

Chérubin !

FANCHETTE, BABET, NICETTE, *étonnées.*

Chérubin !

BABET, *voyant Thomas.*

M. Thomas !

FANCHETTE, NICETTE.

M. l'Bailli !

(*Elles ſe ſauvent dans le boſquet où ſont Madeleine & Simon & font un cri, en y entrant.*)

LE BAILLI.

M. le Bailli!

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

Ha!

ADELAÏDE.

Mon pere!...

LE BAILLI.

Paix, c'eſt quelqu'un qui paſſe.

CHÉRUBIN.

Qui reſte.

THOMAS.

L'roſſignol eſt là.... n'bougeons pas.

(*Il ſe met ſous l'arbre dans lequel eſt Chérubin.*)

LE BAILLI.

Ni moi non plus. (*à ſa fille.*) Pourſuis.

ADELAÏDE.

Vous m'aviez promis...

LE BAILLI.

Pourſuis.

ADELAÏDE.

Même AIR.

Si jamais beauté nouvelle
Veut t'avoir en ſon pouvoir,
Pars, & fuis à tire d'aile;
Mais reviens le même ſoir.

(*Au moment où l'air finit, Thomas monte à la moitié de l'arbre, & prend le pied de Chérubin.*)

CHÉRUBIN.

Ahi !

LE BAILLI, *ſe levant.*

Le roſſignol a parlé !

THOMAS.

J'ly tiens la patte.

(*Depuis un moment, le jour croît, peu-à-peu.*)

ADELAÏDE.

Tout eſt perdu.

THOMAS.

Mi, mi, fa, ré, mi,
Chantez, mon petit ;
Mi, mi, fa, ré, ſol,
Comme un roſſignol.

LE BAILLI.

Et c'eſt-là le bel oiſeau qui fait chanter ma fille !

THOMAS, MADELEINE, SIMON.

Et la mienne.

CHÉRUBIN.

Mon dieu oui !

MADELEINE, SIMON.

L'marchand d'bouquets ?

CHÉRUBIN.

Lui-même.

THOMAS.

AIR : *Toujours ſeule, diſoit Nina.*
C'n'eſt pas l'tout d'rendre à nos enfans
Tendreſſe pour tendreſſe ;

Faut avoir pour leurs chers parens
Un peu de politeſſe ;
Vous ſentez qu'on y répondra,
Deſcendez, je nous chargeons d'ça.

LE BAILLI.

Un pied ici... puis l'autre là....

THOMAS, MADELEINE, SIMON.

Encor un pas, & vous v'là
Là.

CHÉRUBIN.

C'eſt haut.

THOMAS.

Pu haut pour en deſcendre, qu'pour y monter, n'eſt-ce pas ?

LE BAILLI.

Même AIR.

Roſſignol qui chante ſi bien,
Doit être mis en cage.

CHÉRUBIN.

La retraite ne me vaut rien,
Chacun a ſon uſage.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Deſcendez, on vous le dira.

CHÉRUBIN.

Point d'humeur, on obéira.

LE BAILLI.

Un pied ici.... puis l'autre là....

(Chérubin deſcend & veut s'eſquiver.)

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Non, vraiment, on reſtera
Là.

CHÉRUBIN.

Tant pis.

THOMAS.

Vous n'y êtes pas.

CHÉRUBIN.

Je n'y ſuis que trop.

(*Le Bailli & Thomas le conduiſent ſur un des côtés de la Scène*).

MATHURINE, *amenant ſa fille.*

Et d'une.

LE BAILLI.

Fort bien.

(*Mathurine va garder Chérubin, tandis que Thomas va chercher ſa fille*).

SIMON, *amenant la ſienne.*

Et de deux.

THOMAS, *amenant Fanchette.*

Et de trois.

(*Le Bailli va chercher Adelaïde qui eſt reſtée à la même place, les yeux baiſſés*).

LE BAILLI.

Et de quatre.

(*Elles ſont de file, en face de Chérubin*).

MADELEINE.

Actuellement vous pouvez les contempler tout à vot'aiſe.

CHÉRUBIN.

Ça fait plaiſir.

LE BAILLI.

Quelle audace !

CHÉRUBIN, *à Madeleine.*

Madame ſait bien que ce n'eſt pas ma faute.

TOUS.

Comment ?

CHÉRUBIN.

Je leur avais donné rendez-vous devant elle....

TOUS.

L'inſolent !

CHÉRUBIN.

Et ce n'eſt pas à moi qu'il faut s'en prendre, ſi Mlle. Adelaïde m'a fait attendre, ſi Fanchette, Babet & Nicette ſe ſont impatientées, ſi elles ſont venues me trouver toutes à la fois.

ADELAÏDE.

Comment ? En me diſant que vous n'aimiez que moi, vous veniez auſſi pour Fanchette ?

BABET.

Pour Adelaïde ?

NICETTE.

Pour Babet ?

FANCHETTE.

Pour Nicette?

CHÉRUBIN.

Je n'oſais le dire.

ADELAÏDE.

C'eſt un indigne.

FANCHETTE.

Un traître.

BABET, NICETTE.

Un perfide.

ADELAÏDE.

Il m'a fait une promeſſe de mariage.

FANCHETTE.

A moi auſſi.

BABET.

A moi auſſi.

NICETTE.

A moi auſſi.

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Juſtice.

LE BAILLI.

C'eſt le mot.

CHÉRUBIN.

Ce n'eſt pas encore ma faute; je voudrais épouſer toutes celles qui ſont jolies.

LE BAILLI.

Paix!.. Votre nom.

CHÉRUBIN.

Chérubin.

LE BAILLI.

Vos qualités ?

CHÉRUBIN.

Officier.

SIMON.

Vot'habit ?

CHÉRUBIN.

Le voilà.

SIMON.

L'autre ?

CHÉRUBIN.

Où je l'ai mis.

LE BAILLI.

De quel Régiment ?

CHÉRUBIN.

Almaviva.

LE BAILLI.

Ancien Page de Son Excellence ?

CHÉRUBIN.

Oui.

LE BAILLI.

Cet étourdi que madame la Comteſſe a tant regretté ?

CHÉRUBIN.

On le dit.

LE BAILLI.

Cet eſpiégle qui ſe trouve par-tout ?

CHÉRUBIN.

Où je peux.

LE BAILLI.

Qui ſe tapit juſques ſur les fauteuils?

CHÉRUBIN.

Quand il le faut.

LE BAILLI.

Qui ſaute par les fenêtres?

CHÉRUBIN.

Sans ſe bleſſer.

SIMON.

Il a réponſe à tout; mais jarni! j'avons en poche la lettre d'vot Capitaine.

LE BAILLI.

Et la mienne va partir.

CHÉRUBIN.

S'il voit vos filles, il me pardonnera.

MADELEINE.

Référé au tribunal des femmes; c'eſt affaire de corps.

CHÉRUBIN.

Tant mieux, vous m'avez trouvé joli.

MADELEINE.

Fallait vous en t'nir... Paix!

LE BAILLI.

Réfété, comme le dit très-bien Madeleine, & proviſoirement remis.... Qu'on me faſſe venir Jacqueline & Bobie.

SIMON.

J'y vais.

LE BAILLI.

Remis, dis-je, & confié à la garde des quatre délinquantes offenſées & compromiſes par le ſuborneur.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

C'eſt bon.

LE BAILLI.

Leſquelles, crainte d'abus & d'accident, ſeront ſurveillées par les deux plus vieilles du hameau.

SCENE VI.

Les mêmes, JACQUELINE, BOBIE.

SIMON.

LES v'là.

LE BAILLI.

Dans ce boſquet.

CHÉRUBIN.

C'eſt donc ſérieux?

(*On le conduit dans celui qui eſt à la droite du ſpectateur*).

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS, LES JEUNES FILLES.

Vous allez le voir.

LE BAILLI, *à Jacqueline & à Bobie.*

Ici.

JACQUELINE, BOBIE.

Hein ?

LE BAILLI, *très-haut.*

Ici. (*Il les place ſur un lit de gazon qui ferme l'entrée du boſquet*). Vous, là. (*Il range un autre banc de gazon devant celui qu'occupent les deux vieilles, & y fait aſſeoir les jeunes, le dos tourné à Chérubin*), l'ouvrage à la main.

SIMON, THOMAS.

Bien.

MADELEINE, *aux jeunes.*

Défenſe à vous de le r'garder.

LE BAILLI, *aux vieilles.*

Punition, s'il s'en va.

JACQUELINE, BOBIE.

Hein ?

THOMAS, *très-haut à leur oreille.*

Défenſe à nos filles de le r'garder.

JACQUELINE, BOBIE.

Oui.

SIMON, *très-haut à leur oreille.*

A vous, de le laiſſer aller.

JACQUELINE, BOBIE.

Oui.

THOMAS, MADELEINE, SIMON.

AIR : *J'vais cent francs.*

Il eſt à nous
C'monſieu-qui vous attrape
Si l'fripon vous échape,
Plus d'honneur pour vous.

LE BAILLI.

En fait d'amour, la moindre inconſéquence
Vous perd ſans retour,
Gardez-le bien, & que votre innocence
Soit miſe au grand jour.

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS.

En fait d'amour &c.

(*Le Bailli ſort avec Madeleine, Simon & Thomas : les deux vieilles tricotent, & les jeunes travaillent : Chérubin regarde s'il ne peut pas s'eſquiver, voit qu'il n'y a pas moyen, & réfléchit ſur ce qu'il doit faire.*)

SCENE VII.

CHERUBIN, JACQUELINE, BOBIE, JEUNES FILLES.

CHÉRUBIN, *ſoupirant.*

Ah ! ah !

FANCHETTE.

N'faiſons pas ſemblant d'l'entendre.

ADELAÏDE, BABET, NICETTE.

Non.

CHÉRUBIN.

AIR : *Colin à peine à quinze ans.*

Non, je ne m'excuſe pas,
Mon crime eſt volontaire ;
Mais, mais, plus je ſuis vos pas,
Plus ma faute m'eſt chere :
Ah ! peut-on, peut-on voir tant d'appas
Sans chercher à vous plaire ?

LES JEUNES FILLES.

Même AIR.

Non, Monſieur, ne croyez pas
Calmer notre colere.

JACQUELINE, BOBIE.

Hein ?

CHÉRUBIN.

De grace, parlez plus bas,
Et je ſerai ſincere ;

Mais peut on, peut-on avoir tant d'appas
Sans chercher à vous plaire ?

CHÉRUBIN.

Non, je ne m'excuſe pas,
Mon crime eſt volontaire.
Ah! parlez, parlez plus bas;
Et je ſerai ſincere?
Mais peut-on, peut-on voir tant d'appas
Sans chercher à vous plaire?

JEUNES FILLES.

Non, Monſieur, ne croyez pas
Calmer notre colere.
Quand nous parlerions plus bas
Seriez-vous plus ſincere!
C'eſt à moi, ſi j'ai quelques appas,
C'eſt à moi qu'il faut plaire.

LES QUATRE JEUNES FILLES, *ſe retournant.*

Eh bien! Eſt-ce là tout?

JACQUELINE, BOBIE.

A l'ouvrage, ou j'appellerai.

CHÉRUBIN, *aux vieilles.*

Que vous avez dû être jolies!

JACQUELINE, BOBIE.

Hein?

CHÉRUBIN, *très-haut.*

Je diſque vous avez dû être bien jolies.

JACQUELINE, BOBIE.

C'eſt vrai.

CHÉRUBIN.

Et vous l'êtes toujours.

(*En diſant cela, il avance une jambe & s'aſſied entre les deux vieilles*).

JACQUELINE

JACQUELINE, BOBIE.

Où vat-i ! Que fait-i!

LES QUATRE JEUNES FILLES *ſe retournant.*

Il y eſt.

JACQUELINE, BOBIE.

A l'ouvrage.

CHÉRUBIN, *aux vieilles.*

AIR : *Lorſque j'avais du chagrin.*

L'œil encor vif & ſerein,
La taille leſte & raviſſante,
Puis le teint, le bras, la main
D'une blancheur éblouiſſante.
(*Il la leur baiſe*).

LES QUATRE FILLES.

C'eſt un démon.

JACQUELINE, BOBIE.

Ah ! l'aimable fripon !

CHÉRUBIN, *aux jeunes, à demi-voix.*

J'oſe implorer mon pardon,
Je l'attends de ma tendreſſe.

LES JEUNES FILLES.

Non, non.

JACQUELINE, BOBIE.

Hein ? Quoi ?

(*Chérubin baiſe la main des vieilles*).

LES JEUNES FILLES.

Non, non, point de pardon.

JACQUELINE, BOBIE.

Ah ! le joli, le joli p'tit fripon !

CHÉRUBIN, *aux vieilles.*

L'amour, en dépit du tems,
Vous a laiſſé votre jeuneſſe.

JACQUELINE, BOBIE.

Vos propos ſont ben galans,
Mais faut avoir de la ſageſſe.

CHÉRUBIN.

C'eſt jouir de deux printems,
Que d'avoir votre vieilleſſe.

LES JEUNES FILLES, *ſe retournant.*

C'eſt un démon.

JACQUELINE, BOBIE.

Hein ! Quoi ?

(*Chérubin leur baiſe la main*).

LES JEUNES FILLES.

Point de pardon.

JACQUELINE, BOBIE.

Ah ! le joli, le joli p'tit fripon !

BOBIE.

Ça m'fait r'naître.

JACQUELINE.

Moi d'même. Mais, encore une fois, faut êt'ſage.

CHÉRUBIN.

Je le ſuis.

ADELAÏDE, *ſans ſe retourner.*

Et ſi nous parlons bien bas, que nous direz-vous ?

CHÉRUBIN, *à demi-voix.*

Que ce qu'on obtient par la contrainte, ne fait ni honneur, ni plaiſir ; & que ſi vous me rendez ma liberté, ça ſera bien différent.

BABET.

J'crois bien, vous vous en irez.

CHÉRUBIN.

AIR : *Du ſerin qui te fait envie.*

Charmantes fleurs, à peine écloſes,
Ont un inſtant les mêmes droits ;
Mais entre les lys & les roſes,
On fixe enfin ſon tendre choix :
Faites ceſſer mon eſclavage,
Et je vous jure mon honneur,
Qu'avant ce ſoir, dans ce bocage,
Vous entendrez parler mon cœur.

ADELAÏDE.

Et tant que vous ſerez en priſon, vous ne parlerez pas ?

CHÉRUBIN.

Je ne parlerai pas.

FANCHETTE.

Et ſi vous êtes libre, vous vous expliquerez ?

CHÉRUBIN.

Je m'expliquerai.

JACQUELINE, BOBIE.

Ah ! le joli, le joli p'tit fripon !

CHÉRUBIN, *aux vieilles.*

L'amour, en dépit du tems,
Vous a laiſſé votre jeuneſſe.

JACQUELINE, BOBIE.

Vos propos ſont ben galans,
Mais faut avoir de la ſageſſe.

CHÉRUBIN.

C'eſt jouir de deux printems,
Que d'avoir votre vieilleſſe.

LES JEUNES FILLES, *ſe retournant.*

C'eſt un démon.

JACQUELINE, BOBIE.

Hein ! Quoi ?

(*Chérubin leur baiſe la main*).

LES JEUNES FILLES.

Point de pardon.

JACQUELINE, BOBIE.

Ah ! le joli, le joli p'tit fripon !

BOBIE.

Ça m'fait r'naître.

JACQUELINE.

Moi d'même. Mais, encore une fois, faut êt'ſage.

CHÉRUBIN.

Je le ſuis.

ADELAÏDE, *ſans ſe retourner.*

Et ſi nous parlons bien bas, que nous direz-vous ?

CHÉRUBIN, *à demi-voix.*

Que ce qu'on obtient par la contrainte, ne fait ni honneur, ni plaiſir ; & que ſi vous me rendez ma liberté, ça ſera bien différent.

BABET.

J'crois bien, vous vous en irez.

CHÉRUBIN.

AIR : *Du ſerin qui te fait envie.*

Charmantes fleurs, à peine écloſes,
Ont un inſtant les mêmes droits ;
Mais entre les lys & les roſes,
On fixe enfin ſon tendre choix :
Faites ceſſer mon eſclavage,
Et je vous jure mon honneur,
Qu'avant ce ſoir, dans ce bocage,
Vous entendrez parler mon cœur.

ADELAÏDE.

Et tant que vous ſerez en priſon, vous ne parlerez pas ?

CHÉRUBIN.

Je ne parlerai pas.

FANCHETTE.

Et ſi vous êtes libre, vous vous expliquerez ?

CHÉRUBIN.

Je m'expliquerai.

BABET.

Vous choiſirez?

CHÉRUBIN.

Je choiſirai.

NICETTE.

Ce ſoir?

CHÉRUBIN.

Ce ſoir.

FANCHETTE.

Adelaïde....

ADELAÏDE.

Fanchette....

NICETTE.

Babet....

BABET.

Nicette....

CHÉRUBIN.

Dépêchons.

BOBIE.

Perſonne d'vous autres n'dit plus rien, v'là com-i faut être.

CHÉRUBIN.

On va revenir.

LES QUATRE FILLES.

AIR : *De roſes couronnez ma tête.*

Faut-il qu'on m'expoſe à l'entendre?
Comment lui réſiſter?
En vain je voudrais m'en défendre;
Craignons de l'écouter.

CHÉRUBIN.

De grace...

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Quoi ! vous jurez...

CHÉRUBIN.

Oui, je vous jure
Que vos attraits ſont mon bonheur.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Que la tendreſſe a plus pure
Me répondra de votre cœur.
Faut-il qu'on m'expoſe à l'entendre ?
Comment le rebuter ?
Non, non, je ne puis m'en défendre,
C'eſt trop lui réſiſter.

CHÉRUBIN.

Oui, ſans doute, & je vous réponds de mon cœur, & pour toujours.

BORIE.

L'ſilence continue, & j'ſuis contente.

JACQUELINE.

I-m'ſemble qu'vous parlez... Quoi qu'vous dites ?

CHÉRUBIN, *lui baiſant la main.*

Adorable ! (*aux jeunes filles.*) Le Bailli va reparaître.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Repriſe du Rondeau.

Faut-il qu'on m'expoſe &c.

(*En chantant ces quatre vers, les jeunes filles ſe reculent peu-à-peu, & laiſſent une place vuide dans le milieu du ſiége qu'elles occupent ; Chérubin ſe leve & le franchit*).

JACQUELINE, BOBIE.

Comment ?... Au s'cours.

LES QUATRE JEUNES FILLES, *aux vieilles.*

Il parlera, il choiſira.

JACQUELINE, BOBIE.

Au s'cours.

(*Chérubin regarde par où il s'en ira, & voit venir le village*).

CHÉRUBIN.

Le village !

JACQUELINE, BOBIE, *criant.*

Bailli, Madeleine, Simon, Thomas...

LES QUATRE JEUNES FILLES, *aux vieilles.*

Eh ! paix donc.

(*Tandis que les jeunes filles retiennent les vieilles, Chérubin monte ſur le mur qui ſépare l'autre boſquet de la maiſon du Bailli ; les vieilles s'en apperçoivent*).

JACQUELINE, BOBIE.

AIR : *Quand un tendron vient dans ces lieux.*

Au ſcours, le voilà qui s'enfuit !

LES QUATRE JEUNES FILLES, *ſe retournant.*

Ah ! l'ingrat me déſole.

CHÉRUBIN.

Point de tapage, point de bruit,
Je tiendrai ma parole.

LES JEUNES, LES VIEILLES.

Non, le méchant { vous / nous } trompera....

JACQUELINE, BOBIN.

Eh! quoi! perſonne ne viendra!

CHÉRUBIN.

Là, là.

(*Le Bailli arrive, ſuivi de Madeleine, de Simon, de Thomas, des Vieux & des Vieilles du Village.*).

SCENE VIII.

Les mêmes, LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS, VIEILLES, VIEILLARDS.

LE VILLAGE.

HO, ho, ho, ho, ha, ha, ha, ha!

CHÉRUBIN.

Honneur aux juges que voilà.

(*Il ſaute du haut du mur; les jeunes filles ſont un cri*).

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Ha!

LE VILLAGE.

Ho, ho, ho, ho, ha, ha, ha, ha!

LE BAILLI.

Courez après ce fripon là.

SIMON, THOMAS.

J'y cours.

MADELEINE, LE BAILLI.

Même AIR.

Et vous qui faites à l'honneur
Offenſe ſur offenſe,
Qui d'un fripon, d'un ſuborneur,
Embraſſez la défenſe....

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Mais apprenez....

MADELEINE.

Oh! nenni dà....

LE BAILLI.

Oui, ſans réplique, venez çà...

(*Il les fait paſſer devant lui, & leur montre le boſquet qui eſt à droite du Spectateur*).

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Là, là.

LE BAILLI, MADELEINE, VIEILLES, VIEILLARDS.

Ho, ho, ho, ho, ha, ha, ha, ha!

LE BAILLI.

Cette clef nous en répondra.

MADELEINE, VIEILLES, VIEILLARDS.

Oui dà.

(Le Bailli les enferme à clef, Simon & Thomas reparaiſſent).

SIMON, THOMAS.

Ho, ho, ho, ho, ha, ha, ha, ha!
Jamais on ne l'attrapera.

THOMAS.

Il franchit les haies, il ſaute les foſſés...

SIMON, THOMAS.

C'eſt un diable.

LE BAILLI.

Que nous attraperons.

MADELEINE.

Et ces deux radoteuſes qui n'ont pas l'eſprit de le r'tenir!

JACQUELINE.

Hein!

BOBIE.

Oui, très-malin.

LE BAILLI.

A l'Audience.

MADELEINE.

Ou j'récuſons la voix d'Jacqueline & d'Bobie.

LE BAILLI.

AIR: *Oh! Dieux! un amant!*

Oui, oui, c'eſt dit, & les délits
Ici commis, ſeront punis.

MADELEINE, SIMON, THOMAS, VIEILLES & VIEILLARDS.

Le téméraire
Eſt v'nu nous outrager,
Et ſans tarder, faut s'en venger.

LE BAILLI.

Don Lopes va ſavoir l'affaire;
Dans l'écrit,
L'écrit que je viens de faire,
Le nom du ſuſdit,
Sans crainte & ſans myſtere,
Eſt traduit;
Oui, les délits
Ici commis,
Ce ſoir, ce ſoir ſeront punis.

MADELEINE, SIMON, THOMAS, VIEILLES & VIEILLARDS.

Le téméraire
Eſt v'nu nous outrager,
Et ſans tarder, faut s'en venger.

LE BAILLI, *aux jeunes filles.*

Ne croyez fléchir pere & mere,
Du fripon
A Juſtice réfractaire,
Ce ſoir, en priſon,
Nous aurons, je l'eſpere,
Raiſon.

CHŒUR.

Pour lui, pour vous, eh ! non, non, non,
Point de pardon ..,
Le téméraire
Eſt v'nu nous outrager,
Et ſans tarder, faut s'en venger.

(On entre chez le Bailli).

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Pendant l'entr'Acte du ſecond à celui-ci, les quatre jeunes Filles ſe montrent, de tems en tems, à la grille du boſquet, cauſent, guettent ſi l'on ne ſort pas, & ont l'air de s'impatienter : on apporte une table, un fauteuil, quelques chaiſes & deux banquettes que l'on place ſur les côtés : quand tout cela eſt arrangé, Simon & Thomas paraiſſent, ouvrent la grille du boſquet, & conduiſent, en ſilence, l'un Adelaïde & Fanchette, ſur la banquette à droite ; l'autre, Babet & Nicette, ſur la banquette à gauche, après quoi ils rentrent chez le Bailli.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, FANCHETTE, BABET, NICETTE.

AIR *de la Romance de Galathée.*

Eh! mais pourquoi ce grand courroux!
Eſt-ce donc un crime de plaire?
Ce ſoir, auſſi, plus de colere,
Si le traître revient à nous.
Oui, ſon retour dans ce village
Sera la fin de mon tourment;

Je l'aimerai ſi tendrement,
Qu'il ne ſera jamais volage.
Je l'aimerai &c.

BABET.

AIR : *L'autre jour ſur la fougere.*

On prétend qu'l'amour tourmente,
Et cependant j'n'ai pas d'chagrin ;
Oui, ſoudain j'devins contente,
Quand j'approchai de Chérubin.

ADELAÏDE.

Moi, qui voyais ſa gentilleſſe,
Je voulais m'en aller.

BABET, FANCHETTE.

Moi, qui ſuis ſans adreſſe,
J'craignais auſſi de lui parler.

BABET.

Mais il avança,
Et m'dit comm'ça,
Point d'bien ſans la tendreſſe.

Enſemble.

Ah ! quel plaiſir peut valoir ça !

FANCHETTE.

Même AIR.

Je vis bien que c'beau p'tit page
N'a qu'à vouloir pour enflamer ;
Et je crus qu'c'était l'plus ſage
De commencer par bien l'aimer.

NICETTE.

Moi qui voyais ſa gentilleſſe,
Je voulais &c.

FANCHETTE.

AIR : *L'autre jour dans la Prairie.*

Quelle fête pour mon pere,
Quand il me nomm'ra !

ADELAÏDE.

Quand ſon cœur tendre & ſincere
Ici me choiſira !

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

Chérubin, la choſe eſt claire,
N'veut plaire
Qu'à moi.

ADELAÏDE, FANCHETTE.

C'eſt à moi....

BABET, NICETTE.

C'eſt à moi
Qu'il a donné ſa foi.

Enſemble.

C'eſt à moi, &c.

(*Sur une petite marche qui ſuit ces couplets, le Bailli ſort de chez lui, tenant des papiers. Il eſt ſuivi du village, & s'aſſied ſur le fauteuil qui eſt devant la table. Les autres prennent place ſur les côtés, les jeunes filles reſtent iſolées*).

SCENE II.

Les mêmes, LE BAILLI, LE VILLAGE.

LE BAILLI, *aux jeunes Filles.*

Qu'on remette les promeſſes de mariage à Simon & à Thomas.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Les voici.

LE BAILLI, *à Simon & à Thomas.*

Sur le bureau.

MADELEINE.

Il en aurait fait à tout l'village.

SIMON.

Et à vous auſſi p't-être.

MADELEINE.

Apparemment.

LE BAILLI.

Claires comme le jour, & ſignées *Chérubin.*

ADELAÏDE, *bas à Fanchette.*

C'eſt la mienne qui ſera la bonne.

FANCHETTE.

C'eſt la mienne.

LE BAILLI.

Eh bien !

MADELEINE.

D'vot aveu!

LE BAILLI.

Doucement... Que vous a-t-il dit pour l'obtenir ?

BABET.

Qu'il nous aimait.

MADELEINE.

Ça m'damne : & ces deux bijoux qui étaient là...

JACQUELINE, BOBIE.

Hein ?

LE BIALLI.

Patience.... Que vous a-t-il promis, ſi vous conſentiez à ſon évaſion ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Mariage.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Encore !

LE BAILLI.

A toutes les quatre ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Non.

LE BAILLI.

A laquelle ?

ADELAÏDE.

Il ne l'a pas nommée.

LE BAILLI.

Qu'avez-vous répondu ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Avec plaiſir.

LE VILLAGE.

Ho, ho, ho, ho, ha, ha, ha, ha!

LE BAILLI.

Courez après ce fripon là.

SIMON, THOMAS.

J'y cours.

MADELEINE, LE BAILLI.

Même AIR.

Et vous qui faites à l'honneur
Offenſe ſur offenſe,
Qui d'un fripon, d'un ſuborneur,
Embraſſez la défenſe....

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Mais apprenez....

MADELEINE.

Oh! nenni dà....

LE BAILLI.

Oui, ſans réplique, venez çà...

(*Il les fait paſſer devant lui, & leur montre le boſquet qui eſt à droite du Spectateur*).

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Là, là.

LE BAILLI, MADELEINE, VIEILLES, VIEILLARDS.

Ho, ho, ho, ho, ha, ha, ha, ha!

LE BAILLI.

Cette clef nous en répondra.

MADELEINE, VIEILLES, VIEILLARDS.

Oui dà.

(Le Bailli les enferme à clef, Simon & Thomas reparaiſſent).

SIMON, THOMAS.

Ho, ho, ho, ho, ha, ha, ha, ha!
Jamais on ne l'attrapera.

THOMAS.

Il franchit les haies, il ſaute les foſſés...

SIMON, THOMAS.

C'eſt un diable.

LE BAILLI.

Que nous attraperons.

MADELEINE.

Et ces deux radoteuſes qui n'ont pas l'eſprit de le r'tenir!

JACQUELINE.

Hein!

BOBIE.

Oui, très-malin.

LE BAILLI.

A l'Audience.

MADELEINE.

Ou j'récuſons la voix d'Jacqueline & d'Bobie.

LE BAILLI.

AIR : *Oh! Dieux! un amant!*

Oui, oui, c'eſt dit, & les délits
Ici commis, ſeront punis.

MADELEINE, SIMON, THOMAS, VIEILLES & VIEILLARDS.

Le téméraire
Eſt v'nu nous outrager;
Et ſans tarder, faut s'en venger.

LE BAILLI.

Don Lopes va ſavoir l'affaire;
Dans l'écrit,
L'écrit que je viens de faire,
Le nom du ſuſdit,
Sans crainte & ſans myſtere,
Eſt traduit;
Oui, les délits
Ici commis,
Ce ſoir, ce ſoir ſeront punis.

MADELEINE, SIMON, THOMAS, VIEILLES & VIEILLARDS.

Le téméraire
Eſt v'nu nous outrager;
Et ſans tarder, faut s'en venger.

LE BAILLI, *aux jeunes filles.*

Ne croyez fléchir pere & mere,
Du fripon
A Juſtice réfractaire,
Ce ſoir, en priſon;
Nous aurons, je l'eſpere,
Raiſon.

CHŒUR.

Pour lui, pour vous, eh ! non, non, non,
Point de pardon . . ,
Le téméraire
Eſt v'nu nous outrager,
Et ſans tarder, faut s'en venger.

(*On entre chez le Bailli*).

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Pendant l'entr'Acte du ſecond à celui-ci, les quatre jeunes Filles ſe montrent, de tems en tems, à la grille du boſquet, cauſent, guettent ſi l'on ne ſort pas, & ont l'air de s'impatienter : on apporte une table, un fauteuil, quelques chaiſes & deux banquettes que l'on place ſur les côtés : quand tout cela eſt arrangé, Simon & Thomas paraiſſent, ouvrent la grille du boſquet, & conduiſent, en ſilence, l'un Adelaïde & Fanchette, ſur la banquette à droite ; l'autre, Babet & Nicette, ſur la banquette à gauche, après quoi ils rentrent chez le Bailli.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, FANCHETTE, BABET, NICETTE.

AIR *de la Romance de Galathée.*

EH! mais pourquoi ce grand courroux!
Eſt-ce donc un crime de plaire?
Ce ſoir, auſſi, plus de colere,
Si le traître revient à nous.
Oui, ſon retour dans ce village
Sera la fin de mon tourment;

Je l'aimerai ſi tendrement,
Qu'il ne ſera jamais volage.
Je l'aimerai &c.

BABET.

AIR : *L'autre jour ſur la fougere.*

On prétend qu'l'amour tourmente,
Et cependant j'n'ai pas d'chagrin ;
Oui, ſoudain j'devins contente,
Quand j'approchai de Chérubin.

ADELAÏDE.

Moi, qui voyais ſa gentilleſſe,
Je voulais m'en aller.

BABET, FANCHETTE.

Moi, qui ſuis ſans adreſſe,
J'craignais auſſi de lui parler.

BABET.

Mais il avança,
Et m'dit comm'ça,
Point d'bien ſans la tendreſſe.

Enſemble.

Ah ! quel plaiſir peut valoir ça !

FANCHETTE.

Même AIR.

Je vis bien que c'beau p'tit page
N'a qu'à vouloir pour enflamer ;
Et je crus qu'c'était l'plus ſage
De commencer par bien l'aimer.

NICETTE.

Moi qui voyais ſa gentilleſſe,
Je voulais &c.

FANCHETTE.

AIR : *L'autre jour dans la Prairie.*

Quelle fête pour mon pere,
Quand il me nomm'ra !

ADELAÏDE.

Quand ſon cœur tendre & ſincere
Ici me choiſira !

FANCHETTE, BABET, NICETTE.

Chérubin, la choſe eſt claire,
N'veut plaire
Qu'à moi.

ADELAÏDE, FANCHETTE.

C'eſt à moi....

BABET, NICETTE.

C'eſt à moi
Qu'il a donné ſa foi.

Enſemble.

C'eſt à moi, &c.

(*Sur une petite marche qui ſuit ces couplets, le Bailli ſort de chez lui, tenant des papiers. Il eſt ſuivi du village, & s'aſſied ſur le fauteuil qui eſt devant la table. Les autres prennent place ſur les côtés ; les jeunes filles reſtent iſolées*).

SCENE II.

Les mêmes, LE BAILLI, LE VILLAGE.

LE BAILLI, *aux jeunes Filles.*

Qu'on remette les promeſſes de mariage à Simon & à Thomas.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Les voici.

LE BAILLI, *à Simon & à Thomas.*

Sur le bureau.

MADELEINE.

Il en aurait fait à tout l'village.

SIMON.

Et à vous auſſi p't-être.

MADELEINE.

Apparemment.

LE BAILLI.

Claires comme le jour, & ſignées *Chérubin.*

ADELAÏDE, *bas à Fanchette.*

C'eſt la mienne qui ſera la bonne.

FANCHETTE.

C'eſt la mienne.

LE BAILLI.

Eh bien !

THOMAS.

L'y a-t-i encore que-qu'roſſignol ſur jeu ?

SIMON.

AIR *du pas redoublé.*

Pour à l'égard de c'bel oiſeau,
C'eſt en vain qu'on ſ'querelle ;
Et jarnigoi dans le hameau,
Je ferons ſentinelle.
Mais volat-i comme le vent,
Plus de courſes nouvelles ;
Oui, dès ce ſoir, ſon régiment
Va ly couper les ailes.

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS, VIEILLES & VIEILLARDS.

Mais volat-i &c.

LE BAILLI, *aux jeunes Filles.*

Debout, & vérité ſur tous les faits.

MADELEINE.

La main là.

(*Elle leve la ſienne.*)

LE BAILLI.

Sur le cœur, c'eſt l'avertir de ſon devoir.

SIMON, THOMAS.

Bon, ça.

LE BAILLI.

Comment le ſéducteur vous eſt-il échapé ?

FANCHETTE.

D'not aveu.

MADELEINE.

MADELEINE.

D'vot aveu!

LE BAILLI.

Doucement... Que vous a-t-il dit pour l'obtenir ?

BABET.

Qu'il nous aimait.

MADELEINE.

Ça m'damne : & ces deux bijoux qui étaient là...

JACQUELINE, BOBIE.

Hein ?

LE BIALLI.

Patience.... Que vous a-t-il promis, ſi vous conſentiez à ſon évaſion ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Mariage.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Encore !

LE BAILLI.

A toutes les quatre ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Non.

LE BAILLI.

A laquelle ?

ADELAÏDE.

Il ne l'a pas nommée.

LE BAILLI.

Qu'avez-vous répondu ?

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Avec plaiſir.

MADELEINE.

Avec plaiſir !

LE BAILLI.

Franchiſe.... apparente au moins, & conſéquemment, comme je vous l'ai dit, étourderie, légéreté, jeuneſſe de la part des quatre défaillantes, eſquelles la Cour veut bien faire grace, pour la premiere fois, aux conditions cependant qu'elles conviendront, promettront, affirmeront de ne deſirer, rechercher, favoriſer en aucune maniere que ce ſoit, les viſites, incurſions & manœuvres de tout Amant venu & à venir, ſur-tout de plus mêler leur voix à celui du roſſignol, attendu le danger réſultant de l'harmonie, concert & accord qui doivent régner dans un *duo*. Sur ce, avons voulu, entendu & ordonné, voulons, entendons & ordonnons que l'on oublie, comme mal ſonnant, l'accompagnement témérairement adapté aux paroles chantées par l'inconſéquente & répréhenſible Adélaïde ma fille; que la flûte, hautbois, ou muſette du ſuſdit Chérubin, ſoient ſaiſis, confiſqués & mis en notre greffe, comme preuve parlante du délit; qu'enfin, attendu la douceur & indulgence avec leſquelles nous en uſons envers les coupables....

CHÉRUBIN, *de loin.*

AIR : *De l'Amour quêteur.*

Ah ! je cours depuis trop long-tems,
Arêtons-nous ſous ce feuillage.

LE VILLAGE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

(*Chérubin arrive déguiſé en Pélérin.*)

SCENE III.

Les mêmes, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN.

Hélas! dans un cruel voyage,
Je viens de perdre mes parens:
On me renvoie, on me bannit,
Donnez-moi l'hospitalité;
Recevez, par charité,
Une pauvre orphelline.

LE VILLAGE.

Une fille:

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

C'est lui.

(Madelaine veut le prendre par la main pour le faire avancer, le Bailli la retient.)

LE BAILLI.

Allez, allez, ça me regarde.

CHÉRUBIN.

Même AIR.

J'ai pleuré, j'ai voulu mourir
Depuis que je n'ai plus ma mere;
Ma douleur sera moins amere,
Si vous daignez me secourir.
Je puis vaquer au jardinage,
Comptez sur mon activité:

Mes dames, par charité,
Donnez-moi de l'ouvrage.

(*Pendant ce couplet, les jeunes filles s'aprochent de lui & lui font ſigne : il leur répond de même, & leur dit d'être tranquilles.*)

LE BAILLI.

Fort jolie.

SIMON, THOMAS.

Oui, morgué !

LE BAILLI.

Votre nom ?

CHÉRUBIN.

Hélene.

MADELEINE, *aux jeunes filles.*

Eh ! n'la preſſez donc pas tant... D'ailleurs après l'aventure de c'matin, j'ny ſaurions r'garder de trop près... En homme ! pour qué-raiſon ? C'eſt ſuſpect.

LE BAILLI, *à Madeleine.*

Là, là.

CHÉRUBIN.

Quand j'ai commencé à grandir, maman m'a dit qu'il y avait dans le monde des meſſieurs bien honnêtes, mais qu'il y en avait auſſi de bien inſolens, & qu'elle m'habillerait toujours en garçon pour aller à un pélérinage qu'elle faiſait tous les ans : moi, j'ai obéi, mais voilà que des voleurs nous ont attaqués.....

TOUT LE VILLAGE.

Des voleurs !

CHÉRUBIN.

Voilà que mon pere s'eſt ſauvé d'un côté, maman

de l'autre, moi de l'autre, & voilà enfin que je ne ſais plus que devenir, à moins que vous ne me receviez.

LE BAILLI.

Avec plaiſir.

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

Il choiſira.

CHÉRUBIN, *au Bailli.*

J'en étais ſûr, & l'on m'a tant vanté votre ſenſibilité, votre galanterie, votre amabilité...

LE BAILLI.

Ça ne m'étonne pas.

ADELAÏDE.

Mon pere a une chambre...

FANCHETTE, NICETTE.

Le mien, deux.

BABET.

Ma mere autant.

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Paix.

LE BAILLI.

Et qu'on ſe retire... Elle doit avoir beſoin de repos.

(*Il va pour l'emmener*).

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

Eſt-ce qu'il ne parlera pas!

(*Depuis un moment, Madeleine examine Chérubin de près, l'arête & met ſes lunettes*).

MADELEINE.

Un inſtant.

LE BAILLI, SIMON, THOMAS.

Eh bien ?

MADELEINE.

Je n'me trompe pas.

TOUT LE VILLAGE.

Quoi donc ?

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

Je tremble.

(*Elles paſſent du côté oppoſé à celui où eſt Chérubin.*)

MADELEINE.

AIR : *De Malborough.*

Elle a, choſe certaine...

LES QUATRE JEUNES FILLES, *à part.*

Que mon cœur, mon cœur eſt en peine !

MADELEINE.

Elle a, choſe certaine,
Des traits de Chérubin.

LE BAILLI, SIMON, THOMAS.

Des traits de Chérubin !

CHÉRUBIN.

Quel eſt ce Chérubin ?

LE BAILLI, SIMON, THOMAS.

Voyons de près, ma reine.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Que mon cœur, mon cœur eſt en peine ! (*à part.*)

LE BAILLI, SIMON, THOMAS

Voyons de près, ma reine...
J'ai le jugement ſain.
(*Ils mettent leurs lunettes*).

MADELEINE.

Oui, le jugement ſain...

CHÉRUBIN.

Quel eſt ce Chérubin?

LE BAILLI, *après l'avoir examiné.*

Il y a quelque choſe.

SIMON, THOMAS.

Oui, ly a quéu-q'choſe.

LE BAILLI.

Mais je ſens auprès d'elle...certain je ne ſais qu'eſt-ce...

SIMON, THOMAS.

Certain je ne ſais quoi...

LE BAILLI, SIMON, THOMAS.

Suite de l'Air.

Qui m'avertit qu'Hélene :

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Que mon cœur, mon cœur eſt en peine! (*à part.*)

LE BAILLI, SIMON, THOMAS.

Qui m'avertit qu'Helene
Vaut mieux que Chérubin.

MADELEINE, JEUNES FILLES.

Vaut mieux que Chérubin!

CHÉRUBIN.

Quel eſt ce Chérubin?

Enſemble.

LE BAILLI, SIMON, THOMAS.

Qui m'avertit qu'Hélene,
Oui vraiment, ma petite reine,
Qui m'avertit qu'Hélene
Vaut mieux que Chérubin.

JEUNES FILLES.

Moi, j'aimerais Hélene,
Ah! je ſuis, je ſuis moins en peine;
Moi, j'aimerais Hélene,
Bien moins que Chérubin.

MADELEINE.

Elle a, choſe certaine,
Croyez-en les yeux de Madeleine;
Elle a, choſe certaine,
Des traits de Chérubin.

(*On entend le Tambour.*)

LE VILLAGE.

Ha! ha!

CHÉRUBIN, *à part.*

Je gage que c'eſt pour moi... que devenir!

LE BAILLI.

Serait-ce la recrue qui doit ſéjourner dans ce hameau! Le bruit redouble, on approche... les jeunes derriere les vieilles; (*à Chérubin.*) & vous, à côté de moi.

CHÉRUBIN.

Chez vous.

LE BAILLI.

Non.

CHÉRUBIN.

De grace...

LE BAILLI.

Vous êtes à l'ombre des loix, ſoyez tranquile.

(*Chérubin enfonce ſon chapeau ſur ſes yeux & ſe cache derriere le Bailli : l'Officier arrive, ſuivi de ſes Soldats, & précédé du Tambour : il garnit le milieu de la Scene, les Jeunes & les Vieilles, la gauche, le Bailli & les autres, la droite*).

SCENE IV.

Les mêmes, OFFICIER, SOLDATS, TAMBOUR,

LE TAMBOUR.

AIR :

LIEUTÉNANT bravant réprimande,
Priſon, menace, & cœtera,
Lieutenant que l'on redemande,
Récompenſe à qui le rendra.
Sourcils marqués, longue paupiere,
Cheveux châtains, œil décévant,
Menton chauve, taille ordinaire,
Démarche leſte, jambe au vent.
Lieutenant &c.

MADELEINE.

Ah ! Meſſieurs.... Monſieur... hier.... ce matin.... vous ſaurez...

LE BAILLI.

En ma qualité de Bailli, c'eſt à moi...

SIMON, THOMAS.

Parlez donc.

(*L'Officier ne les écoute pas, & approche des vieilles derriere leſquelles il a découvert les jeunes, en arrivant*).

L'OFFICIER, *aux vieilles.*

Permettez-vous ?

LE BAILLI, MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Monſieur....

L'OFFICIER.

Calmez-vous... Je ſais ce que je dois à l'innocence & à la beauté. (*Il examine*)

MADELEINE.

J'vous dis, Monſieur, qu'il a diſparu... Mais on va vous apprendre...

L'OFFICIER, *aux jeunes filles.*

Vous êtes charmantes, & je ſuis vraiment étonné de ne pas le trouver avec vous.

SIMON.

C'neſt pas ſa faute.

THOMAS.

Et primo d'abord & d'un, il faut vous imaginer....

(*L'Officier apperçoit le Pélerin, & s'approche du Bailli.*)

L'OFFICIER, *au Bailli.*

Vous me trouverez peut-être indiſcret... Mais vous me permettrez auſſi de voir ce que c'eſt que ce Pélerin qui paraît ſe cacher avec tant de ſoin.

LE BAILLI.

Non pas, s'il vous plaît, c'eſt une jeune fille qui vient de ſe mettre ſous ma protection.

L'OFFICIER.

Une jeune fille ! voyons. (*Il ſouleve le chapeau de Chérubin*). De la grace, de la fraîcheur, l'œil vif & tendre... M. le Bailli eſt de fort bon goût, mais je me pique d'en avoir autant que lui, & ſa protégée reſſemble ſi fort à Chérubin, que je crois devoir m'en charger.

LE VILLAGE.

A Chérubin !

CHÉRUBIN.

Toujours Chérubin ? Ah ! c'eſt trop me tourmenter, & ſi j'ai le malheur de lui reſſembler, j'eſpere que M. le Bailli me défendra.

LE BAILLI.

Sans doute.

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Vous tromperiez-vous ?

L'OFFICIER.

Je n'y perdrais pas, & vous concevez que je ſerais plus flatté de recevoir l'ordre de la part d'une jolie femme, que de le donner à mon Lieutenant. (*à Chérubin.*) Vous devez m'entendre, & j'eſpere que vous allez me ſuivre.

CHÉRUBIN.

Mais encore une fois....

L'OFFICIER.

N'en parlons plus, & puiſque Mademoiſelle m'aſſure que je me ſuis mépris, puiſque perſonne de vous ne peut me donner des nouvelles de Chérubin,

(*à un ſoldat qui porte le caſque & l'épée.*) Qu'on reporte à Son excellence ſon caſque & ſon épée que le haſard m'a fait découvrir chez un payſan qu'il payait pour favoriſer ſes projets.

CHÉRUBIN.

Oh! ciel!

L'OFFICIER.

La Comteſſe aime la gloire, & je partage d'avance le chagrin qu'elle reſſentira d'apprendre que ſon petit parent, ſon favori, ſon Chérubin, abandonne ſes armes au moment où la guerre vient d'être déclarée.

(*Bruit de guerre*).

CHÉRUBIN, *très-vivement.*

La guerre! plus d'amours.

(*Il quitte ſa robe de pélérin, & ſaute ſur ſon caſque & ſon épée*).

LE VILLAGE.

C'eſt lui!

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Plus d'amours!

LE BAILLI.

Il a ſéduit nos filles, il a enſorſelé nos femmes, il ne lui manquait plus que d'engeoler un Bailli, & le traître y eſt parvenu.

THOMAS.

J'n'en r'viens pas.

SIMON.

Si ſon pere tient de lui, i-n'eſt morgué pas bête.

L'OFFICIER, *à Chérubin.*

Vous voilà donc retrouvé!

CHÉRUBIN.

Oui, mon Capitaine, & je ne veux demander mon pardon que le lendemain de la bataille, je l'aurai mérité.

L'OFFICIER.

Aux arrêts.

CHÉRUBIN.

Pourvu que j'en ſorte pour me battre, je ſuis à vous.

LE VILLAGE.

Pas du tout.

L'OFFICIER.

Comment?

LE BAILLI.

Liſez.

(*Il lui remet les promeſſes de mariage*).

CHÉRUBIN, *à part.*

Il faut ſe tirer de là.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

AIR : *Reſte encore un moment.*

Hélas! vous m'aimiez tant,
Vos ſermens en ſont le gage.
Hélas! vous m'aimiez tant,
Et chacune en dit autant.

ADELAÏDE, FANCHETTE.

Ah! c'eſt bien grand dommage
Que vous ſoyez auſſi changeant.

BABET, NICETTE.

L'exemple du village,
Quelque jour, vous rendra conſtant.

Enſemble.

Hélas vous &c.

L'OFFICIER.

Fort bien.... Qu'avez-vous à répondre?

CHÉRUBIN.

Que c'eſt vrai.

MADELEINE.

Et vous allez faire, vot'choix.

THOMAS.

Sans barguigner.

CHÉRUBIN.

J'avais donné ma parole que je reviendrais, & je ſuis revenu.

LE BAILLI.

Ça ne ſuffit pas.

SIMON.

Non, vraiment; & comm-i-n'peut pas s'épouſer toutes les quatre, faut qu'ſon mariage avec l'une ly ſerve d'excuſe auprès des autres.

LE VILLAGE.

C'eſt juſte.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Il l'a promis.

L'OFFICIER.

Eh bien!

CHÉRUBIN.

En quitter trois pour en prendre une ! chagriner celle-ci pour faire plaiſir à celle-là ! je n'en aurai jamais le courage.

TOUT LE MONDE.

Finiſſons.

CHÉRUBIN.

AIR : *Non, non, Doris ne penſe pas.*

Je ne ſais laquelle choiſir
Quand je ſuis auprès de Nicette,
Car auſſi-tôt même deſir
Vient m'offrir les traits de Fanchette.
Et puis ſoudain, vous ſentez ça,
Babet m'arête & me décide ;
Mais à l'inſtant, j'en reſte là ;
Pour contempler Adelaïde.

LE VILLAGE.

Au fait.

L'OFFICIER.

Et ſans détour.

CHÉRUBIN.

Même AIR.

Autrefois un berger charmant
Fut choiſi par trois immortelles ;
Pour accorder un différend
Qui fera toujours des querelles.
Pâris, au gré de ſon eſpoir,
Donna la pomme à la plus belle ;
Pour moi, je jette le mouchoir,
Et je l'offre à la moins cruelle.

L'OFFICIER, LE BAILLI.

A la moins cruelle !

MADELEINE, SIMON, THOMAS.

Qu'eſt-ce qui dit donc ?

(*Les quatre jeunes filles baiſſent les yeux & reſtent muettes*).

CHÉRUBIN.

Vous me le laiſſez !

LE VILLAGE.

C'eſt un démon.

LE BAILLI.

Un Figaro.

L'OFFICIER.

Un enfant, à la ſignature duquel il eſt impoſſible d'attacher plus de conſéquence qu'il n'y en a mis.

(*Il déchire les promeſſes*).

TOUT LE VILLAGE.

Monſieur....

L'OFFICIER.

Qu'en auriez-vous fait ſans l'aveu de Son Excellence ?

CHÉRUBIN.

Qui m'a défendu de me marier : ſans cela, comme j'en épouſerais une, comme je regretterais les trois autres chaque fois que j'y penſerais !

L'OFFICIER.

Sans oublier votre belle maraine...?

SIMON.

SIMON.

Et Suzanne.

THOMAS.

Et la fille du Jardinier.

MADELEINE.

En comptant les nôtres, ça en fait ſept.

CHÉRUBIN.

Que je ne ceſſerai d'aimer.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Il en rit !

CHÉRUBIN.

Je ne ſais pas pleurer.

LE VILLAGE.

En priſon.

ADELAÏDE, FANCHETTE.

Pour ſix mois.

BABET, NICETTE.

Pour un an.

CHÉRUBIN.

Ça vous fera de la peine ; & ſi j'ai du chagrin, vous en aurez auſſi.

LES QUATRE JEUNES FILLES.

Nous !

CHÉRUBIN.

AIR : *C'eſt un Enfant.*

Oui, votre cœur gronde & menace ;
Mais ce n'eſt pas de bonne foi :

Tout bas, vous deſirez ma grace,
Et vous allez prier pour moi,
Non, non, plus de haine,
Mon cher Capitaine
A dit le mot du dénoument.
C'eſt un enfant.

(*Les quatre jeunes filles reſtent interdites.*)

L'OFFICIER.

Eh bien ?..

LE BAILLI.

Je gage qu'il en vient à bout.

LE VILLAGE.

Moi auſſi.

L'OFFICIER.

Qu'on l'emmene.

ADELAÏDE, FANCHETTE.

Même AIR.

Oh ciel ! eſt-ce un ſi grand outrage
D'être venu nous attendrir !

BABET, NICETTE.

Vous l'emmenez de not'village,
C'eſt bien aſſez nous fair' ſouffrir.

LES QUATRE JEUNES FILLES, CHÉRUBIN.

Non, non, plus de haine,
Mon / Son cher &c.

LE VILLAGE.

J'en étais ſûr.

L'OFFICIER.

Plus de priſon.

CHÉRUBIN.

Et c'eſt à vous que je le dois.

(*Il embraſſe toutes les Femmes.*)

JACQUELINE, BOBIE.

Hein ?

LE BAILLI, *à l'Officier.*

Au Régiment.

SIMON, THOMAS.

C'eſt preſſé.

L'OFFICIER.

Marche.

(*Les Soldats ſe diſpoſent à partir*).

CHŒUR.

Non, non, plus de haine,
Mon / Son } cher Capitaine
A dit le mot du dénoument;
C'eſt un enfant.

(*Durant cette repriſe, Chérubin ſe met à la tête de la Compagnie avec ſon Capitaine, & après avoir chanté le morceau ſuivant, il défile devant le village auquel il fait le ſalut des armes.*)

CHÉRUBIN.

AIR : *Vive Henri-Quatre.*

L'honneur m'appelle,
Sa voix me conduira :
Mon cœur fidele
Toujours l'adorera ;
Oui, l'honneur m'appelle ;
Sa voix me conduira.

CHŒUR.

L'honneur l'appelle,
Sa voix le &c.

CHÉRUBIN, *aux jeunes filles.*

De mon ... ge
Bientôt on parlera :
C'eſt votre image
Qui me l'inſpirera ;
Oui, c'eſt votre image
Qui me l'inſpirera.

CHŒUR.

L'honn.ur &c.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par Ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *les Amours de Chérubin*, Comédie en vaudevilles, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, le 11 Octobre 1784. SUARD.

Vu l'Approbation ; permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 16 Octobre 1784.

LE NOIR.

De l'imprimerie de la Veuve VALADE, rue des Noyers.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01413 1042

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01413 1042